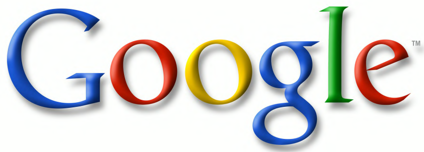
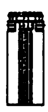
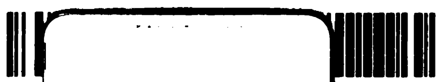
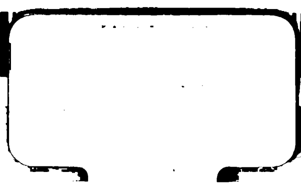








MANUEL

DU

NATURALISTE.

TOME PREMIER.

AVERTISSEMENT.

« Tout contrefacteur sera tenu de payer au
» véritable propriétaire une somme équivalente
» au prix de 3,000 exemplaires de l'édition
» originale ». *Article IV de la loi du* 19 *juillet* 1793.

Art. V. « Tout débitant d'édition contre-
» faite, s'il n'est pas reconnu contrefacteur,
» sera tenu de payer au véritable propriétaire,
» une somme équivalente au prix de 500 exem-
» plaires de l'édition originale ».

Je déclare être dans la ferme résolution de poursuivre devant les tribunaux, en exécution de cette loi, tous ceux qui porteraient atteinte à ma propriété.

MANUEL
DU
NATURALISTE.

OUVRAGE

Utile aux Voyageurs et à ceux qui visitent les Cabinets d'Histoire Naturelle et de Curiosités.

Par M. D******.

DEUXIEME ÉDITION,

Revue, corrigée et considérablement augmentée; avec huit figures.

TOME PREMIER.

A – C.

A PARIS,

Chez RÉMONT, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 24.

An V. (1797).

RÉFLEXIONS
SUR LA PRÉSENTE ÉDITION.

CE n'est point une Histoire universelle de la nature que je présente au Public, c'est simplement un Précis historique, ou plutôt une espèce de Catalogue alphabétique raisonné d'un Muséum qui réunit les différens objets d'Histoire naturelle, les pièces anatomiques et les monumens de l'antiquité.

Cet Ouvrage, destiné primitivement à servir de mémoratif à ceux qui fréquentent les cabinets d'Histoire naturelle et d'antiquités, ne devait naturellement être qu'un volume portatif. Un stile serré, concis, avait permis de rassembler dans le moindre espace possible ce qui se trouve de plus in-

téressant dans des Ouvrages très-volumineux ; et c'était sans doute un des grands avantages du *Manuel du Naturaliste* de servir, pour ainsi dire, de démonstrateur des objets étiquetés qui frappent la vue dans un Muséum.

Mais, pour être laconique, nous avions trop sacrifié à la précision, à la brieveté. D'ailleurs, depuis plus de vingt-cinq ans que cet Ouvrage a été imprimé, les connaissances se sont étendues, rectifiées, perfectionnées. L'Ouvrage demandait une nouvelle édition plus ample, plus correcte, plus exacte; la mort de mon ami me laissait une tâche pénible à remplir. L'étude, l'observation, la lecture des ouvrages académiques, celle de plusieurs voyages modernes, les découvertes nouvelles consignées dans une foule d'ouvrages périodiques, la fréquentation des cabinets, la conversation des personnes instruites m'ont mis à portée de rectifier quelques erreurs et faire connaître nombre d'objets ignorés. Il n'y a presque pas d'articles qui n'aient été retouchés; quelques-uns ont été

entiérement refondus, d'autres élagués et deux mille articles nouveaux ont été ajoutés.

Ces additions et changemens se sont tellement multipliés que malgré ma sévérité à rejetter tout ce qui ne présentait qu'une nomenclature seche ou de peu d'intérêt, et malgré les soins d'une rédaction laconique et serrée, il m'a été impossible de donner à cette Edition moins de quatre volumes.

J'avais bien été tenté de retrancher les divers articles d'antiquités répandus dans cet ouvrage comme fort étrangers à l'Histoire naturelle. Plusieurs personnes m'en ont détourné par la considération que différentes pièces antiques se trouvent dans certains Muséums avec les productions naturelles. D'ailleurs l'*antiquité*, dit ingénieusement M. Pastoret, *n'est-elle pas la jeunesse de la Nature ?*

Dans l'impossibilité donc de faire tenir tout dans un seul volume portatif, comme je l'eusse desiré, j'ai laissé subsister les articles d'antiquités, et j'ai profité de la latitude que me donnait

la renonciation à notre premier plan pour insérer dans cette seconde édition les articles généraux qui manquaient à la première, sur l'air, le feu, l'eau, la terre, l'homme, les quadrupèdes, les poissons, les plantes, les minéraux, etc. Et pour la rendre encore plus complette, j'ai cru devoir y faire entrer une notice sommaire et abrégée sur chaque Planète, sur chaque Constellation visible dans notre hémisphère, sur les Comètes, sur les Météores. Des planches soigneusement gravées mettront sous les yeux de l'habitant de la campagne, qui, dans les belles soirées, ne dédaigne pas de lever les yeux vers la voûte céleste et d'y donner quelques momens d'attention, la figure et la position respective des Constellations, avec des lettres de renvoi au texte et du texte à la figure. Peut-être, dira-t-on, que j'aurais dû conserver aux Étoiles les signes alphabétiques qui se rencontrent sur les Cartes astronomiques; mais ces signes sont des lettres grecques qui ne sont pas familières à tout le monde. Le moyen

d'inspirer le goût d'une science est d'en rendre faciles les premiers sentiers.

Sur les contrefaçons de cet Ouvrage.

C'est une chose odieuse que l'impudeur avec laquelle certaines gens avides s'emparent d'un Ouvrage qui ne leur appartient pas, et le font imprimer sans l'aveu, sans la participation de l'Auteur. La première Édition de ce *Manuel du Naturaliste*, indépendamment des fraudes qui en ont accompagné le débit et des injustices qui en ont été la suite, a éprouvé presque dans le même tems cinq Éditions furtives, une à Lyon, une à Rouen, une à Avignon, une autre en pays étranger; mais la plus insigne de toutes a été celle qui a paru en deux volumes avec ce frontispice imposteur : *Manuel du Naturaliste..... par M. de Buffon..... de l'Imprimerie royale......* Quand cessera donc le brigandage littéraire!

Encore actuellement il circule dans la Librairie deux Éditions imprimées

l'année dernière ; l'une en trois volumes in-12, sous le faux titre : *Dictionnaire abrégé d'Histoire naturelle*... Langlois, *libraire* ; l'autre en deux volumes in-8°. sous ce titre : *Manuel du Naturaliste*, ou *Dictionnaire d'Histoire naturelle*... Londres. Toutes ces Éditions frauduleuses sont marquées du cachet de l'usurpation. Les fautes dont elles fourmillent, annoncent assez que la précipitation et l'obscurité, compagnes du plagiat, ont concouru à leur donner le jour.

AUX MANES DE MON AMI MACQUER*.

Il y a quinze ans, mon tendre ami, que j'aspire au moment de te rendre un témoignage public de mon estime et de mon attachement. Tes cendres reposent dans un silence profond. Elles sont insensibles à ma voix qui

---

* Optimiste aimable, instruit, modeste, curieux observateur de la Nature, collaborateur sans prétention des premières éditions du Dictionnaire d'Histoire naturelle, avec M. Valmont de Bomare. Il est mort en avril 1782, peu d'années avant le célèbre M. Macquer, de l'Académie des Sciences, son cousin.

Le *Manuel du Naturaliste*, in-8°. imprimé à Paris en 1770, et le *Dictionnaire de l'Industrie*, trois volumes in-8°, imprimé à Paris en 1776, et réimprimé en 1795, sont les fruits de notre société littéraire.

*t'appelle, aux cris de mon cœur; mais j'aime à croire que ton ame, dégagée des liens terrestres dans lesquels elle était enveloppée, quitte quelquefois le sein de l'Eternel, et se plaît à errer sous mes lambris; c'est-elle qui m'encourage et m'inspire; tu es encore de moitié dans mes recherches et mes observations; nous conversons ensemble. Dans mes promenades solitaires, une fleur, un insecte, un caillou, me rappellent ces tems heureux où l'Histoire naturelle, la physique et les arts faisaient l'objet de nos entretiens et de nos amusemens. Si je rencontre une source, une marre, un ruisseau limpide, je cherche à y retrouver cette foule d'insectes aquatiques et de petits poissons dont nous étudions ensemble les mœurs et les habitudes. Quelquefois je me transporte par la pensée dans les bosquets de ton jardin *, dans ces bosquets dessinés et plantés par nos mains, au milieu de ces arbustes*

* A Gressy, près Claye.

étrangers que tes soins y avaient réunis, sur les bords de cette rivière sinueuse qui nous séparait de cette belle prairie, couverte tous les jours d'un troupeau nombreux, dans cet Élysée paisible où la lecture, la musique et la méditation avaient pour nous tant de charmes; et je me dis: cet Elysée, sans doute a conservé son Isle-d'Amour, sa riante verdure, sa fraîcheur, la chûte agréable de ses eaux vives, son air parfumé par l'odeur des fleurs, le calme de la solitude, la douce mélodie que font entendre le rossignol et la fauvette; mais mon ami n'y est plus!

Oh, mon digne ami!.... Non, non, l'amitié, ce sentiment si délicat, si pur, si digne des ames célestes, n'a pas cessé d'être le partage de la tienne. A en juger par l'impression toujours nouvelle que me fait ton souvenir, tu ne m'as point oublié; tu me donnes, autant qu'il est en toi, des preuves de ta présence; les douces émotions de ma sensibilité sont l'effet de cette influence invisible et secrette qui anime encore

mes travaux littéraires. C'est à toi que je dois cette passion pour l'étude, qui fait ma consolation et mon bonheur. Je regarde comme un devoir sacré de nos liaisons intimes et affectueuses de t'offrir ce que mes faibles efforts ont pu ajouter à nos travaux communs. Eh! combien, après notre séparation, j'ai versé de larmes sur cet Ouvrage! Qu'il soit donc tout-à-la-fois le tribut de mes regrets, le monument fidele de notre attachement, et un nouvel hommage déposé par mes mains sur l'autel de l'amitié.

D******.

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE NATURELLE,

Et sur le projet d'un Ouvrage élémentaire.

LA Nature présente à l'homme d'étude un champ vaste à parcourir. Les êtres vivans et les productions inanimées, s'offrent en foule aux yeux de l'observateur. Ici c'est un animal intéressant par son instinct et ses habitudes ; là, une plante remarquable par l'éclat et le parfum de ses fleurs : plus loin, c'est un minéral curieux par ses formes et sa singularité : Dans le sein de la terre, des métaux et des pierres precieuses ; au milieu des airs, des oiseaux et des insectes brillans par les riches couleurs de leurs ailes ; dans le séjour des eaux, une multitude de poissons dévorans et dévorés, une foule d'insectes et de polypes d'une industrie surprenante ; dans les bois et forêts, des arbres, des plantes, des quadrupèdes, des oiseaux, des serpens, des insectes à étudier, à observer, et dignes de l'attention de tout être pensant. Dans l'hiver, les méteores et les constellations ; dans l'été, le lever et le coucher

du soleil et des astres, spectacle sublime et attachant qui nous élève au-dessus de nous-mêmes. Que d'objets d'étude et d'observations !

Que l'homme se plaigne d'être seul dans ce vaste champ de la nature. Ne devrait-il pas regretter plutôt les momens que ses besoins et ses rapports souvent fastidieux avec la société, dérobent à la contemplation et à des méditations profondes et du plus grand intérêt ?

On a jusqu'à présent étrangement abusé du mot *Histoire naturelle*, qui ne présente pas une idée nette : d'abord, il ne rend pas le sens des mots *Historia naturæ*, *Museum naturæ* ; en second lieu, le mot *Histoire naturelle* a été improprement appliqué aux Collections elles-mêmes. Pourquoi ne dirait-on pas tout simplement : *Histoire de la Nature*, *Galerie de la Nature*, *Dictionnaire de la Nature*, *Cours d'Histoire de la Nature*, *Élémens d'étude de la Nature*, *Société de Naturalistes*, *Académie des Historiens de la Nature*, *Collection de productions naturelles*, *Catalogue de productions naturelles*, *etc. etc.* ? Que penserait-on d'une inscription mise sur la porte du Muséum du Louvre et conçue en ces termes : *Galerie d'Histoire artificielle* ?

Mais, qu'entendent les philosophes, les physiciens, les naturalistes par ces termes insignifians, *Histoire naturelle* ?

Cette expression dans son acception générale, désigne l'*histoire de la nature entière*. Cette histoire embrasse dans son objet tout ce qui, dans le systême de l'univers, a une existence ou visible ou du moins sensible par ses effets

effets. Essayons de présenter le tableau sommaire de ce qui appartient à l'histoire de la nature.

Histoire du ciel.	Corps célestes dont la révolution est périodique, régulière : *les planètes et leurs satellites.* Corps célestes dont la révolution est périodique et irrégulière : *les Comètes.* Signes du Zodiaque. Constellations : *étoiles fixes*, *étoiles changeantes.* Voie lactée : nébuleuses.
Histoire des fluides invisibles, mais sensibles par leurs effets.	Feu élémentaire, Carbone, Calorique : *inflammation*, *chaleur.* Ether : *fluide subtil de l'univers ; premier élément de l'air.* Air : *Vents*, *Trombe.* Atmosphère : *Aurores boréales*, *Arc-en-Ciel*, *Etoiles tombantes*, *Météores aqueux*, *Météores ignés.* Fluide électrique ; *Éclairs, Tonnerre.* Fluide magnétique : *Aimant.* Gaz : *Gaz oxygène, Gaz hydrogène.*
Histoire de l'eau.	Vapeurs aëriennes : *Nuages*, *Pluies, Neige*, *Grêle*, *Givre*, *Glace*, *Brouillard*, *Rosée*, *Serein*, *etc.* Mer : *Flux, Reflux, Courant, Barre, Mascaret*, *Pororoca.* Sources : *Fontaines, Torrens, Fleuves, Rivières*, *Lacs*, *Étangs*, *Canaux.* Eaux minérales. Eaux thermales.

Histoire de la Terre.

- Forme de la terre.
- Climats : *Zône torride, Zônes tempérées, Zône glaciale.*
- Révolutions annuelle et diurne autour du soleil.
- Révolution et influence de la lune, satellite de la terre.
- Montagnes, grottes, cavernes.
- Feux souterrains : *Volcans, Soufrières.*
- Métaux et mines métalliques.
- Pierres : *Roc primitif, Pierres Scintillantes, Pierres non Scintillantes, Sables.*
- Sels : *Alcalins, Terreux, Métalliques.*
- Cristallisation : *Formes diverses.*
- Fossiles : *Zoolithes, Phytolithes, Pétrifications, Pierres empreintes, Pierres figurées.*
- Terre : *primitive, argilleuse, marneuse, crétacée, végétale.*

Histoire des végétaux.

- Végétation : *Organes des plantes.*
- Plantes aquatiques, *marines, maritimes, marécageuses.*
- Plantes terrestres : *des bois, des plaines, des montagnes.*
- Plantes parasites, c'est-à-dire *qui vivent sur et aux dépens d'autres végétaux.*
- Plantes hybrides, c'est-à-dire, *provenantes d'une fécondation adultérine.*
- Plantes cultivées : *Greffe, Agriculture, Jardinage, Serres chaudes.*

Histoire des animaux.	Organisation et économie animale.
	Homme : *sauvage*, *civilisé*, *blanc*, *noir*, *etc.*
	Quadrupèdes : *vivipares*, *ovipares*.
	Oiseaux : *frugivores*, *carnivores*, *palmipèdes*.
	Poissons : *cetacés*, *Poissons de mer* ; *Poissons d'eau douce*.
	Amphibies : *sans pieds*, *avec des pieds*.
	Reptiles : *Serpens*, *Couleuvres*.
	Coquillages : *de mer*, *d'eau douce et de terre*.
	Crustacés : *Homars*, *Crabes*, *Ecrevisses*.
	Insectes : *à étuis*, *allés*, *non allés*.
	Vers : *terrestres*, *aquatiques*.
	Zoophytes : *marins*, *fluviatiles*.
	Animaux microscopiques.

Des quarante-huit titres secondaires que présentent ces différentes histoires, dont l'ensemble forme l'histoire de la nature entière, il n'en est presque pas qui ne fournissent la matière de plusieurs volumes. Pour oser entreprendre d'écrire cette Histoire universelle, il faut de vastes connaissances, un génie élevé, une profonde érudition acquise par des recherches pénibles, fatigantes, laborieuses, affranchies de tous préjugés et guidées par un jugement sain et éclairé. Il faut de la netteté dans les idées, et un stile facile et vrai comme la nature.

Aussi n'existe-t-il point encore une Histoire de la nature entière. La plupart des savans Naturalistes se sont fixés à quelques branches

du tronc principal. Nous avons des histoires particulières et des traités séparés plus ou moins étendus sur les êtres animés et inanimés. Ce sont autant de tableaux détachés de l'Histoire générale. Les voyages ne sont que des Gazettes; les Dictionaires que des recueils d'anecdotes; les systêmes que des méthodes. A l'exception de Pline, nous ne connaissons point parmi les anciens de véritable historien de la nature, c'est-à-dire, qui en ait entrepris l'Histoire universelle, et combien laisse-t-il de choses à desirer! Conrad Gésner, qui vivait dans le seizième siècle, a donné beaucoup d'ouvrages sur diverses parties de l'Histoire de la nature; mais il n'a pas écrit en historien. Aldrovande est le plus ample et le plus complet des Naturalistes de son siècle; mais il n'est qu'un compilateur, et s'il faut en croire Bayle, la majeure partie de son ouvrage n'est pas de lui.

Il était réservé à notre siècle et à notre patrie de produire un de ces hommes frappés de la majesté de la nature, et fait pour en écrire l'Histoire. Mais Buffon n'a fait que tracer quelques grands traits. Son génie trop élevé pour s'abaisser à des détails, ne s'occupait que des masses: et si cet écrivain célèbre eût vécu assez pour exécuter le plan sublime qu'il avait conçu, il aurait traité les autres branches de l'Histoire qu'il avait entreprise, comme il a traité celle des Quadrupèdes et des Oiseaux; c'est-à-dire, que quelquefois plus près du systême que de la vérité, plus entraîné par une imagination vive et le feu de son génie que par la froide analyse des effets et des causes, plus coloriste brillant que peintre sévère, et dédaignant de

se traîner sur les pas lents et tardifs des voyageurs, des Naturalistes et des observateurs, il aurait saisi avec le coup-d'œil perçant de l'Aigle quelques faits isolés, pour les lier par des vues générales et neuves, et les présenter avec cette magie de stile qui convient à des idées grandes et élevées.

Ce serait sans doute une profanation que d'oser porter la main sur la couronne d'immortalité justement décernée à M. de Buffon; mais sans vouloir en détacher le moindre fleuron, l'on peut dire avec impartialité que Redi, Swammerdam, Lister, Ellis, Bonnet, Artedi, Geoffroi, Réaumur, Linnée, par leurs nouvelles découvertes, ont plus contribué que lui aux progrès de la science. Une découverte nouvelle est un anneau de plus ajouté à la chaîne des vérités. Cette chaîne, quelque soin que l'on prenne de la dorer, de la polir, de la brillanter, n'en devient pas plus longue.

Au surplus, ce que nous avons de M. de Buffon est un heureux essai de l'Histoire de la nature; mais l'on se tromperait fort, si l'on croyait qu'il a tout dit sur la théorie du ciel et de la terre, sur l'homme, sur les quadrupèdes, sur les oiseaux, sur la minéralogie. Un historien moins éloquent, moins sublime, pourrait nous présenter une Histoire plus suivie, moins systématique, moins chargée de discussions, plus féconde en faits et en observations, en détails, sans cependant négliger l'art admirable de M. de Buffon, de rapprocher les faits et de généraliser les idées.

Ce ne sont pas les matériaux qui manquent. Nous avons tant de Livres d'Histoire naturelle,

tant de Traités, tant de Voyages! mais aussi il s'est mêlé dans les récits tant de fables, tant de préjugés, tant de contes puériles, tant d'observations frivoles et ridicules, tant de confusion d'objets, en un mot tant de choses mal vues, rapidement saisies et gauchement présentées, qu'il faut le plus grand discernement dans celui qui veut entreprendre d'écrire l'Histoire de la nature. L'Abbé Raynal, tome III de son Histoire Philosophique, page 466, fait une excellente réflexion : « grace à l'ignorance » des Voyageurs, dit-il, et à la légèreté avec » laquelle ils considèrent les productions de la » nature dans tous les règnes, son Histoire se » remplit de faussetés qui passent d'un ouvrage » dans un autre, et que des Auteurs qui se » copient successivement transmettent d'âge en » âge. On n'examine guère ce qu'on croit bien » savoir, et c'est ainsi qu'après avoir propagé » les erreurs, les témoignages qui retardent » l'observation, en prolongent encore la durée. » Un autre inconvénient, c'est que les Philo» sophes perdent un tems précieux à élever » des systêmes qui nous en imposent, jusqu'à » ce que les prétendus faits qui leur servaient » de base aient été démentis ».

Vraisemblablement nous n'aurons jamais une bonne Histoire universelle de la Nature. Qu'importe, si nous avions d'excellens Traités sur chaque partie? Des différentes Histoires partielles se composerait l'Histoire générale.

On demandait, en 1786, pourquoi il n'existait pas encore une *Histoire naturelle* de chacune des Provinces de France, puisqu'il n'y en avait aucune où il ne se trouvât des Académies, des

Sociétés d'Agriculture, etc. Voici une réponse bien sage et bien vraie, que fit M. Dufay : » L'esprit de l'homme est resserré dans des » bornes trop étroites pour pouvoir embrasser » toutes les branches d'Histoire naturelle avec » un égal succès. Combien faut-il faire de » recherches, d'observations, de méditations ! » Quelle foule de connaissances ne faut-il pas » réunir pour être l'interprète de la Nature. » Il n'est pas donné à tous les Savans de lire » dans ce Livre obscur. On peut être grand » Médecin, habile Chimiste, profond Géomètre » et très-mauvais Naturaliste. Il faut une vo- » cation toute particulière, un coup-d'œil sûr » et méthodique, qui distingue les individus » de la foule innombrable des substances des » trois règnes sans les confondre.

» Ce n'est pas tout, il faut, par le stile, » savoir intéresser les Lecteurs, ne point se » contenter d'une description dénuée d'intérêt, » envisager son sujet sur toutes ses faces, et » à l'exactitude des observations, à la clarté » de la méthode allier encore cette richesse » d'expressions, qui caractérise les Ouvrages » du Pline français. (M. de Buffon).

» Je suppose un homme doué des qualités » requises, sur le point de commencer son » travail ; alors il fera quelques réflexions, il » verra que les Histoires naturelles particulières » ne sont pas du goût de tout le monde, dans » la fausse persuasion où l'on est qu'elles ne » conviennent guère qu'aux Provinces où elles » ont été faites ; de plus, elles demandent » des recherches coûteuses ; elles exigent des » avances pécuniaires, que peu de Savans sont

» en état de faire, et dont il n'est pas toujours
» probable qu'ils puissent voir la rentrée.

» Ceux qui cultivent l'Histoire naturelle,
» savent aussi qu'il n'est point de Pays qui ne
» fournisse des substances inconnues ; de-là,
» la nécessité des voyages, pour faire graver
» les planches et par conséquent l'augmentation
» des frais. Je dis, la nécessité des voyages ;
» car sur vingt Artistes, à peine en trouve-t-on
» deux qui, s'ils ne sont pas sous les yeux
» de l'Auteur, veuillent s'assujétir à rendre la
» nature telle qu'elle est, et qui ne la déguisent
» sous prétexte de l'embellir.

» D'ailleurs, dans l'impossibilité de traiter
» également bien tant de parties si différentes
» entre elles, il s'en trouvera nécessairement
» de faibles sur lesquelles les Aristarques s'ap-
» pesantiront, sans avoir égard au mérite de
» l'ensemble ; ce qui, en nuisant à la vente,
» diminuera le produit qu'il faudra encore par-
» tager avec un Libraire, ordinairement lent
» dans les remises.

D'après cette discussion, on ne doit point
» être surpris qu'il n'existe pas encore une
» Histoire naturelle de chaque Province de
» France, et je ne pense pas qu'on y parvienne
» sans des secours accordés par les Etats ou
» les Corps Municipaux (1) ».

S'il est difficile à un Naturaliste de donner

---

(1) M. Dufay aurait encore pu mettre l'avidité des contrefacteurs au nombre des causes qui découragent les Auteurs.

l'Histoire naturelle d'un canton borné, que faudrait-il penser de la difficulté d'écrire l'Histoire générale de tous les êtres et de tous les corps répandus et disséminés dans l'Univers entier ? Il est vrai que l'Historien de la Nature n'est pas tenu de parcourir l'un et l'autre hémisphère. Il suffit qu'il aille puiser dans les relations des Voyageurs les plus vrais et les plus accrédités ; qu'il consulte les recherches transmises par de savans Observateurs, qu'il compare les objets rassemblés de toutes les parties du monde dans les Muséums. C'est beaucoup que de recueillir les faits, de les classer méthodiquement, de les écrire avec intérêt ; et encore, quelqu'étendu, quelque parfait que soit son ouvrage, il sera toujours incomplet, parce qu'il restera toujours des voiles à soulever, des obscurités à percer, des découvertes à faire, des faits nouveaux à observer.

Un grand obstacle à la perfection de l'Histoire de la Nature, c'est l'embarras de la nomenclature. C'est sur-tout à l'égard des Animaux et des Végétaux que cet embarras se fait sentir. Peut-être, un jour viendra qu'un Naturaliste, armé d'un grand courage, d'une patience à toute épreuve, et d'une sagacité très-éclairée, saura par un heureux rapprochement des tables de concordances déjà faites, et les synonymies de nos plus savans Auteurs, écarter une bonne fois cette multitude d'épines dont la science de la nature est hérissée, et porter la lumière dans ce chaos obscur, que les ouvrages anciens et modernes nous laissent à débrouiller. J'ai

tenté quelques essais en ce genre (1), parce que j'ai vivement senti la nécessité d'empêcher le chaos de s'accroître. D'ailleurs, il paraît impossible de donner une Histoire universelle de la Nature, tant qu'on ne sera pas d'accord sur les noms, et qu'il n'existera pas un bon *Vocabulaire synonymique*. M. Pallas a lu, il y a plusieurs années, à l'Académie de Pétersbourg, un Mémoire sur la manière de distinguer les variétés et les espèces dans les Animaux quadrupèdes. Sans doute ce Mémoire se trouvera dans la collection de ses Ouvrages imprimés. Il importe de savoir quels sont les points sur lesquels MM. Pallas, Linnée, et de Buffon, diffèrent dans les objets qu'ils ont traités chacun séparément.

Je terminerai ces Réflexions, par inviter ceux qu'un louable penchant entraînerait vers l'étude de la Nature, à lire le premier discours qui est en tête de l'Ouvrage de M. de Buffon, sur la *Manière de traiter et d'étudier l'Histoire naturelle*, en leur observant que le jugement qu'il porte contre les méthodes est un peu trop sévère. Si j'avais un conseil à donner, ce serait de les étudier toutes. L'on ne peut nier que les classifications ne soient de quelque secours pour soulager la mémoire et donner de grandes facilités à reconnaître par des caractères dis-

(1) Il y a deux ans environ, que, pour donner au Comité d'Instruction publique une idée de mon travail à ce sujet, j'en avais développé le plan dans un Mémoire expositif.

tinctifs chacune des productions de la nature, au milieu de l'immense variété d'Animaux, de Végétaux et de Minéraux.

Projet d'Ouvrage élémentaire.

Passons maintenant au plan d'un ouvrage sur l'étude de la nature.

J'ai dit que ce champ, si fertile d'observations, est semé de ronces et d'épines.

Les plus pénibles à arracher sont celles qui naissent de la nomenclature. Ce n'était pas assez que la nature eût prodigué, eût versé avec profusion ses productions sur notre globe; ce n'était pas assez qu'elle eût entassé, foulé, pour ainsi dire, animaux sur animaux, végétaux sur végétaux, minéraux sur minéraux. Il a fallu encore que les hommes les multipliassent en quelque sorte par la diversité et par la confusion des langues, et que la plus belle, la plus riche, la plus étendue, la plus intéressante des connaissances humaines fût écrasée sous une masse énorme de noms baroques, barbares, triviaux et sans signification.

D'abord il n'y a guère d'être animé ou inanimé qui, à cause de la diversité des langues, n'ait peut-être une vingtaine de noms différens.

En second lieu, par l'ignorance de quelques voyageurs, les noms ont été dénaturés, substitués, transportés d'un individu à un autre. Plusieurs ont confondu les espèces avec les genres, les genres avec les espèces. D'autres, par une basse

flagornerie, ont emprunté le nom d'un homme riche ou célèbre, ou de quelques femmes en faveur, pour le donner à une plante, à une étoile qu'ils croyaient n'avoir jamais été connues. Quelques naturalistes même ne sont point exempts du reproche d'orgueil et de prétention à cet égard.

En troisième lieu, les fautes d'ortographe, les erreurs typographiques qui se sont glissées dans les ouvrages des voyageurs et des naturalistes, tant anciens que modernes, ont encore contribué à la diversité idéale et supposée des genres et des espèces. Une lettre de plus dans un nom, une lettre de moins dans un autre, une syllabe retranchée, une autre transposée, des noms coupés en passant d'une langue dans une autre, ont aussi occasionné des doutes, des incertitudes sur l'identité des individus.

En quatrième lieu, des figures mal dessinées, mal gravées, imparfaites, sans descriptions, ou accompagnées de descriptions inexactes, et attachées à des noms controuvés et imaginaires, ou même à des noms connus mais sans aucun rapport, n'ont pas peu concouru à faire supposer des espèces, des variétés qui n'existaient pas, et à étendre encore la nomenclature.

En cinquième lieu, les productions de la nature ne sont pas les mêmes dans les différens âges de leur accroissement et de leur développement. Le sexe y apporte aussi des changemens. Il y en a qui subissent une telle mutation, qu'il y a une différence absolue, non-seulement pour la grandeur et la dimension, mais même

pour la forme et les couleurs. Ça été une nouvelle source d'erreurs par l'application de noms différens à un même individu.

En sixième lieu, les fraudes qui se pratiquent dans le commerce par des marchands avides, dont la fourberie ne se fait aucun scrupule d'étaler, sous des noms fantastiques, des animaux, des coquilles, des minéraux qu'ils ont décomposés et recomposés, désassemblés et réunis, mutilés, polis, falsifiés, peints, gravés de manière à n'être plus reconnaissables, afin de les vendre comme productions neuves, rares, inconnues, existantes en pays étrangers : voilà donc encore une nouvelle cause de la surcharge de la nomenclature. Les erreurs de cette dernière espèce s'accréditent d'autant plus que ces objets, introduits dans les cabinets par des charlatans, séduisent la crédulité des ignorans, et embarrassent les gens instruits, bien éloignés de soupçonner le mensonge, l'imposture et la mauvaise foi au milieu des richesses de la nature, belle, simple et nue comme la vérité.

C'est donc à ce déluge de noms, à cette confusion des langues, à la petite vanité de quelques nomenclateurs, à la négligence de certains auteurs et imprimeurs, à l'ignorance de nombre de voyageurs, à la friponerie des brocanteurs, au charlatanisme répandu comme une couche de vernis dans la plupart des catalogues, qu'il faut attribuer les ronces et les épines dont est aujourd'hui semée l'étude de la nature.

Aussi n'est-il pas rare de trouver dans des livres élémentaires, dans des méthodes, dans des dictionnaires, le même individu reproduit

trois et quatre fois sous des noms différens. Il n'est peut-être pas de cabinet exempt de cette tache, qui n'annonce pas une grande sévérité dans ceux qui président à ces collections précieuses et intéressantes.

Ce serait rendre un véritable service, et concourir efficacement au progrès des connaissances dans l'étude de la nature, que de débrouiller le chaos de la nomenclature. Un travail aussi pénible, aussi immense, puisqu'il embrasse des milliers de noms, ne devrait être entrepris que par des naturalistes doués de lumières supérieures. Mais comment espérer que des savans du premier mérite auront le courage de défricher un sol ingrat, sec et stérile, d'y consacrer un tems précieux qu'ils emploient plus utilement à observer et recueillir, et qu'ils étoufferont ce qu'ils ont de talent et de génie sous une masse accablante de noms informes plus propres à effrayer ceux qui se livrent à l'étude de la nature qu'à leur en inspirer le goût?

Ces réflexions m'ont conduit à employer mes faibles moyens pour ébaucher et commencer une table génerale de concordance que personne n'a encore osé tenter. C'est sans doute une entreprise hardie, téméraire même; et tous ceux qui ont approfondi la science de la nature, qui en ont vu de près les détails et les difficultés, compareront ce projet à celui des deux chiens de la Fable qui s'étaient mis en tête d'avaler un fleuve entier, pour mettre à sec une proye qu'ils voulaient devorer. Je ne crois cependant pas que ce soit la mer à boire. Pline, Gesner, Aldrovande, Klein, Linnée, Buffon, nous au-

raient-ils laissé d'immenses et utiles travaux en ce genre, s'ils eussent envisagé l'étude de la nature comme un vaste océan à épuiser avant d'en retirer les trésors qu'il renferme ? A leur exemple, je ne me laisserai point effrayer. J'ignore, je l'avoue, si je réussirai. Je ne sais jusqu'où j'irai. Mais pour attirer sur ce projet l'attention et la bienveillance des personnes instruites, qui ne trouveraient pas mon projet tout-à-fait insensé, et qui le jugeraient au contraire de nature à être suivi, et qui voudraient l'entreprendre ou le seconder, voici mes vues, mon dessein, mes moyens d'exécution, mes ressources.

J'ai dû commencer par me former un catalogue des ouvrages d'histoire naturelle tant anciens que modernes, afin d'en extraire la nomenclature des corps et des productions naturels. J'ai déjà réuni, non sans peine et sans dépense, des matériaux en assez grand nombre.

Mon projet serait donc de diviser cet ouvrage élémentaire en trois parties.

La première contiendrait une bonne méthode de classification, accompagnée de tableaux synoptiques, laquelle servirait d'introduction; et cette méthode prise dans nos meilleurs auteurs, avec des changemens que des idées de perfection pourraient amener, ne serait pas d'une grande difficulté. Les tableaux synoptiques ont un grand et bien précieux avantage, c'est celui de faire sortir davantage les rapports, et de mettre sous les yeux, d'une manière sensible, l'enchaînement des différentes parties de la méthode.

La seconde serait composée d'un *Vocabulaire synonymique de la nature*. C'est ici la partie la

plus importante, mais aussi la plus difficile de l'ouvrage.

Ce vocabulaire réunirait tous les noms donnés aux animaux, végétaux et minéraux en différens tems, en différentes langues et par différens voyageurs et naturalistes, avec renvoi au nom Français qui y a rapport; et c'est ainsi que la concordance ramènerait sous un seul nom Français déjà connu, et le plus simple possible, tiré des ouvrages les plus accrédités.

1°. Les noms particuliers des auteurs anciens et modernes.

2°. Les noms de pays, même les noms triviaux.

3°. Les meilleures phrases des auteurs, lesquelles peuvent être regardées comme des descriptions courtes et précises de l'individu.

4°. Le volume et la page de l'auteur cité.

5°. L'indication des planches s'il s'en trouve dans l'ouvrage.

A l'égard des noms Latins, Français ou Etrangers qui n'indiqueraient pas de renvoi à un article de synonymie, ce serait autant de mots à éclaircir et offerts à la recherche et à la discussion des savans. Car il ne faut pas s'attendre qu'un tel ouvrage aura du premier jet reçu toute sa perfection.

Mais, dira-t-on, quel est le but et l'utilité de ce vocabulaire?

C'est, 1°. de faciliter la recherche des êtres et productions de la nature par le moyen de l'ordre alphabétique, et de les ramener à un seul nom connu lorsqu'ils en ont plusieurs.

2°. De

2°. De mettre, par les citations des auteurs, à portée de trouver aux pages indiquées ce qu'ils en ont dit.

3°. De faire, connaître par l'indication des planches, les ouvrages où l'on trouve les figures des êtres et productions naturelles; ce qui, par comparaison, rendra le service important de juger de l'analogie, de l'identité ou des différences.

4°. De redresser les erreurs typographiques qui se sont glissées dans la nomenclature.

5°. De concilier, autant qu'il est possible, la nomenclature des anciens auteurs avec la nomenclature moderne par le sentiment de nos plus savans Naturalistes.

6°. De faciliter la connaissance de tous les animaux, végétaux et minéraux, sous quelques noms latins ou étrangers que le dessin, la gravure et la peinture les ait désignés.

7°. D'épargner aux Naturalistes un tems précieux dans la recherche des auteurs qui ont traité objets dont ils s'occupent.

8°. D'arrêter la manie de quelques Naturalistes toujours empressés de donner un nouveau nom aux êtres de la nature, comme s'ils n'avaient pas encore été nommés, et de surcharger ainsi la nomenclature qui n'est déjà que trop nombreuse.

9°. De procurer aux étrangers les moyens de profiter des connaissances acquises sur les différens objets de la nature, en appliquant aux noms de leurs langues ceux des autres langues, et d'établir par-là une communication de lumières entre toutes les nations de l'univers.

10°. De présenter à ceux qui aiment à mettre de l'ordre dans leurs connaissances, des matériaux propres à former des tables élémentaires et des classifications méthodiques.

11°. De diriger, dans l'étude de la nature, l'enseignement des jeunes élèves de ma patrie et de former des Naturalistes capables d'étendre un jour cette science intéressante.

12°. De mettre entre les mains des personnes les moins versées dans l'Histoire de la nature une espèce d'inventaire onomatique qu'ils pourront consulter lorsqu'on leur présentera, soit en voyage, soit dans les foires, soit dans les cabinets, soit même dans les ventes publiques quelqu'objet rare et singulier sous des noms baroques, étrangers ou scientifiques; en donnant la facilité d'en chercher l'histoire et la figure dans les auteurs, c'est le moyen d'empêcher qu'elles ne soient la dupe du charlatanisme.

13°. Mais ce qui est plus important encore pour le progrès des connaissances, c'est de mettre les voyageurs naturalistes en état 1°. de vérifier si les faits historiques connus jusqu'à présent sont vrais. 2°. D'y ajouter ceux que nous ignorons. 3°. D'enrichir l'Histoire naturelle de genres nouveaux et d'espèces véritablement inconnues. 4°. De redresser les fautes de ce vocabulaire, s'il y a erreur dans la concordance. 5°. Enfin d'amener peut-être par la suite une méthode plus simple, plus courte, plus facile que toutes celles qui ont paru jusqu'à ce jour. Ce n'est qu'avec de tels secours qu'on parviendra à avoir des connaissances fixes

et sûres des êtres et des productions de la nature.

Il n'existe d'ouvrage de ce genre dans aucune nation du monde. Peut-être l'idée en est-elle nenve. Peut-être aussi que, rebutés par la difficulté, ceux qui l'ont eue l'ont abandonnée. Qu'il serait cependant glorieux pour la langue française, la plus universellement répandue de toutes les langues vivantes, de ramener sous ses loix la nomenclature dont on a fait usage dans tous les lieux, de tous les tems, pour désigner les corps et les productions naturels : ce serait peut-être un des moyens de la répandre encore d'avantage, puisque ce serait la seule qui se serait emparé de la nomenclature universelle de la nature, et qu'elle aurait été la première à en faire sa propriété.

La troisième partie de cet ouvrage élémentaire contiendrait un Dictionnaire des mots techniques, servant à désigner les formes, les caractères classiques et génériques des différens corps de la nature avec indication de leurs figures gravées séparément dans quelques livres élémentaires. Ces mots ne se trouvent que dans les livres qui traitent de l'étude de la nature. Il faut pour cultiver cette science en connaître la langue ; et l'ouvrage élémentaire proposé serait imparfait, s'il ne réunissait l'explication et la définition de tous les termes employés par les Naturalistes dans les descriptions qu'ils donnent des objets de leurs observations.

Je n'ai pas la présomption d'exécuter seule un plan si vaste. Je sens d'ailleurs qu'il faudrait des lumières supérieures aux miennes pour

le conduire à sa dernière perfection; mais je désirerais attirer les regards de quelques Naturalistes instruits et zélés sur une entreprise qui, bien suivie, conduite et dirigée par des mains plus habiles, plus exercées, prendrait un caractère imposant et tournerait à la gloire de la Nation Française et à l'instruction de la postérité.

MANUEL DU NATURALISTE.

Abacus, *Abaque*. Ces tablettes d'ivoire, de bois, ou d'autres matières, divisées par colonnes, qui contiennent de petites boules mobiles, servaient pour calculer aux Grecs et aux Romains. Avec le rapport des supérieures et des inférieures, et celui des différentes colonnes, on faisait toutes sortes de calculs. Cette méthode de compter était un peu difficile; on y substitua les jetons. A la Chine et dans quelques cantons de l'Asie, on fait encore usage des Abaques.

Abeilles. On distingue plusieurs espèces de ces insectes : chacune a son génie, son talent, ses mœurs et son caractère particulier. Variété dans l'ordre d'architecture, dans la nature des matériaux. Les unes travaillent ensemble et vivent en société; telles *l'Abeille commune et l'Abeille bourdon*. Les autres vivent en solitude, travaillent seules, construisent les berceaux de leurs familles; savoir, les *Abeilles coupeuses de feuilles*, avec la feuille du rosier; les *tapissières*, avec la tenture brillante de co-

quelicot; les *maçonnes*, avec un mastic; les *perce-bois*, avec la sciure de bois. Toutes s'occupent dans leur petit hermitage du soin de pourvoir au besoin de leur postérité. Voyez l'histoire de chacune de ces Abeilles, ci-après.

Abeilles bourdons. On connaît vulgairement ces insectes sous le nom de *bourdon*. Presque toutes ces Abeilles périssent pendant l'hiver. Quelques femelles fécondées échappées à la rigueur de la saison, bâtissent des nids au retour du printems, chacune de leur côté, et renouvellent l'espèce : l'Abeille femelle construit à la hâte un petit nid de mousse, au milieu d'une prairie. Le dôme en voûte garantit de la pluie, le plancher aussi de mousse, garantit de l'humidité. L'Abeille ramasse de la cire brute et du miel, en compose une petite masse dans laquelle elle dépose quelques œufs. Pendant qu'elle continue ses travaux et sa ponte, ces premiers œufs éclosent: il en naît des *Abeilles mâles, femelles et mulets*. A peine sont elles écloses, toutes se mettent à l'ouvrage. Elles rendent ce nid plus grand, plus vaste. La femelle continue sa ponte. Les nouvelles femelles pondent. La famille s'accroît jusqu'au nombre de cinquante ou soixante. L'art avec lequel elles concourent toutes à la construction du nid, est singulier. Les Abeilles bourdons, quoiqu'armées d'un dangereux aiguillon, n'étant point aussi vives que les Abeilles communes, ne sont point aussi redoutables. Pour se procurer le plaisir de leur voir construire leur nid, il n'y a qu'à le défaire, transporter la mousse à quelques distance, on verra les Abeilles se disposer en chaîne, depuis leur nid jusqu'au lieu où on a mis la mousse. La première en saisit

avec ses dents, l'éclaircit avec ses pattes brin à brin. Ce qui les fait nommer aussi *Abeilles cardeuses*. Elle pousse cette mousse éparpillée à l'aide de ses pattes par-dessous son ventre. Celle qui la suit la pousse de même à la troisième. Il se fait une chaîne continue de mousse, qui est employée et entrelassée avec la plus grande dextérité par celles qui sont auprès du nid. Pour que leur nid ne soit point le jouet des vents, et qu'elles y soient à l'abri de la pluie, elles y construisent une voûte. Elles la font avec une espèce de cire ténace mince qui n'est, ni la cire brute des Abeilles, ni la vraie cire : dissoute dans de l'huile de térébenthine, on peut s'en servir pour tirer des empreintes. Les teignes de la cire, les vers d'une mouche du genre des *Frelons*, les Mulots, les Fouines, les Fourmis attaquent les petits pots de miel, provision de ces Abeilles industrieuses.

Abeilles cardeuses. Voyez *Abeilles bourdons*.

Abeilles communes ou domestiques. Cette espèce nous représente le tableau de l'industrie la plus charmante, et nous fait des récoltes de miel et de cire. Il y a dans une ruche trois sortes d'Abeilles, *l'Abeille reine ou femelle, les Abeilles mâles ou faux-bourdons*, et les Abeilles sans sexe ou mulets.

Abeilles mâles ou faux-bourdons, ainsi nommées pour les distinguer des *Abeilles bourdons* dont on a parlé. Leur fonction est de féconder la reine. Si on presse les parties postérieures de leur corps, on voit qu'ils sont bien pourvus des parties de la génération. Ils n'ont point d'aiguillon. Leur trompe, leurs pattes ne sont point propres à la récolte de la cire et du miel ; aussi

sont-ils dispensés du travail. Ils ne volent sur les fleurs que ponr sucer le miel. Ils ne songent qu'à leurs plaisirs. Tout le travail roule sur les Abeilles mulets. Une seule femelle, (car il n'y en a qu'une dans une ruche,) semblerait devoir être assaillie continuellement au milieu de sept ou huit cens mâles. La nature y a pourvu, elle les a fait d'un tempérammemt très-froid. La femelle choisit celui qui lui plaît. Elle est obligée de faire les avances, de le caresser pour l'exciter à l'amour. Cette faveur lui devient fatale. A peine a-t-il satisfait aux ébats amoureux, qu'on le voit périr : on peut se procurer le plaisir de ces observations, en mettant une femelle avec plusieurs mâles dans un bocal. Jusqu'à l'approche du mois de septembre, promenade, bonne chère, sont les plaisirs des mâles. La reine fécondée, leur existence devient inutile. Ils ne feraient que consommer des vivres. Le moment de la proscription est décidé. Les Abeilles mulets se précipitent sur eux, les poignardent à coup d'aiguillons. Elles arrachent même les nymphes des mâles qui ne sont encore qu'au berceau. Le devant des ruches est un théâtre d'horreur et de meurtre.

Après avoir rendu compte des observations de Réaumur sur la fécondation des Abeilles communes, il convient de dire un mot des idées de Spalanzani sur leur génération. Loin d'adopter le systême de Réaumur et de Swammerdam, il pense que la fécondation des œufs s'opère après leur ponte par la liqueur blanche que les mâles déposent, sans accouplement avec la reine, dans les cellules où il y a des œufs.

Abeilles mulets ou sans sexe. Ces Abeilles ne sont ni mâles, ni femelles. Elles n'ont même

aucun caractère de sexe. Elles composent presque toutes la ruche au nombre de seize ou dix-huit mille. Ce sont elles qui construisent les gâteaux de cire, font la récolte de la *propolis*, du miel et de la cire brute. Elles ont pour arme un aiguillon empoisonné. Ce dard, si petit à la vue, n'est que l'enveloppe écailleuse de deux petits aiguillons terminés en fer de flèche qui peuvent jouer chacun séparément : leur piqûre empoisonnée cause de vives inflammations. Un homme ou un animal périraient sous les coups redoublés de ces armes. Le dard reste presque toujours dans la plaie, De tout les remèdes indiqués, le meilleur est d'élargir un peu la plaie, d'enlever l'aiguillon et de se laver avec de l'eau qui amortit la vigueur du poison. Ces Abeilles font sur les fleurs leur récolte de miel et de cire brute. On peut les voir se rouler au milieu des poussières d'étamines qui s'attachent sur leurs poils, passer sur leurs corps, leurs pattes armées de petites brosses, empiller ces poussières dans deux espèces de petites corbeilles placées à leurs pattes de derrière. Chacune peut en contenir la grosseur d'une petites lentille. C'est la *cire brute*. Aussi-tôt que des Abeilles ainsi chargées arrivent à la ruche, d'autres viennent au-devant d'elles, avalent cette cire brute, et leur estomac est le laboratoire où elle se convertit en vraie cire. L'élaboration faite, chaque Abeille la dégorge en forme de pâte, et en construit ces *gâteaux de cire* d'une structure admirable. Voyez ce mot. Dans le *Nectareum* des fleurs, l'Abeille recueille le miel à l'aide de sa trompe, ouvrage de mécanique étonnant, composé de plus de vingt parties. En arrivant, elle

dégorge le miel dans les cellules pour servir de provision pendant l'hiver, ou allongeant sa trompe, elle en présente aux travailleuses. Les Abeilles, sur-tout dans l'établissement de leurs colonies, construisent leurs gâteaux avec une activité si infatigable, qu'en huit jours de tems elles font plus d'ouvrage, que tout le reste de l'année. Il y a quelquefois des mouches qui ne sont point si laborieuses. Elles vont piller les ruches voisines. Le combat s'engage. On voit des mouches pirouetter sur la poussière, et tâcher au défaut de leur cuirasse de se poignarder. Ce ne sont quelquefois que des querelles particulières. Elles deviennent des batailles générales, lorsqu'une nouvelle colonie va par hasard chercher domicile dans une ruche déjà habitée. La chaleur est la vie de ces insectes. Le moindre froid les engourdit, et si elles ne sont toutes ramassées ensemble, elles périssent. Elles ont pour ennemis la *Guêpe* et le *Frêlon*, qui les éventrent à belles dents pour sucer le miel contenu dans leur vessie. On a vu quelquefois un moineau franc en tenir une à son bec et deux à ses pattes. La teigne de la cire, espèce de vers, s'établit dans leur ruche et dévore leur cire. Voyez *Teigne de cire*.

Abeille reine, ou mère Abeille. Le caractère de cette Abeille est d'avoir les aîles très-courtes. Elle a le vol difficile; aussi ne lui arrive-t-il guères de voler que lorsqu'elle sort d'une ruche-mère pour aller établir sa colonie. Toutes les abeilles la suivent, et vont en sujets fidèles au lieu qu'elle choisit. Elle est armée d'un aiguillon vigoureux. Moins colérique que les Abeilles ses sujets, elle ne s'en sert que lorsqu'elle a été

irritee long-tems, ou qu'elle a à disputer l'empire à une autre reine. Il n'en reste jamais qu'une seule dans une ruche, c'est la victorieuse. Cette reine et mère Abeille est *l'ame de la ruche*. Les Abeilles lui rendent l'hommage dû à une souveraine. Elles lui font un cortège plus ou moins nombreux, la caressant avec leur trompe. Vient-elle à périr, tous les travaux cessent, le deuil est général, et les Abeilles se laissent mourir de faim. Si on leur redonne une nouvelle reine, la joie renaît; on se remet à l'ouvrage. La seule espérance d'en voir naître une, leur redonne l'activité. On en fait l'épreuve, en donnant à des Abeilles qui avaient perdu leur reine une *nymphe de reine*. Leur attachement pour leur reine est égal à l'utilité dont elle est à la république. Sa fécondité est telle, qu'elle pond jusqu'à quinze à dix-huit mille œufs. De ces œufs doivent éclore sept ou huit cens mâles, quatre ou cinq *reines Abeilles*, et le reste, des *Abeilles mulets*. L'instinct guide les Abeilles à construire aussi des cellules de diverses grandeurs, et dans le nombre nécessaire, les plus grandes pour les mâles, les cellules royales pour les reines, et les cellules ordinaires pour *les Abeilles mulets*. L'Abeille qui sent l'espèce d'œufs qu'elle va pondre, les place chacun dans la cellule qui lui convient. Dans l'espace de deux ou trois jours, les œufs éclosent. Les *Abeilles mulets* en deviennent les mères-nourrices, leur apportent de la pâtée faite de cire brute et de miel, et les élèvent avec les plus grands soins. Au bout de vingt-un jours, les jeunes Abeilles hors de la tutele, sont en état de former des colonies. Les Abeilles

sont tellement attachées à leur reine, qu'elles la suivent par-tout. Lorsqu'on peut saisir la *reine Abeille*, on est sûr de conduire les mouches d'une ruche dans tel endroit qu'on voudra. C'était le seul sortilège de M. Wildman, qui en présence de la société de Londres, se faisait suivre par un essaim, le faisait passer d'une partie de son corps sur une autre; il changeait *la mère Abeille* de place, tous ses sujets fidèles la suivaient à l'instant. Quelques Abeilles colériques, (et c'est un vice de leur caractère,) pourraient rendre ce jeu assez fatal. Quoi qu'il en soit, il nous apprend que par ce moyen il fait passer les mouches d'un panier dans un autre avec la plus grande facilité. Il transporte sa ruche dans un lieu où il ne règne que la lueur d'un crépuscule, et la renverse. La mère Abeille, dont le naturel est apparemment des plus vigilans pour le bien de son état, se présente des premieres. Il la saisit. La tenant une fois, il est maître des mouches. Il la met dans une ruche vide, toutes les Abeilles la suivent. Il s'empare du miel, de la cire, reporte le couvain dans la nouvelle ruche qu'habitent les Abeilles, et les place dans le rucher.

En 1773, cet Anglais se présenta à l'académie des sciences avec une ruche, dans laquelle il plongea son bras nud qui fut couvert à l'instant de mouches, sans en éprouver la plus légère piquure; il répéta la même expérience devant le duc et la duchesse de Chartres, chez qui il entra le visage couvert de mouches; il en avait les mains pleines, et en mit dans les mains du prince et de la princesse qui n'en furent point piqués. Cependant quelques mouches fuyardes firent

sentir leur aiguillon à quelques-uns des spectateurs, comme il était arrivé à quelques académiciens. Il y a, dit-on, des provinces où l'on parvient à manier les mouches impunément, après s'être lavé les mains et le visage avec du fiel de bœuf.

Abeilles charpentières. Elles font un trou dans les bois pourris, y entrent à reculons, déposent leurs œufs avec du miel, ferment la loge où le petit ver éclos subit sa métamorphose.

Abeilles coupeuses de feuilles. Il y en a de plusieurs espèces, qui toutes ont la même industrie. Elles creusent la terre, y construisent des nids qui ont la forme et la grosseur des dés à coudre enchassés les uns dans les autres; d'autres ne sont point plus gros que des tuyaux de plumes. Ces nids sont construits avec des morceaux de feuilles. Chaque espèce d'Abeille taille dans son étoffe particulière, l'une sur la feuille du rosier, l'autre sur celle du maronnier. Un observateur attentif peut remarquer des feuilles de rosier coupées comme avec un emporte-pièce; c'est là qu'il peut quelquefois se procurer le plaisir de voir l'adresse avec laquelle une mouche coupe sans compas une pièce circulaire propre à faire le fond ou le couvercle d'un de ses nids; elle en coupe d'autres en ovale et demi ovales pour composer les côtés de ces nids, dans chacun desquels elle dépose un œuf avec de la pâtée. Il y a quelques années qu'un villageois labourant la terre, rencontra à chaque coup de bêche, de ces nids en forme de rouleaux. Saisi de frayeur, il n'ose y toucher, va chercher ses compagnons, forme un conseil où le curé préside. On délibère, on conclut que

c'est un sort jeté sur la terre. Peu s'en faut que le bon pasteur n'en vienne à l'exorcisme. Le paysan pâle, tremblant, accourt à Paris. On l'envoie à M. Nollet. Ce physicien calme ses alarmes, en lui montrant de pareils rouleaux qui servaient de logement à des vers gros et dodus. A cette vue, le villageois reste ébahi, et rit ensuite grossièrement de sa sotte crédulité. On trouve souvent de ces rouleaux dans de vieux saules pourris.

Abeilles étrangères. Il y a des Abeilles dans les deux continens, et presque sous tous les climats différens; plusieurs font voir la même industrie; leurs ouvrages varient suivant la matière qu'elles emploient.

Abeilles de la Louysiane. Semblables aux nôtres, elles ont l'instinct de construire leurs cellules sous terre dans des lieux secs, pour se dérober aux ours, friands de leur miel.

Abeilles de la Guadeloupe. Elles s'établissent dans des arbres creux. L'espace est-il trop vaste, elles forment un dôme de cire en forme de poire, sous lequel elles se logent, y déposent leur miel et leurs petits. Elles ne construisent point d'alvéoles, mais de petites vessies allongées, pointues. La cire dont elles sont faites est d'un violet foncé, si molle, qu'on ne peut en faire des bougies. On l'emploie en bouchons de bouteille. Elle est très-bonne pour les cors des pieds et les verrues des mains. Le miel est d'une belle couleur citrine.

Abeilles de Cayenne. Leur cire est noire, molle : leur miel d'un blanc liquide. Il s'aigrit facilement.

Abeilles des Indes. Elles construisent dans

des troncs d'arbres pour alvéoles, de petits nids de cire noire en morceaux ronds ou ovales de la grosseur d'une muscade, qu'elles remplissent d'un miel d'une couleur citrine et très-agréable ; cette cire échauffée a une odeur de baume. Elle est très-rare en France. Les Indiens en font des bougies, ou de petits vases pour recueillir le baume de Tolu. On voit beaucoup de mouches à miel dans l'isle de Ceylan; ce qui y rend le miel très-commun.

Abeilles d'Abyssinie. N'étant point armées d'aiguillon pour se défendre, elles ont recours à la finesse pour se conserver. Leur ruche, d'une cire très-blanche, est établie sous terre. Les entrées de ce souterrain ne sont que de petits trous. Apperçoivent-elles quelque mouvement, trois ou quatre Abeilles qui sont à l'entrée du trou se mettent tête contre tête. On ne distingue plus l'entrée de la ruche.

Abeilles des Hottentots. Ces mouches sont très-communes chez eux. Pour un peu de tabac oud 'eau-de-vie, les Européens obtiennent une grande quantité de miel. Il est mal-propre. Les hottentots le mettent dans des sacs de peaux d'animaux, dont le poil est tourné en dedans.

Abeilles maçonnes. Ces Abeilles sont ainsi nommées du talent qu'elles ont pour bâtir des nids, qui servent de logement à leurs petits. La femelle travaille seule à un ouvrage si pénible. Le mâle, lorsqu'il l'a fécondée, ne songe qu'à ses plaisirs. Les dents de l'Abeille femelle, qui sont ses seuls instrumens, ont les surfaces qui se touchent concaves et bordées de poils, afin de pouvoir contenir les petites mottes du mortier qu'elle fabrique. A l'aide d'une matière

visqueuse qu'elle dégorge, elle compose un mortier de terre et de sable, fait à l'exposition du midi, sur la pierre et jamais sur un crépi, son nid de la forme et de la grosseur d'un demi œuf. L'intérieur est composé de plusieurs alvéoles placées indistinctement, séparées chacune par un massif de maçonnerie. Dans chaque alvéole, dont elle polit l'intérieur, elle dépose un œuf et de la pâtée faite de cire brute et de miel, pour la nourriture du ver qui doit naître. La construction de ce nid est si pénible, qu'une mouche paresseuse cherche à s'en approprier un qui soit commencé. On se le dispute. Le combat s'engage, et on voit ces mouches se heurter au milieu des airs tête contre tête. Le nid devient le prix du vainqueur. Pendant que l'Abeille maçonne livre combat, ou qu'elle travaille à la construction de son nid, il s'introduit quelquefois furtivement *une mouche Ichneumone* ou un scarabé, qui dépose des œufs d'où naîtront des vers qui dévoreront les enfans de la maison. Ceux-ci, après s'y être bien engraissés, y périraient s'ils n'étaient pourvus de fortes dents, à l'aide desquelles ils brisent leur prison. Le ciment de ces nids est si dur, que nos couteaux s'y émousseraient. La nature nous fait voir, comme l'observe M. de Réaumur, qu'on pourrait, avec du sable et une matière visqueuse, former un mortier liquide qui, jeté dans des moules, nous donnerait des pierres toutes taillées et toutes façonnées. Le naturaliste peut voir quelquefois sortir de ces nids, au lieu d'Abeilles maçonnes, des mouches Ichneumones ou de jolis insectes à étui. *Voyez* Clairon. Ces insectes restent quelquefois sous

l'état de vers pendant trois ans; mais en leur procurant une chaleur suffisante et continue, on les fait éclore beaucoup plutôt. D'autres petites espèces d'Abeilles maçonnes ont leur architecture particulière. Elles font un simple mortier avec de la terre, construisent des cellules dans des trous de bois, dans des serrures, dans de petits trous de pierre, apportent de la pâtée, déposent leurs œufs, et referment les cellules soigneusement, pour mettre leur postérité à l'abri de l'attaque des ennemis.

Abeilles mineuses. Elles prennent ce nom de l'industrie qu'elles ont à creuser la terre. Il y en a diverses espèces; les unes creusent verticalement, les autres horizontalement; les unes ne pratiquent qu'un seul logement; d'autres une galerie qui communique à plusieurs culs-de-sacs. Les terres ou sables coupés à pic en sont quelquefois tout criblés. En se promenant dans les allées, on remarque de petites monticules de terre; pour peu que l'on observe, on verra une petite mouche enlever brin à brin avec un travail infini, la terre qu'elle creuse quelquefois jusqu'à un pied de profondeur. Elle dépose ensuite un œuf et de la pâtée, recomble le trou de terre et met ainsi sa progéniture à l'abri du pillage des fourmis.

Abeilles perce-bois. Cette espèce d'Abeille, dont la tête est armée de deux dents d'écailles très-fortes et très-aiguës, pratique une galerie où elle distribue plusieurs appartemens pour le logement de ses petits dans des morceaux de bois qui commencent à se pourrir; c'est dans le printems et à l'exposition du midi qu'elle cherche à s'établir. Son génie et son industrie

prévoient à tout. Elle fait dans une pièce de bois un trou de la grosseur du pouce, dont l'entrée est horizontale et inclinée, pour laisser couler par cette pente la sciure de bois; elle continue ensuite de creuser ce trou en remontant perpendiculairement jusqu'à la hauteur de douze ou quinze pouces. Deux autres trous horizontaux et inclinés, pratiqués à cette galerie verticale, l'un au milieu, l'autre dans le haut, lui donnent la facilité de travailler et lui ménagent ses peines. Cette galerie faite, elle forme une pâtée avec de la cire brute prise sur les étamines des fleurs et du miel recueilli dans les glandes nectarifères. Elle place cette pâtée à l'ouverture du trou inférieur, dépose un œuf, ramasse la sciure de bois qui est à terre, en forme un mastic à l'aide d'une matière visqueuse qu'elle dégorge, bouche la partie extérieure du trou, rentre ensuite par le trou du milieu, forme avec la même matière de l'autre côté sur cette pâtée, un plancher qui sert de fond à un nouvel appartement où elle dépose de nouvelle pâtée à la hauteur à-peu-près d'un pouce avec un autre œuf. La mouche établit ainsi des appartemens pour chacun de ces œufs dans la longueur de la galerie, et referme les deux trous qui lui avaient servi de passage. Ces œufs éclosent successivement : le premier pondu, par droit d'aînesse, éclot le premier. Les vers trouvent autour d'eux la quantité de nourriture dont ils ont besoin jusqu'à l'état de nymphe, et celui qui a été pondu le premier, passe avant les autres à l'état de mouche. Ce premier, placé à la porte, n'a qu'une légère cloison à percer; sa tête même en naissant est tournée vers l'endroit par où il doit

sortir. Les autres vers se transforment successivement en mouches, percent leur plancher de la même manière, et sortent de leurs prisons en différens tems, à raison de leur âge.

Abeilles tapissières. Leur industrie est de faire dans la terre un trou perpendiculaire évasé en forme de cafetière, et d'en tapisser l'intérieur avec des feuilles de coquelicot. On peut se procurer quelquefois le plaisir de voir travailler ces insectes. En se promenant dans des sentiers au milieu des blés, un petit ruban couleur de feu attire la vue; ce sont les bords d'un nid tapissé de coquelicot. C'est dans ce nid que l'insecte apporte de la pâtée faite de poussière d'étamines et de miel recueilli dans le nectaréum des fleurs, et dépose un œuf au milieu de cette pâtée. Le ver en naissant trouve sa nourriture. Pour mettre le nid à l'abri de l'insulte, l'Abeille recouvre la pâtée avec la tapisserie de coquelicot qu'elle détend, remplit de terre l'entrée de ce trou. Trois jours suffisent pour la construction de cet appartement, et le nouvel insecte d'abord sous l'état de ver, ensuite sous celui de chrysalide, n'en sort avec des aîles que lorsqu'il peut trouver dans le coquelicot des vivres et des meubles pour la génération future.

Able, ou *Ablette.* Petit poisson de rivière, du genre des carpes, assez semblable à la petite marêne. Il en diffère, en ce que celle-ci, du genre des saumons, a la nageoire épaisse. L'Able multiplie beaucoup, fraye en mai et en juin. On le pêche toute l'année au filet et à la ligne. En hiver on en prend quantité sous la glace avec de grands verveux, et au printems, dans des

nasses d'osier, auxquelles ils aiment à se frotter pour déposer leur fray. De petits vers qu'on trouve souvent dans les ouies de ce poisson, ont fait croire à des pêcheurs ignorans qu'il engendrait des anguilles. S'il n'est pas en usage sur nos tables, ses écailles argentines fournissent à la parure des dames. On en fabrique les fausses perles : le procédé consiste à retirer par infusion dans l'eau l'essence nacrée de ces écailles. On souffle cette essence dans de petites boules de verre creuses. Enduites ainsi intérieurement, elles ont l'orient de la perle. Pour leur donner de la solidité, on y coule en dedans de la cire fondue. La membrane de l'estomac et les intestins de ce poisson sont aussi pourvus de la matière argentine. Il paraît qu'elle est portée par des vaisseaux jusqu'à la peau, et qu'elle y forme la matière nacrée ou les écailles de ces poissons.

Abricot *de S. Domingue*. Fruit d'un bel arbre de l'Amérique espagnole. On fait avec la pulpe de ce fruit et des épices, une marmeladé que l'on introduit dans des oranges : l'usage de ces oranges confites et desséchées, est propre à la digestion.

Abrotanoïde. Madrepore qui prend le nom de *Bois-de-cerf*, quand ses rameaux sont en pointes mousses et hérissés de tubules saillans et étoilés, et celui de *Choufleur*, quand ils sont rapprochés et arrondis.

Absinthe. Plante dont on connaît diverses espèces en France; ses principes aromatiques et amers la rendent propre à diverses préparations. Par l'esprit de vin on en tire une teinture. Infusé dans du vin blanc, c'est le vin d'Absinthe utile dans les foiblesses d'estomac et pour faire mourir

mourir les vers. Un peu d'Absinthe mis pendant l'été dans la bierre, l'empêche de tourner à l'acide.

Acacia. (Faux) Cet arbre, originaire de Canada, de Virginie, s'est naturalisé facilement dans nos climats. Le parfum de ses fleurs approche de celui de la fleur d'orange. On le communique à des pommades. On peut en retirer une teinture jaune, qui prend sur la soie en l'alunant. Le peu d'ombre que fournit cet arbre et la fragilité de son bois, le font négliger dans les jardins. On observe que son ombre, loin de dessécher, de détruire la végétation, a l'avantage de rendre l'herbe plus forte, plus douce, d'en faire même croître dans les terrains sablonneux. Son bois, d'un jaune marbré, est d'usage pour les tourneurs. Il n'est point sujet à être attaqué par les insectes. Ses feuilles procurent aux vaches un lait très-abondant et très-délicieux. Ses racines peuvent se subtituer à la réglisse. Les haies formées avec le plan d'Acacia sont regardées comme inpénétrables, même aux animaux.

Acacia. (Véritable) Cet arbre croît en Egypte, en Arabie, en Afrique; il ne peut s'élever ici que dans les serres chaudes. On en voit vingt-deux espèces dans celles du Jardin du Roi. On retire des gousses de ce fruit pilées encore vertes, le suc d'Acacia qui est astringent. C'est de cet arbre que découle la gomme arabique; elle porte différens noms suivant sa forme. En gros morceau clair, c'est la *gomme turique*. En larmes, c'est la *gomme vermiculaire* : toutes ces gommes de même nature sont d'usage dans

les arts, et propres à adoucir l'acrimonie des humeurs.

Acacia, ou *Cassie des jardiniers*. Arbre originaire du Levant; il s'élève dans les orangeries; il est charmant par ses jolies fleurs odorantes ramassées en petites boules.

ACAJOU. On distingue deux arbres de ce nom; l'un naturel à l'Amérique, vient si haut et si gros, que de son tronc on construit des canots tout d'une pièce, longs de 40 pieds sur 5 ou 6 de largeur. Son bois pourrit difficilement dans l'eau. Jamais les vers ne s'y attachent. Au milieu de ses fleurs, qui forment de grands bouquets, il porte une sorte de gland, dont les oiseaux se nourrissent, et qui donne à leur chair une odeur extrêmement forte. Cet arbre sert à tout; il y en a de deux espèces, le franc et le bâtard; celui-ci est le meilleur, l'autre étant trop sujet à se fendre; la couleur de ce bois est rouge; il y en a pourtant de marbré, de jaune, de blanc clair; mais le plus estimé est le moucheté, qui est superbe, rare, et coûte aussi plus cher. On en fait de très-beaux meubles. L'espèce odorante qu'on nomme *Cèdre de S. Domingue*, communique au linge et aux hardes qu'on y enferme, une odeur agréable, lorsqu'on l'emploie fraîchement coupé. L'autre espèce d'*Acajou*, est un arbre fruitier de l'Amérique, qui ne s'élève guère plus haut que nos pommiers, et dont le bois est tortueux et raboteux. Le fruit qu'il rapporte ne ressemble à rien moins qu'à nos pommes. Quoiqu'il en soit, la pomme d'Acajou est tout-à-fait rafraîchissante, pleine d'une eau dont l'âcreté ne plaît pas à tout le monde. On retire de ce fruit écrasé et

fermenté une liqueur vineuse, dont on obtient par la distillation un esprit ardent. Ce fruit est singulier, en ce que son noyau est situé à l'extérieur. Ce noyau est la noix d'Acajou. Elle paraît avant le fruit; on peut la détacher sans nuire au fruit dont elle tire toute sa substance. Les perroquets s'en nourrissent. Elle donne un goût d'ail à leur chair. Les habitans du Brésil en mettent une à part chaque année pour compter leur âge. L'homme peut bien mesurer le tems; mais tous ses efforts ne peuvent l'arrêter dans sa course rapide. La pomme et la noix d'Acajou sont d'une grande ressource en Amérique pour les desserts; la pomme se met en compote, la noix fait des cerneaux d'un fort bon goût. Celle-ci se mange aussi grillée; le feu lui ôte toute sa malignité. L'écorce spongieuse de la noix d'Acajou contient une liqueur âcre, propre à consumer les cors des pieds; on ne doit en faire usage qu'avec précaution. Cette liqueur teint le linge d'une couleur de fer indélébile. On retire de l'amande de ces fruits une huile propre à conserver le bois, et d'usage pour la teinture noire. On assure que les dames anglaises des Colonies emploient cette huile pour se procurer un joli teint; elles s'en frottent le visage jusqu'à ce qu'il pèle; pendant cette opération, qui dure cinq ou six semaines, elles s'enferment dans leurs chambres, et évitent l'air extérieur; la première peau tombe, il en revient une autre et plus belle et plus fine. La gomme qui découle de ces arbres est une excellente glu. Elle est purgative et si amère, qu'on s'en sert à Cayenne pour coller tout ce qu'on veut soustraire à l'humidité et aux in-

sectes ; on la passe aussi sur les meubles pour leur donner un vernis brillant.

ACANTHE, ou *Branche-ursine*. Cette plante émolliente est utile dans la maladie *plica polonica*, où le sang coule par la pointe des cheveux ; les anciens en ont fait usage pour teindre en jaune. L'art puise dans l'imitation de la nature ses plus beaux ornemens. Les feuilles d'Acanthe d'une belle forme, croissant par hasard autour d'une pierre, ont, dit-on, donné l'idée de l'ornement des chapiteaux, de l'ordre corinthien.

ACARAUNA. Ce beau poisson du genre des Bandoulières, est singulièrement remarquable par sa robe de deux couleurs. On le trouve au Brésil et aux Indes orientales ; on lui donne aussi le nom de *Veuve Coquette*.

ACEMELLA, ou *Acmella*, plante de l'isle de Ceylan. Sa propriété est, dit-on, de dissoudre la pierre dans la vessie, ou au moins de l'empêcher de croître.

ACERRA. Nom donné aux vases des parfums. Ces instrumens de sacrifices se voient très-souvent dans les anciens monumens. On y remarque des variétés considérables. Quelques-uns sont de bronze sculptés et ornés de figures symboliques. C'était dans ces espèces de coffrets qu'on mettait l'encens et les autres parfums.

ACÉTABULE. On n'est pas encore bien assuré si c'est un polypier, ou si c'est une plante marine : ceux qui le regardent comme polypier, le rangent dans la classe des *coralines*. Voyez ce mot : entre les règnes de la nature, les limites se confondent et laissent l'homme dans l'incertitude.

Acier. Il n'y a point, à proprement parler, d'Acier naturel, c'est-à-dire, en mine, dans les entrailles de la terre. La mine d'Acier qu'on voit dans les cabinets n'est qu'une mine de fer plus propre que toute autre à faire de l'Acier. La fonte et la cementation sont les deux opérations par lesquelles on parvient à faire l'Acier. Ces opérations tendent à débarrasser le fer de ses parties hétérogènes, et à l'imprégner d'une plus grande quantité du principe inflammable. On a donné le nom d'Acier naturel à celui qu'on retire par la fusion. L'Acier artificiel est le fer forgé mis en cementation. L'Acier rougi à un feu violent et trempé dans l'eau froide, acquiert plus de dureté et d'élasticité. On peut donner à l'Acier plus ou moins de dureté, par les variétés de la trempe et le recuit. Ces trempes sont regardées comme des secrets dans les fabriques. On fait avec l'Acier divers instrumens utiles et curieux.

Acolalan. Cette espèce d'insecte ronge les étoffes, et incommode beaucoup les nègres de Madagascar.

Acolin, ou *Caille aquatique du Mexique*; c'est une espèce de *Râle*. Voyez ce mot.

Acomas. Grand et bel arbre de l'Amérique. Son bois est employé dans la construction des navires.

Aconit, ou *Anthora*, plante à fleur anomale. L'espèce garnie de cinq pistils est regardée comme le contre-poison des autres espèces d'Aconits, et entre autres de l'*Aconit tue loup*, dont la corole jaune ne renferme que trois pistils, ainsi que du *Thora*, espèce de renoncule.

On a donné à l'Aconit *à fleur bleue* le nom de *Napel*. Voyez ce mot.

Acontias, ou *Javelot*. Lorsque ce serpent apperçoit sa proie, il se replie sur lui-même, et son corps faisant l'effet d'un ressort, il s'élance avec la rapidité d'un *Javelot* à une distance de 20 coudées. Il se place quelquefois sur des arbres pour s'élancer sur sa proie. Sa morsure est très-dangereuse. Ces serpens se trouvent en Égypte, en Lybie. On en voit un dans le cabinet du sénat de Bologne. Des Acontias d'Amérique ont été nommés par des naturalistes, *Aurore*, *Dard*; il ne faut pas les confondre avec l'Anguis d'Égypte, appelé *Trait*.

Acorus-verus: La racine de cette espèce de Glaïeul est des plus suaves : elle entre dans la composition de la Thériaque.

Acrochorde. Serpent de l'isle de Java; il habite les forêts de Poivrier. Les Chinois trouvent sa chair excellente.

Acudia. Voyez *Porte-Lanterne*.

Adane. C'est le nom qu'on donne quelquefois au grand Esturgeon, appelé en Italie *Ademo*, *Adeno*, *Adello*.

Adil, ou *Adive*. Il n'est pas bien certain que ce soit le même animal que le *Chacal*; il glapit comme le Renard; et ce qu'il y a de singulier c'est que quand un Adil crie, tous les autres lui répondent. Aussi se décèle-t-il souvent lui-même, lorsqu'il s'est glissé furtivement dans une maison pour butiner.

Adimain, ou *Adimnain*. Animal de Lybie, plus utile pour les habitans que nos moutons. Il leur fournit laine et fromage, et peut leur

servir de monture dans de petits voyages. On le nomme encore *grande brebis du Sénégal*; c'est le Mouflon d'Afrique. Voyez *Mouflon*.

Adive. Voyez *Adil*.

Ægolethron, ou *Chamerodendros*. Cette plante est très-commune en Colchide. Le miel recueilli sur ses fleurs par les abeilles, enivre, rend d'abord furieux et fait tomber dans un état de léthargie. C'est ce qui arriva à l'armée des dix mille auprès de Trébisonde. Les soldats en mangèrent beaucoup. Les forces leur manquèrent. On vit la terre jonchée de corps comme après une bataille. Le lendemain, cet assoupissement disparut à la même heure qu'il avait commencé. Les soldats étaient affaiblis comme des gens qui ont été purgés vigoureusement.

Ætites. Voyez *Étites*.

Agame. V. *Galeote*.

Agamie. Cette poule de bois de Cayenne est, dit-on, une grande péteuse. Mais ce bruit sourd et profond qu'on croyait sortir de son anus, se passe dans la trachée-artère, et provient de la plus grande étendue de son poumon et des cloisons membraneuses qui le traversent. Cet oiseau habite les montagnes sèches et les forêts sur les hauteurs, ne fréquente jamais les marécages ni le bord des eaux, marche et court plutôt qu'il ne vole, se nourrit de fruits sauvages, de blé sarrazin. On le trouve toujours dans les grands bois en troupes nombreuses de 10, 12 et jusqu'à 40. Une fois perchés sur des arbres peu élevés, on peut en tuer quelquefois plusieurs sans que les autres fuient. La femelle, sans autre façon, dépose ses 10 à 16 œufs dans un trou gratté et creusé au pied

de grands arbres. Les jeunes Agamies conservent long-tems leur duvet; on les croirait couverts de poils ou de soies très-serrées, très-fournies, très-douces au toucher. Dans l'état de domesticité, l'Agamie, par son intelligence et son attachement, paraît aussi supérieur aux autres oiseaux que le chien l'est aux quadrupèdes. Fidèle à son maître, il vient au-devant de lui, le comble de caresses, lui témoigne sa joie, va hors la ville, revient au gîte, suit comme un chien, se rend maître des poules dans la basse-cour, ne craint ni chien ni oiseau de proie, aime à être caressé, présente la tête et le col pour être gratté. Tous ces traits et nombre d'autres prouvent ses qualités sociales : ce serait un oiseau à naturaliser dans nos climats pour le gouvernement et la conduite de nos volailles, même des moutons dans les pâtures.

Agaric. On désigne sous ce nom l'Agaric purgatif, plante parasite qui croît sur le Mélèse. Ce purgatif est si fort, qu'il a besoin d'être tempéré par des aromates. On est parvenu à découvrir les fleurs et les graines de l'Agaric, qui avaient échappés à Tournefort.

Agaric de chêne. Cette espèce de champignon qui croît sur les vieux chênes, a une vertu styptique merveilleuse. On enlève avec un couteau la partie fistuleuse. On bat fortement avec un marteau la partie molle, elle devient plus souple; c'est l'Agaric propre à arrêter la coupure de veines et d'artères. On l'applique sur la blessure du côté le plus mou. On fait par-dessus une ligature. Sa vertu styptique donne lieu au caillot de sang de se former, et bouche l'orifice du vaisseau. Ce même

Agaric bouilli dans une lessive de nitre, est l'amadou dont on peut se servir contre les coupures, au defaut d'autre. Les Agarics qui croissent sur le hêtre, le charme, l'orme et autres arbres, paraissent aussi posséder cette même vertu.

Agaric minéral. C'est une terre calcaire, mêlée d'argile extrêmement divisée, subtile, spongieuse, douce au toucher, de couleur blanche; elle happe à la langue, y laisse une saveur douce; on la trouve dans les fentes des pierres et des rochers calcaires; elle rend l'eau laiteuse, et y surnage long-tems. L'Agaric minéral fait effervescence avec les acides, en cela, bien différent de la *farine fossile.*

Agate. C'est une pierre demi transparente, qui tient de la nature du silex le plus pur. V. *Caillou.* Les orientales sont plus estimées que les occidentales, par leur dureté, leur netteté, la beauté du poli et leur degré de finesse. Colorée par différentes substances métalliques, l'Agate présente différentes variétés, telles que l'*Agate nuée*, l'*Agate ponctuée*, l'*Agate tachée*, l'*Agate veinée*, l'*Agate onix*, l'*Agate irisée*. Cette pierre vitreuse dure comme le crystal de roche, résiste à la lime, fait feu avec l'acier, prend un très-beau poli, devient phosphorescente par le frottement; mais n'acquiert pas cette propriété au feu : elle y perd sa couleur, blanchit, se fend, et ne se fond pas; quand elle est tendre, elle se couvre d'une croûte opaque a l'air, comme le silex. Les Agates les plus pures n'ont point de couleur. La variété des couleurs des Agates présente le spectacle le plus agréable; leur valeur dépend de la beauté

et de la rareté des jeux accidentels de la nature. Parmi les couleurs, les plus rares sont le verd, la couleur de saphir, de rose vive, de rose panachée, de ponceau. Il y en a qui présentent des tableaux intéressans de végétation, telles que l'*Aghate herborisée* et l'*Agathe mousseuse*. On nomme *Agathes Jaspées*, celles où la partie transparente domine, et *Jaspes agathisées*, celles où la partie opaque domine. On leur donne le nom d'Agates arborisées ou Dendragates. On fait avec ces Agates des tabatières, des bagues et autres bijoux précieux.

Aglatia. Les Egyptiens recueillent ce fruit dans le mois de février; ils en font un tel cas, qu'elle est pour eux la figure symbolique de ce mois.

Agneau. C'est le petit de la brebis; lorsqu'il est sorti du ventre de la mère, on le met sur ses pieds. Il ne faut pas lui donner à tetter le premier lait de la brebis. Ce lait gâté lui ferait beaucoup de mal. On le tient chaudement trois ou quatre jours auprès d'elle; dès qu'il commence à bondir on peut lui permettre de la suivre aux champs. Cet animal intéresse par son innocence, sa douceur et sa timidité. Il sait reconnaître sa mère au milieu du troupeau le plus nombreux. Les agneaux de la première portée ne sont jamais si bons que ceux des portées suivantes; on livre aux bouchers ceux qui sont faibles, noirs ou tachés; les agneaux blancs sont élevés de préférence à cause du commerce de la laine. Ceux qui sont nés dans l'automne et dans l'hyver demandent des soins particuliers; on ne les envoie aux champs qu'en avril, après les avoir peu à peu accoutumés à

l'herbe, ils pourraient être sevrés à un mois; l'on attend plus volontiers six semaines, deux mois. La castration de l'Agneau mâle se fait à six mois, ou un peu plus tard, dans un tems doux, soit par incision en enlevant les testicules, soit par compression de vaisseaux spermatiques en liant les bourses avec une corde. Ceux qui ne sont point coupés deviennent beliers, et servent à perpétuer. La peau des jeunes Agneaux donne *les jolies fourures d'agnelins*; leur peau dépouillée de sa laine et passée en mégisserie, sert à faire plusieurs marchandises de ganterie; leurs boyaux filés sont employés à faire des cordes d'instrumens.

Agneau d'Israël. Voyez Daman.

Agnus-castus. Cet arbrisseau originaire d'Italie et des Pays méridionaux, s'est naturalisé dans nos climats. Ses épis de fleurs sont un bel ornement dans les bosquets. On prétendait autrefois qu'une couchette de ces feuilles avait la propriété de modérer la concupiscence de la chair, ce qui la fait nommer *Agnus-Castus*.

Agnus-schyticus, ou *Agneau Tartare*. Quelques auteurs ont prétendu que c'était un zoophyte ou animal plante de Tartarie, que l'on nommait *Agneau* ou *Boramets*, parce qu'il en avait la figure, qu'il était couvert d'un poil fin, et qu'il se nourrissait des végétaux qui croissaient autour de lui. Il paraît certain aujourd'hui, que l'Agnus-Schyticus est le collet d'une racine de fougère revêtu de duvet. On profite de la distribution des racines, pour les disposer en pattes; quelques irrégularités sur le collet de la plante, forment la tête, les oreilles. On trouve cette espèce de fougère près de Sa-

mara sur le Volga. Voyez aussi *Polypode de Cayenne.*

Agouty, ou *Acouty.* Ce petit animal est très-commun dans la terre-ferme de l'Amérique et dans presque toutes les isles, excepté la Martinique. Il se sert de ses pattes de devant, comme l'écureuil, pour manger; il vit des racines de Manioc et de Patates. Prévoyant comme le renard, lorsqu'il est rassasié, il cache le reste de ses alimens pour les retrouver au besoin. Il a le grognement du cochon, l'ouie très-subtil, le naturel craintif et susceptible de s'apprivoiser. Ses dents sont si tranchantes, qu'elles servent de lancettes aux Sauvages pour se taillader la peau dans leurs cérémonies; aussi mord-il cruellement. Ses pattes de devant étant plus courtes que celles de derrière, s'il est poursuivi dans une descente, il culbute cul pardessus tête. Pour s'échapper à la poursuite des chiens, s'il ne peut se jeter à l'eau, il se sauve dans des arbres creux où il fait sa retraite. On l'en fait sortir par la fumée. La femelle y fait un lit de mousse, y dépose trois, quatre et cinq petits, en fait trois portées par an. Dans ses mouvemens de colère, l'Agouty frappe la terre de ses pattes de derrière comme le lapin, hérisse son poil et lance avec ses pattes de devant des mottes de terre. Les nègres et les Indiens, qui savent les siffler, en prennent autant qu'ils veulent; on les tue à l'affut, on les chasse avec des chiens, on les prend avec des trappes; on les trouve ordinairement seuls dans leurs trous, ou bien la mère avec ses petits. Cet animal pris jeune s'apprivoise aisément, reste à la maison, en sort seul, revient de lui-même;

on peut l'élever en France, pourvu qu'on le tienne à l'abri du froid, dans un lieu sec et chaud. Vieux ou jeune la chair en est tendre, blanche, et du goût de celle du lapin; avec la peau on peut faire d'excellentes empeignes de souliers. On confond quelquefois l'Agouty avec l'*Akouchi*. Voyez ce mot.

AGROPILE. Voyez *Egagropille*.

AGROUELLES, ou *Ecrouelles*. Petits vers aquatiques à corps courts, à queue courbée. Les personnes qui boiroient des eaux où il y auroit de ces vers, pourroient être attaquées d'ulcères à la gorge.

AGUILLAT. Voyez *Chien de mer*.

AGUL, ou *Alhagi*. Ce petit arbrisseau croît en Perse et aux environs d'Alep. Dans les grandes chaleurs, il transpire de ces feuilles et de ses branches une espèce de manne. Réduite en pain, c'est la manne d'*Alhagi*. Elle purge à-peu-près comme la *manne ordinaire*.

AGUTIGEPA. La racine de cette plante qui croît au Brésil, est nutritive. Elle peut être employée dans les temps de disette; appliquée extérieurement, elle est très-bonne contre les ulcères.

AHOUAI. L'Amérique fournit deux plantes dangereuses, le *grand Ahouai-Gaucu*, et l'*Ahouai-Miri*, qui est la petite espèce; elles ont toutes deux les mêmes propriétés. Leur suc laiteux est un poison funeste. Le plus prompt et le plus horrible des poisons se trouve dans l'isle de Macassar, et découle d'un arbre qui est du genre des Ahouais américains. Les plaies faites avec les armes empoisonnées de son suc, n'ont d'autre remède que le sel alkali.

AI. Voyez *Paresseux*.

Aigle. M. de Buffon en distingue trois espèces véritables : savoir, le *grand Aigle*, ou *Aigle royal*, l'*Aigle commun* et le *petit Aigle*. Le caractère général des Aigles est d'avoir le vol élevé, la vue perçante, la tête grosse, les aîles et les jambes très-fortes, le naturel dur, féroce, et le tempérammment sujet à la colère. La femelle est plus grande que le mâle. En liberté, plus hardie, plus courageuse, plus fine ; elle perd ces qualités dans l'esclavage. Le mâle chasse seul dans le tems des amours. Dans tout autre tems, la femelle est d'intelligence avec lui, l'un bat les buissons, l'autre, élevé dans les airs, fond avec la rapidité d'un trait sur la proie fugitive. L'Aigle ne craint point les froids de la moyenne région de l'air, les plumes et le duvet dont il est garni jusqu'aux extrêmités des pattes, lui tiennent lieu de fourure.

Outre ses paupières il est pourvu d'une tunique clignotante qui lui conserve la vue, si précieuse pour ses besoins. Les oiseaux lascifs ont ordinairement la vie courte. Il est étonnant que l'Aigle, quoique des plus amoureux, vive cependant long-tems. L'homme a soumis à ses ordres cet oiseau si fièr, qui par éducation, devient propre à la chasse du vol. Les fauconiers ont soin d'arracher le duvet et les plumes du ventre et des pattes aux espèces d'Aigles dont ils se servent. Ces animaux saisis par le froid, ne s'élèvent plus aussi haut et poursuivent le gibier. Dans le tems des amours, les mâles que l'on mène à la chasse, sont sujets à s'échapper. La liberté les invite à aller chercher une compagne. Il faut les purger violemment pour amortir leurs desirs. Lorsqu'un montagnard a fait la décou-

verte d'un nid de jeunes Aiglons, il est sûr de ne point manquer de provision de bouche; il s'arme la tête d'un fer de flèche, de peur d'être surpris par le père ou la mère des jeunes Aiglons, qui le déchireraient. Au moment où ils sont absents, il grimpe au nid, il y trouve gibier, canard, poules, lièvres, des morceaux de brebis, de chèvres, etc. il s'en saisit, ne laisse aux Aiglons que le plus mauvais. Pour tirer plus longtems avantage de ses pourvoyeurs, il enchaîne les jeunes Aiglons. A la fin le père et la mère, las de les nourrir si long-tems, les abandonnent.

Aigle de Pondichery. Cet oiseau est adoré des Malabares, plutôt pour la beauté de son plumage qu'à cause de sa force et de sa grandeur.

Aigle du Pérou, d'Orénoque, Aigle huppé du Brésil, de Guinée; ces différens noms appartiennent au même oiseau, qui fréquente les côtes de l'un et l'autre continent; il est remarquable par une aigrette placée sur sa tête, qu'il élève et baisse à volonté, son œil est vif et perçant. Hardi, intrépide, il ne cherche point à surprendre son ennemi ou sa victime, mais l'attaque corps à corps, lui livre combat au milieu des airs, l'attire, le déchire et l'avale.

Aigle royal ou *doré.* Ce fier tiran des airs, fréquente les montagnes de la Grèce, de Dantzic, de Silésie, des Pyrénées, de Bugey, d'Irlande. Il appartient aux climats chauds et tempérés de l'ancien continent, fuit le ciel glacé du nord, et ne se trouve point en Amérique. Son œil est vif et perçant, son haleine forte, son cri effrayant, son attitude fière et droite, ses mouvemens brusques, son vol rapide et son appétit vorace et carnacier. L'Aigle royal est d'un ca-

ractère altier, farouche, despotique, ne souffre point dans son voisinage de rival qui puisse lui disputer le domaine dont il s'est emparé, dédaigne l'insulte des petits animaux qu'il regarde comme indignes de sa colère; enlève dans ses serres cruelles, les oies, les grues, les lièvres, les petits agneaux, les jeunes chevreaux, les gazelles; terrasse les veaux, les faons, les renards, les loups, s'abreuve de leur sang, se rassasie de leur chair, et emporte à ses petits des lambeaux ensanglantés. Des bâtons de six pieds de long entrelassés et recouverts de jonc et de bruyère, forment le plancher de l'aire, vaste et plat, que l'Aigle construit entre deux rochers inaccessibles; le sommet pendant des rochers en forme la voûte. La femelle pond trois œufs et jamais plus. Il n'y en a qu'un ou deux de fécond. Elle couve pendant trente jours, les petits éclos. Le naturel de l'Aigle, irrité par le besoin, devient plus féroce. Il s'agit de pourvoir à la nourriture des jeunes Aiglons. Les vivres manquent-ils, la mère égorge impitoyablement un de ses petits, celui qui survit est chassé dès qu'il a la force de voler et de pourvoir à sa subsistance. L'homme assez hardi pour aller chercher l'Aiglon jusque dans son aire, a tenté d'en faire un oiseau de fauconerie; on est parvenu à le nourrir de pain, de serpens, de lézards. Mais cet animal, difficile à réduire, tout soumis qu'il paraît, devient redoutable à son maître dans ses momens de colère. On prétend qu'il vit plus d'un siècle; son plumage blanchit par le froid, la vieillesse, la maladie, la diète. Ses aîles étendues ont huit pieds et demi d'envergure. Il s'élève difficilement de terre. Son

œsophage

œsophage dilaté peut contenir une pinte de liqueur. Quelque soin qu'il prenne à aiguiser son bec, il se recourbe avec l'âge. Sa chair est blanche, dure, fibreuse, n'a point un goût sauvage. Cet oiseau majestueux a servi d'étendard aux Perses, aux Romains; c'est à cause de sa force et de l'élévation de son vol, que les anciens l'ont nommé l'oiseau céleste, le messager de Jupiter.

On lui donne aussi le nom de *Ministre de la foudre*, peut-être à cause de l'Aigrette lumineuse électrique qu'on aura vu sortir de son bec, lorsqu'il traversait les airs dans un tems de nuées ou d'orages.

Aigle commun. Cet Aigle brun et quelquefois noir, habite de préférence les pays froids de l'un et l'autre continent. Il se trouve en France, en Savoie, en Pologne, en Suisse, en Allemagne, en Ecosse et dans la baye d'Hudron, crie rarement, élève et nourrit tous ses petits jusqu'à ce qu'ils puissent pourvoir à leur propre subsistance.

Aigle (petit) *Aigle tacheté*. Cet Aigle habitant de l'ancien continent à quatre pieds d'envergure; son cri est plaintif, lamentable. D'une humeur assez douce; on l'apprivoise aisément. Mais plus faible, moins fort et moins courageux, il fait sa proie ordinaire de canards, de grues, de rats. On ne l'emploie point à la chasse du vol; il fuit à l'aspect de l'épervier. Cet ennemi redoutable fond sur lui, le saisit dans ses serres, le bat de ses aîles, le terrasse.

Aigle à queue blanche. Voyez *Pygargue*.

Aigle de mer. Voyez *Balbuzard* et *Orfraie*.

Aigle, *poisson*. On donne aussi ce nom à une

espèce de raie ou pastenague, appelée *Glorieuse* en Languedoc. On la pêche dans la mer Méditerrannée. Sa chair est de mauvais goût, comme celle de la pastenague. Le foie passe pour un mets délicat. Distilé au soleil, on en tire une huile efficace contre la paralysie. L'Aigle porte à la queue un aiguillon venimeux, dont il pique les poissons qui l'approchent. Ce piquant tombe tous les ans, le nouveau pousse avant que l'ancien soit tombé, ce qui fait qu'on lui trouve quelquefois deux piquants; les pêcheurs coupent la queue du poisson lorsqu'il l'ont pris. En Sardaigne il est défendu de le vendre avec le piquant; il y a, dit-on, des Aigles qui pèsent jusqu'à 300 livres.

Aigle (astron). Constellation de l'hémisphère septentrional, composée de trois principales étoiles brillantes; elle ne fait communément qu'une seule et même avec *Antinoüs.* L'une et l'autre réunies font ensemble un groupe de quinze étoiles, selon Ptolomée, de dix-sept, suivant Tycho-Brahé, et de soixante-dix suivant le catalogue anglais. L'aîle droite de l'Aigle (*m*) touche à la ligne équinoxiale; l'aîle gauche (*n*) est voisine de la tête du serpentaire; le bec est séparé du reste du corps par le cércle qui va du cancer au capricorne. Cette constellation se fait remarquer par une belle étoile (*a*) de la seconde grandeur qui est au midi de la Lyre et du Cygne; on la distingue aisément, parce qu'elle est entre deux autres étoiles de troisième grandeur, qui forment une ligne droite avec elle et qui en sont fort proches. Elle passe au méridien vers le 15 août à 10 heures du soir. On appelle l'étoile marquée (*a*) la *claire de*

l'*Aigle* ou *altair*. Voyez les septième et huitième planches.

AIGREFIN. Voyez *Egrefin*.

AIGREMOINE. Cette plante est un spécifique dans les pissemens de sang et l'incontinence d'urine ; sa décoction avec un peu d'aunée est excellente contre les engelures ulcérées.

AIGRETTE. Cet oiseau, de la famille des hérons, est répandu dans tous les climats de l'un et l'autre continent ; notre Aigrette d'Europe est très-petite en comparaison de celle d'Amérique, qu'on peut regarder comme le plus grand de tous les hérons. Ses plumes ondoyantes, embélissent et relèvent la coîffure des femmes, le casque des guerriers et le turban des sultans.

AIGUE-MARINE. Ces pierres précieuses sont colorées par le cuivre. Les orientales se trouvent sur le bord de l'Euphrate au pied du mont Taurus; elles sont plus dures, plus belles, susceptibles d'un poli plus fin. Les occidentales se trouvent en Sibérie, en Bohême, en Allemagne. Avec le cuivre culciné et le safre, on colore du crystal en fusion, et on fait de fausses Aigues-marines très-belles.

AIGUILLAT. Voyez *Chien de mer.*

AIGUILLE *de mer*. C'est de tous les poissons celui qui a le corps le plus mince et le plus long à proportion ; il habite l'Océan, la mer du Nord, la mer Baltique. On le trouve ordinairement dans le fond de l'eau, près des côtes, où on le pêche avec d'autres poissons ; il ne sert à autre chose qu'à garnir les hameçons, parce qu'il a la vie dure, et que les poissons en général mordent mieux à un poisson en vie qu'à un poisson mort. Il paraît incertain si l'Aiguille de mer n'est

pas hermaphrodite, et si elle ne reproduit pas sans le concours du mâle. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'elle peut être mise au rang des vivipares, et que ses petits se développent de la même manière que dans l'*Ascite*. Voyez ce mot. Il y en a trois autres espèces auxquelles le docteur Bloch donne le nom de *vipère de mer* ou *serpent de mer* et de *trompette du Cap*. Le *cheval marin* est aussi de la famille des Aiguilles de mer. Voyez *Cheval marin*. L'Aiguille est un poisson vorace qui séjourne dans les profondeurs de la mer, d'où il sort en troupes depuis mars jusqu'en juin, pour chercher les endroits unis et y multiplier. Il annonce ordinairement l'arrivée des maquereaux, avec lesquels sa chair a le plus de rapport; il a pour ennemis le chien de mer, les cabeliaux, les dorses, etc.

AIL. Cette plante potagère abonde en parties subtiles très-vives. Elle est antipestilentielle, vermifuge, propre à ranimer l'appétit des animaux dégoûtés. C'est un mets piquant pour un palais grossier. Cet aliment communique une très-mauvaise odeur à l'haleine et à la matière de la transpiration. Les juifs en font un si grand usage, que leurs habits, leurs meubles, leurs maisons en sont infectés. On a long-tems attribué cet effet à la mal-propreté; et par la crainte de la peste, on les a relégués à Metz dans des quartiers isolés. Cette plante légumineuse a été une des divinités des Egyptiens. Les Grecs l'avaient en horreur, et ceux qui en mangeaient, étaient regardés comme des profanes. Chez les Romains elle étoit une des nourritures des moissonneurs et des soldats. On croyait qu'elle excitait le courage des guerriers.

Aimant *naturel*. Voyez *Pierre d'Aimant*.

Aimant factice ou artificiel. On parvient à faire des Aimants artificiels qui ont même plus de force que les Aimants naturels, par deux moyens différens. L'on choisit des lames d'acier quelconques de longueurs égales. On les fait passer chacune plusieurs fois sur une pierre d'Aimant. On les réunit ensemble par le moyen de deux cercles de fer. C'est un Aimant artificiel très-fort. La seconde manière de faire de l'Aimant artificiel sans le secours de l'Aimant naturel, est de placer ces lames d'acier dans la direction d'un méridien sur une enclume, et de les frotter vivement et à plusieurs reprises avec une grosse barre de fer verticale.

Aimorrohus, serpent d'Afrique. Le poison de sa morsure fait bouillonner le sang avec tant de force, qu'il sort tout pur des poumons, des gencives et par presque toutes les ouvertures du corps. Lorsqu'il marche, ses écailles font beaucoup de bruit. Il habite les fentes des rochers.

Ajol. *Espèce de Scare*. Voyez *Scare* Ce poisson se pêche à Antibes, à Marseille. A l'éclat de sa couleur se joint l'avantage d'être un mets délicat.

Air. Fluide actif, invisible à nos yeux, élastique, poreux, diaphane, susceptible de condensation, expansible et peut être concrescible; c'est l'aliment du feu, le restaurateur continuel et nécessaire de la vie animale, l'agent de la végétation, de la fermentation, de la putréfaction, de la dissolution. Il est sans odeur et se charge de toutes les particules odorantes. Il est sans couleur; car la couleur bleue de ce qu'on appelle *ciel*, est l'effet de la lumière dont les

rayons bleues pénètrent l'air, ainsi que l'eau a une plus grande profondeur que les autres rayons colorés. Universellement répandu dans la nature entière, il participe à tous les phénomènes, à tous les grands évènemens; c'est dans son sein que se forment les nuages, la pluie, la neige, la grêle, les orages, les tempêtes; le tonnerre s'y promène majestueusement et avec fracas; l'air nous transmet la lumière, non sans réfraction, mais avec tout son éclat. Il nous transmet le son, la chaleur. Les rayons brûlans du soleil ne l'altèrent point. Tantôt pur, calme et rafraîchissant, il concourt avec l'astre bienfaisant de la nature, à ranimer, égayer, vivifier, féconder les différentes productions du règne animal et végétal, dont il est le premier besoin, le besoin de tous les momens: tantôt agité, tourmenté par les vents, ses mouvemens violens portent le trouble et la désolation jusqu'au fond des mers. Jamais l'air atmosphérique n'est bien pur. Il contient, suivant les physiciens et les chymistes, vingt-sept parties d'air vital pur ou gas oxigène, soixante-treize parties de gas non-respirable, appelé moffe ou azoth, et un huitième au plus de gas acide carbonique. Quelquefois chargé d'exhalaisons mortelles, de vapeurs méphytiques, de miasmes pestilentiels, il sème les horreurs de la destruction et de la désorganisation; en un mot, il est le véhicule des principes de la vie et de la mort. La machine pneumatique nous fait connaître les effets de son absence; la machine de condensation nous fournit la preuve de son élasticité. Hales a réduit l'air en un volume, 1800 fois plus petit; l'on ignore quel peut être le terme de sa dilatation.

Le baromètre nous met à portée de connaître la variation de son poids à chaque instant du jour ; les soufflets, les girouettes nous font juger de sa fluidité.

Airelle, ou *Myrtille.* Les baies de cet arbrisseau astringentes, sont propres pour la dyssenterie ; on peut en faire une liqueur assez agréable, en les faisant fermenter et les mêlant avec de l'eau. Les cabaretiers font usage de leur suc pour colorer le vin. En Allemagne on l'emploie pour la teinture violette des toiles.

Akouchi. Cet animal différent de l'Agouty, par sa queue et sa petitesse, se trouve dans les mêmes lieux, habite les grands bois, se laisse plutôt prendre que de se jeter à l'eau; la femelle ne produit, dit-on, qu'un ou deux petits, qu'on aprivoise aisément. Ces animaux ont un cri aigu semblable à celui du cochon d'inde, mais qu'ils font entendre rarement ; du reste mêmes habitudes, même manière de vivre que l'Agouty.

Alabastrite. La substance connue sous ce nom est un véritable albâtre gypseux, dont on fait des vases, des cheminées et autres ouvrages. L'Alabatriste est si transparent, qu'une bougie enfermée sous un de ces vases, donne encore assez de lumière pour pouvoir lire.

Alagtaga. Cet animal, de la famille des *gerboises*, se trouve en Tartarie sur le Volga, en Sibérie; ce n'est qu'une variété du Gerbo; mêmes mœurs, mêmes habitudes. Voyez *Gerbo*.

Alaterne. Cet arbrisseau est propre à décorer les bosquets d'hiver. Les ébénistes font de jolis ouvrages avec son bois, qui ressemble à celui du chêne verd.

Albatre. Les naturalistes ne sont pas d'accord sur la nature de l'Albâtre. Ils entendent communément par Albâtre une pierre d'un grain fin, presque demi-transparente et ondulée. L'examen chymique prouve qu'on doit en distinguer deux espèces, l'Albâtre calcaire et l'Albâtre gypseux. L'Albâtre calcaire ne diffère du marbre que par sa plus grande transparence, son œil gras et un peu moins vif. Les statues, urnes et vases anciens sont pour la plupart de cette matière. Cet Albâtre est une espèce de stalactite de spath calcaire formée par voie de filtration. L'Albâtre gypseux qui est l'Alabastrite des naturalistes, quoiqu'au coup-d'œil assez semblable au premier, est d'une nature différente. Il est gypseux et indissoluble dans les acides. L'Albâtre vitreux, dont l'existence est encore douteuse, n'est peut-être qu'une stalactite de spath vitreux. L'Albâtre oriental est le plus estimé par sa dureté. Il en vient de très-beau d'Espagne. On en voit avec des zones colorées comme l'*Onice*. Les curieux estiment l'Albâtre fleuri, veiné, de couleur de citron, et ceux qui présentent des couleurs et des dessins variés.

Albatros. Cet oiseau, qu'à cause de sa grandeur on a nommé *Mouton du Cap*, ne se trouve que dans les mers australes. On en voit un plus grand nombre à mesure qu'on approche des isles de glace. Leur vol est élevé dans les gros tems. Pour l'ordinaire ils rasent en volant, la surface de l'eau, s'y reposent et même y dorment. Forts, vigoureux, armés d'un bec tranchant, loin d'attaquer les autres oiseaux, ils se tiennent sur la défensive contre les mouettes hargneuses et voraces, qui cherchent à les frap-

per sous le ventre. L'Albatros ne vit guère que de petits animaux marins, de poissons mous, de zoophytes mucilagineux, d'œufs et de frai de poissons. Il y en a de diverses couleurs. Ces oiseaux se prennent aisément avec un hameçon amorcé grossièrement d'un morceau de peau de mouton. Pallas contredit ce que nous venons de rapporter d'après Buffon. Il assure que les Albatros viennent en troupes dans le nord au mois de juin, s'abbattent à l'embouchure des grandes rivières, et vivent de gros saumons qu'ils engloutissent.

Alberge. Ces espèces de fruits font en quelque sorte la nuance entre la pêche et *l'abricot.*

Albinos. Nom que l'on donne dans l'isthme d'Amérique aux nègres blancs. A Ceylan ils sont connus sous le nom de *Bedas*, et à Java sous celui de *Chacrelas* ou *Kacrelas*. La Gazette de France, année 1787, n°. 75, annonce qu'il existe dans quelques endroits de l'Allemagne des *Albinos* dont les cheveux sont tous blancs. Leurs yeux rouges comme ceux des lapins tournent continuellement dans leur orbite, et ne peuvent supporter la lumière. Ils lisent dans l'obscurité et y distinguent les plus petites pièces de monnaie. On croit que leur état est l'effet d'une maladie qui ne se transmet pas aux enfans.

Albogalerus. Nom donné au bonnet dont se couvroient les Flamines ou prêtres de Jupiter. Ils étaient faits d'une peau de victime blanche, ornés à leur sommet de la représentation de la foudre de Jupiter ou d'une branche d'olivier.

Albrand. Voyez *Canards.*

Alcana. Voyez *Troëne d'Egypte.*

Alce. C'est l'Élan de la Grèce. Voyez *Elan.*

Alco. Cet animal est une espèce de Chien domestique trouvé au Pérou lorsqu'on en fit la découverte. Il a les mœurs douces, le sentiment, l'affection, la fidélité du Chien, le même attachement pour son maître. On en distingue de 2 espèces, l'une est celle des Chiens favoris, chéris des dames péruviennes. Ils sont d'une difformité singulière et agréable. Leur dos est voûté et un peu bossu. Leur tête paraît attachée à leurs épaules, tant leur cou est court. Ils ressemblent pour la grandeur aux petits chiens de Malte. Ils sont tachetés de jaune, de blanc, de noir. Toujours bien nourris, bien peignés, bien soignés, ils sont gras, potelés. Ceux de l'autre espèce, destinés à la chasse, ressemblent assez à nos petits chiens. Ils sont maigres, ont un air triste et sauvage. Leur chair est un des mets des Américains. Ces chiens, quoiqu'en apparence d'une race différente des nôtres, viennent peut-être tous de la même souche. Suivant les observations de M. de Buffon, ils ont été changés, dénaturés, défformés, ainsi que les diverses espèces de chiens et autres animaux, par le climat et la domesticité.

Alcyon. Voyez *Salangane*. On donne aussi le nom d'Alcyon au *Martin pêcheur*. Voyez ce mot.

Alcyon *Alcyonium*, espèce de polypier qui paraît destiné à servir de nid, de matrices à des animaux de mer. Leur substance est charnue dans quelques espèces, et spongieuse dans d'autres; dans ce genre le grand *Guêpier de mer* est regardé comme un morceau curieux. On range dans la classe des Alcyons le *raisin* ou *savonette de mer*. Cette production marine

porte ces noms de sa forme et de son usage. Les matelots s'en servent de savon pour se laver les mains. C'est le frai du Buccin commun. Il est composé d'un amas de petites vessies. Chacune contient l'embryon d'un petit coquillage. Lorsque l'animal est devenu plus fort, il soulève la valvule qui ferme la vessie, et va chercher sa nourriture dans les eaux. L'Alcyon est le treizième genre des Zoophites de Pallas qui en décrit douze espèces.

Alcyonites. On serait porté à croire que ce sont des Alcyons pétrifiés. Ces corps fossiles rangés dans la classe des fongites, sont de formes très-variées, en concombre, en entonnoir, en fuseau. Il y en a de minéralisés, de réticulés. M. Guettard a prouvé que la structure intérieure de ces corps était fort différente de celle des vrais Alcyons, et qu'ils n'avaient de commun avec eux que leur contour extérieur.

Aldebaran. Étoile qui forme l'œil de la conslation du Taureau. Voyez *Taureau*.

Algazel. On donne ce nom à la Gazelle du Levant, commune dans la Thébaïde et la haute Égypte. Elle se nourrit d'herbes aromatiques. On les rencontre par familles; leur voix imite le bêlement des chèvres. La chasse s'en fait au chien courant, avec le faucon ou avec l'Once. Voyez *Once*.

Algue. Cette plante croît dans les eaux de la mer. Elle contient beaucoup de sel marin. Cette qualité la rend propre à faire d'excellens engrais et à servir de fondant au sable blanc que l'on emploie à faire du verre. Il croît sur les côtes d'Islande une espèce d'Algue qui, lorsqu'elle est encore jeune, est bonne à manger en salade.

Ses feuilles, lorsqu'elles ont resté au soleil, se couvrent d'un sel essentiel doux comme le sucre. Les Irlandais en font usage.

ALIZIER, arbre de nos forêts. Il croît assez bien à l'ombre, est propre à garnir les clairières des bosquets. Son fruit mûr est agréable au goût. La dureté de son bois le rend propre à plusieurs usages. Le bois des jeunes branches s'emploie pour faire des fifres et des flûtes.

ALKEKENGE. Voyez *Coquerel*.

ALLELUYA. Les feuilles de cette plante désséchée fusent sur les charbons, preuve qu'elle contient du *nitre*. Sa décoction est en conséquence de la plus grande utilité dans les effervescences de sang.

ALLIGATOR. Voyez *Crocodile*.

ALOÈS. On voit dans les serres du Jardin du Roi beaucoup d'espèces de ces plantes : les unes s'élèvent en arbres, les autres ne sont que de petites plantes : elles varient par leurs formes et leurs figures, et sont toutes originaires des pays chauds. Les unes donnent des sucs utiles, les autres des fils d'un bon usage. On retire de quelques espèces un suc amer, échauffant, excellent stomachique qui facilite la digestion des grands mangeurs. On distingue plusieurs espèces de ce suc, telles que l'*Aloès succotrin*, l'*hépatique* et le *caballin*. L'Aloès succotrin, qui est le meilleur, découle de la racine de l'Aloès à feuilles d'ananas, lorsqu'on en arrache les feuilles. L'hépatique et le caballin se retirent des feuilles pilées de l'Aloès ordinaire : le premier est le suc le plus pur ; il prend son nom de sa couleur. Le second n'est employé que pour les chevaux. Lorsque les Aloès jouissent d'une cha-

leur égale à celle de leurs climats, on les voit fleurir. C'est une erreur de croire qu'il y ait une espèce d'Aloès qui ne fleurit que tous les cent ans avec le bruit d'un coup de pistolet. L'Aloès s'emploie dans l'embaumement des corps. Muschembrock dit que si l'on fait dissoudre l'Aloès dans de l'esprit de vin, le mouvement que l'on remarque offre un spectacle des plus amusans.

Aloès pitte, ou *Chanvre des Indiens.* Ce grand Aloès est des plus remarquables. Les Indiens retirent de sa seconde écorce une espèce de grosse toile rougeâtre. Ses fils ne sont point tissus comme la trame et la chaîne de nos toiles, mais collés et appliqués l'un sur l'autre dans le même arrangement. Les Indiens retirent aussi des fibres des feuilles une espèce de fil très-fort dont ils font des voiles et des hamacs. On a fait des bas, des gants et même de la dentelle avec des fils de certains Aloès.

Alose. Ce poisson de mer nage en grandes troupes, porte la tête hors de l'eau, fait entendre un grognement semblable à celui des cochons, se nourrit de vers, d'insectes, de petits poissons, remonte au printems dans les eaux douces jusqu'à 2 ou 300 lieues de la mer, ne vit pas longtems hors de l'eau, dépose son frai au fond des eaux les plus rapides, et retourne à la mer vers l'automne. Quand il sort de la mer, il est sec, maigre et de mauvais goût. Plus il reste dans les rivières, plus il s'engraisse et acquiert de la délicatesse. On le prend à la ligne, au filet, dans des nasses. On lui présente pour appât des vers de terre, ou des pois cuits avec de la myrrhe. Il craint les orages, suit les bâteaux de sel. Le

bruit des clochettes, le son des castagnettes l'attirent au lieu de l'effrayer. Sa chair, quoique traversée d'un grand nombre d'arrêtes, est recherchée sur nos tables. On donne le nom de *Pucelle* à la petite Alose qu'on pêche au commencement du printems, et qui n'a pas encore d'œufs. Elle est peu estimée. M. Duhamel cependant assure qu'il y en a d'œuvées et de laitées; ce qui ne prouverait pas que la différence du nom ne vient pas de la différence de l'âge.

ALOUATE. Espèce de Sapajou de Cayenne qui diffère peu de l'Ouarine. Voyez *Ouarine*.

ALOUCHI. Voyez *gomme Alouchi*.

ALOUETTE. Dès les premiers jours du printems, l'amour ranime le ramage de ces oiseaux. On les voit s'élever dans les airs toujours en chantant. C'est, dit-on, pour se faire appercevoir et être entendus des femelles. La femelle pond sur terre trois fois par an de petits œufs grivelés. Le nombre de ces oiseaux égaie les campagnes par leur mélodie agréable. La chasse au miroir en est amusante. On les prend à la traînasse, au filet. On les engraisse dans des cages garnies de toile au-dessus; leur naturel les portant toujours à s'élever, ils se briseraient la tête. Ils sont connus sur nos tables sous le nom de *Mauviette*, mets délicat, de facile digestion. Si l'on en avale les petits os qui sont très-fins, ils picotent la membrane de l'estomac et occasionnent des coliques, qu'on regarde mal-à-propos comme l'effet d'un mets indigeste. *L'Alouette de Siberie* est la plus belle de toutes. Le *Cochevis*, la *Calandre*, l'*Alouette pipi*, et l'*Alouette des marais* passent pour avoir le chant le plus agréable. Il y a encore d'autres

espèces telle que la *Farlouse*, le *Cujelier* etc.

Alouette de mer. Cet oiseau qui ressemble plus à une petite Becassine qu'à une Alouette, se tient de préférence sur les bords de la mer et quelquefois sur ceux de rivière, arrive sur les côtes de Picardie au mois de septembre, ne fait que passer, se laisse approcher de 20 pas, dépose ses œufs au nombre de 4 ou 5 sur le sable nu, fait sa petite pêche le long des rivages en marchant et secouant incessamment la queue, voyage, change de contrées et vole en troupes si serrées, qu'on peut en tuer un grand nombre d'un seul coup de fusil. Leur chair est bonne quand elle est fraîche et, prend un goût d'huile quand on la garde. Voyez *Pluvier à collier*.

Alpagne. Voyez *Vigogne*.

Alrunes. On voit toujours avec un nouvel étonnement les monumens de la superstition humaine. Les Alrunes étaient les dieux Pénates, les dieux tutélaires des anciens Germains. Ils les chargeaient du soin de vieiller au bonheur de la maison et des personnes, ce dont ils s'acquittaient si mal. Ils les fabriquaient de bois dur, de racine de Mandragore, les faisaient par préférence de sexe féminin. C'étaient des sorcières. On leur donnait un demi pied ou un pied de longueur; on les habillait; on les couchait mollement dans un endroit solitaire et tranquille de la maison; on leur présentait tous les jours à boire et à manger, de peur qu'ils ne se missent à crier. On ne les ôtait de leur sanctuaire que pour les consulter. L'imagination frappée croyait appercevoir des mouvemens de tête; c'étaient les réponses de l'oracle. Avec quelle lenteur les yeux du peuple se dessillent! Dans la basse Alle-

magne, dans la Suède, en Danemarck, on voit encore, dit-on, des traces de cette superstition.

Altare, *autel*. Le premier autel élevé à la divinité fut de simple gazon; le cœur reconnaissant y posait les prémices de ses récoltes. Lorsque le Paganisme se répandit, chaque dieu eut son autel; ils étaient ronds, quarrés, triangulaires, ornés de sculptures, d'inscriptions, de bas-reliefs. Sur les grands autels on sacrifiait aux dieux, sur les petits aux héros. Dans les grands temples de Rome il y avait trois autels, l'un au pied de la statue du dieu; on y brûlait l'encens, on y faisait des libations. Le second était devant la porte du temple, on y brûlait les victimes. Le troisième était portatif, on y posait les offrandes et les vases sacrés. Lorsqu'on faisait un serment, une alliance, on posait la main sur le coin des autels. L'esclave, le criminel qui saisissaient le pied de l'autel, ne pouvaient être enlevés; ce refuge sacré leur devenait inutile. On allumait un grand feu, comme s'il s'agissait de faire un sacrifice: le brasier ardent faisait fuir ceux qui s'étaient ainsi refugiés; on les saisissait alors en sûreté de conscience.

Altavelle. Ce poisson est le même que la Pastenaque. Voyez ce mot.

Altise, ou *sauteur*. Ces insectes criblent quelquefois toutes les feuilles des plantes potagères et des arbres. Ils marchent mal; mais lorsqu'on veut les saisir, ils s'échappent en faisant des bonds et des sauts. Leurs cuisses grosses sont munies de muscles vigoureux, ce qui les rend de grands voltigeurs. Il faut prendre garde de confondre cet insecte avec la Mordelle.

ALUN. Ce sel est composé d'acide sulfurique (*acide vitriolique*), et d'une base argilleuse, d'une saveur doucâtre et astringente. C'est le produit de la décomposition et de l'efflorescence des pyrites qui se trouvent dans l'argille où le schiste argilleux. Ses crystaux sont octaëdres quand il y a très grand excès d'acide, et cubiques lorsqu'il y a moindre excès d'acide. L'Alun ou sulfate d'Alumine, suivant la nouvelle nomenclature, s'effleurit légèrement à l'air. Deux livres d'eau froide n'en dissolvent que 14 gros. L'eau bouillante en dissout plus de la moitié de son poids. Au feu il se liquifie. Une chaleur douce le fait boursoufler; il devient une masse légère spongieuse et d'un blanc mat, qu'on nomme *Alun calciné*, doué alors des propriétés de l'acide sulfurique plus concentré après cette opération. Traité au feu avec les substances inflammables minerales et animales il donne le pyrophore de Homberg: les substances qui ont plus d'affinité avec l'acide sulfurique précipitent l'argile. L'Alun naturel ou vierge bien crystallisé est très-rare. L'Alun du commerce est *factice*; on le retire des terres ou pierres qui le contiennent, par dissolution et évaporation. On fait calciner les pierres, on les met en tas, on les arrose d'eau, elles tombent en efflorescence. Alors on les fait dissoudre dans l'eau et évaporer: il se forme des crystaux qui sont l'Alun. C'est un très-bon astringent. Les teinturiers trempent leurs étoffes dans des eaux alumineuses pour les mettre en état de prendre la teinture. Cette dissolution donne plus de vivacité à plusieurs couleurs, telles que la *Cochenille*, le *Kermès*. On emploie l'Alun dans la clarification de sucre.

On en met dans les eaux-de-vie ou esprit de vin dans lesquels on conserve des animaux, pour entretenir la vivacité de leurs couleurs.

Alun de plume. On distingue sous ce nom deux substances différentes. Le véritable Alun de plume est une matière saline dissoluble dans l'eau, d'une saveur styptique, affectant dans sa crystallisation la forme de plume. Cette espèce a presque tous les caractères de l'Alun. Elle est rare et inconnue dans le commerce. Elle doit sa crystallisation à des eaux minérales alumineuses. On la trouve dans les grottes du levant. L'Alun de plume du commerce n'est qu'une espèce d'*Amiante* ou *Asbeste*. Voyez *Amiante*. On donne aussi, mais improprement, ce nom au sulfate de zinc (*vitriol de zinc*) en filets soyeux.

Alun de roche, ou *de glace*. Ce nom lui vient, tant à cause de sa forme, que parce qu'il est tiré de pierres pyriteuses venant d'une ville de Syrie, nommée autrefois Roche et à présent Edesse. Son caractère est d'avoir un œil roux, ce qui désigne qu'il contient du vitriol martial; c'est l'espèce la moins pure.

Alun de Rome. C'est une combinaison de l'acide sulfureux, et peut-être d'une portion de soufre avec l'argille en grande proportion et la potasse. Ses caractères principaux sont d'être d'un goût styptique, astringent de faire effervescence avec les acides: on le trouve dans la mine de la tolfa et de la solfatare. On l'employe près de Civita Vecchia pour la préparation de l'Alun rouge, pâle, qui nous vient par le commerce. Il est d'un prix au-dessus de l'Alun de roche; on l'emploie de préférence pour certaines

teintures, parce qu'il ne contient pas la plus petite parcelle de sulfate de fer (*vitriol martial*) qui pourrait en altérer la beauté.

Alun sucré. On fait cuire des blancs d'œufs et de l'Alun dans de l'eau rose. On en fait une pâte, à laquelle on donne la forme de petits pains de sucre. La vertu astringente de l'Alun est tempérée par cette préparation. Les femmes font usage de cette pâte comme cosmétique, pour donner plus de fermeté à la peau.

ALYPUM, ou *frutex terribilis*, *Globulaire* ou *Boulette*. Cet arbrisseau croît en Provence, en Languedoc. Il est très-fréquent sur la montagne de Cette. Des charlatans ont quelquefois ordonné son infusion dans les maladies vénériennes, ou l'ont substitué au Séné. Son effet terrible donne souvent lieu au repentir, tant à ceux qui l'ordonnent, qu'à ceux qui en font usage. Ce purgatif redoutable ne doit être employé qu'avec les plus grandes précautions.

AMANDIER. La Barbarie, le Languedoc, la Touraine, la Provence fournissent les meilleures amandes. On en retire, en les pilant avec un peu d'eau, un lait ou émulsion propre à calmer l'ardeur du sang. Mêlé avec du sucre, c'est l'orgeat. L'huile retirée par expression des amandes douces et des amandes amères, est de la même nature. L'amertume ne réside que dans la partie extractive qui ne se mêle point avec l'huile. L'huile d'amande douce battue avec du blanc d'œuf, empêche les marques de la petite vérole. Cette huile enlève les taches occasionnées par l'ardeur du soleil. On prétend que les amandes amères sont mortelles aux animaux. Le petit Amandier nain est un charmant

arbrisseau ; il se couvre en entier de jolies fleurs couleur de rose.

AMARANTHE. Cette fleur fait un très-bel effet dans les jardins, (lorsqu'elle est grosse, bien nourrie,) par ses panaches d'un jaune doré ou de couleur de pourpre. Ses graines sont renfermées dans une petite boîte d'une jolie structure.

AMAZONE. C'est le nom qu'on donne à une famille de péroquets, qui ne se trouvent guères qu'au Para et dans quelques contrées voisines de la rivière des Amazones. Ils volent par troupes, habitent les bois, se perchent sur les arbres, jettent tous ensemble des cris qui se font entendre de fort loin, vivent de toutes sortes de fruits, changent de place sans cesse allant et revenant d'un arbre à l'autre, jusqu'à ce que l'obscurité de la nuit et la fatigue du mouvement les forcent à se reposer et à dormir ; la femelle fait son nid dans des creux d'arbres et y pond deux fois par an deux œufs qu'elle couve alternativement avec le mâle ; le tems de leurs nichées est la saison des pluies. Ces oiseaux mordent cruellement et ne sont pas aisés à apprivoiser lorsqu'ils sont pris vieux : les Caraïbes s'en rendent maîtres par des fumigations de piment qui les énivre. La fumée de tabac fait sur eux le même effet quand ils sont pris jeunes ; ce sont les perroquets les plus susceptibles d'éducation et de l'imitation de la parole. Un de leurs caractères distinctifs est d'avoir du rouge sur le fouet de l'aîle. Les sauvages font commerce de leurs plumes. Aussi s'emparent-ils des arbres sur lesquels ces oiseaux viennent faire leurs nids, et c'est pour eux une espèce

de propriété, dont ils tirent le revenu en vendant les péroquets aux étrangers, et commerçant les plumes avec les autres sauvages.

AMBAIBA, ou *Bois à canon*. Cet arbre croît au Brésil. Il en découle, par incision, une huile astringente. La rapure de son bois est estimée contre les chancres, sa moëlle comme un excellent vulnéraire. Ce bois est si dur, qu'il s'enflamme par le frottement.

AMBRE *gris*. On le trouve flottant dans diverses mers, dans celle des Indes près des isles Moluques, sur les côtes d'Afrique. L'origine de cet aromate rare et précieux est encore inconnue. On soupçonnait que c'était un bitume qui avait acquis dans la mer les qualités d'Ambre gris. On n'en voit point de fossile. L'analyse chymique donnait lieu de le penser; car on en retirait les mêmes principes que de l'*Ambre jaune ou succin*. L'Ambre gris paraît simplement plus huileux. On trouve dans les grosses masses d'Ambre gris des becs d'oiseaux, ou, suivant quelques-uns, des becs de Seche ou de Polype, et de la terre qui s'y sont mêlés, lorsque cette matière a été roulée dans les mers. On croit aujourd'hui que l'Ambre gris n'est qu'un excrement de baleine, singulièrement endurci et mêlé encore avec les parties non digéré de sa nourriture. On a remarqué que les Seches de la Méditerranée avaient une odeur d'Ambre. On le rencontre dans plusieurs mers et sur plusieurs côtes, même sur nos côtes de France depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne; on ne l'a pas encore observé sous forme Crystalline. Rarement il est pur. Il y en a de gris, de blanc, de jaune, de brun, de noir; les variétés d'une

seule couleur sont les moins estimées parce qu'elles n'ont que peu ou point d'odeur. La compagnie des Indes en exposa en vente à l'Orient en 1755, une masse du poids de deux cent vingt-cinq livres, dont on retira, en le vendant par morceaux, cinquante-deux mille livres. Après les tempêtes, les habitans des isles Sambales vont à la quête de l'Ambre à l'odorat, comme les chiens vont à la chasse du gibier. L'Ambre gris répand une odeur forte, mais suave lorsqu'on le frotte, surnage l'eau, se liquifie à un feu doux, se fond sans donner de bulles ni d'écumes, ressemble alors à une résine, s'enflamme et brûle, sans laisser de résidu, s'il est pur. Maché, il adhère aux dents comme de la poix. On ne peut le réduire en poudre sous le marteau, parce que toutes ses mollecules se réunissent comme des morceaux de cire. C'est une matière écailleuse plus ou moins molle et tenace, qu'on regarde comme un excellent calmant dans les maladies nerveuses. Ses propriétés sont d'être inflammable, dissoluble en partie dans l'esprit-de-vin, de se fondre sur le feu en forme de résine de couleur dorée. Le bon Ambre piqué avec une épingle chaude, répand une odeur agréable. On le prétend propre à rappeller les plaisirs d'un amour épuisé.

Ambre jaune, ou *succin*. Cette substance se trouve, ou dans les terres, comme en Prusse, en Poméranie et nouvellement en Saxe, ou dans la mer Baltique sur les côtes de la Prusse. Celui qu'on trouve dans les mers est clair, transparent, effet du frottement qu'il a subi. Le fossile est recouvert d'une croute. Les habitans des bords de la mer Baltique vont le chercher

sur les mers au fort de la tempête. Les mousses, pailles, insectes que l'on trouve dans l'Ambre jaune, ainsi que son analyse chymique, prouvent que c'est un bitume épaissi par un acide minéral et mis en masse par le roulis des flots. L'Ambre jaune se trouve toujours au-dessous des débris de végétaux et d'immenses forêts, ce qui indique son origine. Le succin étant frotté, est odorant, acquiert la vertu électrique; il est susceptible d'un beau poli. On en fait des bijoux, tabatières, vases et autres objets de luxe qui sont fort recherchés à la Chine, en Turquie, chez les sauvages et en divers pays. Avant la découverte des pierreries de l'Amérique, le succin était la matière des bijoux. On voit dans le cabinet du duc de Florence une colonne de succin de dix pieds de hauteur, et un lustre de la plus grande beauté. Un ouvrier, en Prusse, est parvenu à le ramollir, à le teindre de toutes sortes de couleurs, et à en faire divers ouvrages très-jolis. Il y enferme des insectes et autres corps étrangers; ce qui ferait quelquefois regarder ce produit de l'art pour des jeux de la nature. L'Ambre jaune ne se dissout pas naturellement dans l'esprit-de-vin, ni dans l'huile. On parvient à l'incorporer avec les huiles grasses et essentielles, ou en lui faisant subir auparavant une distillation, ou en le torréfiant sur le feu dans un matras, pour lui enlever ses parties volatiles; il se dissout alors dans les huiles en les y incorporant petit à petit, et forme des vernis. Ce procédé ne réussit point avec l'esprit-de-vin. A la distillation le succin donne un flegme rouge manifestement acide et contenant l'odeur du succin, un sel volatil acide

qui se sublime et se cristallise en petites aiguilles blanches ou jaunâtres, une huile blanche et légère qui sur la fin de l'opération devient brune, noirâtre et épaisse ; enfin il reste dans la cornue une masse noire, cassante et semblable à l'asphalte. Il faut une très forte chaleur pour liquifier le succin. Il s'enfle alors et se boursoufle, il s'enflamme et brûle en répandant une fumée blanche très-épaisse, mais dont l'odeur est assez agréable. Il y a deux espèces de succin, le transparent et l'opaque ; la différence des nuances constitue les variétés de l'une et de l'autre.

Ambrette, ou *graine de musc*. Cette graine est ainsi nommée de son odeur. Aux Antilles, en Arabie, en Egypte, on la réduit en poudre, on la mêle avec le caffé pour le rendre plus stomachique.

Ameiva. Lézard qui se trouve dans l'Amérique Septentrionale et Méridionale. Il paraît être de la classe de nos lézards verts. M. de la Cépède croit que c'est à l'Ameiva qu'il faut rapporter ce que dit Rochefort de l'*Anolis*. Voyez ce mot.

Améthyste. Cette pierre précieuse est de la plus agréable couleur. C'est un mêlange de rouge et de violet, tels que le produisent ces deux couleurs primitives du prisme réunies ensemble. Les Améthystes du levant sont plus dures et plus estimées. Presque toutes les Améthystes sont occidentales ; leur caractère désigne que c'est du crystal de roche coloré par une substance métallique. On y reconnaît la crystallisation héxagone du crystal. On y voit la marche de la nature, des morceaux moitié crystal de roche, moitié Améthyste. Coupée transversa-

lement, on observe tous les pans héxagones des aiguilles. La couleur de cette pierre l'a fait nommer *Pierre d'Evêque.* C'était la septième pierre placée sur le pectoral du grand-prêtre des Juifs, sur laquelle était gravé le nom d'Issachar. Echauffée doucement dans un bain de sable, l'Amethyste perd sa couleur, prend la transparence et l'éclat du diamant, bien mieux que le *Saphir.* L'Améthyste pourprée est la plus rare ; elle vient de Carthagène. Leur prix dépend de leur grandeur et de la richesse de leur couleur. On donne le nom de *Fausse Amethyste* à une espèce de spath coloré ; elle est fusible ou infusible suivant la nature du spath, ainsi qu'il résulte des expériences de M. d'Arcet.

AMIANTE, *lin incombustible*, ou *laine de Salamandre.* Cette substance minérale est la même chose que l'Asbeste ; mais ses fibres sont d'une plus grande finesse et d'une plus grande flexibilité ; ses caractères sont d'être inaltérable au feu, indissoluble aux acides et de n'avoir aucune saveur, ce qui le distingue de l'*Alun de plume.* Lorsqu'on expose quelques unes de ses fibres à la flamme d'une bougie, elles se vitrifient assez aisément, et dans l'instant de la fusion donnent une espèce d'éclair. L'Asbeste et l'Amiante que des minéralogistes modernes mettent dans la classe des pierres magnésienes (voyez *Magnésie*), se trouvent aux Pyrénées, en Sybérie, à la Chine, en Corse, etc. Les Amiantes varient pour la couleur, la grandeur, le plus ou moins d'adhérence de leurs fils. On remarque parmi leurs variétés, *le cuir fossile, le liège de montagne, la chair fossile.* Le foyer du miroir ardent est seul capable de réduire l'Amiante en

petites boules de verre à mesure que ses filamens se séparent. Une concretion pierreuse telle que celle-là, n'est composée pour la plus grande partie que de mollecules terrestres, et de sels fixes liés ensemble par une très-petite quantité de souffre tellement enveloppée dans les parties salines, que le feu ordinaire ne saurait s'y introduire. Des naturalistes pensent que les pierres ollaires passent à l'état d'Asbeste et d'Amiante. La différence entre l'Amiante et l'Asbeste, c'est que dans celle-ci les filets sont tellement liés ensemble qu'on ne peut les séparer que difficilement; dans l'Amiante ils se détachent d'eux mêmes très-aisément. Les morceaux d'Amiante les plus estimés sont les plus blancs, les plus soyeux, et ceux dont les fibres ont le moins d'adhérence. Les anciens possédaient singulièrement l'art de filer l'Amiante; ils en faisaient des toiles d'un grand prix. Ils se faisaient un jeu de faire servir ce linge sur leur table et de le jeter, après le repas, dans les flammes, d'où il sortait plus blanc et plus pur. C'est dans ces toiles qu'on enveloppait les corps des rois, pour que leurs cendres, en les brûlant, ne se mêlassent point à celles du bûcher; on les mettait ensuite dans des urnes cinéraires. Le peu qu'on sait de l'art de filer l'Amiante, consiste à choisir le plus fin, le plus soyeux, à en détacher les brins en les frottant souvent dans de l'eau, à les carder, à les mêler ensuite avec une petite quantité de coton ou de laine, et à les filer en humectant ses doigts avec de l'huile. La laine et le coton ne servent qu'à faciliter la liaison de l'Amiante. La toile faite, on la jette au feu, le coton se détruit, il ne reste

que la toile de lin incombustible. On fait du papier incombustible avec les parties d'Amiante les plus fines : ces papiers indestructibles pourraient servir pour les titres et archives des nations et des particuliers, si on pouvait trouver une encre qui fût aussi inaltérable aux flammes. Les chercheurs de lampes perpétuelles n'ont pas manqué d'employer ces mèches, et leur folie leur faisait imaginer qu'on pouvait tirer de l'Amiante une huile qui ne se consommât point. Les plus simples lumières de la physique ne démontrent-elles pas qu'il est impossible qu'une matière puisse fournir de l'aliment à la flamme, sans se consumer ?

AMIRAL. Cette coquille, du genre des cornets est très-estimée des curieux. Il y en a plusieurs variétés, tels que l'*extr'Amiral*, le *grand-Amiral*, le *vice-Amiral*, l'*Amiral d'orange*, l'*Amiral grenu* ou *chagriné* : toutes ces coquilles sont d'un grand prix, à raison de leur beauté.

AMMODYTE, ou *Serpent cornu*. Ainsi nommé d'une verrue qu'il porte sur la tête. Suivant les observations de Valisnieri, le nombre de ses dents varie, suivant l'âge, et non selon le sexe ; ces dents sont placées comme en grouppe à la mâchoire supérieure ; elles ne sont point fermes dans leurs alvéoles, mais peuvent se retirer comme l'ongle du chat, sans cela leur longueur empêcherait ces serpens de manger. Ces dents se cachent au côté de la mâchoire, lorsque l'animal est paisible ; ce n'est qu'aux tems de la vengeance qu'elles se dressent et expriment par cette action le venin mortel contenu dans les gencives. Le bout de ces dents est plein, dur.

Il y a quatre petits trous, deux au milieu des dents, les deux autres au bas de la racine. Le danger subsiste encore dans la tête tranchée de l'animal. Valisnieri fit mordre un passereau par une tête d'Ammodyte tranchée depuis quelque tems, il mourut sur-le-champ. Ce reptile habite plusieurs contrées orientales, et notamment l'Esclavonie, autrefois l'Illyrie. On lui a donné le nom d'Ammodyte, parce qu'il a l'habitude de se cacher dans le sable ; il vit de lézards. Les Serpens cornus de la Côte-d'Or ont cinq pieds de long. La morsure de l'Ammodyte est des plus dangereuses. On peut employer contre ce poison subtil qui s'y introduit, les mêmes remèdes que contre celui de la vipère. On donne aussi le nom d'*Ammodyte* au *Lançon*. Voyez ce mot.

Ammonniac. Voyez *Sel Ammoniac.*

Ammoniaque. Voyez *Gomme Ammoniaque*.

Ammonites. Nom donné à de petites *cornes d'Ammon* fossiles. Voyez ce mot.

Amome. Ce petit fruit en grappe qui vient des grandes Indes est un excellent contre-poison. Ses semences ont une odeur et une saveur de camphre.

Ampélite, ou *Terre de vigne*. Cette terre noire mise par les minéralogistes dans la classe des schistes alumineux gris noirs ou bruns qui teignent les doigts, est plus ou moins friable ou solide, est employée comme crayon par quelques ouvriers, et se trouve à la Ferrière-Béchet, en Normandie, à Séez et Alençon. Elle est bitumineuse, sulfureuse : calcinée au feu, elle passe à l'état de *Tripoli*. Mise en tas, elle se décompose et est propre alors à être répandue dans les vignes. C'est un bon engrais qui, par

ses parties sulfureuses, fait périr les vers. Le vin en contracte un goût d'ardoise. Celui de Moselle a ce caractère. Pilée, elle se fond dans l'huile, et sert à teindre en noir les cheveux et les sourcils : cette préparation a du moins l'avantage de ne point être dangereuse, et de ne pas occasionner des maux terribles, comme la dissolution d'argent, par l'acide nitreux.

Amphisbene, ou *Double marcheur*. On distingue plusieurs serpens de ce genre, qu'il ne faut pas confondre avec les Anguis et les Cæciles. On les distingue par la disposition transversale de leurs écailles en forme d'anneaux circulaires. L'histoire que plusieurs en ont donnée est assez fabuleuse. Leur plus grande singularité est de marcher en avant et en arrière, sans qu'on puisse reconnaître leurs têtes ou leurs queues, de forme absolument semblables. Ces serpens n'ont point de dents, leurs muscles sont vigoureux, ils habitent les Indes orientales, et particuliérement l'isle de Ceylan. L'*Enfumé*, le *Blanchet* sont les noms que des naturalistes modernes leur ont donné à raison de leur couleur. Ils se nourrissent de vers de terre, de cloportes, de fourmis, de scolopendres et autres insectes qu'ils poursuivent jusques dans leur retraite souterraine par la facilité qu'ils ont de fouiller la terre. Comme leurs machoires ne sont point armées de crochets immobiles, il est à présumer que leur morsure n'est pas venimeuse quoiqu'en disent quelques voyageurs.

Amphora. Ces bouteilles de terre à deux anses servaient aux romains à conserver le vin. Ils en scellaient le couvercle avec de la poix, et appliquaient un cachet qui désignait l'année

de la récolte. Le vase étalon se conservait dans le capitole. On était obligé de les faire tous sur ce modèle, afin d'éviter la fraude des fausses mesures. Les romains avaient fait mettre des Amphores dans les carrefours de la ville, pour pouvoir y satisfaire exclusivement aux besoins naturels. Vespasien, empereur avare, mit un impôt sur l'urine, et commit des hommes de la lie du peuple, pour exiger un droit de ceux qui étaient pressés de satisfaire aux besoins de la nature.

Amulette. Chez presque toutes les nations, on voit des symboles de superstitions : tantôt ce sont des figures obscènes d'ambre, de corail, etc. tantôt des images ou d'autres corps. On les regardait comme des préservatifs contre les enchantemens, les maladies. Un athlète, à Rome, se croyait invincible et à l'abri des charmes et sorcelleries, lorsqu'il était pourvu d'Amulettes. Tous les soldats de l'armée de Reistres taillée en pièces par le duc de Guise, étaient pourvus d'Amulettes. Les dervis, en Arabie, en Turquie, profitent de la faiblesse du peuple. Ils leur vendent des Amulettes, des Talismans, et les dupent en leur promettant merveilles. Si l'effet ne répond pas aux promesses, ce n'est jamais la faute du Talisman; quelque pratique omise a mis sa vertu en défaut. Les Arabes mettent des Talismans dans de petites poches de cuir, et les suspendent au col de leurs chevaux, pour les préserver de l'enchantement.

Anacalife. La morsure de cet insecte est aussi dangereuse que celle du scorpion. On le trouve à Madagascar. Il habite entre l'écorce des arbres.

Anacandaia. Voyez *Devin*.

Anacarde. Ce noyau plat est attaché en dehors et à l'ombilic du fruit. Son amande a un goût de pistache. L'écorce contient dans son épaisseur un suc moëlleux et très-caustique, propre à teindre d'une couleur noire indébile. Ce suc consume les dents carriées. La confection d'un Anacarde a été nommée la *Confection des sots*, parce que des gens sont devenus fous par son nsage. On rapporte comme un fait singulier, qu'un homme né stupide est devenu, par l'usage de cet électuaire et quelque mois d'étude, un professeur en droit très-habile. Au bout de quelques années, comme si la nature eût été épuisée par cette révolution subite, ce docteur devenu étique, toujours altéré, s'enivrait tous les jours et eut une fin malheureuse. L'Anacardier est un bel arbre qui croît sur le bord des fleuves, dans les isles Philippines, au Malabar et dans les Indes orientales. Les habitans coupent l'extrémité des branches qu'ils font cuire.

Ananas. Ce fruit délicieux croît naturellement dans les isles de l'Amérique. On le cultive ici avec grand soin dans des serres chaudes. Il y en a de plusieurs espèces. *L'Ananas pain de sucre*, ainsi nommé à cause de sa forme, le *gros Ananas blanc à odeur de coing*, l'*Ananas pitte*. Le plus délicieux au goût est *l'Ananas pomme de reinette;* il est le seul qui ne soit point sujet à faire saigner les gencives. On les multiplie en août des rejetons qui poussent de côté; le paquet de feuilles du sommet mis en terre, rapporte plutôt du fruit que ces rejetons. Ils mûrissent ici très-bien dans nos serres chaudes. C'est un fruit des plus exquis. On peut faire, avec son jus, la liqueur la plus délicieuse. L'Ananas

du Brésil est, dit-on, un préservatif contre le mal de mer; le suc de son fruit, est un excellent savon pour enlever les taches. Il nous vient de l'Amérique des Ananas confits.

Anaspe. Ce genre d'insecte paraît être sans écusson; cependant on le voit à la loupe. L'Anaspe est assez commun sur les fleurs.

Anatte, ou *Attalle*. Espèce de fécule que l'on retire de fleurs rouges. Préparées comme l'indigo, on l'emploie en teinture. Elle nous vient de la baie d'Honduras.

Anchois. Ces petits poissons, ainsi que les Sardines, vivent en société et nagent en troupes fort serrées. La lumière les attire; aussi les pêcheurs s'en servent-ils pour les faire tomber dans leurs filets. La pêche s'en fait sur les côtes de la Provence et de Catalogne, à commencer en décembre jusqu'en mars. Ces poissons font des migrations en mai, juin et juillet. Ils passent de l'Océan à la Méditerranée. On en prend alors beaucoup au détroit de Gibraltar. Pour le conserver, aussitôt qu'il est pris on lui ôte les intestins, on le sale.

Anchylose. Voyez *Ankylose*.

Ancyle. On a donné ce nom à une espèce de Lépas fluviatile, dont l'animal renfermé sous sa coquille, se tient ordinairement appliqué contre les tiges des joncs.

Andira-Gouacu. C'est la chauve-souris appelée *Fer-de-lance*. Voyez *Chauve-souris*.

Andromede. (Astronom.) Constellation de l'hémisphère septentrionale composée de soixante-trois étoiles, suivant le catalogue anglais. Les plus remarquables sont celle de la tête (*c*), de deuxième grandeur, appelée *Umbiticus Pegasi*; celle

celle de la ceinture (*n*), appelée *Mizar*, de deuxième grandeur; et celle du pied austral (*p*), nommée *Almak*, de deuxième grandeur. L'étoile (*c*) de la tête forme un des angles du quarré de Pégase. Au mot *Pégase*, on a indiqué la manière de reconnaître la constellation d'Andromede, située au nord des Poissons et du Bélier. Voyez les planches première, deuxième, septième et huitième.

Ane. Cet animal auquel on reproche plusieurs vices dans le caractère, les rachète par la grande utilité dont il est pour les habitans de la campagne ; c'est l'espèce secondaire du cheval. L'Âne est originaire d'Arabie. Les Anes sauvages connus aussi sous le nom d'*Onagre*, vivent en troupes dans la Lybie, la Numidie, l'isle de Sardaigne, les isles de l'Archipel, et singulièrement celle de Cerigo. Ils sont bien différens du Zèbre et moins élégans. Leur course est si rapide qu'on ne peut les atteindre qu'avec des chevaux barbes. Lorsqu'ils apperçoivent quelqu'un, ils jettent un cri, font une ruade, s'arrêtent et ne fuient que lorsqu'on les approche. On les prend dans des piéges et des laes de cordes lorsqu'ils vont pâturer et boire. Ceux que l'on trouve en Amérique y ont été transportés. Les Persans aiment beaucoup la chair de l'Ane sauvage. Cet animal s'est naturalisé sous d'autres climats. Plus les pays sont froids, plus il a perdu de sa première nature. Les Arabes en prennent un aussi grand soin que de leurs chevaux; ils le dressent à aller l'amble, et lui fendent les nazeaux pour qu'il puisse respirer plus aisement, dans la vîtesse de sa course aussi rapide que celle du cheval. Un Ane d'Arabie vaut à Ispa-

han, jusqu'à 400 livres. Les Indiens de Maduré croient que l'ame d'un noble va se loger dans le corps d'un Ane; aussi lui rend-on un culte respectueux. Il s'en faut bien que nous ayons pour cette espèce les égards qu'elle mérite par les services que nous en tirons journellement. L'Ane, cet esclave que nous regardons avec dédain, que nous traitons avec tyrannie, que nous excédons de travail, de coups et de fatigue, est humble, sobre, patient, tranquille, susceptible d'attachement, ne coûte presque rien à nourrir, se contente des herbes les plus dures et les plus grossières abandonnées par les autres animaux. S'il est délicat, c'est par propreté. Il se détourne pour éviter la boue, craint de se mouiller les pieds, choisit l'eau la plus claire, le ruisseau le plus limpide pour se désaltérer; et lorsqu'il boit, il ne plonge pas le nez dans l'eau. C'est aussi par propreté qu'il se roule sur les chardons, la fougère, le gazon; aussi n'est-il pas sujet à la vermine. Pourvu avantageusement des organes de l'ouïe, de l'odorat et de la vue, il sent son maître, et sait reconnaître les lieux qu'il habite et les chemins qu'il fréquente. Il se prête à tout. Propre à la monture, son allure est douce, il bronche moins que le cheval; mais s'il trotte au galop, c'est avec fatigue et d'une manière inégale. On le met aussi à la charrue pour labourer les terrains légers; il est, à cause de la dureté de sa peau, moins sensible que le cheval au fouet et à la piquure des mouches. Lorsqu'il est mécontent il porte la tête penchée, les oreilles basses, un rire moqueur est l'expression de sa colère. Veut-il braire, il semble faire de grands efforts; son cri discordant est

alternativement aigu et grave, plus clair et plus perçant dans la femelle, moins fort et moins bruyant dans l'Ane hongre. Si l'on vient à le surprendre, et qu'on lui couvre les yeux, il reste dans la même attitude sans faire de mouvement. Enfin cet animal joli, léger, gentil dans sa jeunesse, devient par l'âge, et plus encore par les mauvais traitemens, lent, indocile et têtu. Il peut vivre vingt-cinq à trente ans, et ne se couche pour dormir que lorsqu'il est excédé. Rarement est-il attaqué de la morve. Pour se procurer de bonnes races, il faut faire choix d'un étalon beau, grand, bien fait, qui ait au moins trois ans, et jamais plus de dix, ce que l'on peut reconnaître par les dents, comme dans le cheval. Les Anes de Mirebalais sont les plus estimés ; on les vend jusqu'à 1500 livres. L'Anesse entre en chaleur dans les mois de mai et de juin, porte près de douze mois, et met bas un petit, très-rarement deux ; sept jours après elle est en état de recevoir le mâle. On peut sevrer l'Anon à cinq ou six mois. L'Ane avec la jument produit les grands *mulets*, avec la vache les *jumarts :* le cheval avec l'Anesse donne les *bardeaux*. Le lait d'Anesse est adoucissant, léger ; ce qui le fait ordonner de préférence. Il faut que la bête soit jeune, saine, propre, grasse, qu'elle ait mis bas depuis peu, qu'elle n'ait pas été couverte depuis. On lui ôte son Anon, on la nourrit d'herbes, d'orge, de foin, d'avoine ; l'aliment de l'animal influe beaucoup sur la bonne qualité de son lait. On le prend chaud, s'il était exposé quelque tems à l'air, il se gâterait. La chair de l'Ane est dure, insipide et désagréable. On fait avec sa peau dure

et élastique, des cribles, des tambours, des souliers, des tablettes pour écrire, enduites d'une légère couche de plâtre. On l'emploie encore à faire du chagrin ; pour cet effet, on la saupoudre de graines de moutarde, dont l'astriction la fait grêneler ; on la colore ensuite en rouge, noir et autre couleur. Le fumier de l'Ane est un excellent engrais pour les terres fortes et humides.

Ane. C'est aussi le nom qu'on donne, dans quelques provinces, à un poisson plus connu sous celui de *Chabot*. Voyez ce mot. Les grecs donnèrent aussi ce nom à la *merluche*, à cause de sa couleur.

Ane rayé du cap de Bonne-Espérance. Voyez *Zèbre.*

Anémone. La nature étale ses plus riches couleurs dans cette fleur ; aussi les poëtes ont-ils imaginé qu'elle avait été produite du sang d'Adonis. Le moyen d'obtenir des variétés, est de semer des graines, sur-tout des espèces les plus belles et les plus singulières.

Anémone de mer. Espèce de zoophyte de la famille des Mollusques. Il y en a de différentes formes et de différentes couleurs. Les uns s'attachent à la surface latérale des rochers, d'autres aux cailloux, dans le sable. Parmi ceux-ci il y en a une petite espèce assez semblable par la forme et la couleur au pédicule d'un champignon. M. l'abbé Dicquemare a fait annoncer dans les papiers publics, qu'après avoir coupé subitement avec de bons ciseaux la partie supérieure où se trouvent les membres et la bouche, il en renaissait d'autres dans un espace de tems même assez court. C'est à une expérience réitérée à

confirmer ce fait. Le même observateur atteste avoir vu un pareil Zoophyte, assez glouton pour avaler en deux heures deux moules et crever le lendemain, tandis qu'il peut rendre aisément ce qu'il avale. La grande lumière paraît causer quelqu'incommodité à ces animaux. Voyez *Zoophyte.*

Angala Dian. C'est une espèce de *Soui-Manga.* Voyez ce mot.

Ange. Cette espèce de poisson de mer, du genre intermédiaire entre les rayes et les requins, se place dans le sable, agite l'eau avec ses barbillons. Ce léger mouvement forme un courant d'eau qui entraîne les petits poissons dont il se nourrit. Quelques aiguillons placés sur le dos et autour des yeux lui servent de défenses. On trouve ce poisson dans la Méditerranée et dans la mer du Nord. Il y en a d'une grosseur monstrueuse. Au printems et dès l'automne, la femelle fait sept à huit petits. Sa chair est peu délicate; sa peau est propre à polir le bois et l'ivoire; les Turcs en font le plus beau chagrin.

Anglet. Cette espèce d'oiseau qu'on voit aux environs de Montpellier, est peut-être le *Ganga.*

Angérone. Cette déesse de la peine et du silence était adorée par les Romains. On la plaçait sur l'autel à côté du plaisir. Elle a le doigt posé sur la bouche, pour apprendre, sans doute, qu'il faut supporter la peine avec courage et en silence. On ne la plaçait peut-être à côté du plaisir, que pour rappeler l'homme à la modération par cette vérité, que la vie est un mélange de plaisir et de peines.

Angora. Ces espèces de chats ont le poil

doux, long, soyeux, effet dépendant du climat chaud d'Afrique, dont ils sont originaires.

ANGUILLE. Ce poisson, quoiqu'habitant des eaux peut vivre quelque tems sur terre. On prétend même qu'on en voit sortir quelquefois d'un étang pour aller chercher d'autres eaux. On trouve des anguilles dans presque tous les lacs et rivières; elles se nourrissent d'insectes, de vers, de charogne, sont friandes de frais de poisson, de vers de prés, de pois, se cachent dans la bourbe et s'y enfoncent profondément pendant le jour, s'y pratiquent deux ouvertures pour sortir par l'une quand l'autre est bouchée; c'est la nuit qu'elles sortent de leurs retraites pour aller à la picorée. On les prend dans une nuit obscure, par un tems chaud, avec des filets, des nasses, des anguillères, des lignes de fond, des lignes flottantes auxquelles on attache du goujon, de l'ablette, du rotengle, ou de la loche à piquans. Les pêcheurs croient qu'elles naissent des perches, ables, éperlans, parce qu'ils ont pris pour des anguilles de petits vers que l'on trouve dans les ouies de ces poissons. La nature suit toujours sa marche dans la multiplication des êtres. L'Anguille est vivipare; les œufs qui naissent dans son corps y éclosent, et les petits en sortent vivans. Il ne paraît point que l'Anguille multiplie dans les étangs; on est porté à croire qu'elles vont frayer dans la mer, d'où les petites Anguilles remontent ensuite dans les eaux douces. Il y a des rivières où elles descendent au mois d'août pour aller à la mer, et y remontent en février. L'Anguille habite toujours le fond des eaux; ce n'est qu'à l'approche des orages qu'elles s'élèvent jusqu'à la surface de l'eau pour respirer.

Anguille de Cayenne, nommée *Tremblante*. On dit que lorsqu'on la touche, elle occasionne un tremblement dans le bras. La *Torpille*, espèce de poisson, produit aussi cet effet singulier. Voyez ce mot. Quant à l'Anguille de Cayenne, il paraîtrait qu'il y a quelque chose de plus particulier. Si on la prend à l'hameçon, on est violement frappé; si plusieurs personnes, se tenant par la main, forment une chaîne, et que la dernière personne de cette chaîne touche l'Anguille avec une verge de fer, la commotion que fait sentir l'animal, se communique à dix ou douze personnes, et est semblable à la commotion électrique dans l'expérience de Leyde. Si quelqu'un met son doigt dans l'eau, à la distance de huit ou dix pieds du poisson, il recevra une commotion violente au même instant qu'une autre personne le touchera. Lorsque cette Anguille est en colère en élevant sa tête au-dessus de la surface de l'eau, si une personne en tient la main à cinq ou six pouces de distance, elle reçoit souvent un choc inattendu sans avoir été touchée par le poisson. On ne reçoit aucun coup en tenant sa main dans l'eau près le poisson, pourvu qu'il ne soit point en colère. Enfin plus le poisson est en furie, plus la commotion qu'on en reçoit est violente. Les Indiens mangent cette Anguille lorsqu'elle est morte. Il y a lieu de croire que cette Anguille est la même que l'Anguille tremblante de Surinam, dont parle M. Schilling dans les Mémoires de l'Académie de Berlin.

L'auteur, après en avoir fait la douloureuse expérience, mit une pierre d'aimant dans l'eau, et remarqua que plus le poisson en approchait,

plus ses mouvemens étaient rapides; qu'enfin l'Anguille s'étant attachée à l'aimant, restait immobile et paraissait quand elle s'en détachait fatiguée jusqu'à l'épuisement. On la touchait alors impunément, et on la prenait même dans ses mains jusqu'à ce qu'ayant recouvré ses forces, elle fut redevenue tout aussi formidable qu'avant. Si on la touchait avec une baguette de fer, ou même si, sans la toucher, on approchait la baguette, le coup augmentait de violence. Un nègre des côtes d'Afrique, témoin de ces expériences, se mocqua de la peur des observateurs, prit le poisson, le mania, le tira de l'eau, l'y remit et n'éprouva aucune sorte de commotion; mais il pria instamment l'auteur de le lui donner à manger, M. Schilling s'y refusa. Quelque tems après le corps de ce nègre se couvrit d'une forte ébullition, il tomba dangereusement malade; lorsqu'il fut rétabli, et qu'il put se faire entendre, il lui apprit que quand les nègres touchent ce poisson, la plupart d'entre eux sont atteints d'une lèpre incurable, à moins qu'ils ne le mangent. M. le Camus, dans sa Médecine Pratique, attribue à l'électricité le choc que fait ressentir l'Anguille de Cayenne. On peut voir dans l'histoire des poissons du docteur Block, part. V, pag. 38, les expériences qu'il rapporte sur ce poisson.

Anguille de sable. Voyez *Lançon*.

Anguis. Nom donné à un genre de serpent dont les écailles du ventre et de la queue sont pareilles à celles du dos. Leur queue grosse et arrondie par le bout, les a fait mettre dans la classe des amphisbênes, et la petitessse de leurs yeux dans celle des serpens aveugles, autre-

ment appelés *Cœciles*. Les Anguis en général ne sont point venimeux; il en faut cependant excepter l'*Anguis rouge*, qui porte à la Guyane le nom de *Vipère;* et dont la morsure est dangereuse. L'Anguis de Paraguay porte le nom de *Miguel*. Celui d'Angleterre, connu sous le nom d'*Aberdéen*, a été nommé ici *Eryx*. Les Indes, l'Égypte, la Caroline, la Virginie ont aussi leurs Anguis. Celui de Surinam a la queue en forme de lance; mais le plus généralement répandu dans l'Europe c'est l'*Orvet*. Voyez ce mot.

Anhima. Voyez *Kamichy*.

Anhinga. Cet oiseau dont l'aspect présente l'image d'une couleuvre entée sur le corps d'un palmipède, se trouve au Brésil et à Cayenne. Il y en a une espèce au Sénégal. L'Anhinga est tellement farouche, qu'on ne le surprend jamais à terre, toujours dans l'eau jusqu'à la tête; il se plonge en entier au moindre danger; ou bien, perché sur la cime des arbres élevés le long des rivières et des savanes noyées, il guette le poisson sur lequel il s'élance en dardant brusquement son cou long et grêle. C'est aussi sur les plus hauts arbres qu'il pose son nid et vient passer la nuit.

Anil. Voyez *Indigo*.

Animal *du musc*. Voyez *Gazelle*.

Anis. Cette graine aromatique est un excellent stomachique, rendant la digestion plus facile. Elle procure du lait au nourrices. En Allemagne on met de l'Anis dans le pain; c'est l'usage dans les cabarets d'en servir sur des assiettes. On fait, avec ces graines, un ratafia

salutaire. On en retire une huile qui conserve l'odeur et le goût de la plante.

Anis de la Chine, ou *Badiane*. Cet arbre croît à la Chine, aux isles Philippines, en Tartarie. Son fruit étoilé est de l'odeur la plus suave. Les Orientaux en mettent dans leur thé, en mâchent pour faciliter la digestion. Les Indiens en retirent un esprit ardent. Cette liqueur est l'*Arak* dont les Hollandais font tant de cas. Ce fruit est la base du ratafia de Bologne.

Anis. C'est ainsi qu'au Brésil on nomme une espèce d'oiseau particulier au nouveau continent, et que quelques nomenclateurs ont appelé *Bout de Petun*, *Bout de tabac*, quoiqu'à la couleur près, il ne ressemble pas plus à un bout de tabac qu'à un bout de boudin. Ces oiseaux d'un naturel social et peu défiant, vivent de chenilles, d'insectes, et aussi de chenevis, de graines et de fruits, font leurs nids dans les buissons. Ces nids sont très-grands et l'on y trouve plusieurs femelles ensemble qui pondent, couvent et élèvent leurs petits en bonne intelligence. Leur voix est désagréable. On distingue l'Ani des Savanes de l'Ani des Paletuviers. Ils ont à-peu-près les mêmes habitudes, le même caractère.

Ankylose. Tous les os du corps d'une structure et d'une forme admirable s'emboîtent et roulent les uns sur les autres, pour le jeu des mouvemens de la machine. Des fractures dans les articles, des luxations ou autres causes peuvent donner lieu à l'épanchement du suc osseux, ou de la synovie. L'Ankilose se forme. Des os qui devraient être mobiles, s'articulent, se soudent et ne font plus qu'une pièce. Toutes

les parties osseuses dans leurs jointures et leurs articulations y sont sujettes. On en voit des exemples dans les divers morceaux d'ostéologie conservés dans les cabinets. Les remèdes que l'on emploie pour s'opposer à la formation des Ankyloses, sont les douches d'eau chaude chargées de sels en dissolution, l'application des anodins, des résolutifs, un mouvement doux d'articulation procuré par une main habile dans les momens favorables.

Anneau. Poisson des Indes-Orientales, du genre des Bandoulières, et dont la chair est extrêmement tendre.

Anneau de Saturne. Voyez *Saturne.*

Anneau de virginité. En Ethiopie, et chez quelques peuples d'Orient, les moines destinés par état à conserver leur virginité, ainsi que les jeunes filles, sont mis dans l'impossibilité de pouvoir enfreindre les lois. Des Anneaux attachés et soudés, sont des barrières invincibles. L'esprit de jalousie fait mettre aussi des Anneaux aux femmes, mais ils ont une serrure, dont le mari seul a la clef.

Annuli, Anneaux. L'origine de leur usage est très-ancien, et se voit chez presque tous les peuples. Les premiers Anneaux que l'on porta à Rome étaient de fer; on gravait sur le métal la tête de quelques ancêtres. L'Anneau d'or ne fut permis qu'aux chevaliers, et à de certains jours; son usage devint ensuite général. Le luxe s'introduisit au point que les mains étaient chargées, plutôt qu'ornées, d'anneaux. On en mettait jusqu'à toutes les jointures, excepté au doigt du milieu et à la main gauche. Héliogabale porta le luxe jusqu'à ne pas mettre

deux fois le même Anneau, ni les mêmes souliers.

Annuli sponsatilii. Les Anneaux d'épousailles furent d'abord de fer chez les Grecs et les Romains. C'était une coutume autrefois en France de donner un Anneau de jonc à l'épousée, lorsqu'on avait eu commerce avec elle avant le mariage. Un évêque fit défense de donner, en badinant, l'Anneau de jonc, parce que de jeunes filles simples croyaient que cet Anneau reçu, les autorisait à jouir des privilèges des jeunes mariés. Chez les Germains, chaque soldat portait l'Anneau de fer jusqu'à ce qu'il eût tué un ennemi de la nation. Les Anneaux ont été portés presque sur toutes les parties du corps. Quelques peuples d'Orient en portent au nez, aux joues, aux lèvres, au menton; les rois de Calicut en portent jusqu'aux orteils des pieds.

Annûli Samothracei, Anneaux de Sammotrace. Ces Anneaux étaient des espèces de talismans; on y gravait des figures symboliques. Ils étaient creux. On y mettait des herbes ou de petites pierres ramassées sous certaines constellations. On prêtait à ces talismans mille vertus merveilleuses.

Annulus Piscatoris, Anneau du Pêcheur. C'est l'Anneau dont les papes ne se servent plus aujourd'hui que pour sceller leurs brefs. Ils font toujours porter ce sceau avec eux; on ne s'en sert qu'en leur présence. Aussi-tôt qu'ils sont morts, on leur tire cet anneau du doigt, et l'on brise le sceau. Le nom de cet anneau est relatif à la pêche miraculeuse de St.-Pierre, qui était autrefois empreinte sur ce cachet.

Anolis, ou *Anouli.* Ces petits lézards, com-

muns aux Antilles, cherchent leur nourriture pendant le jour autour des maisons et jardins. Ils se nourrissent d'herbes, rongent les os et les arêtes qu'on leur jette. La nuit, leur bruit est plus importun que celui des cigales. Si on tue un de leurs camarades, ils accourent et viennent le dévorer. Ces lézards sont un assez bons mets pour les habitans. M. de la Cépède croit que ce lézard est le même que l'*Ameiva*. Voyez ce mot. En Amérique des morceaux d'Anolis encore palpitans et pris intérieurement guérissent, dit-on, de la lèpre, des chancres et du virus vénérien.

Anomie, *ou Térébratule*. Coquille de la famille des huîtres. Elle est curieuse par le sommet de sa valve inférieure, percé d'un petit trou et recourbé en forme de bec sur celui de sa valve supérieure. On la nomme encore le *Coq* et la *Poule de mer*, ou les *Poulettes*. On en trouve communément de fossiles; on les nomme *Anomites*.

Anta. Voyez *Apir*.

Antales. Ce sont de petites coquilles en forme de tuyaux solitaires, differentes, par la grosseur, des dentales, dont elles ne sont peut-être que des fragmens.

Antarès. (Astron.) Voyez *Scorpion*.

Anthora. Voyez *Aconit*.

Anthrenne. Ces jolis scarabés qui voltigent par milliers sur les fleurs, sont recouverts de petites écailles colorés, que le moindre attouchement enlève. L'insecte alors paraît noir et à découvert. Dans l'état de vers, ils rongent les animaux qu'on conserve dans les cabinets. Il ne faut pas confondre cet insecte avec la

Coccinelle, non plus que sa lurve avec celle du Dermeste.

ANTILOPE. C'est le nom qu'on donne à la Gazelle de Barbarie et de Mauritanie. Elle est plus commune en Afrique qu'aux Indes. Plus forte, plus farouche que les autres Gazelles, elle est d'une propreté sans égale; ne se couche que dans des endroits secs et nets. Légère à la course, attentive au moindre danger, elle fuit à l'aspect d'un homme, d'un chien, et cependant résiste lorsqu'elle est surprise. Cet animal tient le milieu entre le genre des Cerfs et celui des Chèvres. Il diffère des Cerfs par la nature de ses cornes, sa taille et la petitesse de la corne de ses pieds; son poil, la direction et la rondeur de ses cornes le sépare des Chèvres. En général l'Antilope est très-timide et très-agile. On peut le nourrir dans un parc avec du pain et des racines de carottes mises en morceaux; il aime aussi beaucoup les pommes-de-terre. Cet animal rumine.

ANTIMOINE. Ce demi-métal, fragile, non malléable, de couleur argentine, écailleux dans sa cassure, est composé de lames ou feuillets plus ou moins larges et brillants selon qu'il est plus ou moins pur. Il fond assez facilement au feu; si pendant la fusion, il est en contact avec l'air, il se réduit en une chaux très-pure connue sous le nom de *fleur d'Antimoine*. Poussée à un feu soutenu, cette chaux se convertit en un verre couleur d'hyacinthe pâle : refroidi avec précaution, l'Antimoine se cristalise. Tout le monde connaît la vertu purgative de ce minéral. On attribue la première découverte de la propriété de l'Antimoine à un moine allemand,

qui, ayant vu des pourceaux violemment purgés après en avoir avalé, en fit prendre à toute sa communauté pour lui rendre le même service, mais la fit périr ainsi jusqu'au dernier moine : de là vient, dit-on, le nom d'*Antimoine*. Ce demi-métal est devenu la base des remèdes les plus puissans qu'emploie la médecine. Son usage ne s'est introduit que très-difficilement. En 1516, il fut défendu par décret de médecine. Paumier de Caen, habile médecin et grand chimiste, qui voyait toute l'efficacité de son usage, fut dégradé en 1609, pour avoir osé s'en servir. Par quelle fatalité les génies qui ont arraché le bandeau de l'erreur, dévoilé des vérités, consacré leurs peines, leurs travaux au bien de l'humanité, ont-ils de tout tems été poursuivis, persécutés, tyrannisés par l'esprit de mensonge, d'ignorance et de superstition ! Les chimistes sont parvenus à maîtriser l'Antimoine, à en faire un vomitif, un purgatif ou un simple altérant. Le régule d'Antimoine est d'un grand usage dans les arts. Mêlé avec le cuivre, il rend les cloches plus sonores, rend l'étain plus dur et plus blanc. Mêlé en petite quantité avec le plomb, on l'emploie pour faire les caractères d'imprimerie. Comme il se fond facilement, il est propre pour la purification de l'or et de l'argent. L'eau régale le dissout très-bien. L'acide vitriolique a besoin de l'ébullition : rien ne le dissout mieux que l'acide nîtreux. Les acides muriatique et acéteux n'agissent qu'autant qu'il est en état de chaux. Les mines d'Allemont en Dauphiné fournissent de l'Antimoine natif, et celles de Chalanches dans la même province donnent de la chaux native de ce minéral. La

mine d'Antimoine minéralisé par le souffre est la plus commune et la plus abondante; elle est grise. On en distingue trois variétés; celle qui est striée, celle en plumes, et celle en masse solide.

Antinoüs. (Astron.) Voyez *Aigle.*

Antribe. Ce genre d'insectes tire son nom de ce qu'il ronge les fleurs, et paraît les hacher en morceaux.

Antropolites, ou *pétrifications humaines.* Elles sont rares. On confond quelquefois des parties osseuses d'animaux avec celles de l'homme. Il en est cependant dont les caractères ne sont pas suspects. On a rencontré dans des mines où l'on avait anciennement travaillé, des cadavres ensevelis par quelques accidents, et vitriolisés ou minéralisés. La dénomination d'*Antropoglyphites* paraîtrait leur convenir. Voyez *Pétrifications.*

Antropomorphites. C'est le nom qu'on donne à une espèce de fossile, très-connue en Angleterre, et remarquable par la figure humaine, qu'on croit reconnaître sur une de ses faces. Est-ce un crustacé pétrifié? est-ce un insecte du genre des cloportes, qui tantôt se trouve dans toute sa longueur, tantôt plié en deux, tantôt roulé sur lui-même?

Anubis. Ce dieu d'Egypte est représenté avec une tête de chien; d'une main il tient un sistre, de l'autre un caducée. On ignore quel est ce symbole. Les Romains, profonds dans leur politique, adoptèrent ce dieu comme tous ceux des peuples dont ils étaient vainqueurs. Il eut son temple à Rome. On lui offrait des sacrifices. Mais son culte ne dura pas longtems. Un jeune chevalier

chevalier était amoureux d'une dame romaine : instances, sermens, promesses, rien ne lui réussit. Pour venir à bout de ses desseins, il sut mettre les prêtres dans ses intérêts ; ceux-ci persuadèrent à la dame qu'elle avait plu au dieu Anubis, et l'invitèrent à se rendre à ses desirs. La dame, flattée de cette faveur, arrive dévotement au temple, y trouve dans l'obscurité mieux qu'un dieu à tête de chien. Le jeune homme ne put cacher son triomphe ; l'empereur Tibère en fut instruit ; le temple fut rasé, les prêtres crucifiés, jetés dans le Tibre. Dès ce moment le respect fut perdu pour ce dieu ; les grands de Rome, les empereurs, se métamorphosaient en *dieu Anubis* pour se divertir. L'avantage le plus heureux de ce déguisement fut qu'un sénateur romain, à sa faveur, échappa à la proscription des Triumvirs.

Aorte. Voyez au mot *Cœur* la méchanique étonnante de ce canal qui part du cœur, et porte le sang dans toutes les parties du corps.

Apar ou *Tatou à trois bandes*. Voyez *Tatou*.

Aperea. Ce petit animal qu'on voit au Brésil, est une espèce voisine de celle du lièvre ; ses oreilles sont courtes. Il habite sous terre comme le lapin, mais il ne se creuse point de terrier, profite d'un trou tout fait, se retire plus fréquemment dans les trous et les fentes des rochers. On l'y prend aisément. Sa chair est d'un bon fumet, et tout aussi agréable que celle du lapin. Il paraît que ces mêmes animaux sont connus sous le nom de *Cori* dans quelques endroits des Indes Occidentales ; on les y élève dans des garennes domestiques.

Apex. Ce bonnet des prêtres de Jupiter s'at-

tachait avec des cordons sous le menton ; si par hasard le bonnet se détachait pendant le sacrifice, le peuple superstitieux croyait la divinité offensée. Le prêtre était destitué du sacerdoce.

Aphie. Ce petit poisson de mer se pêche sur la côte de Gênes, où il est connu sous le nom de *Nonnata*. Les Aphies sont blanchâtres, on les voit se rassembler en très-grande quantité dans l'écume de la mer, et s'entrelacer fortement les uns aux autres ; on trouve aussi ce poisson dans la mer Baltique, sur les rivages, les côtes et dans les fleuves qui s'y jettent, ainsi que dans presque tous les ruisseaux de la Suède, de la Norvège et de la Sibérie.

Apis. Ce dieu célèbre des Egyptiens était un bœuf. Les marques caractéristiques de sa divinité étaient une tache blanche sur le front, un croissant blanc sur le flanc droit, une figure d'aigle sur le dos, sous la langue un nœud de la forme d'un escarbot, les poils de la queue doubles. Le corps de cet animal était le séjour qu'avait choisi l'ame de leur ancien roi Osyris, grand protecteur de l'agriculture. Les prêtres trouvaient l'art de présenter au peuple cette divinité, en imprimant secrétement ces marques à quelques jeunes bœufs. Avant d'amener à Memphis ce dieu supposé, on le nourrissait pendant quarante jours dans une des villes du Nil. Il n'était soigné, pansé, nourri, visité que par des femmes et des filles, qui se présentaient devant le divin taureau dans un déshabillé dont les prêtres auraient mieux senti tout le prix. Au bout de ce tems, on le conduisait dans une niche dorée, sur une barque. Il arrivait à Memphis, ce n'était que fête, joie, plaisir. On l'ame-

nait dans le temple d'Osyris ; là étaient deux superbes étables, dont l'une était soutenue par des statues colassales et de la plus belle architecture. Les prêtres ne faisaient voir le dieu que très-rarement. Si on le promenait dans la ville, les officiers écartaient la foule. Les enfans qui avaient le bonheur de respirer son haleine étaient doués du don de prophétie. Lorsqu'on consultait le bœuf Apis, on mettait la bouche sur son oreille, on se bouchait les siennes jusqu'au sortir du temple ; les premières paroles qu'on entendait alors, étaient la réponse de l'oracle. Cette divinité ne devait vivre qu'un certain tems. Les prêtres noyaient l'Apis dans le Nil avec un profond respect, l'embaumait ; on lui faisait des funérailles somptueuses. Le peuple en pleurs était en deuil, et ne le quittait que lorsqu'il plaisait aux prêtres de faire reparaître un nouveau dieu ; c'étaient des joies et des fêtes, comme si Osyris fût ressuscité. Cambise entre un jour dans la ville de Memphis ; on y célébrait l'apparition de l'Apis : il croit que le mauvais succès de son expédition en Ethiopie, donnait lieu à cette joie effrénée ; il s'élance sur le dieu, le perce d'un coup d'épée, fait fustiger les prêtres, et ordonne que l'on mette à mort tous ceux qui oseront célébrer la fête.

Apocyn, ou *herbe de la ouate*. Cette plante, originaire de Syrie, s'est très-bien naturalisée dans notre climat. Elle contient un lait âcre et corrosif. Pris intérieurement, c'est un vrai poison. Appliqué extérieurement, c'est un depilatoire. La graine de ce fruit est enveloppée d'un coton soyeux très-fin, très-blanc. Les habitans d'Egypte et d'Alexandrie en garnissent leurs

habits, et s'en forment des lits. On a essayé d'employer la ouate dans la fabrique des chapeaux. M. de la Rouvière, bonnetier de Paris, a trouvé moyen de faire filer cette ouate soyeuse, et de la faire entrer dans des molletons, flanelles et velours.

Apocyn gobe-mouche. Voyez *Gobe-mouche.*

APRON. Ce poisson que l'on trouve en France dans le Rhône, dans différens lacs et rivières de la Bavière, dans le Volga et le Jaïck, se plait dans les eaux claires, peut être facilement transporté au printems et en automne dans d'autres eaux, fraie en mars, et après ce tems se tient presque toujours dans les fonds où il vit d'insectes et de vers. Sa chair est saine et de bon goût.

ARA. C'est la plus grande et la plus belle espèce des perroquets du nouveau continent; elle est très-commune dans les climats situés entre les deux tropiques. L'œil assuré, la contenance ferme, la démarche grave, l'air fier et dédaigneux, cependant un naturel paisible, susceptible d'attachement, singulièrement jaloux des caresses exclusives de son maître, tels sont les caractères distinctifs de ces oiseaux. Habitans des bois dans les forêts humides, ils font leur principale nourriture des fruits du palmier latanier. Leur voix n'est qu'un cri qui semble articuler *Ara* d'un ton rauque, grosseyant et si fort qu'il offense l'oreille. Les Aras ainsi que tous les perroquets du nouveau monde, font leurs nids dans des trous de vieux arbres pourris qu'ils agrandissent avec leur bec. La femelle fait deux pontes par an, et chaque ponte est ordinairement de deux œufs, gros

comme des œufs de pigeon, et tachés comme ceux de perdrix, que le mâle et la femelle couvent alternativement. Ces oiseaux sont si peu défians qu'ils se laissent prendre au lacet et presque à la main du chasseur. On parvient à les apprivoiser, même à leur apprendre à parler, mais ils ne prononcent que d'une manière grossière et désagréable : quand ils sont apprivoisés ils ne cherchent pas à s'enfuir. L'Ara est sujet au mal caduc, que les sauvages guérissent en entamant l'extrémité de son doigt pour en faire couler une goutte de sang. Les Indiens se servent de leurs plumes pour en faire des bonnets de fêtes et de parure. Sa chair est la viande la plus commune à Cayenne ; on distingue quatre espèces qui diffèrent entre elles par leur grosseur et leurs couleurs.

Aracaris. M. de Buffon donne ce nom à une famille d'oiseaux plus petite et un peu moins difforme que les Toucans ; on les trouve au Brésil et à la Guyanne, dans les endroits humides et plantés de palmiers. Ils ont le caractère et les habitudes du *Toucan*. Voyez ce mot.

Arack. Les liqueurs fortes sont une boisson recherchée de presque toutes les nations, de celles sur-tout qui habitent les pays froids. Les Tartares font aigrir le lait de leurs jumens, et parviennent à en retirer une espèce d'eau-de-vie. Prise sobrement, elle les anime, les égaie. Son excès les enivre comme le vin. Voyez aussi *Anis de la Chine*.

Arada. Cet oiseau de Cayenne, qui a quelques rapports avec le fourmilier, se perche sur les arbres et ne descend à terre que pour y prendre les insectes et autres fourmis, vit

seul dans l'épaisseur des bois éloignés des habitations; ce qu'il a de remarquable est son brillant ramage; il répète souvent les sept notes de l'octave par lesquelles il prélude; il siffle ensuite différens airs modulés sur un grand nombre de tons et d'accens différens, toujours mélodieux, plus graves que ceux du rossignol et plus ressemblans aux sons d'une flûte douce; il a de plus que son chant une espèce de sifflet par lequel il imite parfaitement celui d'un homme qui en appelle un autre. Les voyageurs y sont souvent trompés. Si l'on suit le sifflet de l'oiseau, c'est un sûr moyen de s'égarer: à mesure qu'on s'approche, il s'éloigne peu à peu en sifflant de tems en tems.

Araignée. Il y en a de bien des espèces différentes, faciles à distinguer par la disposition de leurs yeux au nombre de huit. L'histoire de ces argus si hideux à la vue, est cependant très-curieuse. Chaque espèce d'Araignée emploie un art particulier dans la construction de ses filets; d'ailleurs elles ont toutes de jolis procédés d'industrie. L'accouplement varie aussi d'une manière singulière dans les diverses espèces. Comme ces insectes se dévorent les uns les autres, excepté dans le tems des amours, elles n'osent s'approcher qu'avec la plus grande circonspection. On peut les voir quelquefois sur une toile allonger les jambes, secouer un peu la toile, se tâtonner du bout du pied, saisis ensuite d'effroi, se laisser tomber le long de leurs fils avec précipitation, revenir quelques momens après se tâtonner de nouveau. Lorsque chacun d'eux est parvenu à être sûr du sexe auquel il a affaire, les tâtonnemens

deviennent plus fréquens, la confiance succède, le moment arrive des ébats amoureux. » On » ne peut, dit Lyonnet, qu'admirer l'attention » qu'elles ont à ne pas se livrer trop aveuglé- » ment à une passion ou à une démarche im- » prudente qui pourrait leur devenir fatale. » C'est un avis qu'elle donne aux lecteurs. « Lister et Lyonnet, deux bons observateurs, disent que l'extrémité de ces bras ou serres dont se sert l'Araignée pour tenir sa proie, s'ouvre tout d'un coup comme par ressort, qu'il en sort un corps blanc que le mâle porte sous le ventre de la femelle, pour satisfaire au vœu de la nature. Dans l'Araignée aquatique, la partie masculine est située à la partie postérieure du mâle. Elle est courbée et comme à ressort; celle de la femelle est distincte. La nature parvient à son but par mille moyens variés. Quelques Araignées ont fourni de belles soies. Le fluide dont elles font leur toile devient solide par le seul contact de l'air. Cette toile est indissoluble dans l'eau, les huiles et l'esprit-de-vin. Voyez *Araignée* des jardins.

Araignée d'appartemens. On observe dans cet insecte bien des caractères qui lui sont communs avec beaucoup d'autres espèces d'Araignées. A l'extrémité des pattes de l'Araignée entre les ongles, est une espèce d'éponge pleine d'une humeur visqueuse. C'est par ce moyen qu'elle peut, ainsi que les mouches, grimper le long d'une glace ou de tout autre corps poli. Lorsque l'insecte vieillit, cette humeur se dessèche. Il paraît qu'elle est de même nature que celle qui forme la soie, car cette dernière aussi tarit dans les vieilles Araignées. Celles-ci ne

pouvant plus tendre de filets pour attraper leur proie, périssent de misère ou sont dévorées par les autres. Le fil que fait l'Araignée pour tendre ses filets, présente les merveilles de la divisibilité des corps jusqu'à l'infiniment petit. A la partie postérieure de l'Araignée autour de l'anus, sont situés six mamelons musculeux. Chacun d'eux est composé de mille petites filières insensibles; c'est delà que sort la matière gluante qui se dessèche en sortant, et forme ces fils dont l'Araignée compose sa toile. Ce fil, si délié à l'œil, est donc composé de six mille fils chacun d'une petitesse infinie. L'Araignée établit sa toile en faisant, en quelque sorte, la chaîne et la trame. Ses fils, au lieu d'être entrelassés comme ceux de nos toiles, se collent simplement l'un contre l'autre, dans le moment où l'Araignée les file. Elle se met en embuscade derrière ses filets. L'orsqu'une mouche vient s'y prendre, elle accourt, la lie, la garotte dans des chaînes de fils, la suce toute vivante et rejette le cadavre desséché. On attribue à l'Araignée ce qu'on dit de la Vrillette. Un observateur sans nier l'histoire de la Vrillette, dit avoir enfermé des Araignées dans des boêtes dont le couvercle était vitré, et les avoir non-seulement entendu, mais vu même frapper leurs coups sur les côtés intérieurs de la boête; en frappant avec une clef sur du bois, à l'unisson de ces animaux, ils répondaient pendant des demi-heures entières.

Araignée d'Amérique. Ces grosses Araignées sont de la plus grande utilité. On se donne bien de garde de les tuer. Elles font la chasse aux *Ravets*, ces insectes qui dévorent les meu-

bles et hardes, et répandent une odeur désagréable. Ils se prennent dans leurs toiles, où elles se précipitent dessus, les éventrent et les sucent.

Araignée des Antilles. Voyez PHALANGE.

Araignée aquatique. Cette espèce d'Araignée ne se trouve que très-rarement aux environs de Paris, mais très-fréquemment en Champagne, dans les marais et étangs. Elle est, en quelque sorte, amphibie, car elle vit dans l'eau et sur terre. Elle vient quelquefois y chercher sa proie. Cette Araignée nage très-bien, sur le ventre, sur le dos, plonge de toute manière. Elle est facile à reconnaître par son éclat. Dans l'eau, son ventre paraît couvert d'un vernis argentin; c'est une lame d'air appliquée sur le ventre au moyen de parties huileuses qui transpirent de son corps, et empêchent le contact immédiat de l'eau. Cet air devient pour l'Araignée la matière du logement qu'elle va se construire. Elle attache sous les eaux quelques fils de soie à un brin d'herbe, remonte à la surface, élève la partie postérieure de son corps dans l'air, rentre dans l'eau avec rapidité. Son ventre se trouve enduit d'une bulle d'air qu'elle a l'art de faire rester sous les eaux, en la plaçant sous ses fils de soie. Elle remonte de nouveau, descend de nouvel air par le même procédé, et continue ainsi jusqu'à ce qu'elle se soit construit un domicile assez grand. Elle entre et sort à volonté dans cette bulle, qui se referme toujours quand elle entre ou qu'elle sort, au moyen de l'air, dont la partie postérieure de son corps est toujours enduit. Pour donner de la solidité à cette bulle fragile, elle la recouvre en dehors de fils de soie filés à petits

points. Le mâle construit de son côté un semblable appartement ; lorsque l'amour l'invite, il perce les murs de l'appartement de la femelle. En y entrant, les deux bulles d'air se joignent et ne font plus qu'une seule chambre nuptiale. La femelle est quelquefois un jour entier couchée sur le dos, sans mouvement et comme morte en attendant le mâle. Aussi-tôt qu'il est entré, qu'il s'est glissé sur son ventre, elle semble ressusciter, se relève, court après le mâle, qui se sauve à toutes jambes. La femelle prend soin de sa famille. Lorsqu'elle accroît, elle construit de nouveaux appartemens.

Araignée des caves. Ces espèces sont armées de vigoureuses pinces. Elles serrent quelquefois; mais leur morsure n'est point dangereuse dans ce pays-ci. Leur adresse est de creuser un trou dans le sable, de le tapisser avec de la soie pour l'empêcher de s'ébouler. L'insecte en embuscade y saisit le moment où il apperçoit sa proie, même à la distance d'un ou deux pieds, s'élance dessus avec rapidité. Les toiles d'Araignée sont excellentes pour les coupures. C'est un vulnéraire astringent. Elles doivent cette propriété à l'huile et à l'alkali volatile qu'elles contiennent. Ce que l'on raconte de l'inimitié de l'Araignée et du crapaud est fabuleux. On peut placer une Araignée sur un crapaud, et ils ne se battront pas.

Araignée des jardins. Il est plus difficile aux Araignées de jardin de faire leur toile qu'aux Araignées domestiques. Travaillant pour ainsi dire en l'air, ce n'est qu'avec des précautions et beaucoup d'industrie qu'elles peuvent l'attacher à des points fixes. Elles choisissent un

tems calme, se posent dans un lieu avancé, se tiennent sur six pattes seulement, tirent peu à peu de leur filière avec les deux pattes de derrière, un fil de la longueur de deux ou trois aunes, qu'elles abandonnent au gré de l'air plus ou moins agité; dès que ce fil touche à quelque chose il s'y colle, l'Araignée le tire de tems en tems pour savoir s'il est fixé; lorsqu'elle sent qu'il résiste, elle le double, le triple, le quadruple en le parcourant, s'arrête à-peu-près au milieu, recommence à tirer de sa filière comme la première fois un nouveau fil qu'elle abandonne également au hasard, et lorsqu'il est fixé, le parcourt pour le rendre plus fort. Elle continue ainsi de jeter d'autres fils pour multiplier les points d'appuis, ensuite elle tend ses fils en circonférence; c'est dans le centre que vivante pour ainsi dire dans chacun de ses fils, elle attend sa proie; avertie par le plus léger mouvement, elle s'élance dessus, l'enchaîne et la suce; si sa toile est brisée par ces efforts, elle la rétablit. Elle a cependant pour ennemie la guêpe et quelques espèces de mouches Ichneumones. Ces Araignées ne sont point venimeuses. Elles sont à l'épreuve de l'esprit-de-vin, de l'eau-forte, de l'huile de vitriol; mais l'huile de thérébentine les tue dans un instant. On peut s'en servir pour détruire les nichées, où il s'en trouve quelquefois une centaine. On a vu une demoiselle qui cherchait avidement toutes celles qu'elle pouvait trouver, et les croquait. La fameuse Anne de Schierman en était très-friande. Elle s'excusait de ce goût singulier en plaisantant : « *Elle était née*, disait-elle, *sous le signe du Scorpion.* » Nous mangeons tous

les jours des fruits où il peut se rencontrer de petites Araignées, sans en éprouver la moindre incommodité. Ces Araignées enveloppent leurs œufs dans une boule de soie qu'elles portent toujours avec elles. C'est avec cette soie que M. Bon était parvenu, en Languedoc, à faire fabriquer une paire de bas de soie et de mitaine d'une belle couleur grise naturelle. Ces ouvrages étaient presque aussi beaux et aussi forts que ceux faits avec la soie ordinaire. Cette découverte présentait un objet d'utilité qui méritait d'être suivie. M. de Réaumur expérimenta et reconnut que les seules Araignées de jardins peuvent fournir une soie assez forte; celle de leur toile est trop délicate. Il faudrait quatre-vingt-dix fils pour faire un fil égal en force à celui que file le ver à soie, et dix-huit mille pour faire un fil à coudre. Le fil le plus fort est celui dans lequel elles enveloppent leurs œufs. Ces fils sont cependant encore cinq fois plus fins que ceux des vers à soie. Pour obtenir une livre de *soie d'Araignée*, il aurait fallu vingt-huit mille coques. Comme il n'y a que les femelles qui filent les coques, il aurait fallu élever un bien plus grand nombre d'Araignées. La plus grande difficulté de ce projet est le caractère carnacier des Araignées, qui se dévorent les unes les autres. On avait trouvé leur nourriture dans la substance molle des plumes nouvelles. Il ne reste plus d'espérance d'obtenir de la soie de nos Araignées avec avantage; la seule ressource serait dans les Araignées étrangères, qui filent une grande quantité de soie forte, et qui pourraient se naturaliser sous notre climat, comme les *vers à*

soie. Si la soie des Araignées eût été bonne, on aurait eu des étoffes de plusieurs couleurs naturelles, tel que le gris, le blanc, le bleu céleste, la couleur de caffé; les vers à soie ne nous donnent que l'aurore et le blanc.

Araignée de la Louysiane. On dit qu'il y a de ces espèces d'Araignées qui parviennent jusqu'à la grosseur d'un œuf de pigeon. Elles filent de grandes toiles d'une soie torse, très-forte, d'un jaune doré. Ces toiles sont de la grandeur d'un cul de tonneau: il s'y prend, dit-on, de petits oiseaux. Elles enveloppent leurs œufs dans un vase d'une belle soie, dont on pourrait faire des étoffes.

Araignée maçonne. Cette espèce d'Araignée se trouve sur les chemins aux environs de Montpellier, et sur les berges de la petite rivière de Lez. Elle présente une industrie qui lui est particulière et intéressante. Elle choisit un terrain en pente d'un sable léger. C'est-là qu'elle se creuse, à l'aide de ses pinces, un terrier d'un pied et plus de profondeur. Elle le tapisse intérieurement. Les fils empêchent la terre de s'ébouler, lui donnent la facilité de grimper aisément, et l'avertissent des petits mouvemens qui se font à l'entrée de son terrier. L'ouverture est fermée avec une petite porte de terre liée avec des fils, exactement ronde, battant sur la rainure de l'entrée du terrier. Des fils forts placés au lieu le plus élevé, font l'effet d'une penture qui soutient la porte; elle retombe par son propre poids d'autant mieux, que l'insecte construit toujours son terrier dans un lieu en pente. M. l'abbé des Sauvages, qui a fait cette découverte, souleva la porte avec

baies de cet arbrisseau que se tire la cire végétale. A la Louysiane, vers la fin de l'automne, quand les baies sont mures, on se transporte avec sa famille dans quelque isle, ou sur quelque banc proche la mer où les Ciriers croissent en abondance; on y construit une cabane pour y passer trois ou quatre semaines; des enfans cueillent les baies. On en jette une certaine quantité dans des chaudières; on verse de l'eau jusqu'à la hauteur d'un demi-pied au-dessus des graines. On fait bouillir le tout en remuant et froissant de tems en tems les graines contre les parois des chaudières, afin que la cire se détache plus facilement; peu de tems après, on la voit surnager en forme de graisse qu'on ramasse avec la même cuillère, et on la coule à travers une grosse toile pour la séparer des impuretés qui y sont mêlées. Quand il ne se détache plus de cire, on retire les graines avec un écumoire pour en remettre de nouvelles dans la même eau, en observant de la renouveller entièrement à la seconde et troisième fois, et même d'en ajouter de toute bouillante à mesure qu'elle se consomme, pour ne pas retarder l'opération. Quand on a recueilli de cette manière une certaine quantité de cire, on la met égoutter sur un linge pour en séparer l'eau: on la fait sécher et fondre pour la couler une deuxième fois, afin de l'avoir très-pure, et on en forme des pains. Un arbrisseau bien fertile peut fournir jusqu'à sept livres de graines. Quatre livres de graines donnent environ une livre de cire. Celle qui se détache la première est ordinairement jaune; mais dans les dernières ebullitions elle prend toujours une couleur verte,

par

par la teinture que lui donne la pellicule dont le noyau est recouvert. Les bougies de cire végétale parfument les appartemens où elles brûlent ; leur lumière est vive et claire, surtout si l'on y ajoute un peu de suif, ainsi que cela se pratique en Amérique. On prétend que l'eau dans laquelle on a fait fondre cette cire, a la propriété de donner au suif fondu, une consistance approchante de celle de la bougie. La décoction des feuilles, des fleurs et des fruits du Cirier, mêlée avec de la couperose, produit une bonne encre. On en fait encore usage en pharmacie.

Arbre du diable. Cet arbre croit en Amérique. Son fruit est élastique dans sa maturité. Desséché par l'ardeur du soleil, il se fend avec éclat, et lance au loin ses graines ; c'est à ce jeu de la nature que l'arbre doit son nom. Dans le tems du développement des graines, il produit l'effet d'une petite artillerie dont le bruit se succède rapidement, s'entend de fort loin et arrête les pas du voyageur étonné. Ces fruits, transportés avant leur maturité dans un endroit sec ou exposés sur une cheminée à la douce impression de la chaleur, s'y dessèchent et présentent le même phénomène.

Arbre de Diane. Cette jolie végétation est ainsi nommée, parce qu'on la fait avec l'argent, auquel les alchymistes ont donné le nom de *Diane.* On fait dissoudre une once d'argent bien fin dans une suffisante quantité d'esprit de nitre très-pur ; on remet sur cette dissolution vingt onces d'eau distillée ; on la met dans un bocal, on y ajoute deux onces de mercure, et on laisse le tout en repos. Pendant l'espace de quarante

jours, il se forme à la surface du mercure, cette espèce d'arbre d'argent, avec des branches imitant beaucoup une végétation naturelle par ses ramifications. Ce phénomène curieux et amusant, est fondé sur les lois de la nature. L'acide nitreux a plus de tendance à s'unir avec le mercure; il abandonne l'argent, ce métal se dépose à la surface du mercure, à mesure que l'acide l'abandonne; l'attraction qui tend à unir les parties intégrantes du même corps, est cause que toutes les particules d'argent se déposent les unes sur les autres, au lieu d'aller se précipiter dans d'autres endroits du vase.

Arbre à enivrer le poisson. Il croît aux Antilles. Pour prendre le poisson facilement, on l'enivre avec l'écorce de cet arbre, on la pile, on la met dans un sac que l'on suspend dans l'eau, qui se charge de ses particules; le poisson qui aspire l'eau continuellement, devient ivre, nage sur le côté, bondit, perd sa force, et on le saisit sans peine. La plante connue à Cayenne sous le nom de *Conani*, a la même propriété.

Arbre de Judée, ou *Gaînier*. Voyez ce mot.

Arbre de Milan, ou *Pain de singe*. Voyez *Baobab*.

Arbre du papier, ou *Guajaraba*. Voyez ce mot.

Arbre du pain. Il croît dans l'isle de Tinian. Son fruit, nommé par les Indiens *Rima*, long de sept à huit pouces, presque ovale, n'étant pas encore entièrement mûr, a le goût du *cul d'artichaut*. Les gens de l'équipage de l'amiral Anson, attaqués du scorbut, descendirent dans cette isle fortunée, y mangèrent de ce fruit,

qu'ils préférèrent au pain pendant le séjour qu'ils y firent. Cet aliment fut pour eux une excellente nourriture, et les guérit du scorbut. Ils nommèrent l'arbre qui le porte, l'*Arbre du pain.* Son fruit, entièrement mûr, a une odeur agréable, un goût approchant de la pêche. On prétend qu'alors il cause la dyssenterie.

Arbre aux pois. Il est regardé par quelques naturalistes comme une espèce d'*Acacia*, croît très-promptement à la hauteur du *Bouleau*, se trouve en Sibérie et dans l'Asie septentrionale, ne craint point les froids les plus rigoureux, ne se plaît ni dans les terres sablonneuses, ni dans l'argile, ni dans le terreau, ni près des eaux dormantes, mais dans la terre de marais, lorsqu'elle est saignée, et multiplie aisément de graine et de bouture. Ses fleurs de couleur d'or, font un effet très-agréable. Ses feuilles, du plus beau verd, sont un excellent fourrage pour les bestiaux. On en retire, par certaines préparations, une couleur bleue presqu'égale à celle de l'*Indigo*. On fait d'excellentes cordes avec son écorce. Son bois dur et de belle couleur jaune, est propre à faire de jolis ouvrages. Ses racines fraîches ont une saveur approchante de celle de la réglisse. Ses graines, renfermées dans des gousses, se mangent comme les pois; ils sont même plus nourrissans que les nôtres, plus oléagineux et plus faciles à digérer: réduits en farine, on en fait des gâteaux. On peut en tirer de l'huile. On en élève à Trianon une espèce très-jolie à fleurs pourprées. Que d'avantages divers produirait la multiplication d'un Arbre aussi précieux!

Arbre puant. Il croît à la hauteur du chêne

au cap de Bonne-Espérance. Son bois est d'un grain très-fin, nuancé; son odeur infecte ceux qui le travaillent, mais elle se dissipe avec le tems. Voyez *Bois puant*.

Arbre aux savonnettes. Voyez *Savonnier*.

Arbre à suif. Il croît à la Chine, à la Guyane, à la hauteur d'un grand cerisier. On retire, par expression de son fruit, une substance oléagineuse de consistance de suif fondu; et mêlée avec de l'huile, on en fait des chandelles. Pour leur donner plus de solidité, on les trempe dans la cire tirée de l'*Arbre de cire*. Voyez ce mot.

Arbre triste. Il est ainsi nommé, parce que ses fleurs, douées des qualités brillantes de la couleur et d'une odeur délicieuse, fuient l'éclat agréable de la lumière; elles ne s'épanouissent que pendant l'obscurité de la nuit; leur calice est rougeâtre. On les emploie pour donner aux alimens une couleur rouge et une odeur agréable. On appelle ces fleurs à Pondichéry, *fleurs de safran*. Il croît aux Indes, à Goa, à Malabar, à Sumatra. Les Indiens en élèvent beaucoup autour de leur maison.

Arbre aux tulipes. Voyez *Tulipier*.

Arbre du vernis de la Chine. Ceux qui croissent sur les montagnes donnent le plus beau; ceux qui viennent dans les plaines et lieux inondés en fournissent une plus grande quantité, mais inférieur en qualité. Ce vernis est si corrosif, ainsi que sa vapeur, qu'il occasionne des clous ou pustules sur la peau. On le recueille avec les plus grandes précautions. Les ouvriers, avant de travailler, se frottent le visage et les mains avec une panne de porc trempée dans de l'huile, se garnissent le visage d'un masque,

mettent des gans, des bottines et un plastron de peau devant l'estomac. Ils vont faire des incisions aux arbres, appliquent dessous des coquilles de moule, le vernis découle comme de la poix, ils viennent le recueillir au bout de deux ou trois heures, et le versent dans de petits sceaux de *bois de Bambou*. Il est d'abord de couleur rousse, et devient ensuite d'un beau noir. Avant de l'employer, on ajoute sur une *livre* de vernis six gros de fiel de porc et quatre gros de vitriol romain. L'application de ce vernis requiert beaucoup d'adresse et d'habileté. On met d'abord sur les ouvrages faits d'un bois très-léger, qui croît dans ce pays, une couche de craie avec de l'eau gommée. On applique la première couche de vernis. Lorsqu'elle est sèche, on la polit avec un bâton composé d'une brique très-fine trempée dans une préparation de sang de cochon et d'eau de chaux; on applique ensuite plusieurs autres couches avec les mêmes précautions.

Arbre de vie, ou *Tuya*. Il y en a plusieurs espèces, dont les uns croissent à la Chine, les autres au Canada. Ils restent toujours verds, d'où leur est venu le nom fastueux d'*Arbre de vie*. Ils croissent assez bien ici, sont propres à être mis dans les bosquets d'hiver. Il transpire de leurs branches une résine jaune transparente d'une odeur de *Galipot* brulée.

Arc. Ces armes offensives sont de corne, de bois ou de toute autre matière élastique. Leur usage est très-ancien et a été presque universel chez les peuples de l'un et l'autre continent, jusqu'à la découverte d'autres armes plus redoutables. Certains peuples sauvages de l'Amé-

rique, les montagnards d'Ecosse, et quelques corps de troupes des Russes et des Turcs se servent encore de l'Arc. C'est de l'usage que l'on faisait autrefois de cette arme que se sont établies ces compagnies bourgeoises de l'arbalète, qu'on voit encore dans quelques villes de province.

Arc-en-ciel. Ce brillant météore est l'effet de la décomposition des rayons de la lumière, qui plus ou moins refrangibles, sont inégalement réfractés en traversant les gouttes de pluie. L'Arc en ciel n'est visible que lorsque le soleil n'est élevé que de 42 degrés; s'il est élevé de plus de 42 degrés, mais moins de 54, on peut voir jusqu'à deux, trois et même quatre Arcs-en-ciel à la fois, le deuxième plus faible que le premier, le troisième plus faible que le deuxième, le quatrième plus faible que le troisième. Le premier Arc-en-ciel, présente ses couleurs dans l'ordre suivant, à compter du dedans en dehors: *violet, indigo, bleu, verd, jaune, orangé, rouge.* Lorsqu'il paraît deux Arcs-en-ciel, les couleurs du plus grand et du plus élevé, moins vives que celles du précédent, sont dans un ordre précisément inverse: *rouge, orangé, jaune, verd, bleu, indigo, violet.* Un troisième Arc-en-ciel est fort rare, et les couleurs très-affaiblies rangées dans le même ordre que le premier. Il n'est visible que lorsque l'air est entiérement noir par-devant et fort clair par derrière. L'Arc-en-ciel est toujours de la même largeur, ne présente jamais qu'un demi cercle ou une portion de cercle, change de situation à mesure que l'œil du spectateur en change, nous paraît ordinairement rond, quelquefois irrégulier lorsque

la pluie est plus près de nous, quelquefois incliné si le vent chasse la pluie, et quelquefois renversé quand les rayons du soleil, élevé de 41 degrés 46 secondes, tombent sur la surface de quelque lac spacieux, au milieu duquel nous sommes placés, ce qui produit le même effet que si la lumière venait de bas en haut se réfracter dans les gouttes de pluie. Ces sortes d'Arcs-en-ciel doivent être fréquens sur la mer. Enfin, l'Arc-en-ciel nous paraît interrompu ou lorsqu'un nuage intercepte ses rayons, ou lorsqu'il ne pleut pas à l'endroit où devrait paraître la portion supérieure de l'Arc-en-ciel.

Les Arcs-en-ciel lunaires ne peuvent être bien reconnus qu'à la pleine lune; ils ne diffèrent des Arcs-en-ciel solaires qu'en ce qu'ils sont infiniment plus rares, et que les couleurs en sont beaucoup moins vives et même presque blanches.

Ce que quelques physiciens, tel que Mariotte, appellent *Arc-en-ciel blanc*, *Arç-en-ciel sans couleur*, se forme au lever du soleil dans les brouillards. Muschenbrock a imaginé une machine par le moyen de laquelle on les représente tous aisément, et d'une manière fort claire; on en voit la figure dans le volume de supplément des planches de l'Encyclopédie, art. Physique.

Arcanson. Voyez *Colophane*.

Arcturus. (Astron.) Voyez *Bouvier*.

Ardoise. Cette substance est de nature argileuse; avant sa formation, elle a été dans un état de fluidité et de molesse; car on y trouve des empreintes de poissons, de plantes. Il y a des Ardoises de diverses couleurs. La bleue est la meilleure. L'Ardoise est disposée par bancs dans la carrière. Cette pierre se divise aisément

par lames, que l'on emploie pour couvrir. Il y a, pour ainsi dire, un point de maturité à saisir dans l'ouverture des carrières d'Ardoise. Trop molle ou trop dure, on ne peut la diviser en lames. A mesure que l'on creuse dans une carrière d'Ardoise, elle se trouve plus dure, plus compacte et d'un moins bon usage. Lorsqu'on fait la découverte d'une de ces carrières, si les premiers bancs sont durs, il n'y a plus d'espérance : car ceux de dessous ne pourront être d'aucun usage; si au contraire les premiers bancs sont mols, il y a lieu de croire qu'on trouvera quelques bancs un peu plus durs en dessous. La pierre dure d'Ardoise peut servir à bâtir; mais ces bâtimens ont un aspect triste. L'Ardoise dure est susceptible de poli, on en fait des tables. Il y a des carrières d'Ardoise à Angers, dans la province d'Anjou, en Auvergne, en Angleterre; ces carrières sont quelquefois à une grande profondeur. Dans l'exploitation l'on est incommodé des eaux que l'on rejette dehors à l'aide de machines mues par des chevaux. Les Ardoises de bonne qualité sont d'un œil bleuâtre, rudes au toucher, et ne s'imbibent point d'eau facilement. Les mauvaises ont les qualités contraires. L'essai propre à reconnaître la bonne Ardoise est facile. On place verticalement un morceau d'Ardoise dans un verre d'eau; si l'Ardoise est de bonne qualité, l'eau ne s'élèvera pas au-dessus de son niveau de plus de six lignes, et quelquefois point du tout; si elle est mauvaise, elle s'imbibe d'eau jusqu'à sa partie la plus élevée. L'Ardoise mise à un très-grand feu donne d'abord une fritte bouillonnée, puis un verd brun très-dur. L'Ar-

doise est mise dans la classe des *Schistes*. Voyez ce mot.

Arec, ou *Areca*. C'est le fruit d'une espèce de palmier qui croît à Malabar, à Surate, à Pégu et sur les autres côtes des Indes. Ce fruit mangé encore verd, cause une espèce d'ivresse. Elle se dissipe aisément en buvant de l'eau fraîche, dans laquelle on a fait dissoudre un peu de sel. C'est avec l'Arec qu'on prépare le *Cachou*. Voyez cet mot.

Argali. Mouton sauvage que l'on trouve en Sibérie. Voyez *Mouflon*. Il est extrêment vif, porte ses oreilles très-droites, a du poil au lieu de laine, vit d'herbe, s'accouple au printems et en automne, met bas un ou deux petits et mue deux fois par an, vers le printems et vers la fin de juillet. Ses cornes sont énormes; il y en a qui pèsent jusqu'à trente-deux livres.

Argent. Ce métal se trouve, ou vierge, c'est-à-dire pur, ou mêlé avec un peu d'or, ou minéralisé avec le souffre, l'arsenic et d'autres substances métalliques. Les mines d'Argent sont des plus variées pour la forme, la couleur : l'Argent vierge est en filets, en cheveux, en feuillets, en dendrites, en grains, en mamelons, en rameaux, en végétation. La matrice est ordinairement du spath ou du quartz. Les mines sont d'autant plus riches, qu'il se trouve une plus grande quantité de métal épars dans une certaine quantité de pierres. Les mines les plus riches sont la mine d'Argent *vitrée*, *la cornée et la mine d'Argent rouge. La mine d'Argent vitrée* paraît sous diverses formes, crystallisée en grains, feuilletée, octaedre, et elle approche beaucoup du plomb pour la mollesse et la fusi-

bilité ; cette mine est très-pesante. Elle est minéralisée par le soufre et contient les trois quarts de son poids d'Argent. Elle est flexible ; un peu malléable, se laisse facilement couper au couteau, se fond très-facilement et au moment qu'elle rougit. Si on l'expose à une chaleur douce pas assez forte pour la faire fondre, le souffre s'évapore peu à peu, il ne reste plus que l'Argent vierge en végétation ou en filet. Comme on peut imiter la mine d'Argent vitrée en combinant adroitement le soufre avec l'Argent, il est bon de se méfier de cette petite supercherie.
La mine d'Argent cornée ressemble, par sa transparence, à de la corne ; elle est très-fusible, minéralisée par les acides marin et vitriolique, contient les deux tiers de son poids d'Argent. Peu malléable, on la coupe au couteau : en crystaux, elle prend la figure parfaitement cubique. Il y en a de blanche, de verte, de brune, de jaune, de perlée, de pourpre. La noire est cassante et peut-être mise en poudre.
La mine d'Argent rouge varie aussi pour sa forme, l'intensité de sa couleur : on la prendrait quelquefois à l'œil pour une mine de grenats ; elle est très-pesante, fusible, minéralisée par le soufre et l'arsenic ; celui-ci y domine ; elle contient quelquefois un peu de fer ; elle est pesante, brillante, opaque en masse, demi transparente en crystallisation, et très-friable. En la chauffant par degrés et avec précaution, l'arsenic et le souffre se dégagent, se volarilisent et laissent l'argent à nud sous forme de végétation capillaire. Exposée subitement au feu elle decrepite, laisse échapper des vapeurs arsenicales avec odeur d'ail et fond avant que de rougir.

On donne improprement le nom de *mine d'Argent* à plusieurs autres minéraux qui contiennent réellement une plus grande quantité d'autres métaux que d'Argent. Dans ce cas sont la *mine d'Argent blanche*, qui n'est qu'une mine de plomb riche en Argent ; la *mine d'Argent grise*, qui n'est qu'une mine de cuivre tenant Argent. On trouve des mines d'Argent dans les quatre parties du monde. Plusieurs rivières et fleuves en roulent des paillettes. Jusqu'à présent, c'est dans les contrées d'Amérique, au Potosi, qu'on a trouvé le plus de richesse en Argent et en or. On a découvert, dit-on, en 1753, dans la montagne de Stirie, province d'Allemagne, une mine d'Argent plus riche que toutes celles qui ont été exploitées jusqu'à présent dans les autres parties du monde. Dans l'exploitation de ces mines aux entrailles de la terre, ce n'est que peines, fatigues, danger. On ne peut songer, sans frémir, à combien d'hommes il en coute la vie, soit par les vapeurs souterreines, par les éboulemens et autres accidens. Les paroisses du Potosi sont obligées de fournir, tous les ans, un certain nombre d'hommes pour le travail des mines. On les voit partir, la tristesse peinte sur le visage; ils descendent eux et leur famille dans ces vastes abymes. Au bout d'un an on leur permet de revenir à la surface de la terre. Presque tous sont alors perclus de leurs membres; sans l'infusion de l'herbe du Paraguay et du tabac que mâchent les mineurs, ils périraient tous, et on serait obligé d'abandonner les mines. A ce spectacle qui fait frémir l'humanité, en succède un autre pour un naturaliste curieux, dans les mines de Salsébery en Suède. Trois

larges bouches y servent d'entrée. On y descend une jambe dans un petit tonneau et l'autre dehors, ayant pour compagnon un mineur noir comme un lucifer. Il tient une torche à la main et entonne tristement une chanson lugubre. Une machine que fait mouvoir un courant d'eau, descend ainsi le tonneau suspendu à un cable. Parvenu au milieu de la descente, on éprouve un froid très-considérable, on entend des torrens couler de toutes parts. Après une demi-heure on arrive au fond du gouffre, l'effroi cesse, on entre dans un grand sallon étincelant d'Argent, ainsi que les colonnes qui le soutiennent. A ce salon aboutissent plusieurs galeries; les lumières dont se servent les mineurs se répètent de toutes parts; on y voit des gens de toutes les nations, les uns brisent des pierres, d'autres les roulent, d'autres tirent des charriots. Il y a des chevaux, des cabarets; c'est une ville souterraine. Un moulin mis en mouvement par un courant d'air élève les eaux, qui incommoderaient les mineurs. On retire l'argent du minéral par plusieurs procédés. Ce métal précieux est inaltérable à l'air et au feu; une masse d'Argent laissée pendant deux mois au feu le plus ardent, ne diminue que d'environ un 12e. Il est plus ductile et plus malléable que tout autre métal, excepté l'or. On en fait divers ustensiles. Réduit en feuille, on s'en sert pour argenter. Mis en trait, en lame, en fil, on en fait des galons. On donne quelquefois à des galons d'Argent la couleur d'or, en les exposant à la fumée. Cette fraude est punie de confiscation et d'amende. L'Argent dissous par l'acide nitreux et crystallisé, est la *pierre infernale* dont on fait

usage pour corroder les chairs. La dissolution d'Argent noircit les cheveux, mais son usage est suivi des accidens les plus fâcheux. L'Argent le plus pur se nomme au titre d'Argent à douze deniers. Lorsqu'il y a une 12e partie d'alliage, il est à onze deniers; c'est le titre de nos écus. On allie le cuivre à l'Argent pour lui donner de la consistance, sans cela il serait trop mol.

Argentine. On donne quelquefois ce nom à une espèce d'*Opale* à fond blanc marqué de petits points couleur d'argent. Voyez *Opale*.

Argille. C'est une substance onctueuse, douce au toucher, qui happe la langue, se délaye dans l'eau, y reste flotante, (ce qui la distingue des autres terres qui se précipitent), forme une pâte avec l'eau, prend de la retraite en séchant, et acquiert par l'action du feu assez de dureté pour faire feu avec l'acier. En chimie l'on définit l'argille une terre vitrifiable de la nature du sable, prodigieusement divisée et unie à de l'acide sulfurique avec excès considérable de talc. Les Argilles contiennent presque toutes un sable très-fin de même nature et non combiné. Il y a des variétés très-nombreuses dues ou à la couleur ou à la proportion de l'acide sulfurique; à Montreau-sur-Yonne, on en trouve une entièrement noire (elle doit cette couleur à des matières phlogistiques végétales et animales; dans les environs de Reims, une verte qui contient du cuivre. Il y en a d'autres qui sont rouges, jaunes, bleues, grises, blanches et mêlées; ces différentes couleurs sont dues à des matières végétales, animales et métalliques qui y sont contenues dans un état de division considérable. Presque toutes les argilles colorées

contiennent des pyrites qui altèrent leur pureté, on les en sépare quand on veut faire de la bonne poterie ; ces Argilles blanchissent bientôt au feu et reprennent ensuite d'autres couleurs, elles contiennent beaucoup plus d'acide sulfurique que les blanches ; celles-ci sont presque dépourvues de liant. Les Argilles contenant des matières métalliques entrent facilement en fusion, celles qui sont exemptes de ces défauts sont préférées pour la fabrication de la porcelaine : en un mot, l'Argille est une vraie matière saline, mais elle en a les propriétés dans un degré moins éminent que les autres sels à base terreuse, à cause de son excès de terre ; elle est même la seule qui ait la propriété d'admettre dans sa composition, toutes sortes de doses de sa terre sans que celle de l'acide varie. Les Argilles portent divers noms suivant leurs usages, tels que ceux de *terre à foulon*, *terre à dégraisser*, *terre à brique*, *terre à four*, *terre à tuile*, *terre à potiers*, *terre à pipe*, *terre à porcelaine*. Pour la porcelaine on emploie l'Argille la plus blanche, que l'on nettoie de tous corps étrangers par le lavage ; par la cuisson elle passe à un état de demi-vitrification, de demi-transparence, fait feu avec l'acier. C'est la *Porcelaine* ; voyez ce mot. Dans le Nortland et la Dalécarlie il y a des terreins d'Argille rougeâtre mélangée d'une terre qui absorbe l'eau. Ces terres se délaient par les pluies, la surface se dessèche, forme un sol qui paraît solide ; le voyageur imprudent est quelquefois englouti sous cette terre perfide. On prétend que les maisons bâties sur ce sol qui se gonfle par l'humidité, haussent en automne d'un pied et demi, et que dans l'été elles redes-

cendent à leur première place. Les terres argilleuses sont trop compactes pour la végétation. De fréquens labours cependant les divisent, et plus puissamment une lessive d'alkali fixe.

ARGUS. C'est un poisson du genre des soles, qu'on trouve au Brésil aux environs des Antilles et des isles de la Caroline, de Rotterdam; il se tient l'hiver dans le fond de la mer, remonte au printems dans les fleuves, s'y tient tout l'été. Sa chair acquiert alors plus de goût et de délicatesse. Le docteur Block donne aussi le nom d'*Argus* à un poisson du genre des Bandoulières, qui vit dans les eaux douces des Indes Orientales. Il habite les endroits marécageux, vit d'insectes. Sa chair est saine grasse et de bon goût.

Argus. Nom que Bohadsch donne à une espèce de zoophyte, dont il donne la figure et une description très-détaillée; sa structure est singulière. Dans sa position naturelle il est difficile de dire quelle extrémité est la tête ou la queue, cette dernière partie paraît même plus ornée de franges rameuses; on ne voit du côté de la tête que deux petits corps charnus coniques, correspondans diamétralement à la bouche, sortant chacun d'une petite cavité, moitié blancs, et à leurs sommets couverts de petits points noirs qui paraissent être des yeux au nombre de plus de cent. Ces cornes saillantes ainsi que les franges rameuses ci-dessus qui semblent faire l'office de poumons, au moindre danger, au moindre contact, ou lorsqu'on les tient hors de l'eau, rentrent dans l'intérieur par les trous qui leur servent de retraite et ne se développent qu'après le danger passé, et lorsqu'on rend

l'animal à son élément. Ce zoophyte se trouve sur les roches dans la mer. Sa bouche est aussi armée de deux appendices qui lui servent à saisir sa proye. Ne serait-ce pas encore une espèce de *lerne* ou de *frange?* C'est un animal à étudier. Leur forme extérieure rapprochée et comparée, semble présenter quelque analogie, et peut-être sont-ce les mêmes animaux que Rondelet, Aldrovande, Gessner et Jonston, ont indiqué sous les noms de première, deuxième et troisième espèce de lièvres marins. Il faut avouer cependant que les descriptions et les figures qu'ils en donnent n'y ressemblent que de très-loin. Enfin l'on donne encore le nom d'*Argus* à un oiseau, à un serpent, à un lézard, à une coquille du genre des porcelaines, et à un insecte du genre des coccinelles, ainsi qu'à plusieurs papillons.

Arimanon. C'est-à-dire dans la langue de l'isle d'Otahiti *Oiseau de coco*. C'est une espèce de perruche à courte queue, qui habite sur les cocotiers ; elle vole de compagnie et se nourrit de Bananes. Sans cesse on l'entend piailler ; elle est difficile à conserver en domesticité, se laisse mourir d'ennui sur-tout quand elle est seule dans la cage, ne prend d'autre nourriture que des jus de fruits, et refuse constamment des aliments plus solides.

Armadille. Voyez *Tatou*.

Armes *des Sauvages et des Anciens*. Les premières Armes de l'homme irrité furent ses bras, ses pieds, ses ongles, ses dents. Il s'arma de la pierre, du bois qu'il rencontra. Il augmenta par l'usage de la *fronde*, la rapidité avec laquelle il lançait la pierre. La pierre fut aiguisée, de-

vint

vint la hache. Le bois armé de fer devint la *flèche*, *la pique*. Avec le bois pliant on forma *l'arc*, pour lancer la flèche avec plus de force. L'art se joignant à la fureur, on inventa mille armes plus terribles les unes que les autres; on alla chercher la foudre jusque dans les secrets de la nature. L'homme, pour résister à l'homme, son ennemi le plus cruel, inventa des Armes défensives, des *boucliers* de bois, d'osier, de cuir, de fer, des *casques*, des *cuirasses*, des armures qui les couvraient depuis les pieds jusqu'à la tête, eux et leurs Chevaux. Lorsque les hommes se furent armés de leur tonnerre, tous ces préservatifs de la mort devinrent presque inutiles; il ne leur resta que leur courage pour la braver. On a conservé dans les arsenaux, les armes et armures de plusieurs de nos chevaliers Français.

Armillæ, *bracelets*. Ces ornemens paraissent avoir été du goût de presque toutes les nations. On les a portés autrefois au haut du bras; ils ont été des marques arbitraires d'honneur ou d'esclavage; c'étaient quelquefois des récompenses de la valeur. Il y en a eu de fer, de lames d'or ou d'argent, d'ivoire. Les Sauvages en ont de coco ou de coquillages. Ceux du Canada en font d'acier, qu'ils brodent avec des piquans de coendous. Le goût du luxe et de la parure n'est pas moins vif chez les Sauvages que parmi les hommes policés. On a vu des peuples barbares vendre leurs pères, leurs mères, leurs femmes, leurs enfans, pour posséder des bracelets de verrerie, ou autres petits bijoux brillans.

Arrête-bœuf. Cette plante est ainsi nommée

de ses racines fibreuses, qui cèdent difficilement au soc de la charrue. L'Anonis d'Espagne, espèce d'Arrête-bœuf, est un arbrisseau qui fait dans les plates-bandes printanières un joli effet, par ses beaux bouquets dont les fleurs durent quelquefois jusqu'en automne.

Arrête-nef. Voyez *Sucet*.

Arrosoir. Ce coquillage singulier est ainsi nommé, à cause des petits trous qu'on remarque à l'extrémité du tuyau. On le nomme aussi *Pinceau de mer*, parce que le testacé vivant fait passer à travers les petits trous des filets avec lesquels il s'attache aux rochers ; ces filets tombent lorsque l'animal est sorti de l'eau.

Arrouma, ou *herbe aux Hébéchets*. Les Sauvages de l'Amérique font, avec les tiges de cette plante qui se fend aisément, de très-jolis ouvrages de vannerie, et entre autres, des petits paniers nommés *Bacalla*, de diverses formes et variés en couleur.

Arsenic. Cette substance minérale est proprement une chaux d'Arsenic. Unie avec le phlogistique, c'est le régule *d'Arsenic*, *demi-métal*. L'Arsenic et son régule peuvent se combiner avec tous les métaux. On les fait entrer dans le *cuivre blanc*, le *tombac blanc* et la composition de miroirs ardens. Il donne au cuivre la blancheur de l'argent. Quelques faux-monnoyeurs en ont abusé. L'Arsenic minéralise, ainsi que le soufre, presque tous les métaux ; mais il les rend cassans et leur ôte leur malléabilité. Il communique sa fusibilité aux matières réfractaires. Mêlé dans la fonte des crystaux, il en facilite, ainsi que le borax, la fusion, et leur communique plus de netteté et de blan-

cheur. En trop grande quantité, il les rend susceptibles de se ternir à l'air. L'Arsenic combiné avec le soufre en diverses proportions, est l'*Orpin* et le *Réalgal*. Par ses parties corrosives, l'Arsenic est un poison des plus violens. Les effets sont un déchirement d'entrailles, des vomissemens violens, des sueurs froides, des convulsions et la mort, si l'on n'est secouru promptement : les meilleurs remèdes sont les adoucissans, le lait, l'huile, les matières absorbantes alkalines. Elles sont de nature à se combiner avec lui et à émousser sa force. En jettant sur une pelle rouge quelques grains des matières que l'on soupçonne contenir de l'Arsenic, son existence se décèle par l'odeur d'ail. La plus grande partie de l'Arsenic vient de Saxe, où on le retire par sublimation dans les travaux que l'on fait du *Cobalt*, dont il est toujours le minéralisateur. Le régule d'Arsenic friable très-pesant, d'un gris noir et un peu chatoyant, devient noir à l'air et se couvre d'une poussière qui est une vraie chaux d'Arsenic. Poussé au feu il rougit, brûle avec flamme, sa chaux volatilisée en fumée blanche répand une violente odeur d'ail. On obtient de la chaux d'Arsenic, un verre blanc très-transparent qui se ternit insensiblement à l'air et devient laiteux. L'acide vitriolique ne dissout pas le régule d'Arsenic, mais comme acide bouillant et concentré il le calcine. La dissolution par l'acide nitreux donne des crystaux qui attirent puissamment l'humidité de l'air. Il faut que l'acide muriatique soit chaud pour agir sur l'Arsenic ; encore son action est-elle très-faible et à peine sensible.

ARTÈRES. Ce sont des branches de l'aorte. Voyez *Cœur.*

ARUM. Voyez *Pied de Veau.*

ASBESTE. C'est une espèce d'amiante. Il en diffère par sa dureté, sa pesanteur et son inflexibilité, peut-être aussi par l'arrangement des parties fibreuses. On lui donne quelquefois le nom faux d'alun de plume. Il a la forme de ce véritable alun, sans en avoir le goût piquant. L'Asbeste est, ou à tissu ligneux, ou étoilé, ou en bouquets, ou en épis. Voyez *Amiante*.

ASCALABOS. Voyez *Galéote*.

ASCARIDES. Ces petits vers en aiguilles, diffèrent par cette forme des strongles, qui sont courts et ronds. Ils font leur habitation dans les intestins des enfans et des chevaux. Ils paraissent de diverses couleurs, suivant la nature de leurs alimens. Dans les pâles couleurs, ils font souffrir cruellement les femmes. Les suppositoires faits avec des substances amères sont les meilleurs remèdes.

ASCITE. Nom d'un poisson du genre des silures, qui par sa naissance singulière, paraît faire la nuance entre les ovipares et les vivipares. Lorsque la femelle est prête de frayer, son ventre enfle beaucoup, la peau s'amincit, se fend en long; le premier œuf se présente à l'ouverture, y reste jusqu'à ce que l'embryon ait pris son accoissement et se soit détaché de la mère, un second œuf succède au premier et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous les petits qui doivent naître soient éclos, alors le ventre se referme jusqu'à l'année suivante où il s'ouvre de nouveau de la même manière.

ASELLE, ou *Cloporte aquatique*. Cet insecte

se trouve aux environs de Paris, dans les mares, petits ruisseaux, et sur-tout dans les sources, mais non par les grands froids ni par les grandes chaleurs. On en trouve dans la mer beaucoup d'espèces et plus grandes que celles d'eau douce. On les nomme *Squilles*. Les Aselles, un peu ressemblans aux écrevisses, nagent avec rapidité: Outre leurs pattes, la partie postérieure et latérale est garnie de petits filets mobiles, penniformes, qui leur servent de rames. Ces filets ont le mouvement des aîles dans les oiseaux; aussi se meuvent-ils facilement en tout sens. Au tems des amours, le mâle impétueux saisit avec ses pattes de devant la femelle; elle ne peut plus avoir de volonté; il l'entraîne par tout avec lui en nageant. Le voilà vainqueur pendant huit jours entiers. Rien ne peut lui faire quitter sa femelle. Au bout de trois ou quatre jours, on apperçoit sous le ventre de celle-ci une petite poche qui s'enfle. Au septième jour on en voit sortir des petits tout vivans, qui se mettent à nager. Leur nourriture est l'excrément qui sort de leurs anus. Le tems des amours est fini, le mâle reste cependant toujours attaché sur sa femelle. Il est occupé alors à lui rendre un bon office. Il emploie toutes ses forces pour l'aider à quitter sa dépouille. Il y réussit. On voit une ouverture se faire au-dessus de la tête; la femelle en sort toute blanche. La dépouille flotte sur l'eau; on la prendroit pour un insecte mort. Le mâle la quitte alors; assez fort par lui-même, il parvient tout seul à changer de peau. Il est, dit-on, dangereux d'avaler ces insectes qui se conservant vivans dans l'estomach, y font beaucoup de ravages; le remède seroit de boire de

l'eau chargée de sel marin, et la plus salée possible, de prendre en même-tems des remèdes de pareille eau moins salée, et de se purger avec des médicamens, où entrera la scammonée et l'aloès.

ASILE. Cet insecte, qui ne paraît différer du Taon que parce qu'il n'a pas de mâchoires ou dents comme celui-ci, est fort commun dans les bas prés et lieux humides, où il incommode beaucoup les troupeaux par sa trompe, aiguë et piquante, qui creusée en tuyaux lui sert à pomper et sucer le sang des animaux. L'Asile est carnassier et se nourrir d'insectes qu'il saisit quelquefois de ses deux pattes postérieures tout en volant. Sa larve apode se sert de ses crochets mobiles pour s'ouvrir un trou, pénétrer dans la terre comme la larve du Taon et y subir sa métamorphose sans se faire de coque. Les variétés de cette espèce sont nombreuses; il faut les prendre avec précaution. Il y en a cependant qui ne piquent pas.

ASMODÉE, ou roi des Serpens. Voyez *Devin.*

ASPALAT. Voyez *Bois-de-Rose.*

ASPERGE. Cette plante dont les jeunes pousses sont très-agréables à manger, a l'inconvénient de communiquer à l'urine une odeur si fétide, qu'elle trouble quelquefois le sommeil. Cet effet est produit par un principe volatil qui se développe dans la digestion de cet aliment. Pour fixer ce même principe qui s'évapore de l'urine, on peut avoir recours à un petit procédé chymique. Il faut mettre au fond du vaisseau dont on se sert, de l'eau chargée d'acide marin au point de l'acidité du plus fort vinaigre. Cet acide se combine avec le principe volatil, le fixe et dé-

truit absolument la mauvaise odeur. Les eaux de senteur ne peuvent la déguiser qu'en partie.

ASPHALTE, ou *Bitume de Judée*. Cette substance se trouve flottante sur le lac Asphaltide. Elle est d'abord molle, visqueuse et acquiert ensuite la dureté de la poix sèche. Ce sont des sucs concrets originaires des végétaux qui coulent dans les mers. Cette substance est inflammable, se liquéfie au feu. On la connaît aussi sous le nom de *gomme de funéraille ou de momie*, parce que les gens du peuple en Egypte l'emploient pour embaumer les corps de leurs parens. On a découvert à Neufchâtel, en Suisse et en basse Alsace, dans le sein de la terre, des mines d'Asphalte. L'une coule entre des pierres à chaux, l'autre entre deux lits de glaise. Le terrein supérieur de terre noire annonce des débris de végétanx. Une fontaine d'eau claire limpide, mais sentant un peu le gaudron, a fait découvrir la mine d'Asphalte en Alsace. Les bains de cette fontaine sont très-salutaires pour les maladies de la peau. Les veines d'Asphalte sont de cinq ou six pieds d'épaisseur : les unes à trente, les autres à soixante pieds de profondeur, s'étendent à cinq ou six lieues à la ronde. On y rencontre déjà quelques indices de charbon de terre et des pyrites semblables à celles de Sainte-Marie-aux-mines, qui font espérer une mine de cuivre et d'argent fort riche. L'Asphalte préparé est le *Pissasphalte* que l'on a employé pour gaudronner les vaisseaux. Cette espèce de gaudron paraît les garantir plus efficacement de la piqûre des vers. Le sable de cette mine., bouilli dans l'eau, donne une espèce d'oing noir propre à graisser les voitures. L'Asphalte est un excel-

lent ciment ; on en a fait usage pour le grand bassin du jardin du roi et pour plusieurs pièces d'eau de Versailles. On prétend que c'est celui qui a été employé dans la construction des murs de Babylone. Il entre, dit-on, dans ces beaux vernis noirs des Indes et dans les feux d'artifices des Orientaux. Placé entre l'œil et la lumière, ce bitume paraît rouge ; en brûlant il répand une odeur de succin. S'il est très-pur, il donne une flamme claire, et se consume sans laisser de résidu. S'il ne l'est pas, il reste une espèce de scorie.

Asphodèle. La racine de cette plante, bouillie dans l'eau, y perd son âcreté naturelle. Sa pulpe, mêlée alors avec de la farine d'orge et de blé et avec un peu de sel marin, est propre à faire des *pains d'Asphodèle* ; sans être bien délicats, ils peuvent être d'une bonne ressource dans les années de disette.

Aspic. On ignore à quelle espèce de serpent les anciens ont donné ce nom ; à les en croire, son poison était mortel, sa piqûre ne se sentait point. Le venin se répandant dans les veines, causait une lassitude agréable, le sommeil, et enfin la mort la plus douce. Ce fut avec l'Aspic que Cléopâtre se donna la mort. Il y a lieu de penser que cet animal est le même que celui désigné aujourd'ui sous le nom de *Vipère d'Egypte*. Voyez ce mot.

L'Aspic que nous connoissons habite nos provinces septentrionales, on lui donne dans quelques cabinets le nom de *Serpent tigré*. Il paraîtrait que sa morsure est venimeuse, si, comme on ledit, sa machoire est armée de dents ou crochets mobiles et creux.

Assa fœtida. Cette espèce de gomme-résine

fait un objet de commerce avec les Indiens : ils essuient à sa récolte les plus grandes fatigues. Dans la saison où le soleil est le plus ardent, des familles, des villages entiers vont errer pendant plusieurs jours sur les montagnes les plus escarpées; chacun choisit son canton. On découvre un peu la racine de la plante férulacée, dont on retire cette substance. On arrache les feuilles jusqu'au collet, on recouvre ensuite la racine légèrement de terre et de feuille, de peur que le soleil ne les fasse périr. Ce premier travail fait, ils retournent chez eux. Pendant ce tems, la nature fait l'élaboration de ce suc gommo-résineux; ils reviennent au bout de trente ou quarante jours, coupent alors la tête des racines à plat; les recouvrent d'un peu d'herbe, reviennent au bout de deux jours un petit panier à la ceinture, mettent dedans l'Assa fœtida qui a suinté de la racine, coupent de nouveau la surface, reviennent au bout de quelques jours, et réitèrent ce travail jusqu'à ce que la racine ne leur donne plus de suc. L'Assa fœtida le meilleur est celui qui contient le plus de larmes blanchâtres et transparentes. Il faut mettre au rebut celui qui est gras, sale, noirâtre, mêlé de sable et de jonc. Cette gomme-résine est d'une odeur si désagréable, que les Allemands l'appellent la *merde du diable*. Cette substance, dont l'odeur horrible nous révolte, est pour les Asiatiques et les Perses un mets si délicieux, qu'ils l'appellent le *manger des dieux*. Quelle différence dans les organes des différens peuples et dans les personnes d'un même pays! Le goût de l'ail qui plaît tant à de certaines personnes, est insoutenable pour d'autres. Comment concilier cette

odeur désagréable que beaucoup de personnes trouvent au musc, qui, il y a cinquante ans, était regardé comme un parfum délicieux? L'odeur du citron, si douce pour nous, était détesté des anciens. Se ferait-il dans la révolution des siècles des changemens dans les productions de la nature, ou dans les organes des hommes? L'Assafœtida s'emploie pour les maladies de nerf; mais son plus grand usage est pour les chevaux.

Assapanik. Voyez *Polatouche*.

Astacolithe, ce sont les *pétrifications d'écrevisses*.

Astéries. Pline fait mention d'une pierre précieuse de ce nom, sur laquelle M. Lehmann a fait un mémoire inséré page 45 du tome IX de la collection Académique, partie étrangère. Bergmann croit que c'est une espèce d'opale hydrophane, dont par la taille ou par quelqu'accident dans la texture, il paraissait sortir des étoiles. Voyez *Palmier marin*.

Astragale. C'est le nom d'un arbrisseau qui donne la gomme adragante; on le trouve en Canada et sur le mont Liban: dans le mois d'août, les nuages qui s'élèvent de la mer, poussés par un vent léger, arrivent sur les montagnes un peu avant le coucher du soleil. L'arbuste exposé pendant le jour à l'ardeur brûlante du soleil, absorbe rapidement l'humidité des nuages; le suc gommeux, qui comme on sait, a la propriété de se gonfler dans l'eau, devient plus fluide, se fait jour à travers les pores de l'écorce et sort en globules ou sous la forme de vermisseaux repliés sur eux-mêmes. C'est lorsque la montagne a été couverte de nuages épais pendant la nuit qu'on va faire la

récolte de la gomme un peu après le lever du soleil.

ASTROITE. Ces corps de nature pierreuse que l'on trouve dans les mers, varient beaucoup par leurs formes. On les appelle *Astroites*, parce qu'ils paraissent étoilés. Ce sont des ouvrages de *polype*, ainsi que les *coraux*; voyez ces mots. L'*Astroite cerveau* est des plus remarquables par ses anfractuosités qui imitent celle du *cerveau*. Les *Astroites fossiles*, sont quelquefois converties en marbre ou en agate. Ces dernières sont très-rares et très-précieuses. Elles sont dures, susceptibles du plus beau poli, présentent des desseins très-agréables. On en fait de très-jolies boîtes et autres bijoux.

ATA, *Ate*, ou *pomme de Canelle*. Le fruit de cet arbre n'a aucune ressemblance avec le fruit du *Cannellier* : on ignore pourquoi on lui a donné ce nom, L'arbre qui le porte est une espèce de *Cachimentier*. On le voit au jardin du roi sous le nom de *Guanabanus*. Cet arbre croît à Siam sur la côte de Coromandel. Ses feuilles ont un goût aromatique. Infusées dans le Taffia, elles lui donnent un goût très-agréable.

ATINGUE, ou *poisson armé*. Ce poisson, du genre des hérissons de mer, habite les eaux de l'Amérique et du Cap de Bonne-Espérance, se tient vers les bords, vit de coquillages et d'écrevisses, parvient à la longueur de 12 à 15 pouces, se gonfle et pousse une espèce de sifflement lorsqu'on le tire hors de l'eau, se laisse prendre à l'hameçon, auquel on attache une queue d'écrevisse. Les mâles, plus petits, ont la chair plus tendre et meilleure; on dit que le fiel de ce poisson est si venimeux, que si, en vidant les

entrailles, il se crève ou qu'on l'oublie; pour peu qu'on mange de sa chair, on mourrait si l'on n'était promptement secouru. Voyez *Hérisson de mer*.

Atmosphere. On donne ce nom à l'air qui environne la terre. Il se divise suivant quelques physiciens, en trois régions, savoir : la basse région, celle où nous respirons, et qui se termine à la plus petite hauteur, où se forment les nuages. La moyenne est celle qui s'étend de la précédente jusqu'au sommet des plus hautes montagnes. C'est la région de certains météores; la troisième paraît être la même que le ciel aërien. Voyez *Ciel*. On l'appelle région étherée, parce qu'on la suppose remplie par une nature plus subtile que l'air et qu'on nomme *Ether*.

On a calculé qu'un homme dont la surface du corps peut avoir quinze pieds carrés, supporte de l'atmorphère un poids de 33,600 livres; et quelquefois de 34,000 livres.

On a également calculé la hauteur de notre atmosphère (il faut entendre la masse entière de l'air qui environne la terre, c'est-à-dire, les deux premières régions ci-dessus désignées). M. de la Hire, d'après l'observation des crépuscules, l'estime de 37,223 toises; ce qui fait environ 17 lieues de France, qu'il réduit à cause de la courbure des rayons, à 36,362 toises ou 16 lieues; les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1752, portent 15 lieues un tiers.

La quantité de vapeurs et d'exhalaisons grossières dont l'air est chargé, est bien plus considérable dans la partie inférieure de l'atmosphère qu'au dessus, ce qui fait que l'air est plus

dilaté, plus rarefié sur le sommet des montagnes. Aussi le baromètre descend-il à mesure qu'on le porte à de plus grandes élévations; c'est ce qui l'avait fait regarder comme un instrument propre à mesurer l'intensité de l'air, et la hauteur des montagnes les plus élevées. Voyez *Montagnes*.

Le soleil, la lune, les corps célestes, les planètes, les comètes, tous ont leur atmosphère particulier. Quelques physiciens et Boyle entre autres, donnent un atmosphère à tous les corps solides et durs, même au diamant, et cet atmosphère se compose des particules qui s'en échappent par évaporation. En attendant qu'on nous en donne une preuve bien démonstrative, il est certain qu'un lièvre poursuivi par des chiens, a pour eux, dans ce sens, un asmosphère sensible.

Atocalt. Les fils de soie dont cette araignée du Mexique construit sa toile, forment un tissu des plus agréables et de diverses couleurs.

Attagas. Voyez *Francolin*.

Attrape-Mouche. Il transpire de la tête de cette espèce de Lichuis ou Œillet une matière visqueuse, ténace. Les mouches qui vont sur cette plante y restent collées, d'où lui est venu son nom. Il y en a une espèce à fleur double d'un beau rouge, qui fait un très-bel effet dans les mois de juin et juillet. On donne le nom d'*Attrape Mouche* à une nouvelle plante qu'on vient de découvrir dans les marais de l'Amérique septentrionale; au milieu de chaque feuille sont de petites glandes rougâtres, d'où transpire un suc propre à attirer les mouches. A l'instant

ou l'insecte se pose, ses pieds irritent et mettent en contraction les fibres de la feuille ; elle se replie sur elle-même. La mouche est percée par les épines voisines des glandes, et se trouve ainsi prise et ecrasée. La feuille ne se développe que lorsque l'animal est entièrement desséché. Cette plante ne jouit de cette énergie, de cette sensibilité, que dans les tems chauds, et surtout à l'heure de midi. Le corps le plus léger, appuyé sur les glandes, cause la même contraction.

Aube-Épine. Les fleurs de cet arbre embaument les bois au retour du printems. Leur odeur suave parfume les bosquets. Les fruits qui restent sur l'arbre jusqu'au milieu de l'hiver, attirent les grives et les merles. Son bois dur et égal, est fort employé pour les ouvrages du tour.

Aubier, *arbrisseau*. Voyez *Obier*.

Aubifoin. Voyez *Bluet*.

Aventurine. Cette pierre parsemée de points chatoyans et très-brillans, est un feld-spath. L'Aventurine artificielle est du verre fondu et coloré ainsi par la limaille de laiton, dans le moment de la fusion. On dit que le procédé a été découvert fortuitement par un ouvrier qui limoit du laiton auprès d'un fourneau sur lequel était du verre en fusion, d'où est venu à ce produit de l'art le nom d'*Aventurine*.

Aune. Ce bois croît très-bien dans les lieux un peu humides. Il ne se conserve point à l'air. Mais sous l'eau il ne s'altère pas, fait d'excellens pilotis, des tuyaux sous terre pour la conduite des eaux. Son bois doux, lisse, facile à manier sans être cassant, est employé par les tourneurs. On en fait des sabots. Les ébénistes le

recherchent, parce qu'il prend très-bien le noir. Alors il ressemble assez à l'ébène. Son écorce et ses fruits peuvent être employés à la place de noix de galle avec le vitriol, pour faire de l'encre. Le charbon d'Aune entre dans la composition de la poudre à canon. Les habitans de la campagne trouvent dans les feuilles d'Aune, échauffées au soleil ou au four, un remède sudorifique plus puissant que les douches et les eaux thermales, pour la guérison des rhumatismes, sciatiques et paralysies. L'opération consiste à se coucher entre deux lits de ces feuilles. Ce remède est peut-être contraire aux personnes attaquées d'un virus vénérien.

Aunée, ou *Enule campane*. On préfère, en Allemagne, cette racine confite, aux aromates des Indes. On prétend que mise dans du vinaigre, elle guérit la maladie contagieuse des moutons nommée *claveau :* cette maladie contagieuse paraît avoir de l'analogie avec la petite vérole. On a fait sur les moutons d'heureux essais d'inoculation.

Avocat, ou *bois d'Anis des Français*. Le fruit de cet arbre qui croît à la Guyane et à S. Domingue, de la forme et de la grosseur de nos poires de bon chrétien, a, lorsqu'il est mûr, un goût approchant d'une tourte de moële de bœuf. Ce fruit, dit-on, excite à l'amour et est bon contre la dyssenterie. On se sert de ses noyaux pour marquer le linge en lettres violettes de couleur indélébile. On enveloppe un de ces noyau dans le coin d'un mouchoir. Le linge bien tendu sur le noyau, on trace les lettres avec la pointe d'un épingle, les traits se marquent d'une manière distincte et ineffaçable.

AVOCETTE. La forme de son bec ne lui permet ni de becqueter ni de saisir sa proie : aussi cet oiseau est-il réduit à chercher dans l'écume des flots le frai de poissons qui paraît être le fond principal de sa nourriture. Il fréquente les embouchures des rivières et des fleuves de préférence aux autres plages de la mer. On le voit sur nos côtes de Picardie en avril et en novembre ; souvent il part dès le lendemain de son arrivée. Il est, dit-on, fort commun sur les côtes du Bas-Poitou, où il fait sa ponte. Rien de plus vif, rien de plus inconstant que l'Avocette. Soit timidité, soit finesse, elle évite les piéges et est fort difficile à prendre. Son cri est *crex, crex.*

AVOINE. Espèce de graine fort commune en Europe, qui fait partie de la nourriture des chevaux. On en distingue deux espèces, la blanche et la noire. La première est la meilleure. On pourrait en faire du pain dans des tems de disette. Le Gruau qui nous vient de Tours et de Bretagne, n'est autre chose que l'Avoine réduite sous la meule en poudre grossière. C'est avec l'Avoine qu'on fait d'excellente bierre en Angleterre, en Pologne. L'approche du printems est le tems de la semence. Huit ou neuf boisseaux de graine suffisent pour un arpent. Au commencement de l'été se fait la récolte. Un arpent de bonne terre rend trois septiers d'Avoine. Après la coupe, on la laisse sur le champ exposée à la pluie, au soleil et à la rosée, pour la faire mûrir et grossir, ce qui s'appelle *javeler*, et ensuite on la serre dans des greniers, en observant de la remuer souvent, crainte qu'elle ne s'échauffe et ne fermente. Si l'on ne prend cette précaution, l'Avoine acquiert cette

mauvaise

mauvaise qualité qui donne, aux Chevaux, la galle, le farcin, la maladie du feu et souvent la morve. L'Avoine du Canada est aussi bonne que le riz.

AURIOL. Voyez *Ajol*.

AURIPEAU, ou *Clinquant*. C'est le cuivre battu et réduit en lames minces qui imitent l'or. Voyez *Cuivre*.

AUROCHS, ou *Urus*. Cet animal sauvage, suivant les observations de M. de Buffon, paraît être la race primitive de notre *Taureau domestique*, et de plusieurs animaux désignés par les Naturalistes sous les noms de *Bonasus*, de *Bison*, de *Zébu*. Cette race originaire a été altérée, modifiée par la diversité des climats, la nourriture et l'état de domesticité. Ces causes d'altération dénaturent essentiellement les êtres, les transforment à l'extérieur, suppriment de certaines parties, leur en donnent de nouvelles, les peignent de couleurs variées. Son action même s'étend sur le naturel et sur l'instinct. Une des différences les plus frappantes est celle de Bœufs bossus et ceux qui ne le sont point. En Afrique et dans tout le continent oriental les Bœufs sont bossus. De tout tems on leur a fait porter les fardeaux sur les épaules. Sous la compression du poids il s'est formé une bosse, stygmate de l'esclavage. Quelques-uns de ces Bœufs esclaves et bossus auront recouvré leur liberté; ils auront multiplié. Leur postérité sauvage aura conservé cette même bosse, qui sera même devenue plus grosse par l'abondance de nourriture. Cette race secondaire aura multiplié, et ainsi que les animaux qui peuvent supporter le froid, aura passé par

les terres du nord dans le nouveau continent. Une des preuves que le *Bœuf bossu*, si différent en apparence, est de la même espèce que notre Taureau, c'est qu'ils multiplient ensemble. La variété dans la forme des cornes du *Bonasus*, du *Zébu* et autres, est un caractère qui varie tant, même parmi nos Taureaux, qu'on ne peut point, d'après ces observations, établir des espèces. L'Aurochs est donc la souche primitive de tous les Bœufs. La race de l'Aurochs ou Bœuf sans bosse occupe toutes les zônes froides et tempérées. On en trouve communément en Pologne, en Prusse, en Moscovie et dans la Livonie. Les Polonais donnent à cette espèce de Bœuf le nom de *Tur*. Celle du *Bison*, ou *Bœuf bossu* se trouve dans les provinces méridionales, aux Indes, en Afrique, au Cap de Bonne-Espérance et dans l'Amérique septentrionale. Les Bœufs bossus ont beaucoup de supériorité sur les autres, leur poil est plus soyeux. Ils ont une allure plus légère, un caractère plus doux, plus de docilité, d'intelligence, comme on le remarque dans les *Bakeleys*, les *Bisons*. Voyez ces mots.

AURONE. Cette plante, connue aussi sous le nom de *petit Cyprès garde-robe*, a été regardée comme propre à garantir, par son odeur, les pelleteries et les laines. L'expérience a démontré qu'il n'y avait point de moyen plus efficace pour faire périr les teignes que l'odeur de l'huile essentielle de térébenthine. Voyez *Teigne*.

AURORE BORÉALE. C'est un de ces météores brillans qui ne peuvent ni se peindre ni se décrire. Les figures que nous en donnent quelques

livres de physique et l'Encyclopédie (planches du supplément) sont bien inférieures aux masses de lumières différemment figurées dont, ni le burin, ni le pinceau, ne peuvent rendre l'éclat éblouissant. On les voit assez rarement dans les climats éloignés du pôle; mais elles sont très-fréquentes dans le Nord. On croit y voir des colonnes, des flèches, des drapeaux flottans, des couronnes, des chars enflammés, des armées de combattans, et mille autres prodiges qui ont quelquefois inspiré la terreur dans l'ame des personnes foibles et du vulgaire ignorant. Il n'y a pas long tems qu'il n'était encore question que de théories fausses et vagues. C'était des exhalaisons élevées du globe terrestre et fermentant dans les régions éthérées que devaient résulter ces phénomènes lumineux; ou bien l'on attribuait le météore aux glaces et aux neiges des pôles qui réfléchissent les rayons du soleil. A côté de ces écarts philosophiques, régnait l'opinion bien plus ancienne et plus erronée encore du peuple, qui ne vit jamais dans ces arceaux et ces pavillons admirables de lumière que des javelots enflammés, des combats sanglans, une mer de feu s'élevant à grands flots du fond de l'abyme infernal; scène effrayante qui annonçait toutes les fureurs de la guerre et les événemens les plus tragiques. C'est la manière dont s'exprime l'astronome Corneille Gemma dans la description qu'il nous a laissée de l'Aurore Boréale qui parut en 1575; et un tel langage peut être regardé comme la traduction des pensées du peuple à ce sujet. La terreur s'emparait des communautés religieuses comme des autres esprits vulgaires, où elle y

trouvait un nouvel aliment. L'imagination préoccupée et l'aveugle crédulité n'y appercevaient que des prodiges.

Le systême des vapeurs et celui des réfractions disparurent bientôt pour faire place à l'atmosphère solaire de Mairan, au fluide magnétique d'Haller, et depuis à l'impulsion des rayons de l'astre du jour sur les particules les plus subtiles du fluide qui nous environne, cause que le célèbre Euler a cru pouvoir assigner au feu boréal, comme M. Volta l'explique par l'air inflammable. Ces nouvelles hypothèses dont les unes paraissent fondées sur des idées gigantesques et des principes précaires, les autres sujettes aux plus grandes difficultés, ont été abandonnées à leur tour, et réfutées comme le fut celle de M. Pierquin par le P. Emmanuel, capucin, (homme très-distingué par l'étendue de ses connaissances), depuis que l'électricisme étendant son empire sur tous les êtres, semble pour ainsi dire avoir pris le timon de la nature, et être devenu l'architecte du Monde. MM. d'Arquier, le comte de la Cépède, Franklin, et autres physiciens n'ont pas hésité d'indiquer ce grand principe, cet agent universel, comme l'élément et la source des Aurores Boréales; mais c'est sur-tout M. Bertholon qui a démontré qu'elles sont des phénomènes phosphorico-électriques.

L'Aurore Boréale fait varier la déclinaison de l'aimant. Elle électrise des pointes isolées placées dans des tubes de verre; on entend même un pétillement semblable à celui des étincelles électriques. Elle décline vers le couchant comme l'aiguille aimantée. M. de la Lande croit que

c'est la matière électrique qui se porte vers le Nord et sort par les pôles; cependant de pareilles lumières ont été vues vers d'autres points de l'horison que le Nord. On sait qu'il existe des Aurores Australes, et qu'elles sont visibles au cap Hoorn. L'Aurore Boréale la plus mémorable est celle qui a paru en 1726.

Autour. On trouve cet oiseau de fauconerie en Allemagne, en Franche-Comté, dans le Bugey et même aux environs de Paris. Les meilleurs pour la chasse nous viennent de la Grèce. Jeune, il est marqué de bandes longitudinales sur le ventre et la poitrine; plus âgé, les bandes sont transversales. L'Autour est farouche, sanguinaire, difficile à priver; l'amour même n'est pas capable d'amollir son naturel féroce. On voit les mâles et femelles se battre, se déchirer, se tuer. Leurs serres sont plus que leur bec leurs armes défensives. L'avidité du carnage les aveugle; on les voit fondre de côté sur le pigeon au milieu des filets; ils ne s'apperçoivent de leur captivité que lorsqu'ils ont satisfait leur appétit vorace. L'Autour égorge et plume proprement les oiseaux qui ont le malheur de tomber sous ses griffes; mais il préfère la chair des mulots et des souris qu'il avale tout vivans, et dont il rend les peaux roulées après la digestion. Lorsqu'on l'approche, il témoigne son inquiétude par des cris rauques et désagréables. On est obligé de le tenir enfermé solitaire; en liberté au milieu d'une troupe de faucons, il les égorgerait tous l'un après l'autre.

Autour. Cette écorce s'emploie dans la

composition du carmin. Elle nous vient du Levant.

Autruche. Cet oiseau habite les déserts de l'Afrique et de l'Ethiopie ; on en trouve aussi dans l'Arabie et autres endroits de l'Asie : l'on n'en voit point en Amérique. Ses aîles ne lui servent point à voler, mais à donner plus de vivacité à la rapidité de sa course ; les barbes de ses plumes ne sont point entrelacées comme celles des autres oiseaux ; ainsi elles ne présentent point une surface propre à frapper l'air. On remarque à l'extrémité de chaque aîle deux aiguillons : il est vraisemblable qu'elles servent à l'animal pour se défendre, et non s'aiguillonner dans sa course. La chasse de cet oiseau est un des plus grands plaisirs des princes africains ; elle se fait après le tems de la mue. L'oiseau est plus vigoureux, et ses plumes sont dans leur beauté. On vient au rendez-vous dans les plaines montés sur d'excellens chevaux barbes, et on amène des lévriers. L'Autruche lancée, court avec la plus grande rapidité, cherche à se sauver dans les montagnes ; poursuivie de près, elle fait des détours si brusques, qu'il faut être un excellent cavalier pour la suivre dans tous ses mouvemens. Sans les lévriers qui lui barrent le chemin, on ne pourrait guères parvenir à la joindre. Un des plaisirs des chasseurs est de la prendre toute vivante avec des fourches de bois faites exprès. Lorsque l'Autruche voit qu'elle ne peut plus éviter le danger, elle se cache la tête, laissant le reste du corps à découvert. Cet instinct lui est donné par la nature. Son crâne étant mince et fragile, le moindre coup pourrait le briser et la faire périr. On

parvient encore à les surprendre par ruse. Les Sauvges d'Afrique s'affublent d'une peau d'Autruche, passent un bras dans le cou, s'avancent en imitant le mouvement de l'animal, les approchent et les prennent. Les Autruches habitent de préférence les lieux solitaires, arides. Réunies en troupe, on dirait un escadron de cavalerie; le voyageur allarmé les prend pour une troupe de brigands. Leur cri est triste, rauque et plaintif. Cet oiseau a des caractères d'organisation qui le rapprochent des quadrupèdes; il s'accouple à leur manière. La femelle pond jusqu'à trente-six œufs dans le cours d'une année. On lui a reproché d'être une marâtre, d'abandonner ses œufs dans le sable et de ne point les couver. Le sage instinct lui apprend à ne point lė faire. Pendant le jour elle les abandonne à la chaleur plus efficace du soleil, elle ne les couve que la nuit. Les petits dès qu'ils sont éclos sont en état de pourvoir à leur nourriture. En vain a-t-on essayé de faire éclorre à la chaleur du soleil, sur couche, ou dans un athanor à feu gradué, des œufs d'Autruche qui avaient été pondus à la ménagerie de Versailles. Cette imitation de la chaleur du pays natal ne peut produire aucun effet, si les germes de ces oiseaux sont alterées dans leur principe par le changement de climat. L'Autruche, quoique forte et vigoureuse, n'attaque point, ne fait usage de ses pieds, de son bec et de l'aiguillon de ses aîles que pour se défendre. D'un coup de pied elle renverserait un homme par terre. Les dattes, les fruits, les légumes sont sa nourriture ordinaire; mais ayant le sens du goût très-obtus, elle avale du sable ou autres corps

durs, dont l'effet est de faciliter le broiement des alimens. De-là est venu la supposition que l'Autruche digérait le fer; c'est l'origine du proverbe de l'*estomac d'Autruche*. Les Autruches qui avalent trop souvent du fer ou du cuivre meurent bientôt après. Le cuivre se dissout dans leur estomac, et le verd-de-gris les fait périr. Cet animal n'est pas trop farouche; on l'apprivoise aisément par les bons traitemens. Il devient familier et s'accoutume à la société des hommes. Les habitans de Dara et de Lybie en nourrissent des troupeaux, font un grand commerce des plumes qu'ils leur arrachent. Ces plumes ne sont pas sujettes à être piquées des vers, et par conséquent sont plus recherchées que les plumes d'Autruches mortes. Ils tirent aussi grand profit de leurs œufs, de leur graisse et de leur sang pour leur nourriture. L'Autruche apprivoisée se laisse monter. Sa course est plus rapide que celle d'un cheval anglais. Mais toujours indocile; elle n'obéit pas au commandement. La cervelle d'Autruche est apparemment délicate; on dit qu'Héliogabale, voluptueux et prodigue, fit servir sur sa table six cens têtes d'Autruches. Là chair de cet oiseau est de difficile digestion. La tête et le col sont garnis de duvet ou poil, dont l'un est fin et l'autre plus gros. Le gros se file, on en fait les lisières des draps noirs les plus fins. Les plumes d'Autruche sont fort recherchées des plumassiers. Celles des mâles sont les plus estimées, parce qu'elles sont plus soyeuses et plus touffues. Elles sont susceptibles de prendre toutes sortes de couleurs, bien mieux que celles des femelles. C'est l'ornement du redoutable Janissaire, lorsqu'il

est vainqueur. C'est la parure de la tendre Sultane qui brigue le mouchoir. Les plumes frisées de dessous le ventre de ces oiseaux s'appellent *petit gris*. On en fait des manchons, palatines. Le cuir de l'Autruche est si épais qu'on en peut faire des cuirasses et des boucliers. Ses œufs sont très-bons à manger. Leur coquille est si épaisse, qu'on peut s'en servir comme de vases de porcelaine. C'est, ainsi que ceux de crocodiles, un ornement des Mosquées chez les Turcs et les Persans.

AXIS. Voyez *Cerf du Gange*.

AXOLOTL. Voyez *Azoloti*.

AYE-AYE *de Madagascar*. Ce quadrupède, qui paraît avoir été mis mal-à-propos dans le genre des Ecureuils, et faire un genre à part, est singulièrement remarquable par son doigt grêle des pieds de devant dont il se sert pour s'accrocher aux branches des arbres auxquelles il grimpe pour tirer des trous des arbres, les vers et insectes dont il fait sa proie, et pour porter le riz et autres alimens fort avant dans son gosier. Sans défense, sa démarche est lente et pénible, son naturel craintif, ses mœurs douces et innocentes, presque toujours couché sur le côté, le plus souvent endormi la tête entre les jambes de devant; ce n'est qu'en le secouant plusieurs fois qu'on vient à bout de le faire remuer. L'œil fixe comme celui des chouettes, il ne voit le jour que difficilement, et l'on pense qu'il vit sous terre.

AZALA. Voyez *Garence*.

AZÉDERACK, ou *Lilas des Indes*. Cet arbrisseau, originaire de Provence, se conserve dans

nos orangeries. Sa fleur est agréable, mais son fruit est un poison.

Azerolier. En Italie et en Languedoc cet arbre porte le nom de *Pommette*. Celui de Virginie est la plus belle espèce. Ses jolies fleurs sont l'ornement des bosquets du printems. L'Azerolier croît plus vîte, devient plus grand et a moins d'épine que l'Aube-épine. Les Azeroles attirent le gibier dans les remises. En Provence on en fait des confitures. Les blanches sont les moins estimées.

Azoloti. Il paraît qu'on donne ce nom à une espèce de lézard aquatique qui se trouve dans le lac du Mexique. Sa chair a le goût de l'anguille. On dit qu'il a une matrice, et est sujet au flux menstruel. M. de la Cepède le regarde comme une *Salamandre à queue plate*.

Azur. On donne ce nom au bleu que l'on retire du Cobalt. On en fait usage dans la peinture en détrempe et dans la peinture en émail. On a donné autrefois le nom d'Azur au bleu du *Lapis lazuli*. Voyez *Cobolt*. On donne aussi le nom d'*Azur* à la mine de chaux de cuivre bleu. Voyez *Bleu de Montagne*.

BABI-ROUSSA, ou *Babiroésa.* Cet animal se trouve en différens endroits de l'Asie méridionale et de l'Afrique, aux Célèbes, au Sénégal et à Madagascar. Il vit d'herbes et de feuilles, sans faire aucun ravage dans les jardins comme les sangliers du pays. Son naturel grossier, son air formidable et son grognement terrible semble le rapprocher du sanglier; cependant moins dangereux, il est susceptible de s'apprivoiser, et ne s'accouple point avec lui. Sa marche est légère, et son odorat très-fin; il se dresse souvent contre les arbres pour éventer de loin les chiens et les chasseurs. Les Babi-Roussas vont en troupe, leur odeur forte les décèle aux chiens. Lorsqu'ils sont serrés de près, ils se défendent et blessent avec leurs défenses de dessous; celles de dessus leur nuisent plus qu'elles ne leur servent. Leur peau mince et leur poil fin donne plus de prise à la dent des chiens que la peau de sanglier. Lorsqu'ils sont vivement poursuivis ils se jettent à la mer. Cet animal plonge comme un canard; il nage très-long-tems et si facilement qu'il passe d'une isle à une autre. Veut-il reposer sa tête ou dormir debout, il s'accroche à des branches d'arbre avec ses défenses d'en haut. Sa chair est très-bonne à manger, mais prompte à se corrompre; ses défenses sont d'un très-bel ivoire, plus fin, plus net, mais moins dur que celui de l'Eléphant.

BABOUIN. Nom générique qui désigne un ani-

mal à queue courte, à face allongée, à museau large et relevé, avec des callosités sur les fesses. De ce genre sont les *Papions*, les *Mandrills* et les *Ouanderous*. On donne plus particulièrement le nom de *Babouin* au Papion. Les Hollandais du Cap de Bonne-Espérance le nomme *Bawian*.

Bacalla. Voyez *Arrouma*.

Backer. Espèce d'Hirondelle de mer, oiseau aquatique et de passage, très-connu dans l'isle de Gotlande en Suède. Sa vue est perçante; il s'élance comme un trait, et tombe en sifflant sur le poisson qui nage à la surface de l'eau. Son cri aigu est *tir tir*. Il pond deux œufs sur la terre, les couve pendant quatre semaines. Il vole autour de la tête de ceux qui approchent de son nid, et semble vouloir les poursuivre à coups de becs. Sa chair n'est pas de bon goût.

Baguenaudier. Ses feuilles et semences purgatives peuvent être substituées à celles du Séné, mais en plus grande dose. La beauté de ses fleurs décore les bosquets. Elles paraissent deux fois sur la scène dans le printems et l'automne. Il multiplie facilement et convient dans les remises.

Bakeleys, *Bœuf à bosse ou Bison*. Il est commun dans les Indes, en Afrique et en Amérique. On se sert de ces animaux aux Indes, tant pour la monture, que pour l'attelage. Leur allure est douce. On les conduit aisément à l'aide d'une cordelette passée dans les narines. Ils font quinze lieues par jour au trot, et n'ont besoin, pour toute nourriture, que d'une petite pelotte faite de sucre noir et de farine de froment avec un peu de beurre, et le soir un peu de poids chiches. Ces animaux deviennent sensibles par la

douceur de l'éducation. Les Hottentots savent en tirer les plus grands services, et les mènent au combat. A leur ordre, les Bakeleys fondent sur leurs ennemis, les terrassent, et fraient un chemin à la victoire. La voix seule de leurs maîtres peut arrêter leur fureur. Cet animal joint à l'intrépidité martiale du cheval l'affection et la fidélité du chien. Il range les troupeaux sous son obéissance, et les défend contre les voleurs. Les Bisons de l'Amérique sont plus petits. Voyez *Bison*.

BALANCE (Astron). Cette constellation, l'un des douze signes du Zodiaque, est composée de quatorze étoiles suivant Ptolomée, de suivant Tycho, et de quarante-six suivant le Catalogue Anglais. On y remarque deux étoiles de la seconde grandeur qui forment les deux bassins de la balance, dont la ligne est à-peu-près perpendiculaire sur le milieu de celle qui est menée depuis Arcturus jusqu'au fond du Scorpion, c'est-à-dire qu'elles sont placées dans le milieu de l'intervalle, quoi qu'un peu à l'occident de cette ligne. L'une est à-peu-près au milieu de l'éloignement de l'Épi de la Vierge, à l'étoile marquée (*b*) dans le Scorpion; et l'autre est dans l'éloignement de cette même étoile (*b*) et du cœur du Scorpion, mais situé au nord de ces deux étoiles. Le bassin austral est entre l'Épi de la Vierge et Antarès; toutes trois étant fort près de l'écliptique. Il y a vingt-un degrés et demi entre l'Épi et le bassin austral, et vingt-quatre entre celle-ci et *Antarès*.

Le soleil entre dans ce signe le 21 septembre, et c'est l'époque de l'automne. Voyez la planche 5.

Ce n'est peut-être pas sans raison qu'on a

donné le nom de *Balance* à ce signe du Zodiaque; marqué comme point intermédiaire entre les deux solstices pour partager également en deux la course du soleil, c'était le symbole le plus expressif et le plus simple de cette égalité.

BALANITES. Glands de mer pétrifiés.

BALANUS *de Baleine*. Il paraît qu'on entend par ce mot les testicules de la Baleine.

BALAUSTES. Nom qu'on donne aux fleurs du grenadier sauvage et même à celles des autres grenadiers. Elles sont astringentes. Les meilleures viennent du Levant.

BALBUZARD. Cet oiseau connue en Bourgogne sous le nom de *Craupécherot*, ou *Corbeau-Pécherot*, a été improprement appelé *Aigle de mer*. Il habite le bord des eaux douces, les terres basses, marécageuses; on le trouve en France, en Suisse, en Allemagne et même en Egypte et en Nigritie, et très-rarement sur les côtes de la mer. Plus petit que l'aigle, il n'en a ni le port, ni le vol, ni l'appétit sanguinaire. Ce n'est point à tire d'aîle qu'il attrape sa proie; perché en embuscade sur une branche auprès d'un étang, il fond avec la rapidité d'un javelot sur le poisson qui nage à la surface; la femelle pond quatre œufs, élève ses petits avec affection. Le Balbuzard, d'un naturel assez docile, peut être dressé pour la pêche. Sa chair est grasse et à l'odeur du poisson. On donne le nom de *Pécheur* au Balbuzard des Antilles.

BALEINE. Il y en a de plusieurs espèces. Les caractères communs à toutes les Baleines sont d'avoir le sang chaud, de respirer à l'aide des poumons, d'avoir la queue couchée horizontalement, d'être vivipare, et d'avoir sur la tête

une ou deux ouvertures appellées *Events*, par lesquelles elles rejettent l'eau qu'elles ont avalée. Leur organisation intérieure, semblable à celle des quadrupèdes, exige qu'elles viennent souvent à la surface de la mer pour respirer l'air. Elles renferment cette provision d'air dans un large et gros intestin qui leur sert de magasin. C'est en le dilatant ou le comprimant, qu'elles se rendent à leur gré plus légères et plus pesantes, et s'élèvent à la surface des eaux ou descendent dans leur profondeur. Celles qui habitent la mer du nord, se tiennent cachées sous les glaces. La graisse dont elles sont abondamment pourvues, défend chez elle la circulation du sang des impressions du froid. Pour respirer, elles cassent avec leur tête les endroits les plus transparens de la glace. La nourriture de ces poissons qui ont au moins cent pieds de long, consiste en petits vers, insectes, harengs et autres poissons de cette nature. Les parties génitales de la Baleine sont conformées comme celles des quadrupèdes. La verge du mâle a six pieds de longueur. Elle ne sort de l'intérieur de son corps qu'à l'instant de l'accouplement. La femelle a deux mamelles à la partie antérieure du corps. Elle porte son fruit neuf à dix mois; le Baleineau gros et grand comme un taureau, tette pendant un an; le lait de la Baleine est comme celui de la vache. Sa tendresse pour ses petits redouble dans le danger. Elle les embrasse de ses nageoires. Sa masse énorme fend avec une vîtesse incroyable les flots de la mer. La pêche d'un poisson si monstrueux est difficile et périlleuse. Les Hollandais envoient en février et en mars trois ou

quatre cens navires entre le détroit de Davis et les côtes de l'Amérique. Un des navires s'avance jusqu'au lieu du passage des Baleines. Un matelot, du haut du mât, fait signe lorsqu'il en voit une. Les chaloupes approchent. Le plus hardi pêcheur se place sur le devant de la chaloupe, lance un harpon de six pieds de long sur l'endroit le plus sensible de la Baleine. La chaloupe aussi-tôt s'éloigne; le harponneur lâche à mesure la corde qui tient au harpon, suit de loin la Baleine furieuse. Le harponneur se fait conduire du côté opposé à la queue de la Baleine et à ses nageoires, et saisit le moment où elle vient respirer l'air pour achever de la tuer. Cela fait, on l'attache avec des chaînes de fer aux côtés du bâtiment; les charpentiers, chaussés de bottes dont les semelles sont garnies de crampons de fer, se mettent à la dépecer. On a découvert depuis peu une nouvelle manière de harponner la Baleine, on se sert d'une espèce d'arbalête pour le jet du harpon, qui ne sera plus lancé ni filé par la main des pêcheurs, ce qui les mettait en danger d'être entraînés et de périr sous les flots. Les Sauvages de l'Amérique prennent moins de précautions pour cette pêche. Ils se mettent à la nage, vont au devant de la Baleine, se jettent sur son col. Lorsqu'elle a lancé son premier jet d'eau, ils enfoncent à coups de massue un tampon de bois dans un des évents, suivent, sans lâcher prise, la Baleine qui se plonge au fond de la mer, et lorsqu'elle vient pour respirer, ils bouchent l'autre évent de la même manière. L'eau qu'elle ne peut plus évacuer l'étouffe. Tout est mis à profit dans la

Baleine:

Baleine : les estomacs robustes en digèrent la chair, qui est rouge comme celle des animaux terrestres. On peut voir l'utilité des différentes parties de la Baleine aux mots *nageoires*, *membre*, *fanons*, *huile*, *blanc*, *excrémens de Baleine*. Ses ennemis sont la *Licorne de mer ou le Narhwal*, *l'Espadon*, *l'Epée de Groenland*, *le Pou de la Baleine; voyez ces mots*. On met les trois premiers dans la classe des Baleines, ainsi que le *Cachalot*, le *Marsouin* ou *Souffleur*, le *Dauphin*. On trouve encore des Baleines dans la mer des Indes et au Cap de Bonne-Espérance; chaque espèce de Baleine s'accouple entre elles. On void quelquefois sur les Baleines des plantes et coquillages. La Baleine de Groenland est l'espèce la plus considérable; il y en a qui ont deux cens pieds de long. La tête fait le tiers de leur masse; leurs yeux, placés sur le derrière de la tête, sont grands comme ceux d'un bœuf, et revêtus de sourcils et de paupières. Leur langue est un morceau de graisse dont on remplit plusieurs tonneaux. Leur mâchoire est garnie de barbes ou *fanons*; *voyez ce mot*. Leur queue, couchée horizontalement, leur sert à la fois de rame et de défense. Le navire qu'elle frappe en est quelquefois submergé. Pour s'accoupler, elles se lèvent perpendiculairement sur leurs queues, s'approchent, s'embrassent avec leurs nageoires et restent dans cette position pendant le tems de l'accouplement. L'énorme grosseur de cette espèce de Baleine et les glaces de la mer du Groenland, en rendent la pêche plus difficile.

Baleine (Astronom.). Grande constellation de l'hémisphère méridionale, composée de vingt-

deux étoiles suivant Ptolémée et Hévelius, de vingt-un suivant Tycho-Brahé, et de soixante-dix-huit suivant le Catalogue Anglais; elle est située au midi du Bélier, au-dessous de l'espace qui est entre les Pleyades et Pégase. Une ligne tirée de la ceinture d'Andromède, entre les deux étoiles du Bélier, va passer sur une des étoiles de la mâchoire de la Baleine, (*a*) qui est une étoile de la deuxième grandeur, à vingt-cinq degrés des deux cornes du Bélier. Une autre ligne menée de la chèvre par les Pleyades, va passer aussi par la même étoile de la Baleine. Enfin une autre ligne menée par Aldebaran, et la mâchoire de la Baleine va passer sur la queue(*f*)de cette constellation, autre étoile de deuxième grandeur qui est à 42 degrés plus loin, tout près de l'eau du verseau. La Baleine a une de ses étoiles (*d*) qui s'affaiblit, s'éteint et reparaît ensuite; c'est ce qu'on nomme *Etoile changeante*. Voyez l'article *Pégase*, où il est question de la Baleine et de son passage au méridien. La tête de la Baleine forme un triangle avec l'étoile (*s*) du Bélier et l'étoile (*a*) du Taureau ou Aldebaran. La Baleine passe au méridien à dix heures du soir, au commencement de novembre, en même tems que le Bélier. Voyez la pl. 1 et 2.

Balisier. Roseau d'Amérique dont les feuilles servent à couvrir les maisons. Les graines donnent une belle couleur de pourpre qu'on n'est pas encore parvenu à fixer. Les oiseaux qui en mangent ont la chair amère. Dans quelques contrées, on se sert, pour la chasse, des graines séchées au lieu de plomb. Les Sauvages se ser-

vent, pour serviettes, des feuilles de la grande espèce.

BALISTES. On donne ce nom à un genre de poissons dont la peau rude et le ventre affilé sont les caractères distinctifs; sous la peau du ventre est un os dur, dont l'extrémité avance hors de cette peau et est garni de petites pointes. Comme cet os a beaucoup de ressemblance avec la Baliste des anciens, on a donné à ce genre le nom de Balistes; ces poissons sont voraces, quelques-uns parviennent à une grosseur considérable; il y en a qui brillent de belles couleurs; la plupart passent pour venimeux. On distingue le *Baliste à deux piquans*, naturel aux Indes orientales, le *Baliste à pointes*, qui est un superbe poisson de la mer rouge, la *Vieille*, ainsi nommée, à cause de son grognement, la *Licorne de mer*, etc. Voyez ces mots. On trouve dans les eaux de la Chine, deux autres espèces de Balistes, dont une noire, qu'on peut attirer avec du pain et prendre à la main lorsqu'elle est poussée par les vagues vers le bord.

BALSAMINE. Son fruit est remarquable par cette singularité que lorsqu'on le touche au moment de sa maturité, un des panneaux, qui sont tous en forme de douve, se détachent. Les autres se roulent sur eux-mêmes et lancent au loin les semences. Cette propriété la fait nommer le *noli me tangere*, ou l'herbe impatiente.

BAMBOU. Voyez *Bois de Bambou*.

BANANIER, ou *Figuier d'Adam*. Cet arbre croît naturellement dans les pays chauds de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. On donne

à son fruit le nom de *Régime*. C'est un rameau de la grosseur du bras, chargé d'environ deux cens fruits ou Bananes du volume et de la forme de nos concombres. Ces fruits ont une chair moëlleuse et un goût agréable. Les habitans de Grenade en font une espèce de pain. On en prépare, par infusion dans l'eau, une boisson sucrée pour les nègres. C'est, dit-on, ce fruit que deux hommes avaient peine à porter à Moïse à son retour de la terre promise. La Banane coupée présente la forme d'un Y, que les Portugais superstitieux prennent pour la Croix du Christ. Aussi n'osent-ils en manger. Le suc de toutes les parties de cette plante est jaune. Sa couleur, sur le linge, est indélébile. On retire des feuilles une espèce de fil. Cet arbre se multiplie comme l'Ananas, par œilletons. Il y en deux espèces à Cayenne, la simple et la musquée; on est parvenu à faire fleurir le Bananier dans les serres chaudes, en leur donnant les variétés de température qu'ils éprouvent dans leur climat natal.

Bandoulière. C'est le nom que l'on donne à un genre de poissons dont on distingue nombre d'espèces qui se trouvent dans les pays chauds de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique; ils sont remarquables par les bandes transversales dont la robe de quelques-uns est ornée; leurs dents setacées sont mobiles, et leurs yeux garnis d'une membrane clignotante. La *Bandoulière à bec* a cela de particulier, que lorsqu'elle apperçoit des mouches sur les plantes marines qui avancent hors de l'eau, elle s'approche à la distance de quatre à six pieds, et de là seringue l'eau avec tant de force et d'adresse

sur l'insecte, qu'elle le jette à l'eau et en fait sa proie. Les plus beaux poissons de cette classe sont la *Bandoulière à Arc*, le *Paon de l'Inde*, l'*Orbe*, le *Héron de mer*, l'*Empereur du Japon*, l'*Argus*, le *Vagabond*, *la Coquette des isles Amériques*, l'*Acarauna*, le *Moucharra*, la *Bandoulière bordée*, la *Dorade du père Plumier*, le *Chirurgien*, la *Bandoulière Rhomboide*, l'*œil de Paon*, le *Forgeron*, le *Peigne*, la *Bandoulière à huit bandes*, l'*Anneau*, le *Collier et le Mulat*.

Bangue. Plante des Indes dont l'écorce se file comme le chanvre : les Indiens font, avec sa graine, une préparation qui leur procure l'appétit, le sommeil, la gaieté. Ils mangent les feuilles et la graine pour s'exciter à l'amour. Cette plante croît au Cap de Bonne-Espérance. Les Hottentots en font usage comme du tabac.

Baobab, *Calebassier*. Cet arbre du Sénégal est dans le règne végétal ce qu'est la Baleine dans le règne animal. Son énorme grosseur n'est pas en proportion de sa hauteur; on en voit plusieurs hauts de 60 à 70 pieds, qui ont 25 à 27 pieds de diamètre et 75 à 78 pieds de circonférence. Cet arbre réussit dans les terreins sablonneux et humides; ses premières branches s'étendent horizontalement jusqu'à 60 pieds de longueur; elles tombent bientôt par leur propre poids jusqu'à terre, en sorte que cet arbre couvre une surface d'environ 360, 400 et même 480 pieds de circonférence. Ses racines s'étendent horizontalement à 150 ou 160 pieds : si elles rencontrent des pierres et qu'elles en soient blessées, la carie se communique bientôt au tronc, et l'arbre périt. Ses feuilles, séchées à l'ombre

et réduites en poudre, sont un préservatif contre les ardeurs d'urine et les fièvres brûlantes, qui attaquent ordinairement les étrangers au Sénégal pendant le mois de septembre. Ses fleurs malvacées s'ouvrent le matin et se ferment à l'approche de la nuit. Son fruit, appellé *pain de Singe*, renferme sous une écorce ligneuse une pulpe spongieuse remplie d'une eau aigrelette et sucrée. On en fait avec de l'eau et un peu de sucre une boisson contre les fièvres putrides. Lorsque le fruit est gâté, les Nègres le brûlent, et mêlant les cendres avec l'huile de Palmier, ils en font un très-bon savon. Le bois de l'arbre est tendre, léger et assez blanc; cependant il n'en croît pas plus vîte, et l'on présume qu'il se passe des siècles, avant qu'un Baobab ait acquis 25 pieds de diamètre, puisque deux de ces arbres, vus par M. Adanson dans l'isle de la Madelaine, sur l'écorce desquels on lisait l'année 1500, n'avaient que six pieds de diamètre. Le bois de Baobab est quelquefois attaqué d'une moisissure qui ramollit ses fibres de manière que le moindre orage, le moindre coup de vent vient à bout de rompre cette masse énorme. Lorsqu'un Baobab est carié, les Nègres le creusent entièrement, et cet arbre est destiné à recevoir en dépôt les cadavres de ceux auxquels ils refusent la sépulture, et singulièrement des musiciens des Nègres; les cadavres s'y dessèchent très-bien, et y deviennent de véritables momies, sans préparation.

Barbaresque. Voyez *Ecureuil Palmiste*.

Barbarin. Cette espèce de silure se trouve dans le Nil et dans les rivières du Brésil et de Surinam. Il est remarquable par ses barbillons

plus longs que son corps, et par le premier rayon dentelé de ses nageoires, qu'Hasselquist regarde comme une arme venimeuse.

Barbe *de Renard.* Petit arbrisseau de l'isle de Candie et du mont Ida. Il fournit naturellement vers l'été la gomme Adragante.

Barbeau. Ce poisson, du genre des carpes, est fort remarquable par ses quatre barbillons à la bouche; il se plaît dans les courans rapides, sur un fond de cailloux, se tient ordinairement caché sous les bords escarpés et entre les grosses pierres, vit de chélidoine, de limaçons, de vers, de petits poissons, aime beaucoup la chair humaine; il est lui-même la proie des poissons voraces, et sur-tout de la Loche. Le lin qu'on met dans l'eau le rend gras, et lui donne un goût de saumon. Ce n'est que vers la quatrième ou cinquième année qu'il est en état de produire; il fraye en mai et en juin, quand le printems est froid. Alors il remonte les fleuves, et dépose ses œufs dans les endrois où le courant est le plus rapide. Le docteur Bloch a compté dans une seule femelle pêchée au mois d'avril, et qui pesait trois livres et demie, jusqu'à huit mille œufs, de la grosseur et de la couleur des grains de millet. C'est à tort, dit-il, qu'on regarde ces œufs comme un poison; le même naturaliste assure en avoir mangé, lui et sa famille, sans que personne en ait jamais été incommodé. Le Barbeau croît vîte, vit très-long-tems. On en prend dans l'Oder qui ont deux ou trois pieds de long, et qui pèsent six à huit livres. En Angleterre, on en trouve qui pèsent jusqu'à dix-huit livres. On pêche ces poissons toute l'année, à la ligne, avec des poches et des filets;

les sang-sues, les vers de terre, les petits poissons, leur servent d'appât: on en fait aussi avec du fromage, du jaune d'œuf et un peu de camphre, qu'on met dans un petit morceau de toile. Les Barbeaux sont plus gras dans le mois de mai qu'en tout autre tems. On trouve quelquefois dans leur canal intestinal une espèce de ver solitaire. Leur chair est blanche et de bon goût.

Barbes *de Baleine*. Voyez *Fanons*.

Barbu. C'est le nom que M. de Buffon donne à une famille d'oiseaux connus au Sénégal, au cap de Bonne-Espérance et aux isles Philippines, et remarquables par leur bec recouvert en tout ou en partie de longues soies effilées. Leur vol est court, leur figure ignoble. Les Barbus du nouveau continent portent le nom de *Tamatias*. Voyez ce mot.

Barbue. C'est le nom d'un poisson du genre des Soles, très-commun dans la mer du Nord, dans la Méditerranée, sur les côtes de Sardaigne. Il a le caractère et les habitudes de la Plie. Sous le règne de l'empereur Domitien, on en pêcha un qui avait vingt aunes de long, et un pied d'épaisseur.

Bardane. *Glouteron*, *herbe aux teigneux*. Le peuple, autrefois, se faisait un masque de ses feuilles. Cette plante séchée, fuse sur le charbon; on l'emploie pour la galle.

Bardeau. C'est un quadrupède provenant de l'ânesse et du cheval, plus petit et plus infécond que le mulet; il tient par la tête, la queue, les jambes, plus du cheval que de l'ânesse.

Barge. Oiseau aquatique dont le cri imite le

bêlement du bouc et de la chèvre. Les Barges ne vivent que de vers et de vermisseaux qu'elles tirent du limon, se plaisent dans les marais salés, sont inquiettes, partent de loin, paraissent régulièrement en septembre sur les côtes de Picardie, ne séjournent qu'un seul jour ou deux dans le même lieu, et souvent dès le lendemain on n'en trouve plus une seule dans les marais où elles étaient la veille en si grand nombre. Leur chair est délicate et très-bonne à manger. Il y en a plusieurs espèces. Celle que les Anglais, sans doute à cause de son cri, nomment *Aboyeuse*, est timide, fuit de loin, et ne cherche sa nourriture, comme les autres Barges, que pendant la nuit.

Barris. C'est le grand *Orang outang*. Voyez ce mot.

Bartavelle. Voyez *Perdrix de Grèce*.

Baryte. C'est le nom donné à la terre pesante. Voyez *Spath*.

Basalte. Pierre de touche argileuse et commune en Ethiopie. Cette pierre fusible, suivant M. d'Arcet, paraît être un produit de volcan. On donne quelquefois ce nom aux monceaux de pierre connus sous celui de *Pavé de la chaussée des géans*. Voyez *Pavé des géans*.

Basella. Plante potagère de la Guinée. Son fruit donne une couleur rouge en usage chez les nègres.

Basilic. Il n'est point ici question de ces animaux fabuleux enfantés par une imagination superstitieuse, mais d'un lézard de l'Amérique méridionale, remarquable par l'espèce de capuchon qui couronne sa tête et qu'il agite, baisse et relève à volonté. C'est en enflant et remplis-

sant d'air ce capuchon, qu'il nage avec facilité, ou que, grimpé sur les arbres, il saute et voltige de branche en branche.

Bassin *des os*. Cette partie du squelette est ainsi nommée de sa forme ; on distingue, à sa grandeur, le squelette des hommes de ceux des femmes ; ce Bassin est plus large et plus grand dans le sexe, afin de donner de la place à l'accroissement du fœtus.

Bassora. Cette gomme nous vient des échelles du Levant. Les teinturiers et confiseurs du midi de l'Europe, la substituent avec succès aux gommes Arabique et Adragante.

Batate, ou *Patate*. Espèce de pomme de terre de la zone torride, dont le goût approche de celui du Marron. On en a fait, avec succès, de l'amidon, du pain, de la poudre. On en retire aussi de l'eau-de-vie.

Bataule. Voyez *Beurre du Bambuck*.

Baudroie. Voyez *Grenouille pêcheuse*.

Baume *d'Amérique*. Voyez *Baume de Tolu*.

Baume du Brésil. Voyez *Baume de Copahu*.

Baume du Canada. Résine liquide, transparente, inodore et sans couleur. Elle découle naturellement d'une espèce de sapin du Canada et de la Virginie. Ce Baume, d'un goût de térébentine, n'excite point de nausée, et s'emploie avec succès dans les abcès internes.

Baume de Copahu. Suc résineux que donne un arbre du Brésil, dont le bois sert à la teinture et aux ouvrages de marqueterie. On tire ce Baume, soit par incision du tronc, soit par décoction des branches. La première espèce, d'un goût amer et d'une odeur aromatique, fluide d'abord, prend de la consistance avec le

tems ; la seconde a une odeur forte de térébentine. Ce Baume est astrigent et détersif. Les Juifs s'en servent après la circoncision, pour étancher le sang. L'usage intérieur de ce Baume donne, à l'urine, une odeur de violette.

Baume de Judée, d'Egypte, du Grand-Caire, de la Mecque, de Syrie, de Gilead, de Constantinople, ou *Baume blanc*. C'est une résine liquide, d'un goût âcre et aromatique ; elle a l'odeur du citron. L'arbrisseau qui produit ce Baume, porte le nom de *Baumier* (*Amyris Gileadensis*, Linn.). Il est cultivé dans les jardins du Grand-Seigneur, et gardé par les Janissaires. Depuis l'invasion des Turcs en Judée, ce Baume est rare. On en distingue trois espèces : la plus précieuse, qui découle de l'arbre par incision, n'est qu'à l'usage des grands de la Mecque et de Constantinople. La seconde espèce est le produit de la première ébullition des rameaux et des feuilles, et ne nous parvient que par faveur. Les dames Turques en font grand usage. C'est une huile propre à adoucir la peau. La troisième espèce provient d'une seconde ébullition ; elle est connue dans la matière médicale sous le nom d'*Opobalsamum*, et dans le commerce et dans la pharmacie sous le nom de *Baume blanc* ; le meilleur est le plus nouveau. Versé de haut dans de l'eau, il surnage et se coagule ; le vieux se précipite au fond du vase. On peut connaître, au goût et à l'odorat, le Baume de Judée falsifié.

Baume du Pérou. Suc résineux inflammable, que fournit un arbre des pays chauds de l'Amérique. Celui qu'on recueille par incision dans des noix de Coco, est blanc et a une odeur de

Styrax. On fait aussi bouillir l'écorce et les rameaux de l'arbre. Le Baume qu'on en tire est roux et a l'odeur du Benjoin. Le noir est de mauvaise qualité; après l'ébullition, les habitans retirent, par évaporation, un résidu dont ils font une pâte propre à faire des chapelets odorans. Le Baume du Pérou est un excellent vulnéraire. On l'emploie, avec succès, contre les engelures.

Baume de Tolu, de Carthagène, de l'Amérique. Baume dur, Baume sec. C'est un suc résineux, ténace; il a l'odeur du Benjoin, un goût doux et agréable, et produit les mêmes effets que le Baume de Judée. Il découle, par incision, d'un arbre de l'Amérique méridionale. Les habitans de Tolu le reçoivent dans des cuillers de cire noire, et le versent dans des calebasses.

Baume verd ou de Calaba. L'arbre qui le fournit, croît à Madagascar, aux isles Philippines et aux isles de France. Au-dessous du vingtième degré de chaleur, cette résine est concrète et cassante, au-dessus elle est liquide.

Baxea. Ces espèces de chaussures s'attachaient sur le pied avec des cordons, et ne le couvraient pas. C'étaient des sandales à l'usage des philosophes. On prétend que l'on a fait aussi de ces chaussures avec des feuilles de Palmier.

Bdellium. Gomme-résine que fournit un arbre de l'Arabie et des Indes. Elle est dissoluble entièrement dans les liqueurs alkalines, et en partie dans l'eau, et dans l'esprit-de-vin séparément.

Béarfisch. Cet insecte de mer, connu en Norwège, fait la guerre aux poissons, et sur-tout à la morue.

Bec à spatule. Voyez *Palette.*

Bec en ciseau. Oiseau de Saint-Domingue et de la Louysiane; ainsi nommé à cause de sa forme et du tranchant de son bec. Il vole à fleur d'eau; en y introduisant son demi-bec inférieur, il en tire sa nourriture, qui consiste en petits poissons et en vers aquatiques.

Bec-croisé, ou Loxia. Oiseau vorace, commun dans le nord de l'Europe. Il fend, avec son bec, les pommes de pins et sapins pour en tirer les amandes dont il est friand; fait son nid sur ces arbres en janvier et février; pond une fois l'an 4 ou 5 œufs; change trois fois de couleur, est successivement verd, ensuite jaune, et enfin rouge, ce qu'il doit peut-être à la mue. Il ne chante que l'hiver. Peu agile, peu défiant, il se laisse approcher et prendre à la main; on le tire sans qu'il fuie; il est la victime de tous les oiseaux de proie. Mis en cage, il supporte l'esclavage et vit long-tems; on le nourrit avec du chenevis écrasé. On a remarqué que le bec, dans certains individus, est croisé à droite, et dans d'autres à gauche; ce qui suppose un vice de conformation, plutôt qu'un caractère générique et naturel dans cette espèce d'oiseau. Sa chair est, dit-on, bonne à manger en été.

Bec d'argent. Espèce de Tangara, dont la couleur brillante du bec se ternit après la mort de l'oiseau. Voyez *Tangara.*

Bec-Figue. Ces oiseaux qui vivent en troupes aux contrées méridionales, sont toujours dispersés pendant leur séjour dans nos climats tempérés. En France, ils arrivent tard au printems, et partent avant les premiers froids d'automne. En Lorraine, ils arrivent en avril et partent au

mois d'août ; ils habitent les bois, se nourrissent d'insectes, vivent dans la solitude, ou plutôt dans la douce société de leur femelle. Leurs nids sont si bien cachés, qu'on a peine à les découvrir ; ils sont friands de figues et de raisins ; c'est alors qu'ils font les délices de nos tables. Il y en a une si grande quantité dans l'isle de Chypre, qu'on les marine au vinaigre dans des barils. Les Italiens en font aussi un grand commerce.

Bec ouvert. C'est le nom que M. de Buffon donne à un oiseau des grandes Indes, à cause de la difformité de son bec. Il paraît tenir à la famille des Hérons et des Crabiers.

Bec de grue. Voyez *Géranium.*

Bec de hache. Voyez *Huitrier.*

Bec d'oie. On donne ce nom au *Dauphin.*

Bec de perroquet. Nom donné à une coquille que quelques auteurs mettent dans la classe des *Anomies*, *Térébratules* ou *Poulettes*. Elle ne paraît point percée de même d'un trou qui semble faire le caractère distinctif des *Poulettes.* L'ouverture qui, peut-être, donne passage à quelque nerf, est formée par le prolongement en forme de bec, du battant supérieur sur l'inférieur.

BÉCARD. Voyez *Saumon.*

BÉCASSE. Cet oiseau de passage, connu sur nos tables, habite, en été, les hautes montagnes limitrophes du royaume. En hiver il descend dans nos provinces, vole par paire, arrive et s'en retourne par des tems de brouillard, fréquente les bois humides et les ruisseaux, où il vient, soir et matin, se nourrir de vers ; son vol est lourd. La vîtesse avec laquelle il trotte

le dérobe à la vue et au fusil du chassseur. Il est facile de le prendre au filet et au lacet. Rarement il pond en France. La femelle fait son nid à terre avec des feuilles ou herbes sèches entremêlées de petits brins de bois, le tout rassemblé sans art et amoncelé contre un tronc d'arbre ou sous une grosse racine. On y trouve quatre ou cinq œufs oblongs, un peu plus gros que ceux du pigeon; ils sont d'un gris roussâtre, bigarrés d'ondes plus foncées et noirâtres. Les petits quittent le nid presque aussitôt qu'ils sont éclos, et volent de bonne heure sans cependant être abandonnés de leurs pères et mères. L'espèce des Bécasses est universellement répandue du nord au midi, dans les deux continens. La *Bécasse des Savanes* est remarquable.

Bécasse de mer; Oiseau. Voyez *Huitrier*.

Bécasse. Les poissons de ce genre vivent de bourbe et de vers, et n'ont pas plus de six à sept pouces de long. On en distingue deux espèces; l'une, à écailles, qui habite la mer Méditerranée. Ses écailles, placées les unes près des autres, et terminées en pointes, rendent le poisson rude au toucher, lorsqu'on passe la main à rebours; il est de plus armé d'une pointe mobile pour sa défense. Sa chair est tendre, de bon goût et facile à digérer : on le vend communément avec d'autres petits poissons de peu de valeur. L'autre espèce, appellée *Bécasse bouclée*, a le corps couvert de boucliers si serrés, qu'ils semblent n'en faire qu'un seul, et rapprocher ce poisson de l'espèce de coquillage connu sous le nom de *Manche de couteau*. On le trouve dans les Indes orientales; il vit de terre grasse et de petites écrevisses.

Bécasse. Coquillage de la famille des Pourpres : on en distingue deux variétés ; celle qui n'est pas épineuse porte aussi le nom de *tête de Bécasse*. La Bécasse épineuse est une très-belle coquille fragile et estimée des curieux.

Bécasseau, ou *Cul-blanc des rivages*. Cet oiseau qu'on trouve au bord des eaux et particulièrement des ruisseaux d'eau vive, est toujours seul, n'aime point à changer de lieu, vit de frais de poissons et de vermisseaux que la lame d'eau lui apporte sur le sable. Les Soubuzes lui donnent souvent la chasse ; il leur échappe en plongeant dans l'eau. Son petit sifflement doux et modulé a l'expression du sentiment et porte à la mélancolie. Ces oiseaux, quoique solitaires tout l'été, se réunissent et voyagent par petites troupes de cinq ou six, lorsqu'ils passent d'une contrée à une autre. Leur chair est plus savoureuse que celle de la Bécassine.

Bécassine. Oiseau de passage dont la chair est un mets délicat. Cet oiseau, commun dans les lieux marécageux, se nourrit de vers et insectes qu'il cherche avec son bec dans les mares d'eau ; on peut l'y prendre avec des collets. Les Bécassines sont communes en Hollande pendant l'hiver, et viennent en France pendant l'automne ; et l'Eté, elles font leur nid dans les joncs des marais, et pondent quatre ou cinq œufs. Cet oiseau est difficile à tirer, à cause de la sinuosité de son vol. En prenant son essor, il jette un petit cri chevrotant *mée, mée*.

Beccabunga. Plante qui croît sur le bord des ruisseaux. C'est une Véronique aquatique, estimée comme un très-bon anti-scorbutique ; une

salade

salade de cette plante convient aux tempéramens secs et chauds.

Bécharu. Voyez *Flamand*.

Bêche, ou *Faraux*. C'est le Charanson de de la vigne. Voyez *Charanson*.

Becmare. On trouve cet insecte sur les fleurs, le chardon, le charme et dans les bois. Il diffère du *Charanson* par ses antennes droites et non coudées.

Bedas. Voyez *Albinos*.

Bédéguar, ou *éponge d'Eglantier*. Excroissance rougeâtre, légère, spongieuse, remarquable par ses petits filamens; on la trouve sur le Rosier sauvage. Le Cynips, espèce de mouche, enfonce son aiguillon dans une jeune branche, y dépose plusieurs œufs, la sève se porte vers cette piqûre avec plus d'abondance, elle y est attirée par les petits vers sortis de ces œufs qui s'en nourrissent; les poils, dont la tige de l'Eglantier est hérissée, dilatés par une seve abondante, grossissent, s'allongent et forment le Bédéguar. C'est un petit berceau odorant où les jeunes Cynips attendent leur métamorphose.

Béguan. C'est le Bezoard de l'*Ignane*. Voyez ce mot.

Behemoth. Voyez *Hippopotame*.

Belemnites. Corps fossiles calcaires. Leur origine est incertaine. Il n'est pas encore bien décidé que ce soit un minéral ou une pétrification du règne animal. Les plus longs ont dixhuit pouces, les plus gros en ont quatre de circonférence. Il y en a de chambrés avec un canal intestinal, (ce sont des orthoceratites) d'autres sans concamerations. On croit que ce fossile a été l'étui d'un poisson. On le trouve dans des

lits de terre, de sable, de marne ou de pierre, presque toujours accompagné de coquillages, quelquefois pyriteux, ferrugineux ou contenant du cinabre.

Belette. Ce petit animal vif et agile, est le fléau des basses-cours et du gibier; il mange les œufs, est friand de cervelle, prend les jeunes Poulets, les Cailles par la tête, les tue d'un coup de dent, et les emporte l'un après l'autre dans son trou. Il fait aussi la guerre aux gros Rats, aux Taupes et aux oiseaux, dont il suce le sang, ne mange guères que la nuit, laisse pendant deux ou trois jours la viande fraiche se corrompre avant d'y toucher, dort les trois quarts du jour, rode l'été à quelque distance des maisons, sur-tout dans les lieux bas, autour des moulins, le long des ruisseaux, des rivières, se cache dans des buissons pour attraper les oiseaux, ne marche jamais d'un pas égal, ne va qu'en bondissant mais en silence, ne donne de voix que lorsqu'on le frappe, fait entendre un cri aigre et enroué. C'est l'expression de sa colère. En état d'engendrer dès la première année, la femelle au bout de cinquante six jours met bas au printems, quatre ou cinq petits, et produit toute sa vie. L'odeur de cet animal est forte et désagréable. Il se plait tellement dans la mauvaise odeur, qu'on a vu des Belettes faire leur portée dans la carcasse d'un Loup pourri. M. Giely de Mornas dans le comtat Venaissin, en avait élevé et apprivoisé plusieurs qu'il nourrissait avec du lait, de la viande bouillie et de l'eau; point de miel. Elles n'exhalaient aucune odeur, à moins qu'on ne les excédât ou irritât. Il en avait une entre autres, très-gaie, très-familière, qui savait

le retrouver au milieu de la foule, assez propre pour gratter, lorsqu'endormi sur quelqu'un elle était éveillée par le besoin, afin qu'on la mît à terre. La méthode de les apprivoiser est de les manier souvent en passant la main sur le dos, mais lorsqu'elles mordent il faut d'abord les gronder et ensuite les frapper, jamais vers la tête, cela ne fait que les irriter, ainsi que de les prendre et de les toucher pendant leur repas. Il faut les nourrir plus souvent d'œufs ou d'omelette aux herbes que de viande; rien alors n'est égal à la familiarité, aux graces, au badinage et à l'attachement de ce petit animal. Pour le conserver, on est obligé de mettre dans sa cage, un paquet d'étoupes où il puisse se cacher. Il y a des Belettes qui blanchissent pendant l'hiver. Le bout de la queue, jaune dans les Belettes, noire dans les Hermines, sert à distinguer ces deux espèces différentes.

Belier. C'est le mâle de la Brebis qui n'a pas été coupé. Cet animal domestique a bien dégénéré de ce qu'il était en sortant des mains de la nature. On peut, d'après M. de Buffon, reconnaître sa souche primitive dans le *Mouflon*; voyez ce mot. A dix-huit mois il est propre à la génération, et cesse de produire à huit ans; un Belier vigoureux peut suffire à vingt-cinq ou trente Brebis; petulant en amour, il attaque les autres Beliers ses rivaux, et quelquefois son berger. Mais sa pétulance inutile et même incommode, disparait ainsi que ses cornes par la castration. L'eau salée et le pain de Chenevis l'excite en tout tems à l'accouplement. Cet animal stupide n'a d'instinct que pour la pâture et la propagation. On prétend qu'il s'attache de

préférence aux Brebis âgées, et qu'il dédaigne les plus jeunes. Il faut le bistourner à huit ans pour l'engraisser, mais sa chair a toujours l'odeur et le goût de celle du bouc. Le nombre des anneaux qu'on remarque sur les cornes du Belier indique son âge; il vit douze ou quatorze ans. Il y a des Beliers sans cornes. Ils passent pour être moins vigoureux. On dit qu'un Belier, dont la toison est blanche, ne produit que des Agneaux tachetés, s'il a la moindre tâche sur la langue ou au palais. Les Beliers de la belle espèce ont été transportés de la Barbarie, en Espagne, en Angleterre et dans d'autres royaumes. La laine des troupeaux de cette espèce est recherchée pour le commerce. Les Indes orientales ont fourni, dans la Hollande et dans la Flandre, des troupeaux dont la laine est très-estimée. Le *Belier de Valachie* est remarquable par la beauté de ses cornes; celui de Tunis par sa queue large et plate, couverte de laine blanche en-dessus, et nue en-dessous; *le Morvant* par sa crinière pendante sur le col. Les Beliers sauvages du Kamtschatka, ont l'allure de la Chèvre, et le port du Renne, leurs cornes grandes et grosses pèsent jusqu'à vingt-cinq à trente livres; on en fait des vases, des cuillers et autres ustensiles. Ces animaux aussi vifs, aussi légers que les Chevreuils, habitent les montagnes les plus escarpées au milieu des précipices; leur chair et la graisse qu'ils ont sur le dos sont délicates. Leur fourure est recherchée. En Islande on voit des Beliers qui ont trois et jusqu'à quatre et cinq cornes et même plus.

Belier (Astron.) Le premier des douze signes du zodiaque, est composé de dix-huit étoiles suivant

Ptolomée, de vingt-une suivant Tycho et de soixante-cinq suivant le catalogue Anglais; on n'y remarque principalement deux étoiles de la troisième grandeur (*s*, *t*), assez voisines l'une de l'autre, dont la plus occidentale (*t*) est accompagnée d'une plus petite étoile (*u*) de quatrième grandeur, formant la première étoile du Belier. On reconnaît cette constellation par une ligne menée de Procyon à Aldebaran, qui va se diriger vers le Belier trente-six dégrés plus loin qu'Aldebaran. Le Belier passe au méridien à dix heures du soir au commencement de novembre. L'étoile (*s*) qui est dans le front du Belier, s'appelle la *luisante de Belier*, et les deux autres (*tu*) sont dans sa corne gauche. Si l'on imagine une ligne droite tirée d'Aldebaran, ou œil droit du Taureau à la luisante (*s*) du Belier, elle passera entre les deux étoiles (*mn*) de la queue du Belier. L'étoile (*s*) est remarquable; c'est vers ce point que l'équateur coupe l'écliptique. C'est dans ce signe que le soleil entre, au moment de l'equinoxe du printems vers le vingt mars. Enfin c'est de ce point que l'on compte les longitudes des étoiles. Voyez les planches 1 et 2.

Bella-dona, ou *Belle-Dame*. Espèce de Morelle qui croît en France autour des forêts, le long des murailles et haies. Son fruit mortel produit des effets rapides et singuliers. A des éclats de rire et différens gestes qui annoncent le délire, succède promptement une véritable folie, qui est bientôt suivie d'une morne stupidité et de la mort. Le meilleur antidote est le vinaigre et le suc de Limon. Le fruit macéré de cette plante donne une couleur verte, et l'on compose, avec le suc ou l'eau distillée, une

pommade que les dames Italiennes emploie pour blanchir la peau du visage.

Belle *de nuit*. Plante originaire du Pérou. C'est une petite maîtresse qui dérobe aux ardeurs du soleil et à l'éclat de la lumière la délicatesse de ses couleurs. Au déclin du jour elle déploie ses richesses ; ses fleurs se développent. Elle étale à nos yeux ses graces et ses atours. Elle fait l'ornement des parterres. Ses fleurs se ferment le jour et ne s'épanouissent que le soir.

Bellicant. Voyez *Gourneau*.

Ben. (*Noix de*) Les Egyptiens en font grand commerce. On retire, par expression de l'amande, une huile inodore. Les parfumeurs connaissent bien la propriété qu'a cette huile, de se charger de l'esprit recteur des fleurs odorantes. Sur un tamis placé au-dessus d'un vase ils étalent un lit de fleurs qu'ils couvrent de coton imbibé d'huile de Ben. Le parfum pénétrant et volatil des fleurs est arrêté dans son évaporation et fixé, pour ainsi dire, par ce coton imbibé, qui empêche le contact immediat de l'air et retient les parties odorantes. L'huile exprimée du coton à l'odeur de l'huile essentielle des plantes.

Benari. Espèce d'Ortolan connu en Languedoc, et d'un bon goût.

Bengali. Ce petit oiseau svelte, léger, a les mœurs très-douces, très-sociables, se naturalise dans les terres étrangères, et s'y multiplie lorsqu'il est parvenu à s'y acclimater, ce qui n'est pas toujours extrêmement facile. Les Bengalis ne sont pas particuliers au Bengale. Ils sont répandus dans l'Asie, l'Afrique, et dans les isles adjacentes, telles que celles de Madagascar, de

France, de Bourbon, de Java. On en a transporté à Cayenne où ils ont réussi. Ces oiseaux sont familiers, grands destructeurs de Millet, viennent jusqu'au milieu des villages, aiment à se baigner, se réunissent en bandes nombreuses, se caressent entre eux sur-tout les mâles et les femelles, perchent très-près les uns des autres, chantent tous à la fois et mettent de l'ensemble dans cette espèce de chœur. Un Bengali vit six ou sept ans. Le *Cordon Bleu* et le Bengali *piqueté de Java*, font des variétés remarquables.

Benjoin. Résine d'un arbre appellé chez les Siamois *Belzot*. Celle qui n'a pas resté longtems à l'arbre est la plus belle. On l'appelle *Benjoin en larmes*. Le *Benjoin en sorte* est d'une couleur brune et mêlé d'ordure. Cette résine fragile, inflammable, est une espèce d'encens d'une odeur suave. On l'emploie avec succès pour la pousse et la toux opiniâtre des Chevaux. Sublimée dans une curbite en fleurs argentées, elle arrête les progrès de la gangrêne; on la dissout dans l'esprit-de-vin. Quelques gouttes de cette dissolution dans de l'eau, forment ce qu'on appelle *lait virginal*, cosmétique, en usage à la toilette des dames.

Benoite, *Galliot*, *Récise*. Plante commune aux environs de Paris. Sa racine infusée est sudorifique. Mise par morceaux dans un sachet et jetée dans un tonneau de bierre, elle empêche cette liqueur de s'aigrir. La tisane de cette plante est un très-bon vulnéraire.

Béori. Voyez *Tapir*.

Bépole. Voyez *Nimbo*.

Berbé, ou *Buveur de vin*. Il est fort avide du suc vineux des Palmiers. Il y a lieu de croire,

que ce quadrupède de la côte d'Or et de Guinée, est le même animal que la *Fossane*. Voyez ce mot.

BERCE (*grande*) *Panacée*. On retire l'Opoponax de cette plante qui croît en Béotie, en Macédoine ; on fait une incision au bas de la tige. Ce suc gommorésineux, découle, s'épaissit ; on le recueille. Il se vend fort cher. Appliqué extérieurement, c'est un puissant résolutif pour les squirres, nœuds, ganglions. Pris intérieurement il est incisif.

Berce, fausse branche-ursine. Plante des prairies humides, bonne pour les Lapins. L'odeur de sa semence est fétide. En Pologne on fait, avec les feuilles et la semence, une espèce de bierre pour les pauvres gens.

BERÉE. Voyez *Rougegorge*.

BERGAMOTE. Espèce de Citron d'Italie, connu par son odeur suave et l'usage qu'on fait de son écorce, pour garnir l'intérieur des boîtes appelées *bonbonnières*.

BERGERONNETTE, *Hochequeue*. Oiseau d'une taille fine bien prise, d'une forme élégante. Il se nourrit de vers, vole peu, se repose souvent, suit les troupeaux pour saisir les moucherons qui voltigent autour d'eux, se pose quelquefois sur le dos des vaches et des moutons, accompagne le berger sans défiance, l'avertit même de l'approche du Loup ou de l'oiseau de proie. On en distingue trois espèces, la *Bergeronnette grise*, la *Bergeronnette du printems*, et la *Bergeronnette jaune*. On les reconnaît par le mouvement continuel de la queue. La femelle fait son nid dans les blés avec des brins d'herbes et une couche de poils, qu'elle ramasse à la

suite des bestiaux. Ses œufs, au nombre de quatre ou cinq, sont tachetés et rayés de brun. Il y a aussi des Bergeronnettes au cap de Bonne-Espérance, à Madras et dans l'isle de Timor.

Bérichot. Voyez *Roitelet*.

Béril. Il y en a qui ont donné ce nom à l'*Aigue marine*; d'autres nomment ainsi la *Topase blanche de Sibérie*, dont la cristallisation est bien un prisme strié et Tetraèdre, mais différent de celui de la Topase. Même cristallisation, même dureté que le Chrysobéril; l'un est le *Béril blanc*, l'autre le *Béril jaune*. Chez les Juifs la pierre appelée *Baril*, tenait le huitième rang sur le pectoral du grand-prêtre.

Bernache. Cet oiseau de la famille des oies, a été nommé *Oie nonette* ou *Religieuse*, à cause de son plumage coupé de noir et de blanc. On a fait cent contes absurdes sur son origine; on a prétendu que sans père ni mère, il prenait naissance dans certains coquillages, appelés par cette raison *Conques anatifères*, ou sur certains arbres d'Ecosse, et des Orcades, ou même dans les bois pourris des vieux navires. Les Bernaches ne paraissent qu'en automne et durant l'hiver en Angleterre et en Irlande, où elles se laissent aisément prendre aux filets. Il est rare quelles descendent jusqu'en France. La moëlle douce de certains grands roseaux leur sert de nourriture, et rend, dit-on, leur chair délicate. C'est dans le Groenland, et fort avant dans les terres, que ces oiseaux font leurs nids et élèvent leur famille.

Bernard *l'hermite*, ou *le soldat*. Animal demi-crustacé qu'on trouve dans la boue sur le bord de la mer. La partie inférieure de son corps

est sans écailles; pour la couvrir et la défendre, il se loge dans les coquilles vides. La croissance de sa taille l'oblige à changer d'habit; il cherche, essaie les coquilles qui se trouvent sur son passage, s'empare avec joie de celle qui lui convient: lorsqu'il y a concurrence entre deux de ces animaux, le combat se livre, la coquille devient le prix du vainqueur. Cet animal vit de poissons et d'insectes. Au moindre bruit il se retire dans sa coquille. Lorsqu'on le prend, il jette un petit cri; ses deux pattes pincent rudement. On ne parvient à s'en dégager, qu'en faisant chauffer sa coquille. On en trouve aussi de terrestres qui se nourrisent de feuilles; ils ont besoin de coquilles comme ceux qui vivent dans la mer: en Amérique ils ont trois ou quatre pouces de longueur. L'eau claire qu'on trouve dans leur coquille, guérit les pustules occasionnées sur la peau par le lait du Mancelinier. Leur graisse fondue est, pour les Sauvages, un spécifique contre les rhumatismes.

Bernardet. Voyez *Centrine*.

Besteq. Terre onctueuse, colorée, qui indique aux mineurs la proximité des filons.

Bétel. Plante des Indes orientales. Les Indiens font, avec ses feuilles et des aromates, une préparation qu'ils mâchent continuellement, les hommes pour fortifier leurs estomacs, les femmes galantes pour s'exciter à l'amour. L'usage du Bétel, dans l'Inde, est aussi fréquent que celui du tabac en France. Il a l'avantage de donner à l'haleine une odeur agréable; on n'entre pas chez les grands sans en avoir dans la bouche; on s'en présente mutuellement lorsqu'on se rencontre. Les Indiens vont et viennent le Bétel à

la main, et s'en font, entre eux, un petit commerce de politesse et de galanterie. Le Bétel donne, à la salivre et aux lèvres, une couleur rouge ensanglantée qui déplaît aux étrangers; et les Indiens, par son fréquent usage, perdent quelquefois les dents à vingt-cinq ans.

Bête *puante*. Voyez *Zorille*.

Bêtes *rouges de la Martinique*. On est à l'abri de ces insectes dans les bois. Les plaines en sont couvertes, ils attaquent les hommes et les animaux. Leur piqûre cause des inflammations et des démangeaisons dont il reste, en se grattant, des ulcères dangereux. Les animaux se déchirent contre les arbres et les rochers pour s'en délivrer, L'eau-de-vie, le jus de Citron dans de l'eau, sont des remèdes contre la piqûre des Bêtes rouges.

Bétoine. Lorsque cette plante est verte, elle a une odeur pénétrante. Des jardiniers prétendent que cette odeur subtile a la vertu d'enivrer.

Bette. Plante potagère, dont les cardes ou côtes des feuilles sont en usage sur nos tables. Le suc de sa racine est un puissant sternutatoire, mais dangereux dans ses effets. Une jeune personne en eut la tête enflée avec des douleurs cruelles. M. Margraf en a tiré de vrai sucre.

Betterave. On en distingue deux espèces que l'on mange en salade. La jaune est la plus délicate. On prétend que la Betterave rouge donne à l'urine cette couleur.

Beurre *de Bambuk*, ou *Bataule*. Production d'un arbre du Sénégal. On retire cette graisse par incision du tronc. Le fruit contient une substance de la nature du suif; après avoir pilé et mis dans l'eau chaude le reste du fruit, les nè-

gres en retirent les parties huileuses, ce qui leur tient lieu de Beurre. Il a le goût du lard, avec une petite âcreté qui n'est pas désagréable.

Bézoart. Pierre formée par couches concentriques dans l'estomac, les intestins, la vessie et les reins de certains animaux ruminans, et plus communément des chèvres et gazelles. On trouve au centre du Bézoart des noyaux, du poil, du bois ou de la paille qui servent de point d'appui. Les animaux des pays chauds donnent le Bézoart oriental, les Lamas et Pacos le Bézoart occidental. On dit que celui qui se forme dans l'estomac des boucs sauvages se dissout après leur mort, si l'on n'a soin de le retirer à l'instant qu'ils expirent. Les Bézoarts orientaux sont les plus estimés. La différence des Bézoarts provient de la nourriture des animaux qui le fournissent; dans l'Asie méridionale, comme les herbes sont fortes, exaltées, les Bézoarts orientaux ont la supériorté. Dans les climats tempérés, les herbes sont faibles et grossières, aussi les animaux ne donnent que des *Égagropiles*. Voyez ce mot. On fait grand cas du Bézoart de *Singes*. Celui du *Porc-épic* est fort recherché. En Hollande on le vend jusqu'à 6000 livres. Les Portugais les louent 10 livres par jour, et les portent en Amulettes contre la contagion. Les Bézoarts sont en France plus de curiosité que d'usage. Les plus gros sont les plus chers. On est parvenu à les contrefaire. Les vrais Bézoarts se dissolvent dans l'eau ou l'esprit-de-vin; la trace du vrai Bézoart sur un morceau de papier, frotté de céruse, de craie ou de chaux, devient d'un jaune verdâtre ou olivâtre.

Bézoart minéral ou fossile. Les plus gros nous

viennent de Sicile et de la Nouvelle-Espagne. Ils se produisent par le moyen d'un petit grain de sable, d'une coquille ou autres productions qui, roulés par l'impulsion du vent ou des eaux sur une terre molle détrempée, ont été enveloppés et ont augmenté de volume par couches concentriques. Ils sont du genre des *Oolithes*. Voyez ce mot.

Bibby. Arbre d'Amérique. Il est chargé de pointes; il n'y a que le sommet qui soit garni de branches et de feuilles. Son bois est noir et dur. Le fruit donne, par expression, une huile dont les Indiens se frottent et même se teignent, en y mêlant des couleurs. On tire de cet arbre, dans sa jeunesse, par incision, une liqueur qui, au bout de quelques jours, sert de boisson aux Indiens.

Bibion. Voyez *Mouche de S. Marc.*

Bibliolite. Voyez *Feuilles pétrifiées.*

Biche. C'est la femelle du Cerf; elle raie de crainte et non d'amour. Ordinairement elle n'a point de bois, ne met bas qu'un Faon au bout de huit mois. Ses soins sont de l'élever. Pleine d'expérience, elle instruit sa jeunesse imprudente à s'écarter au moindre danger, à fuir à la voix des chiens; quand il se laisse entraîner à l'attrait d'une curiosité qui pourrait lui devenir fatale, elle lui donne des coups de pied, et le fait rester tranquille. Lorsqu'elle entend l'approche des chasseurs, sa tendresse la porte à se présenter aux chiens et à fuir devant eux. Les a-t-elle éloignés de son Faon, elle se dérobe adroitement à leur poursuite et revient auprès de lui. L'animal reconnaissant suit sa mère jusqu'au moment du rut où elle le chasse. La chair de la Biche

de Paris. Il s'accroche sur-tout aux poissons de mer, qu'il suce fortement par le moyen des suçoirs placés à la partie inférieure de son corps. Il ressemble beaucoup au Crabe des Moluques, qu'on voit dans les cabinets.

Biset. Pigeon sauvage, ainsi nommé, soit de son plumage, soit à cause de sa chair, plus bise que celle des pigeons de volière. Il est difficile à apprivoiser et très-sensible à la perte de sa liberté. M. de Buffon le regarde comme la souche primitive de tous les pigeons. Ces oiseaux de passage arrivent par troupes, vers la fin de février ou au commencement de mars, dans la Bourgogne, la Champagne, et s'établissent dans les bois, perchent sur les branches, nichent dans des creux d'arbres, élèvent deux ou trois petits, et dans le mois de novembre partent et prennent leur route du côté du Midi. *Le pigeon de rocher, le pigeon de muraille, le pigeon fuyard* sont des variétés du Biset, qui, nés et élevés dans nos colombiers, ont repris leur liberté. Le pigeon de rocher ou de muraille ne perche pas. Il y a des personnes qui donnent le nom de *Biset* aux pigeons des grands colombiers qui vont prendre leur nourriture à la campagne.

Bismuth. Demi-métal pesant et cassant, dont les mines se trouvent en Suède, en Bohême, en Saxe. Il est reconnaissable par sa couleur de gorge de pigeon, fond aisément à la flamme d'une bougie, fait feu avec l'acier, effervescence avec l'acide; fragile, au lieu de s'étendre sous le marteau, il se brise en paillettes et se réduit en poussière. Il s'allie avec tous les métaux, excepté le zinc, blanchit le cuivre, donne à l'étain

tain presque le son et la consistance de l'argent. Le Bismuth, dissous dans l'acide nitreux, donne une encre de sympathie. On ne peut lire l'écriture qu'en passant sur le papier une dissolution de foie de soufre. La dissolution du Bismuth par l'acide nitreux précipitée par l'eau, donne le *blanc de Bismuth*. Voyez ce mot. La dissolution du Bismuth par l'eau régale, d'abord verdâtre, blanchit ensuite. L'acide marin qui agit difficilement sur le Bismuth, en dissout aisément la chaux. L'acide vitriolique ne dissout qu'une partie du Bismuth et calcine l'autre; la portion dissoute forme un vitriol de Bismuth très-déliquescent. Avec l'acide acéteux, le Bismuth donne un sel neutre, d'un goût septiquet austère. Le Bismuth paraît sous différentes formes et couleurs : sa couleur pâle imite l'argent natif; mais sa masse énorme et sa consistance solide trompent les désirs du maître. Des plaques bleues décorent quelquefois la surface de ce demi-métal ; la couleur pourpre du Cobolt y brille d'un faux éclat, et annonce, non la richesse de la mine, mais le poison qui y est mêlé. Le Bismuth en fleurs présente différentes couleurs, qu'il doit au soufre minéralisateur ; ce métal est attaquable à l'eau, se couvre à l'air d'une rouille blanchâtre. Exposé à un feu modéré, il se change en chaux brune ou d'un gris verdâtre ; cette dernière peut se convertir en un verd d'un jaune verdâtre, à-peu-près semblable à de la litarge. Il a, comme le plomb, la faculté de servir à la coupelle des métaux. En faisant fondre et refroidir avec précaution le Bismuth, on en obtient des cristaux.

Bison. Espèce de bœuf bossu. C'est une va-

riété de l'*Aurochs* ou Taureau sauvage; ces animaux s'accouplent ensemble. Ils sont communs dans les contrées méridionales de l'ancien continent et dans l'Amérique septentrionale. Cet animal est la souche de tous les bœufs bossus, tels que le Bakeleys, le Bonasus, le Zébu, etc. Ceux qui sont tout blancs sont regardés comme les plus beaux. Il y a des Bisons qui n'ont point de corne; leur bosse est une masse de chair qui pèse jusqu'à cinquante livres; elle se mange comme la langue de bœuf. Les Bisons de l'Amérique ont une forte odeur de musc, aussi les nomme-t-on *Bisons musqués*. Le Bison qu'on montrait à Paris en 1769, était originaire du pays des Illinois. On le disait âgé de quatre ans. Il paraissait d'un naturel assez doux. Ceux qui le montraient lui donnaient à manger à la main; ils ne lui avaient jamais entendu faire aucun gémissement. On le nourrissait de foin. Il avait la moitié antérieure du corps massive et très-velu. La partie inférieure était faible, couverte d'une laine douce et soyeuse, qui tombe et se renouvelle tous les ans; lorsque le poil est tombé, on touche une peau de la plus grande douceur. Cette laine paraît avoir des qualités qui la rendraient propre à faire de très-bons ouvrages. Voyez *Aurochs*. La croupe était semblable à celle du mulet.

Bissus. Nom qu'on donne aux filamens dont les Pinnes-marines se servent pour s'attacher aux rochers. Ces touffes de soie se filent. On en fait en Italie et en Corse, des bas, des gans et même des vêtemens très-chauds; mais ils perdent de leur bonne qualité à la teinture. Voyez *Pinne-marine*.

Bissus. Plante dont on ne découvre ni racine, ni feuilles, ni fleurs, ni fruits. Chaque articulation séparée, végète comme une graine. Par sa nature, elle ressemble au Conferva. M. Adanson en a élevé dans des bocaux.

Bissus minéral. Voyez *Amiante*.

Bitin. Ce serpent hideux et monstrueux de l'isle de Cuba, se jette quelquefois sur les sangliers et sur les bœufs, dont il fait sa nourriture.

Bitume. Matière huileuse, minéralisée, inflammable, qui prend différens noms à raison de sa solidité, de sa fluidité, et du plus ou moins de concrétion. On attribue l'origine des Bitumes à la filtration des sucs végétaux et animaux dans le sein de la terre, et à leur union à l'acide minéral. Il y a en Sibérie un lac dont les eaux sont chaudes. Il jette un espèce de Bitume que les habitans brûlent dans leurs lampes; il est en morceaux gros comme la tête d'un homme, toujours mêlé avec une matière blanche semblable au champignon du Mélèze. On l'en sépare en mettant le Bitume dans une poële, sur un feu doux; la matière blanche surnage, et on l'écume. Les Bitumes ne se mêlent point à l'eau, et sont dissolubles dans les huiles quand ils sont purs.

Bitume des Arabes. Mêlange de poix minérale et de poix végétale.

Bitume de Judée. Voyez *Asphalte*.

Bixa. Arbrisseau épineux du Brésil. Son écorce est propre à faire des cordes. Son bois blanc et dur, fait, dit-on, feu avec l'acier. Ses graines rouges donnent à l'eau une belle couleur de carmin. C'est une parure chez les Américains de se peindre le corps avec cette teinture.

Blaireau. La couleur de son poil le fait aussi

nommer *Grisart.* Il a dessous la queue une espèce de poche, dont il suinte une liqueur onctueuse et fétide qu'il aime à sucer. Cet animal farouche, et par-tout assez rare, ne s'apprivoise que dans l'extrême jeunesse, et alors il suit comme le chien. Le naturel du Blaireau n'est point vorace. Il passe sa vie solitaire dans des souterrains pratiqués au milieu des forêts les plus sombres. Son gîte ténébreux est toujours propre, il n'y fait jamais ses ordures. Il y est quelquefois troublé par l'adresse du renard, qui cherche à s'en emparer. La femelle a presque toujours son domicile séparé. Elle met bas en été trois ou quatre petits. Quelque tems avant, elle se prépare, et à eux, un lit tendre et commode. Pour cet effet, elle coupe l'herbe, en fait un monceau, qu'elle traîne entre ses deux jambes au fond de son terrier. Pour nourrir ses petits devenus grands, elle va, pendant la nuit, déterrer les nids de guêpes et dérober le miel, ou bien elle fait la chasse aux sauterelles, lapereaux, mulots, oiseaux, etc. qu'elle leur apporte à manger. La propreté du Blaireau ne le garantit pas de la gale, à laquelle il est sujet. Les Bassets qui entrent dans son terrier, la gagnent. Le Blaireau se défend courageusement. S'il est surpris en plaine par les chiens, il se couche sur le dos, et leur fait, avec ses dents et ses griffes, des blessures profondes. S'il est poursuivi jusque dans son terrier, il fait ébouler la terre; mais le chien qui ne lâche point prise, le relance jusqu'au fond du terrier : alors les chasseurs découvrent le gîte, cherchent à saisir le Blaireau avec des tenailles, et le musellent pour l'empêcher de mordre. Le Blaireau

est grand dormeur, et de plus très-frilleux. Ceux qu'on élève dans la maison ne quittent pas le coin du feu. Ils s'en approchent de si près, qu'ils se brûlent les pieds. Il n'est pas aisé de les guérir. La chair du Blaireau n'est pas mauvaise. Son poil est une fourrure grossière qu'on emploie pour les couvertures des chevaux. On fait de sa peau des colliers de chiens.

Blaireau puant. Voyez *Zorille*.

BLANC *de Baleine*, *Ambre blanc*. On le nomme aussi *sperme de Baleine*, sans doute pour en augmenter la valeur, en donnant une idée de sa rareté. On retire cette substance du cerveau, du cervelet et de la moële allongée du Cachalot. C'est un excellent remède dans les maladies de poitrine. Les habitans du nord qui y sont fort sujets, en font un grand usage. On fait, avec le blanc de Baleine, des bougies d'un poli supérieur à celui des plus belles bougies de cire. Elles sont transparentes, et lorsqu'elles ne sont pas falsifiées, elles ont l'avantage de ne pas tacher les étoffes. Le blanc de Baleine adoucit la peau. On falsifie quelquefois dans le commerce, le blanc de Baleine avec la cire, mais l'odeur de cire et une couleur plus faible décèlent la supercherie.

Blanc de Bismuth, *Blanc de Perle*, *Blanc d'Espagne*. Chaux blanche tirée du Bismuth par la dissolution de l'acide nitreux. Cette chaux métallique, bien préparée, est admise à la toilette des dames. C'est un fard qui blanchit la peau. Les femmes dont le visage est enduit de ce blanc, ont grand soin d'éviter les vapeurs phlogistiques de l'ail, des latrines, etc.; le blanc se changerait en noir. Ce fard, ainsi que tous

ceux qu'on peut employer, ne peuvent qu'altérer la peau des jeunes personnes, et ne réparent point les ruines du visage. » Des graces » simples et naturelles, le rouge de la pudeur, » l'enjouement et la complaisance, voilà le fard » le plus séduisant de la jeunesse ; pour la viel» lesse, il n'est point de fard qui puisse l'embel» lir, que l'esprit et les connaissances. »

Blatte. Insecte coléoptère, si connu dans les cuisines et les boulangeries. Elle court assez vîte, fuit la lumière et ne sort de son trou que pendant la nuit ; il y en a qui volent, d'autres n'ont que des moignons d'aîles. Elle porte aux deux côtés de l'anus deux longues vésicules assez remarquables par leurs rides. La larve est semblable à l'insecte parfait ; elle se nourrit de farine et de racine de plantes. C'est de ce même genre qu'est le fameux *Kakerlaque* des isles d'Amérique. Voyez ce mot.

Blatte de Constantinople. Autrefois les femmes employaient cet opercule cartilagineux en suppositoire, fumigatoire. Les uns attribuent cet opercule à la pourpre, au *Murex*, d'autres au Buccin, d'autres prétendent que c'est l'ongle odorant.

Blé. Plante connue dans tous les pays du monde par sa grande utilité. En France, un boisseau de bon froment, semé dans les meilleures terres, rend jusqu'à quinze boisseaux. Les Blés semés en automne sont plus beaux et fournissent davantage que le Bled de mars. Celui-ci s'égraine facilement dans sa maturité ; il en fournit une espèce qu'on appelle *Barbu*, dont la tige pleine de moële, n'est creuse qu'à l'extrémité. Les maladies du Blé sont la rouille ;

la coulure, la nielle, le charbon, et l'ergot ou le clou. La rouille est occasionnée par le brouillard suivi d'un soleil ardent et par le givre : la coulure par les vents et par les pluies qui enlèvent les poussières fécondantes des étamines. La nielle est atrribuée à la moisissure interne du grain semé. Le charbon, dont on ne connaît pas la cause, est une maladie funeste aux grains, par la facilité qu'elle a de se communiquer dans la grange aux grains sains, parmi lesquels se trouvent des grains malades. L'ergot ou le clou, maladie plus commune dans le Seigle que dans le Blé ; elle est causée par les pluies, ou la piqûre d'insectes. Si l'on mange la farine de ces grains, on est sujet à une maladie qu'on nomme *mal de S.-Antoine*. Les cultivateurs intelligens garantissent les blés de la nielle et du charbon, en faisant passer leurs semences par une lessive d'eau de chaux ; les lessives alkalines sont plus efficaces. Le caractère du beau Blé est d'être bien mûr, sec, mais frais, pesant, compact, et d'un jaune brillant et clair. Les provinces de France fertiles en Blé sont l'Isle-de-France, la Brie, le Hurepoix, le Vexin et la Beauce. Les ennemis destructeurs du Blé dans les greniers sont les *Charansons*, les *Teignes*, les *Mulots*, les *Rats*, les *Souris*, les *Teignes fausses du Blé*.

Blé d'abondance, de miracle, de providence ou de Smyrne. Ce froment, plus pesant d'un douzième que le froment ordinaire, n'est pas plus gros que le Blé de mars. On le sème en automne ou au printems ; chaque épi est toujours accompagné d'épis latéraux. Sept livres de semences dans une terre bien amendée et bien cultivée, ont rendu quatre cens trente livres de

grain. Il a l'avantage de ne pas être sujet au charbon.

Blé de Turquie, d'Inde, d'Espagne ou Mays. Cette plante est cultivée dans les quatre parties du monde ; elle se plaît dans les terres fortes et grasses. On tirerait du sucre de sa tige, si l'on parvenait à faire crystalliser le suc qu'il fournit. Dans l'Inde, un épi porte quelquefois sept cens grains. La couleur de ce Blé varie suivant les espèces ; le jaune est le plus estimé. Il y en a de bleu, de violet, de blanc et de rouge ; le pain fait avec la farine de ce Blé est agréable ; mais lourd pour les estomacs qui n'y sont pas accoutumés. Ce Blé est une excellente nourriture pour les animaux de basse-cour ; ils en sont plus gras et d'un goût plus savoureux. Les Américains pilent les grains et les laissent macérer dans de l'eau. Cette liqueur vineuse enivre. On pourrait en faire un esprit ardent. Le Blé de Turquie, avant sa parfaite maturité, confit dans du vinaigre, forme des cornichons très-agréable dans la salade.

Blende. Ce minéral est une combinaison du zinc et du fer minéralisés par le souffre. Il est composé d'écailles et lames brillantes, et a quelques rapports extérieurs avec la Galêne ; ce qui lui a fait donner le nom de *pseudo-galêne*. On le distingue de la Galêne, si, après l'avoir humecté, il reprend en séchant son brillant métallique. Souvent il contient de l'argent, du plomb, du cuivre, de l'arsenic. Sa dissolution par l'acide vitriolique exhale une odeur piquante de foie de soufre. On en distingue plusieurs variétés. Quelques-unes font feu avec le briquet ; d'autres, telles que celles de Scharffenberg en

Misnie, donnent une lueur phosphorique, même dans l'eau, en les frottant légèrement avec un tuyau de plume. Le *Vitriol de Zinc* est dû à décomposition de la Blende.

Bleu *d'émail*. Voyez *Azur*.

Bleu d'Inde. Voyez *Indigo*.

Bleu de montagne. Ce minéral provient de la décomposition du cuivre dans le sein de la terre. C'est une mine de chaux de cuivre bleu, à laquelle on donne aussi le nom d'*Azur*, quand elle est d'un bleu très-vif, et *Bleu de Montagne*, quand la couleur en est plus tendre et plus pâle. Lorsque cette chaux est terreuse, c'est la *Chrysocolle bleue*. Le Bleu de montagne tapisse assez souvent l'intérieur de différentes gangues. Il est léger, tendre, cassant et poreux; on ne peut le polir. Sa couleur se perd au feu; la poudre de ce minéral est d'usage en peinture. On vend un bleu de montagne factice; c'est un souffre fondu mêlé de verd-de-gris pulvérisé.

Bleu d'Outremer. Voyez *Lapislazuli*.

Bleu de Prusse. Le Bleu de Prusse du commerce est une composition chymique. Cependant on a trouvé du Bleu de Prusse natif mêlé à de l'argille dans l'Uplande; mêlé à l'humus en Finlande, en Scanie, à Weiffenfels en Saxe; à la surface de la terre, en poudre très-fine en Ecosse, et dans la tourbe de Picardie. Il paraît que la plus grande partie des marais à tourbe en contiennent. Celui qu'on retire de terre, ordinairement blanc d'abord, devient bleu à l'air. Quelques minéralogistes le regardent comme du fer en chaux, ou oxide de fer. A une chaleur douce, cette matière verdit; sur le charbon, elle donne de la flamme,

devient rouge et attirable à l'aimant ; à la fusion, elle donne des scories noires. Elle conserve sa couleur bleue dans l'eau, et noircit dans l'huile. Les acides et les alkalis détruisent sa couleur en la dissolvant ; le précipité donne un sédiment qui devient blanchâtre, et qui reprend une couleur bleue en versant dessus une infusion de thé ou de noix de galle.

Bleuet. Voyez *Airelle.*

Blongios. Cet oiseau de la famille des Crabiers, se trouve dans les marais de la Suisse.

Blout. Espèce de Tangara, mal-à-propos appelé *Evêque de Cayenne.* Voyez *Tangara.* On a encore donné ce nom à la Poule sultane, ou *Porphyrion.* Voyez ce mot.

Bluet, *Barbeau*, *Aubifoin.* On fait, avec les fleurs de cette plante, par la distillation, l'eau de Casse-lunette, qui éclaircit la vue et guérit l'inflammation des yeux. On tire de ses pétales une encre bleue.

Boa. Nom qu'on donne à une classe de serpens non-vénimeux ; mais dont quelques-uns sont redoutables par leur grandeur, leur force et leur courage. Leur caractère distinctif est d'avoir de grandes plaques sous le corps et sous la queue. Les plus remarquables sont le *Devin* et le *Bojobi.* Voyez ces mots. Le plus élégamment habillé est celui auquel M. Daubenton a donné le nom de *Parterre.*

Bobak. Ce petit animal est la *Marmotte de Pologne.* Voyez *Marmotte.*

Bœuf. Sous cette dénomination générale on doit comprendre l'*Aurochs*, le *Bison*, le *Bonasus*, le *Bakeleys*, le *Bubale*, l'*Empakasse*, le *Zébu* ; mais nous donnons plus particulière-

ment le nom de *Bœuf* au Taureau châtré. Cet animal domestique et paisible semble méconnaître sa force pour se plier à la volonté de l'homme. On en voit des troupeaux nombreux dociles à la voix d'une femme ou d'un enfant, suivre, sans s'écarter, le chemin du pâturage, paître, ruminer, s'égayer sous les yeux de leur conducteur, se désaltérer au bord d'un ruisseau limpide qui arrose la prairie, et rentrer à l'étable sans résistance. Il partage avec l'homme les travaux pénibles de la campagne; c'est lui qui défriche nos terres; trace, d'un pas lent, mais égal, de profonds sillons; prépare nos moissons, transporte nos grains, et donne enfin toute sa force, où l'adresse et l'intelligence du fermier ne peuvent suffire. Sa marche est pesante, mais il résiste à la fatigue; il souffre plus volontiers le froid que l'ardeur du soleil. Sa force est dans sa tête et dans les muscles vigoureux de ses épaules. On ne l'emploie guères à porter des fardeaux, mais il est excellent pour le tirage. Dès l'âge de deux ou trois ans, on l'accoutume insensiblement au joug par les caresses, la douceur et la patience; les mauvais traitemens le découragent. C'est le flatter que de mêler du sel avec sa nourriture, qui doit être plus copieuse lorsqu'il travaille. A dix ans, on le tire de la charrue pour l'engraisser et le vendre. Son âge se connaît par ses dents, d'abord longues et blanches, qui deviennent par la suite inégales et noires. A trois ans les cornes tombent. La quatrième année il en pousse des nouvelles qui, tous les ans, augmentent d'un anneau circulaire. Ces anneaux indiquent le nombre des années de l'animal. Un Bœuf en bon état a le

poil luisant, épais, bien garni et doux au toucher; ceux dont le poil est rouge sont les plus estimés. En hiver, le foin, la paille, un peu d'avoine et du son; en été, l'herbe fraîche, des gras pâturages, les lupins, la vesce, la luzerne sont de très-bons alimens pour le Bœuf. Une trop grande quantité de feuilles d'Orme, de Frêne, de Chêne, etc. lui donne le pissement de sang. Assez ordinairement il mange vîte, prend sa suffisance, se couche et rumine, c'est-à-dire, qu'il fait passer les alimens successivement par ses quatre estomacs, où la nourriture est soumise à l'action et la réaction de la fermentation et de la digestion. Le Bœuf, dans la prairie, ne dédaigne pas, comme le Mouton, le Cheval et la Chèvre, l'herbe longue dont la tige est dure. C'est presque le seul des animaux qui détruise l'herbe la plus grossière, et fertilise les pâturages par où il passe. Il dort, mais d'un sommeil court et léger, le moindre bruit le réveille. Ordinairement couché sur le côté gauche, le rognon de ce côté est plus gros et plus gras. L'herbe trempée dans le vinaigre et saupoudrée d'un peu de sel, lui rend l'appétit, lorsqu'il est dégoûté. Trop de luzerne fraîche ou de trefle le fait enfler et quelquefois périr. Dans ces accidens, il suffit, dit-on, de lui jeter trois seaux d'eaux sur le corps. Indépendamment des contagions accidentelles auxquelles il est sujet, les maladies épidémiques sont les plus funestes. Celle de 1763 enleva beaucoup de bêtes à corne en vingt-quatre heures, avant qu'on ait pu connaître la maladie. Une ou plusieurs vessies sur la langue, blanches d'abord, puis rouges et enfin presque noires, crevaient. Un ulcère chancreux creu-

sait l'épaisseur de la langue vers la racine, la coupait en entier, et l'animal périssait : le remède fut de ratisser la langue (aussi-tôt que la maladie se déclarait,) avec une pièce d'argent dentelée, d'étuver la plaie avec une infusion d'ail, de sel, de poivre, d'herbes fortes dans le vinaigre, et de passer autour un morceau de vitriol de Chypre. Il serait trop long de rapporter les différentes maladies épidémiques qui attaquent les bestiaux. On ne peut mieux s'instruire sur cette matière qu'en consultant les bons livres et l'expérience. Nous ajouterons seulement qu'en Angleterre on a tenté avec succès une espèce d'inoculation sur les bêtes à cornes. Cette opération consiste à préparer l'animal par une saignée et deux ou trois purgations rafraîchissantes ; puis on introduit, par incision, dans le fanon, des étoupes imbibées de l'humeur qui coulent des yeux et des narines des bêtes malades. Au bout de deux ou trois jours la maladie se déclare. On abandonne l'animal inoculé dans un pré, en lui donnant de tems en tems du son détrempé. La crise se passe, la masse des humeurs diminue, les vaisseaux se dégorgent, l'animal est hors d'affaire. Il faut, dans toutes les contagions épidémiques, avoir soin de séparer les bêtes malades de celles qui sont saines. Un Bœuf ne vit guère que quatorze ou quinze ans. L'habitude qu'il a de se lécher, forme, dans son estomac, ces boules connues sous le nom d'*Egagropile*. Voyez ce mot. C'est de l'Auvergne que nous viennent les Bœufs les meilleurs et les plus beaux. Ceux du bas Poitou sont doux, mais peureux et s'effarouchent aisément. Lorsque l'épouvante les prend au marché ou dans une

foire, ils n'écoutent rien, courent à perdre haleine, renversent tout ce qui s'oppose à leur passage, et ne s'arrêtent que lorsqu'ils sont épuisés de fatigues. Que de réflexions à faire sur la prodigieuse multiplication du Bœuf, sur la consommation journalière de sa chair nourrissante; sur le profit que l'homme retire de sa dépouille pour sa subsistance et ses besoins! Cet animal, si robuste, si vigoureux, armé de deux cornes toujours menaçantes, après avoir patiemment enduré, toute sa vie, le joug de l'esclavage et de la tyrannie, tombe presque sans murmurer sous les bras nerveux d'un boucher mercenaire. Deux coups d'assommoir suffisent pour l'abattre. On en voit cependant qui résistent et qui parviennent même à s'échapper; tel fut celui dont le cerveau presque silifié fut présenté à l'Académie. Il y a de l'imprudence à tuer ou saigner un Bœuf excédé de fatigues ou de douleurs. Des exemples frappans ont démontré que son sang échauffé et volatilisé est un venin des plus contagieux. Une seule goute de ce sang sur le visage ou sur quelqu'autre partie découverte du corps, occasionne pustules, enflures, érésipelle, gangrène. Il en est peut-être ainsi des autres animaux. Ce qu'il y a de plus frappant, c'est que la chair cuite ne contracte pas la même qualité pernicieuse. Rien n'est perdu dans le Bœuf: tout, jusqu'aux cornes, aux nerfs, aux cartilages, à la peau, est mis en usage. Avec la corne et les os, on fait des lanternes, boîtes, peignes, étuis et autres petits ouvrages; la colle forte est composée des nerfs, cartilages, rognures de peau réduits en mucilage; la meilleure vient de Flandre. La peau, entre les mains

des corroyeurs et des tanneurs, se façonne et sert à notre chaussure. Le fiel relève les couleurs des peintres, nettoie leurs tableaux, dégraisse et enlève les taches des étoffes et des habits; la teinture de ce fiel, infusée dans l'esprit-de-vin, est un excellent cosmétique. Voyez les mots *Taureau*, *Vache*, *Veau.*

Bœuf de mer. Voyez *Phocas.*

Bogue. Poisson du bord des mers de l'Italie. Sa chair est délicate et estimée des Italiens,

Boiciningua, ou *Boiquira:* Ce reptile du genre des Serpens à sonnettes, habite les contrées chaudes et tempérées du nouveau monde; il révolte autant par l'odeur infecte qu'il répand autour de lui, qu'il est redoutable par le venin mortel de sa morsure. Sa queue courte, mais sonnante au moindre mouvement qu'il fait, avertit le voyageur de sa présence. Voyez sur le mécanisme de cette queue, l'article *Serpent à sonnettes.* Sa marche est lente sur la terre unie; mais sur les rochers ou dans l'eau, rien n'égale son agilité. Il s'élance avec rapidité sur le tillac des petits vaisseaux. Se replier en cercle, s'appuyer sur sa queue, sauter sur sa proie, la blesser et se retirer, n'est, pour lui, qu'un instant. Malheur à ceux qu'il rencontre. Il est plus dangereux lorsqu'il pleut ou qu'il est dominé par la faim. Sa morsure est très-venimeuse. Les effets du poison sont une enflure générale, surtout de la langue, une bouche enflammée, une soif brulante. La moindre goutte d'eau redouble l'activité du poison et hâte l'instant de la mort. On guérit la morsure du Boiciningua, soit en écrasant la tête du serpent et en l'appliquant sur la partie offensée, soit en appliquant extérieu-

rement et faisant prendre intérieurement du beurre, de l'huile d'olive et du sel, les racines de *Collinsonia* ou de la plante appelée, par les Américains, *Sanguine*, sont très-efficaces. Le véritable Antidote paraît être le *Seneka*. Voyez ce mot. Mais après la guérison, l'altération des traits du visage, ou des douleurs mêlées d'enflure, rappellent toute la vie, le souvenir d'un accident aussi funeste. Un animal si redoutable perd la vie, lorsqu'il est frappé d'un coup de baguette sur le dos. On ne voit point ce serpent dans les lieux où croît le Pouliot sauvage ou Dictame de la Virginie. Il a, pour ennemis la couleuvre appelée *Lien*, et le *Cochon maron*, qui le dévore avec avidité; l'hiver amortit toute la férocité des Boicininguas. Ces animaux se rassemblent et restent engourdis dans les fentes de rochers et les souterrains. Les Indiens profitent de cette saison pour les détruire; ils trouvent sa chair d'un bon goût. Mais elle est un poison, lorsque l'animal s'est mordu lui-même dans sa fureur. L'Ecureuil est le mets friand du serpent à sonnettes; qui se nourrit aussi de vers, de grenouilles, de petits oiseaux et même de lièvre. On voit souvent ce reptile entortillé autour d'un arbre les yeux fixés sur l'Ecureuil, qui manifeste sa frayeur par ses cris et son agitation. Les forces l'abandonnent, il tombe au pied de l'arbre, et est englouti sur le champ. Le printems qui vivifie la nature, déploie les forces engourdies de ce reptile. C'est assez généralement la saison de la réproduction des animaux. La femelle ne pond qu'un petit nombre d'œufs; mais c'est toujours trop pour le malheur des hommes et des animaux.

BOICUAIBA.

BOICUAIBA. Voyez *Lien.*

BOÏGA. L'un des plus beaux serpens de la nature, par ses couleurs brillantes, comparées à celles de l'oiseau mouche. Il est doux, familier, se laisse manier, caresser; dans l'isle de Bornéo les enfans jouent avec lui, le portent à la main, l'entortillent autour de leur corps, sa forme svelte lui donne la facilité de monter, de descendre, se suspendre, s'entortiller, s'élancer avec rapidité, et la variété de ses mouvemens sinueux ne fait que développer avec plus de grace la richesse et l'éclat de sa robe. Il se nourrit d'oiseaux; et pour les surprendre, il se tient caché sous les feuilles et les attire, dit-on, par un chant mélodieux, qui n'est autre chose qu'un sifflement plus doux que celui de la colère, que font entendre les autres serpens; ce qui lui a fait donner le nom bien impropre de *Joueur de lyre:*

BOIGUACU. Voyez *Devin.*

BOJOBI. La nature s'est plu à prodiguer l'éclat de l'or et des pierreries, sur ce beau serpent des contrées équatoriales de l'un et l'autre continent. Il ne paraît pas ennemi de l'homme, il fréquente même les habitations et ne fait aucun mal, à moins qu'on ne l'irrite. Alors il mord cruellement, et sa morsure, sans être venimeuse, cause cependant quelqu'inflammation. Ses dents sont très-acérées.

BOIQUIRA. Voyez *Boiciningua.*

BOIS *agatifiés.* Voyez *Bois fossile.*

Bois d'Agouty. Ainsi nommé aux isles Françaises, parce que le fruit de cet arbre sert de nourriture au petit animal de ce nom.

Bois d'Aigle, ou *Calambouc.* Espèce de Bois

d'Aloès léger, peu résineux, odorant et amer. On en fait, au Mexique, des ouvrages de marqueterie, chapelets et autres.

Bois d'Aloès. Ainsi nommé à cause de son amertume. L'arbre qui le fournit est différent de la plante qui porte ce nom. Il croît dans les montagnes inaccessibles de la Cochinchine. C'est dans sa vieillesse que la résine se porte avec plus d'abondance vers les nœuds et le tronc près de la racine. On l'en détache avec des parties du Bois. Ces morceaux portent aussi le nom de *Calambac des Indiens* ou *Tambac.* L'espèce la plus rare est celle dont le Bois résineux un peu amer, tendre et fondant comme la cire, répand, sur les charbons, une odeur suave. Les grands de la Chine et du Japon l'achètent au poids de l'or. C'est un parfum dont ils font usage dans les temples, les festins et les cérémonies. L'espèce qui fait l'objet du commerce en France, est plus dense et contient plus de bois que de résine; brûlée sur les charbons, c'est un parfum agréable.

Bois d'Anis. Voyez *Anis de la Chine.*

Bois de Bambou. Cette espèce de roseau des Indes creux et moëlleux en dedans, est divisée par des nœuds d'où découle naturellement une liqueur qui se crystallise à l'ardeur du soleil. Les Perses et les Arabes s'en servent comme du sucre, sous le nom de *Tabaxir.* Le sucre extrait des jeunes rejettons est estimé des médecins orientaux. En Arabie on le vend au poids de l'argent, sous le nom d'*Aohar.* Le papier qui sert à la Chine pour l'impression, n'est autre chose que la pellicule ou le *liber* qui enveloppe le Bois de Bambou. Ce bois, très-dur, se fend

facilement. Les Indiens en font des maisons, des bateaux, des meubles, des boîtes, des nattes et autres ouvrages. Pour allumer leur tabac ou leurs gargoulis, ils frottent deux morceaux de ce bois, qui s'échauffe au point d'allumer une feuille sèche qu'ils mettent dessus. Cette espèce de roseau, qui croît aux Indes jusqu'à la hauteur et la grosseur d'un arbre, s'est très-bien naturalisée à St.-Domingue.

Bois de Baume, ou *Baumier*. C'est le bois d'un arbrisseau dont on retire le baume de Judée par incision, dans la canicule. Ses fleurs sont odorantes. Il est cultivé dans les jardins du grand-seigneur, et gardé par les Janissaires, depuis l'invasion des Turcs en Judée. Voyez *Baume de Judée*.

Bois Benoît. Voyez *Bois satiné*.

Bois blanc de la Guyane. C'est un arbre haut et droit, que les habitans préfèrent lorsqu'ils veulent planter le Mai. Il n'est pas gros. On fait usage de son bois, qui est léger.

Bois de Brésil. Ce bois, originaire d'Amérique, s'est naturalisé chez les Orientaux. Il joint au nom de *Brésil* celui des lieux dont on le tire. Les fleurs de cet arbre sont odorantes. Son bois est dur. Il serait à desirer que son aubier fût moins épais. Il n'y a, pour ainsi dire que le cœur qui puisse être travaillé au tour. Le Brésil de Fesnambuc est le plus estimé ; bouilli dans l'eau, il donne une belle couleur rouge. On en retire, avec l'alun, une espèce de carmin et de laque liquide pour peindre en miniature. Les caractères du Brésil de Fernambuc sont d'être pesant, de laisser un goût sucré dans la

N 2

bouche, et de devenir rougeâtre au contact de l'air.

Bois caca, ou *de merde*. Grand arbre de la Cayenne. Il se pourrit en peu de tems dans la terre; en le coupant, il répand une odeur infecte qui s'évapore à l'air.

Bois de Campêche. Voyez *Bois d'Inde*.

Bois à canon. Voyez *Ambaiba*.

Bois de Cayan. Voyez *Simarouba*.

Bois de chandelle, *Bois de Jasmin*; *Bois de Citron*. C'est un grand arbre qui croît sur les côtes de l'Amérique. Ses fleurs ont l'odeur du Jasmin. Son bois, couleur de Citron, pesant, résineux et compacte, est employé, par les Indiens, en forme de chandelle, et les éclaire pendant la nuit.

Bois de la Chine. De tous les bois de marqueterie, c'est, sans contredit le plus beau; mais il est trop sujet à se fendre, et devient tout brun. Il est marbré. Son grain est si serré, qu'il prend un aussi beau poli que l'ivoire. C'est de ce bois que les Luthiers font les archets de violon. Il n'a point d'odeur sensible.

Bois de Chypre. Voyez *Bois de rose*.

Bois de Citron. On donne, dans les isles, ce nom au *Bois de chandelle*. Voyez ce mot.

Bois couleuvré, ou *de Couleuvre*. Ainsi nommé, soit à cause de la bigarrure de son écorce, soit parce qu'il guérit, dit-on, la morsure des serpens. Cette racine nous vient des isles de Timor et Samar. Le fruit de l'arbre est une espèce de noix vomique. Pris intérieurement, il produit des effets aussi funestes, le tremblement et la stupidité. Le Bois de Couleuvre paraît être la même plante connue sous le nom de *Radix*

Mungo Ophiorrizza Mungoz Linn., et dont il est fait mention dans l'article *Serpent à lunettes.* Voyez ce mot.

Bois de Crabe, ou *Crave.* Voyez *Canelle-Girofle.*

Bois de dentelle. Ce réseau qui ressemble à la dentelle, se tire d'entre l'écorce et l'aubier; c'est le liber de l'arbre. Le tissu est fin, blanc et fort; les dames des isles Philippines et Manilles se font des voiles avec cette dentelle. L'arbre qui la produit est-il celui connu sous le nom de *Lagette*? Voyez ce mot.

Bois à enivrer les poissons. Voyez *Conani.*

Bois d'Ébène. Il y en a de trois couleurs; le rouge, le verd et le noir. On donne au rouge le nom de *Grenadille.* Il est très-connu des tabletiers. C'est un des plus beaux bois que nous ayons. Il prend mieux le poli que l'Ebène noire. Les isles Antilles, de Madagascar et de Tabago donnent les deux autres espèces; l'arbre qui donne l'Ebène noire est gros et grand. L'infusion de l'écorce est, dit-on, sudorifique: sur les charbons ardens, elle répand une odeur suave. L'Ebène la plus noire, la plus pesante et sans aubier est la plus estimée. On assure que les Insulaires donnent à ce bois une couleur plus noire, en enfouissant dans la terre les arbres qu'ils ont coupés. Nos tabletiers et nos ébénistes en France donnent, aux meubles de bois de Poirier et autres bois durs, une apparence d'Ebène; ce petit artifice consiste à répandre sur le bois une décoction d'encre toute chaude, et à frotter avec une brosse rude: un peu de cire donne le clair et le poli de l'Ebène. L'arbre qui donne l'Ebène verte fournit beaucoup d'om-

brage. Sous son aubier blanc est le bois d'un verd foncé quelquefois veiné de jaune ; ce bois est gras et très-combustible. Il ne se conserve pas dans la terre ; sa fleur purge comme le séné. Le bois donne, par le frottement, une couleur brune à la pierre. En teinture on en retire un beau verd naissant. Ce bois, d'usage dans les ouvrages de mosaïque, est employé par les Indiens à fabriquer les statues des dieux et les sceptres des rois.

Bois épineux des Antilles. Voyez *Fromager*.

Bois de fer. Ainsi nommé à cause de sa couleur. C'est le bois d'un grand arbre de la Guyane. Le commerce nous en fournit beaucoup en France ; on l'emploie en menuiserie à cause de sa dureté, de sa couleur rougeâtre et du poli dont il est susceptible. Il paraît singulier que ce bois dur et serré puisse être attaqué par les poux de bois ; ce qui ne permet pas d'en faire usage dans les bâtimens et ouvrages de charpente. Son écorce est inodore et d'un goût styptique. Réduite en poudre, c'est un sudorifique pour les Indiens. Les Chinois ont un arbre à peu près semblable ; ils en font des ancres pour leurs vaisseaux de guerre. L'arbre du Bois de fer se voit dans les serres du Jardin du Roi. En général il y a du feu dans le bois, comme dans tous les corps de la nature. Ce feu se développe plus ou moins par le frottement, à raison de la dûreté du bois. Les Indiens pour avoir du feu, se servent par préference du bois de fer, ils appuyent un morceau de ce bois pointu, dans un autre morceau creux, le font tourner avec rapidité ; le bois prend feu.

Bois de Fernambuc. Voyez *Bois de Brésil*.

Bois de féroles. Voyez *Bois satiné*.

Bois de fièvres. Voyez *Quinquina*.

Bois à flambeau. Voyez *Bois rouge*.

Bois fossile. On donne ce nom au bois enseveli sous la terre par des révolutions arrivées sur la surface du globe terrestre. On en trouve quelquefois des forêts entières. Mais pénétrés d'un suc sulfureux ou bitumineux, ils ont conservé toute leur forme, ont acquis plus de densité et ont été préservés de la corruption. Le Bois fossile qui fait feu avec l'acier, est le Bois agatifié; il se trouve dans les fentes sablonneuses. Celui qu'on trouve dans les terres calcaires fait effervescence avec les acides. Voyez *Bois minéralisés et Bois prétrifiés*.

Bois de fustet. On le tire de la Jamaïque, de l'Italie, et même des provinces méridionales de France. Les luthiers et les ébénistes préfèrent celui qui est d'un beau jaune et joliment veiné; la couleur qu'on retire de ce bois n'est pas solide; cependant il s'emploie en teinture.

Bois gentil, *Thymelée*, *Mézéréon*, *Trentanet*, *Garou*. Cet arbrisseau croît naturellement dans les pays chauds. Ses jolies fleurs, quelquefois rouges, quelquefois blanches, annoncent le printems. Ses fruits rouges, dans leur maturité, gros comme les baies du myrte, contiennent un suc violemment purgatif, dont on ne fait plus d'usage qu'en Turquie. Les oiseaux, et sur-tout les perdrix, aiment beaucoup ces fruits. Parmi les espèces de cet arbre, on distingue celle à feuille de lin, dont l'écorce, connue dans les boutiques sous le nom d'*écorce du Garou*, s'applique sur le bras comme un cautère très-efficace. Les teinturiers n'emploient plus ce bois,

qui, à l'aide du pastel indigo, leur fournissait une teinture verte ou jaune.

Bois de Girofle. Voyez *Canelle-Girofle.*

Bois de Grenadille. Voyez *Bois d'Ebène.*

Bois de Jasmin ou de la Jamaïque. C'est le même nom que le *Bois de chandelle.* Voyez ce mot.

Bois jaune. Nom donné, dans les isles, au bois *de chandelle.* Il y a une autre espèce de Bois jaune, plus connu sous le nom de *Tulipier;* voyez ce mot.

Bois immortel. On le tire d'un arbre de la Guyane, propre à faire des haies, à cause des épines; il pousse de boutures. Les nègres en font usage dans de l'eau ferrée, comme d'un bon stomachique. On le nomme *Bois immortel*, parce qu'il est d'un très-bon usage, et dure très-long-tems étant employé.

Bois d'Inde, Bois de la Jamaïque, Bois de Campêche. C'est un grand objet de commerce en France; il nous vient de l'Amérique. Il est dur, lisse, compacte, incorruptible. Dans la teinture, il fournit les couleurs noires, violettes et grises. Sa décoction est jaunâtre et devient noire comme de l'encre. Les teinturiers de Sédan s'en servent pour velouter les noirs. Si dans la décoction de ce bois, on y mêle de l'alun, il donne une couleur très-rouge. Ce bois est employé par les luthiers et les ébénistes. L'arbre qui donne ce bois produit des épices agréables. Ses feuilles aromatiques sont employées dans les sausses, ainsi que ses semences odorantes, connues en Angleterre sous le nom de *graine des quatre épices.* Par la macération de ces graines dans de l'eau-de-vie, et par la distillation, on en

retire une liqueur parfumée, savoureuse et stomachique.

Bois Indien. Voyez *Liane.*

Bois de lettres. On le nomme ainsi à cause de ses mouchetures. On en distingue deux espèces à la Guyane, le bois rouge moucheté de noir et le bois jaune. On n'emploie que le cœur de cet arbre; les nègres se font des cannes du bois jaune. L'un et l'autre servent à faire des meubles, sur-tout des montans de chaises. Comme ce bois est dur et poli, il est recherché des ébénistes en Europe. On le trouve aussi à Cayenne. C'est le même que le *Bois tapiré.*

Bois Lézard. Voyez *Bois d'Agouty.*

Bois marbré. Voyez *Bois satiné.*

Bois de mèche. Voyez *Karatas* et *Ouaye.*

Bois de merde. Voyez *Bois caca.*

Bois minéralisé. C'est dans le sein de la terre qu'on trouve ce bois, pénétré, sans doute, d'une vapeur métallique et minérale. Quelquefois ses pores sont remplis d'une dissolution métallique ou d'une terre minérale précipitée. Le bois minéralisé par l'alun est très-léger, et s'enflamme à l'air. Ce bois changé en pyrite par les matières sulfureuses et vitrioliques est rare. Le bois ferrugineux ou pénétré d'ochre martial est très-commun. Le bois minéralisé le plus précieux est celui qui conserve sa forme de manière à pouvoir reconnaître sa qualité. On voit de ces bois qui ne sont minéralisés qu'en partie.

Bois néphrétique. Ainsi nommé, parce qu'on le regarde comme efficace dans la colique néphrétique. On nous l'apporte de la nouvelle Espagne. Il n'est pas d'un grand débit dans le commerce. On doit se défier des marchands, qui

lui substituent quelquefois l'aubier du Gayac d'Europe. L'infusion du Bois néphrétique dans l'eau, paraît jaune à travers un vase transparent placé entre l'œil et la lumière : la même eau paraît bleue en tournant le dos à la lumière : l'acide mêlé dans cette infusion, fixe la couleur de l'eau, qui paraît toujours dorée : le sel alkali fait disparaître cette couleur, et l'infusion reprend son premier état. Ce phénomène singulier s'explique par l'arrrangement des parties colorantes et leurs combinaisons avec les matières salines. Le Bouleau est le Bois néphrétique d'Europe.

Bois d'or du Canada. Voyez *Charme.*

Bois de la Palile. On donne ce nom à de petits bâtons légers et blancs, que les habitans du Port-Saint trempent dans le sang de Dragon liquéfié. On s'en sert en Europe pour affermir les gencives et nettoyer les dents.

Bois de Palixandre. Ce bois odorant vient des Indes. Il n'est point dur et a les pores larges. Les Hollandais nous l'envoient par grosses buches. Le plus précieux est celui dont les veines marbrées sont plus tranchantes. Les bibliothèques, les bureaux, les secrétaires et autres meubles de marqueteries sont faits de Bois de Palixandre.

Bois pétrifiés, aussi nommés *Stéléchites.* Ce sont des bois ensevelis dans le sein de la terre, pénétrés par des sucs lipadifiques : ils perdent leurs principes aqueux, limoneux et résineux. Il ne reste que les parties fibreuses, tenaces, filamenteuses et terrestres. Des matières sablonneuses et pierreuses s'insinuent dans les pores du bois sans rien changer à sa forme. Ce qui lui donne plus de pesanteur et densité ; on trouve en

Allemagne de ces bois convertis en marbre et en agathe. Les morceaux les plus curieux en ce genre sont ceux qui tiennent tout-à-la-fois du végétal et du minéral, qui, d'un côté, font feu avec l'acier, tandis que l'autre est encore combustible.

Bois de tisanne, ou *Liane-Séguine*. Voyez *Liane*.

Bois puant, ou *Anagyris*. Les feuilles de cet arbre, originaire du Languedoc, répandent une odeur très-fétide, lorsqu'elles ont été froissées entre les mains. Vers le cap de Bonne-Espérance, dit Levaillant, il croît un arbre appelé *Bois puant*, qui, transporté en Europe, se distinguerait bientôt parmi les plus beaux bois d'ébénisterie. Voyez *Arbre puant*.

Bois de Rose, de Rhodes ou de Chypre. Ce bois aromatique est très-connu en France par les jolis meubles qui décorent nos appartemens et nos cabinets; il s'en fait un grand commerce aux isles Antilles. L'arbre qui donne ce bois est noueux, dur et résineux. Peut-être est-ce une espèce de Bois Citron; voyez *Bois de chandelle*. Les parfumeurs, et sur-tout les Hollandais, retirent du Bois de Rose, par la distillation, une huile très-odorante. Celui de la Jamaïque, presque inodore, ne développe son parfum que sur les charbons ardens. Celui de la Guyane, bouilli dans l'eau, donne une liqueur agréable à boire par sa saveur de canelle et de citron. Cette liqueur est même employée comme un bain rafraîchissant. Le Bois de Rose de la Chine est joliment veiné; on en fait des ouvrages d'un prix au-dessus des vernis.

Bois rouge ou Bois de sang. Ce bois est cher;

l'arbre croît en Amérique et dans les environs de Cayenne. Sa belle couleur s'affaiblit par le laps de tems. Les habitans s'en servent pour la teinture et pour s'éclairer.

Bois saint. Voyez *Gayac.*

Bois de Sainte-Lucie, ou *Padus*. Espèce de cerisier sauvage. Ses fleurs en grappe font l'ornement des bosquets printaniers. Son fruit n'est pas mangeable. Les ébénistes font usage de ce bois, à cause de son odeur et de sa belle couleur veinée.

Bois satiné. Grand arbre touffu des Antilles et de Cayenne. Son bois veiné est très-recherché pour les ouvrages de marqueterie. Il porte aussi les noms de *Bois féroles* et de *Bois Benoît*. Ce bois, coupé à différentes hauteurs de son tronc, diffère pour les couleurs, les nuances et d'autres accidens; on lui donne alors ces divers noms.

Bois de Saxafras. Voyez *Sassafras.*

Bois de seringue. Arbre très-haut et très-droit de la province de Quito. Son bois liant et léger est propre à faire de petits mats. Son nom lui vient de ce que dans un canton d'Amérique, les habitans font, avec la résine qui découle de cet arbre, des bouteilles en forme de poires, au goulot desquelles ils adaptent une canule. Ces bouteilles élastiques pressées, rendent la liqueur qu'elles contiennent. C'est un usage de politesse chez eux, de présenter, avant le repas, ces bouteilles à chacun des convives, qui, après avoir pris un petit lavement, se mettent à table avec plus d'appétit. Cette résine, appelée dans ce pays *Cahout-Chou*, est ici connue sous le nom de *Résine élastique.* Voyez ce mot.

Bois de Tacamaque. L'arbre qui le fournit

est grand et beau. Son bois odorant est employé dans la construction des navires. On en fait des planches. C'est de cet arbre qu'on retire la *résine Tacamaque ;* voyez ce mot. Il est très-connu dans la nouvelle Espagne et à Madagascar.

Bois tapiré. Voyez *Bois de lettres.*

Bois veiné. Belle coquille du genre des Murex; ainsi nommée à cause de sa couleur.

Bois verd. Petit buisson de la Guadeloupe. Sa belle couleur verte est d'usage en teinture. Son bois noircit à la longue. Les ébénistes, en le polissant, le vendent pour de l'ébène.

Bois de Violette. Il n'a point d'odeur sensible ; ses veines tranchent davantage et sont plus vives que celles du Bois de Palixandre.

Bols. *Terres sigillées.* L'argille mêlée de terre siliceuse et de fer, constitue la classe des terres et pierres argilleuses, connues sous le nom de *Bols ;* ils sont d'un grain très-fin, doux et gras au toucher, happent à la langue, présentent, au moment de leur fracture, des points brillans ; tachent les doigts, fondent dans l'eau, durcissent au feu, et y deviennent rouges. Les terres et pierres bolaires se trouvent presque par-tout ; il y en a de blanches, de grises, de jaunes, de rouges, de brunes et de noires : ces deux dernières indiquent le mêlange du bitume. Les terres sigilées ne diffèrent des Bols, qu'en ce qu'elles ont été lavées et purifiées. Cette substance était connue du tems d'Homère et d'Hérodote. Elle était dès ce tems-là en grande vénération, et l'on employait beaucoup de cérémonie pour la tirer du sein de la terre. Ces cérémonies et les propriétés médicales qu'on lui attribuait, leur ont donné

beaucoup de débit parmi le peuple, toujours crédule. Les souverains ont trouvé le secret de s'en procurer un revenu considérable, en donnant à ces Bols de différentes couleurs, l'empreinte de leurs sceaux. On a des Bols et des terres sigillés de divers lieux; le Bol d'Arménie, la terre sigillée de Lemnos, sont les plus vantés. La terre de Mafta, près Lisbonne, a la réputation de guérir les cancers. Celle de S. Huldric a, dit-on, la vertu de chasser les rats, et celle du Chaw au Pérou, passe pour rendre les femmes fécondes. En Allemagne les terres bolaires ont encore beaucoup de crédit; l'on n'en fait pas grand usage en France; voyez au mot *terre de Patna* ce qui est dit des *Gargoulettes du Mogol*.

Bombardier. Cet insecte est une espèce de Bupreste; il se tient caché sous les pierres, ne fait point usage de ses aîles, mais lorsqu'il est en marche, il va toujours sautant. On est étonné, lorsqu'on le touche, d'entendre le bruit d'une arme à feu, et de voir sortir de son anus une fumée d'un bleu fort clair. On peut se donner le plaisir de faire jouer cette artillerie, en prenant un de ces insectes et lui chatouillant le dos avec une épingle. S'il faut en croire Solander, qui, le premier, en a fait l'observation, notre Bombardier tire jusqu'à vingt coups de suite : ce petit corps est une espèce de bastille, dont la manœuvre pétulante et sans effet nuisible, mérite l'attention de l'observateur. Une vessie placée vers l'anus, est l'arsenal foudroyant de ce Bombardier. Il est souvent dans le cas d'en faire usage contre son ennemi le grand Carabus, (c'est un autre Bupreste,) pour se

dérober à ses poursuites. Lorsque la fatigue a rallenti sa marche, il a recours à la ruse, se couche au-devant du Carabus, qui s'avance la bouche béante et les pinces ouvertes pour se saisir de sa proie; mais un coup de bombe part, l'ennemi recule, et le Bombardier se sauve dans le trou le plus voisin, sinon l'ennemi revient à la charge, prend l'insecte par la tête, le coupe et l'avale.

Bona dea. Bonne Déesse. Cette divinité des Romains, la Déesse des femmes, la Déesse par excellence, fut la femme de Faune, roi d'Italie. Ce prince la fit mourir sous des coups de verges, parce qu'elle s'était enivrée. Accablé de regret, il lui dressa des autels, la déifia; car, malgré le faible qu'elle avait pour le vin, c'était la chasteté même. Jamais aucun homme que son mari n'avait vu son visage. Ses fêtes n'étaient célébrées que par les vestales; les prêtres n'y étaient point admis. On l'adorait comme une des nourrices de Bacchus; on plaçait sur son autel une cruche pleine de vin, en mémoire du goût qu'elle avait eu pour cette liqueur.

Bonasus. Espèce de Taureau de la Pœonie. Il y a lieu de croire qu'il est de la même nature et de même origine que le *Bison*, mais que l'influence du climat a modifié cet être primitif et en a fait une variété connue en Pœonie sous le nom de *Bonasus*. Voyez *Bison*.

Bondrée. Cet oiseau de proie, plus rare dans nos climats que la Buse, piette et court comme le Coq, vit de grenouilles, de mulots, de lézards, de chenilles et d'insectes; vole à rase-terre, se perche sur les arbres pour guetter sa proie, fait son nid avec de petites buchettes,

le tapisse de laine, pond des œufs de couleur cendrée, marquetés de taches brunes, nourrit ses petits de guêpes, de chrysalides. On le prend aux pièges, au lacet, aux gluaux; sa chair est assez bonne à manger.

BONDUC. Voyez *Pois de terre.*

BONITE. Poisson très-commun de la mer Atlantique, de la couleur et du goût des maquereaux. C'est le maquereau bâtard. Voyez *Maquereau.* On les voit remonter par troupes. Les voyageurs qui veulent s'amuser, suspendent à la vergue du vaisseau une ligne garnie de deux plumes de pigeon blanc. Le Bonite, friand de poissons volans, veut saisir l'appât et est pris à l'ameçon. La chair des Bonites de la mer d'Angola est, dit-on, venimeuse. Les Nègres de la côte d'Or mettent ce poisson au rang de leurs fétiches.

BONNET *de Neptune.* C'est un champignon de mer, ainsi nommé à cause de sa forme. Il y en a de fossile. Cette production est l'ouvrage des Polypes.

Bonnet de Prêtre. Voyez *Fusain.*

BOOBY. C'est le *Fou.* Voyez ce mot.

BORAMETS. Voyez *Agnus-Schyticus.*

BORAX, ou *Borate.* C'est un sel neutre, imparfait, formé par la combinaison de l'acide sédatif et de l'alkali minéral. On le trouve tout formé et crystallisé au fond d'un lac, dans le Tibet et dans quelques cavernes de Perse, ainsi que dans l'isle de Ceylan, en Saxe, en Tartarie. Il se crystallise en parallelipipède rhomboidal, dont les angles aigus sont de 88 degrés, et les obtus de 90. Sa saveur est très-styptique et astringente. Il verdit le syrop de violette. Il faut six parties d'eau bouillante ou douze

douze d'eau froide, sur une de sel pour le dissoudre; et une fois dissout dans l'eau, on peut le faire crystalliser de nouveau. Il s'effleurit à l'air, et est si déliqnescent que les habitans dans le Tibet, sont obligés de le mêler avec de la terre et du beurre. Au feu il se liquefie, se calcine, se gonfle et se convertit en une matière vitriforme: il sert de fondant aux terres, et les convertit en verre plus ou moins transparent. Calciné et vitrifié, il conserve sa nature saline au point de se récrystalliser, après l'avoir fait dissoudre dans l'eau. Les acides en dégagent le sel sédatif. Dans le royaume du Tibet, quand la saison des neiges commence, on pratique sur les bords du lac Marmé, de petits réservoirs, en relevant la terre tout autour jusqu'à six pouces de hauteur. Lorsqu'ils sont pleins de neige, on y jette de l'eau naturellement chaude du lac; on l'y laisse avec celle de la neige, jusqu'à ce quelle soit en partie absorbée et en partie évaporée, et l'on trouve ensuite dans le fond un gâteau de Borax brut, qui a quelquefois un demi-pouce d'épaisseur. Il a résulté des expériences de M. Cadet, que le cuivre est un principe du Borax, que son acide est l'acide marin, que le sel sédatif n'est pas tout formé dans le Borax, que l'acide vitriolique entre en partie dans la formation du sel sédatif tiré du Borax, dont la base alkaline entre pour beaucoup dans la texture de ce sel, et enfin que le Borax contient dans sa composition une terre blanche vitrifiable. On distingue le Borax brut et le Borax purifié. Le Borax brut et terreux de l'Inde orientale se nomme *Tinkal*. Le Borax blanc ou purifié se fait à Venise et à Ams-

terdam. C'est un secret dans lequel on croît qu'il entre une lessive de chaux vive. On trouve dans les montagnes de la Suisse un sel qui a beaucoup de qualités analogues du Borax. La qualité fondante du Borax le rend propre à faciliter la fusion des métaux, et à braser et souder les pièces d'orfévrerie.

BORDELIÈRE. Ce poisson du genre des carpes, est très-commun dans les lacs d'Allemagne et dans les rivières dont le cours est tranquille et le fond sablonneux, ou marneux; il vit d'herbes, de vers et du frai du Rotengle, pèse tout au plus une livre, a la vie dure, multiplie extraordinairement, fraie au mois de mai et de juin, et dépose sur l'herbe des rivages unis environ 108000 œufs verdâtres, plus petits que des grains de millet, et qui ne sont du goût d'aucuns poissons. Comme il y a des Bordelières de différentes grosseurs, les plus grosses fraient les premières, aussi-tôt après la Brême. Elles commencent à pondre au lever du soleil, et continuent jusqu'à 10 heures du matin, ce qui dure trois ou quatre jours, à moins qu'un froid subit ne se fasse sentir; elles finissent alors dans la journée. Neuf jours après fraient celles de la deuxième grosseur; et au bout de neuf autres jours vient le tour des plus petites. Elles font toutes dans cette opération un grand bruit, causé par leurs diverses mouvemens. Elles sont tellement occupées de cette action qu'on peut les prendre à la main. En tout autre tems, elles sont peureuses, fuient au moindre bruit, se précipitent au fond de l'eau. On les prend à la ligne, au filet, à la nasse. Elles ont pour ennemis les oiseaux aquatiques, l'Aigle de mer,

et les poissons voraces. C'est un poisson peu charnu, qui a beaucoup d'arrêtes, et qu'on n'estime guère. Ce qui contribue encore à en dégoûter, c'est que les jeunes sur-tout sont sujets à une maladie de vers intestinaux, fort souvent au nombre de six à huit, long d'un pied chacun, qui se tiennent dans le bas ventre, s'entortillent autour des intestins, et que les pêcheurs cherchent inutilement à faire sortir, en pressant le ventre du poisson. On remarque qu'il est rare de trouver ces vers au printems.

Bossu. C'est un poisson des Indes orientales, qui vit de coquillages et de petits crâbes. Il doit son nom à la forme singulière de son dos.

Bostriche. Nom donné à cet insecte à cause des poils de son corcelet, qui, vus à la loupe, paraissent frisés. Il est très-rare ; peut-être vit-il dans le bois autour duquel on le trouve.

Botrys, ou *Piment*. Plante d'Espagne et du Mexique. Son odeur et sa saveur sont aromatiques. La résine mucilagineuse dont elle est enduite, tache les mains lorsqu'on la cueille. Les dames vénitiennes regardent cette plante comme un remède, dans les accès de la passion histérique. Le Botrys du Mexique a été pris pour le vrai thé. On prétend que la poudre de cette plante, semée avec le grain, détruit les vers qui peuvent lui nuire.

Bouc. C'est le mâle de la Chèvre. On distingue le Bouc sauvage et le Bouc domestique. Le premier, habitant des Alpes, est plus grand, plus fort et plus léger. On le nomme aussi *Bouquetin*. Il habite les sommets des montagnes couvertes d'une neige ou d'une glace qui ne fond jamais. A cause de la chaleur de son

tempéramment, il ne pourrait guères vivre ailleurs sans perdre la vue. Il s'élance sur les rochers les plus escarpés, franchit les précipices, et lorsque le pied lui manque, il tombe sur ses cornes sans se faire mal. Sur les montagnes et en rase campagne, il se rue sur les chasseurs; mais lorsqu'il est engagé dans un défilé étroit, il perd courage et se laisse prendre. Le sang du Bouquetin est un sudorifique pour les Suisses, qui le recueillent dans des vessies et le vendent assez cher. On a vu des cornes de Bouquetin qui pesaient jusqu'à douze et quinze livres. La chair de cet animal donne, aux paysans qui en mangent souvent, une constitution robuste, et leur fortifie sur-tout les jambes et les cuisses. Voyez au mot *Bézoard* celui qu'on retire du Bouc sauvage. Le Bouquetin peut être regardé comme la tige des Boucs domestiques; il s'apprivoise aisément, et s'accoutume à la domesticité; l'hiver il est vêtu d'une double fourrure, dont le poil intérieur est plus fin. Le *Bouc de Juda*, ou *Juida*, est remarquable par ses grandes cornes, sa petite taille et ses longs poils blancs. Le Bouc domestique est un animal puant; mais très-chaud et si vigoureux, qu'un seul suffit à 150 Chèvres: en état d'engendrer à un an, il est vieux et épuisé à cinq ou six ans. On croit qu'il peut s'accoupler avec la Brebis, et qu'ils donnent ensemble une espèce prolifique. Les Boucs qui n'ont pas de cornes sont moins pétulans, moins dangereux. Ils sont préférables pour les troupeaux. Les cornes du Bouc d'Angora sont d'une forme singulière; c'est au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque du Roi, qu'il faut en voir la

belle figure. La barbe du Bouc ordinaire est employée dans les perruques. Sa peau bien préparée a la qualité de celle du Daim; on en fait des maroquins en France. Les chandeliers font usage de la graisse de cet animal.

BOUCAGE, ou *Pimprenelle blanche*, ou *Bouquetine.* On dit que dans certains endroits, l'on trouve, sur les racines de cette plante, des grains rouges appellés improprement *Cochenille Silvestre.*

BOUCLIER. Ce genre d'insectes est ainsi nommé à cause de leur forme, qui imite assez celle des Boucliers anciens. Les vers dont ils proviennent, sont presque écailleux, courent très-vîte, se nourrissent de charognes, s'y métamorphosent et y déposent leurs œufs.

Boucliers. Ces armes défensives ont été de bois, d'osier, recouvertes de cuir, ou de métal. Il y en a eu de diverses formes et grandeurs, d'où est venu cette diversité de noms d'*ancile*, *clipei*, *disci*, *cicli*, *etc.* Il y en avait d'assez grands pour couvrir le corps en entier. Les soldats se portaient les uns les autres sur leurs Boucliers, s'en couvraient, formaient des tortues et montaient ainsi à l'assaut. Chez les modernes succédèrent les écus, les rondaches ou rondelles, et les petits Boucliers.

Boucliers votifs. On a donné ce nom aux Boucliers que l'on suspendait dans les temples, soit en mémoire d'une victoire, d'un triomphe ou d'un héros. Ils étaient d'or ou d'argent; on y gravait les belles actions. Les Espagnols présentèrent à Scipion, en reconnaissance de sa modération, un superbe Bouclier d'argent du

poids de 42 marcs; on le voit dans le Cabinet du Roi.

BOUILLON-BLANC, *Bon-homme*, ou *Molène*, Plante bisannuelle, détersive et béchique. Les paysans pilent les feuilles et font, avec l'huile, un onguent excellent pour les blessures récentes.

BOULEAU. Cet arbre vient assez bien dans des terrains humides. Son écorce est résineuse, presque incorruptible. Les Canadiens en font de grands canots, qu'ils nomment *Pirogues*; les Suédois et les Lapons en couvrent leurs maisons. Les habitans des Alpes en font des torches qui brûlent et les éclairent; en France, les Bouleaux qu'on tient en taillis sont souples. On en fait des balais, des cerceaux de tonneaux, des corbeilles et des paniers. Les sabots sont faits du bois de cet arbre. Vers le printems, la sève est plus en mouvement dans les végétaux. Dans cette saison et avant le développement des feuilles, le Bouleau plein de suc fournit, dit-on, en un seul jour, par incision d'une grosse branche, quelquefois jusqu'à dix livres d'une liqueur acide et agréable. Les bergers viennent se désaltérer dans les forêts; cette liqueur, par la fermentation, devient vineuse, odorante et savoureuse. On la conserve pendant une année, dans des vaisseaux bien fermés avec un peu d'huile par-dessus. Il est à remarquer, que l'incision faite près de la racine de l'arbre, ne rend qu'une eau claire et insipide. On prépare, avec ses feuilles, une couleur jaune pour la peinture. Celle qu'on retire du Bouleau nain de la Laponie est la plus belle.

BOULEROT, ou *Bouillerot*. On trouve cette espèce de goujon dans la mer du nord et dans

d'autres mers ; il vit de petits poissons et d'insectes aquatiques, vient par troupes au printems sur les côtes et vers l'embouchure des fleuves, fraie en mai et en juin, et dépose ses œufs sur les pierres. Il a pour ennemis le Dorsa et l'Égrefin. Sa chair a le goût de celle de la petite perche. On donne le nom de *goujon bleu* au Boulerot blanc.

BOULET *de canon*. Nom donné, par les créoles, à un arbre de Cayenne, à cause de son fruit de forme sphérique. Les sauvages sont avides de ce fruit. Les Portugais en cultivent un sous le nom de *Setim*, dont le bois ne se pourrit jamais.

BOULETTE. Voyez *Alypum*.

BOUQUETIN. C'est le nom du bouc sauvage, il ressemble entièrement au bouc domestique. Voy. *Bouc*.

BOURDAINE, ou *Aune noir*. Ce grand arbrisseau se plaît dans les lieux humides et les bois taillis. Son bois, réduit en charbon, est sec et léger ; l'on en fait grand usage dans la fabrique de la poudre à canon. La coupe de ce bois est permise au commissaire général des poudres en tout tems, dans les bois du roi, depuis trois jusqu'à quatre ans. Un quintal de ce bois, suivant M. Duhamel, ne rend que 12 livres de charbon. Les baies vertes de cet arbre donnent, pour la teinture des laines, une couleur verte. Son écorce teint en jaune.

BOURDONS. Voyez *Abeilles bourdons*.

BOURDONNEUR. Voyez *Colibri*.

BOURG-ÉPINE. Voyez *Nerprun*.

BOURGUEMESTRE. C'est le goëland à manteau gris brun ; les Hollandais lui ont donné ce nom

à cause de sa démarche grave et de sa grande taille qui le leur ont fait regarder comme le magistrat qui semble présider avec autorité au milieu des peuplades turbulantes et voraces de goëlands. Le Bourguemestre, qui, sur les côtes d'Angleterre, pêche aux harengs, vit, dans les mers du nord, des cadavres des grands poissons. Le grisard, tout robuste qu'il est, s'abbat devant lui, se laisse battre et pincer sans se défendre; en volant, il étale sa queue comme un éventail. Son cri tient de celui du corbeau; il est impossible de l'atteindre dans son nid, qu'il pose au sommet et dans les fentes des plus hauts rochers. Ses œufs, aussi gros que ceux de poule, sont blanchâtres, tachetés de noir. Lorsqu'on traîne une baleine à l'arrière du vaisseau, on voit des troupes de ces oiseaux se précipiter pour enlever des morceaux de lard. C'est alors qu'on les tue aisément et en grand nombre.

Bourse *à pasteur*, ou *Tabouret*. Petite plante très-commune, ainsi nommée à cause de son fruit. C'est un vulnéraire astringent. On applique sur les plaies récentes la plante fraîche pilée, pour arrèter le sang et prévenir l'inflammation.

Bousier. Cèt insecte ainsi nommé, parce qu'on le trouve dans les bouses de vaches et fientes d'animaux, se distingue des scarabés, par le défaut d'écusson entre les étuis. Il dépose ses œufs dans les matières sales qu'il choisit pour son logement. Sa larve s'y nourrit, et y subit ses métamorphoses.

Bout de Petun. Voyez *Anis*, oiseau.

Bouteille *élastique*. Voyez *Résine élastique*.

Boutis. Cette espèce de rat sauvage est un

mets friand pour les nègres de la Côte d'or en Afrique. C'est le fléau des magasins de riz, de millet. Un seul boutis dans un champ de blé, fait autant de dégât en une nuit, que 100 rats ensemble. Cet ennemi redoutable saccage et détruit ce qui n'a pu être la proie de sa voracité.

Bouton *d'or et Bouton blanc*. Voyez *Immortelle*.

Bouvier. Voyez *Gobeur de Mouches*.

Bouvier. (Astron.) Constellation de l'hémisphère septentrional, composée de 23 étoiles suivant Ptolomée, de 28 selon Tycho, de 52 selon Hévélius, et de 55 suivant le Catalogue Anglais. La plus remarquable (*a*) appellée *Arcturus*, est une étoile de la première grandeur, qui n'est éloignée que de 31 degrés de la queue de la grande ourse. Les deux dernières étoiles de la queue de la grande ourse, forment une ligne qui va presque se diriger vers *Arcturus*. Si l'on imaginait une ligne droite tirée par (*b*) et (*g*), de la grande ourse, elle irait passer à-peu-près sur cette étoile, qu'on voit dans le mois d'août, à l'ouest, après le coucher du soleil, et qui dans le mois de mai passe au méridien vers les 10 heures du soir.

L'étoile (*c*) est dans la massue du Bouvier, et celle marquée (*b*) est dans sa tête. Le petit triangle (*d*), au-dessous d'Arcturus, est dans la jambe gauche du Bouvier ; les trois étoiles (*e*), vis-à-vis, sont dans la jambe droite. Voyez les planches 5 et 6.

Bouviere, *Péteuse*. Ce petit poisson, du nombre des carpes larges, aime les eaux pures et courantes, qui ont un fond de sable. Ses

œufs, en très-grand nombre, sont très-tendres et très-blancs. Sa chair est amère.

BOUVREUIL, ou *Pivoine*. Au retour du printems, cet oiseau fait beaucoup de dégât dans les vergers, détruit les tendres bourgeons prêts à se développer. Il s'apprivoise et s'élève en cage. Son chant devient mélodieux, flûté par éducation ; on assure que la femelle chante comme le mâle, ce qui paraît s'écarter de la marche ordinaire de la nature. Il apprend aussi à parler et articule avec un accent pénétrant, qui suppose de la sensibilité. On cite des traits touchans de son attachement pour ceux qui les ont élevés. Les Bouvreuils passent la belle saison dans les bois ou sur les montagnes, font leurs nids sur les buissons à cinq ou six pieds de haut, quelquefois plus bas. Ce nid est de mousse en dehors, de matières plus mollettes en dedans, la femelle y pond de quatre à six œufs, d'un blanc sale, un peu bleuâtre, environnés près du gros bout d'une zone de taches violettes et noires. L'éducation finie, les père et mère restent appariés tout l'hiver, soit qu'ils voyagent, soit qu'ils restent; ceux qui voyagent partent avec les bécasses vers le mois de Novembre, et reviennent en avril. Ceux qui restent, quittent les bois au tems des neiges, descendent des montagnes, abandonnent les vignes où ils se jettent sur l'arrière saison, s'approchent des lieux habités ou se tiennent sur les haies le long des chemins. Ils vivent l'été, de baies, de graines, de prunelles, d'insectes, etc. ; l'hiver, de grains de genièvre et de bourgeons d'arbre. Ils se laissent facilement approcher et prendre dans les différens pièges. Comme ils ont la peau

fine, ceux que l'on prend aux gluaux perdent, en se débattant, une partie de leurs plumes, si on ne les débarrasse promptement. Ils supportent leur captivité si on leur donne largement à manger. Avec de la patience et des soins, on vient à bout de les familiariser. Le Bouvreuil s'apparie, mais avec un peu de peine, avec la femelle du serin canari. Cet oiseau vit cinq à six ans. Sa chair est délicate ou amère, suivant l'âge, la saison, la nourriture. On trouve des Bouvreuils en Afrique, au Cap de Bonne-Espérance; les Becs-ronds de la Caroline, du Mexique, des isles de Bahama, ont beaucoup de rapport avec le Bouvreuil. La *Hupe noire* est un des oiseaux les plus distingués de cette famille par son plumage.

Bradype. Voyez *Paresseux*.

Bray. On distingue le sec et le gras. Le premier est la Périnne vierge. Cuit, on le nomme *Rase* en Provence; on en retire, par la distillation, une huile essentielle appellée *eau de Rase*, propre à rendre plus coulantes les peintures communes; Voyez *Résine*. Le Bray gras se tire des copeaux résineux du Pin, du Sapin, etc. Mêlé avec la colophane ou le Bray sec, et le tout exposé à l'ardeur des fourneaux, sert, comme la poix navale, à caréner les vaisseaux.

Branche-Ursine. Voyez *Acanthe*.

Brassicaires, ou *Papillons du Chou*. Voyez *Chenille du Chou*.

Bréant. Voyez *Bruant*.

Brebis. Voyez *Mouton*.

Brêche. Ce nom qui désigne les pierres composées, dérive du mot italien *breccia mietta*, *fragment*. Elles sont formées en effet de frag-

mens de rochers de diverses natures, liés ensemble par un ciment commun; ceux qui mettent une distinction entre les Brêches et les poudingues, appellent *Brêches* les pierres composées de fragmens qui ont conservé leur angles, et *poudingues*, les pierres composées de fragmens arrondis et usés par le frottement. Le ciment des uns et des autres peut être ou calcaire, comme dans les marbres, ou argilleux, ou siliceux, ou sableux et ferrugineux, et les fragmens peuvent être de tous les genres de pierre connus.

Brême. C'est un poisson du genre des carpes, qu'on trouve dans tous les grands lacs et dans les rivières d'un cours tranquille, dont le fonds est composé de marne, de glaise et d'herbages; il est peureux; le son d'une cloche l'épouvante; le moindre bruit le fait fuir; il se précipite au fonds de l'eau. La Brême devient asssez grosse; on en a vu qui pesaient jusqu'à 20 livres. Elle vit d'herbes, de vers, de terre grasse, croît aussi vîte que la carpe, est facile à transporter l'hiver, même à 20 lieues, en l'empaquetant dans de la neige, et lui mettant dans la bouche du pain trempé dans de l'eau-de-vie. Au printems elle quitte les lacs, remonte les rivières, cherche les rivages unis, garnis de joncs et d'autres plantes, fraie au mois de mai ou à la fin d'avril, quand il fait chaud; chaque femelle, suivie de trois ou quatre mâles, dépose sur des herbages ses œufs rougeâtres, en très-grand nombre. Le docteur Block en a compté 137,000 dans une seule femelle qui pesait 6 livres; cet accouchement se fait en trois tems, à neuf jours d'intervalle l'un de l'autre, c'est-à-dire, que les

plus grosses commencent, ensuite les moyennes, et enfin les plus petites ; mais quand il fait froid, rien n'est réglé, elles fraient au premier beau tems, elles se trouvent alors en si grande quantité, qu'elles font un grand bruit dans l'eau ; s'il survient une gelée dans le tems du frai, le nombril des femelles se referme, s'enflâmme, le poisson enfle, dépérit et meurt. La Brême est encore sujette à d'autres maladies, telles que la phtysie, le *fiech*, espèce de ver solitaire, le *léchin*, espèce de ver intestinal. Elle a pour ennemis le silure, le brochet, la perche, le sandre, la lotte et l'anguille. En automne la grebe et le plongeon s'assemblent en troupes de dix ou douze, plongent les uns après les autres, et chassent les petites Brêmes effrayées vers les bords où ils les prennent et les mangent. La buse en fait aussi quelquefois sa proie. Le poisson plonge dès qu'il sent les serres de l'oiseau, si la buse n'a saisi que la chair, il lui en reste toujours quelque morceau. Mais si elle a saisi l'épine du dos, le poisson tire avec lui son ravisseur et le noie. A tant de causes destructives, se joint encore la pêche qui, dans l'hiver, se fait sous la glace avec la saine, et dans le tems du frai, à la ligne, à la louve, à la nasse et au coleret. Dans un lac de Suède, au mois de mars 1749, on en prit, dit-on, 50,000 en un seul coup. Il paraît qu'en genéral en Allemagne, et sur-tout dans les états du roi de Prusse, la pêche en est des plus abondante, et que ce poisson y est plus estimé qu'en France, où sa chair molle et grasse l'a fait rejetter de nos tables. Quand on veut avoir des Brêmes pour empoissonner quelques pièces d'eau, on les prend

à la truble. Il suffirait, dans le tems du frai, de prendre des herbes sur lesquelles il a frayé, de les mettre dans un van avec un peu d'eau, et de les déposer vers des bords unis; l'expérience a parfaitement prouvé que ce moyen peut très-bien réussir. Les pêcheurs appellent le *chef des Brêmes*, un de ces poissons plus beau que les autres par ses couleurs, et qui est toujours à leur tête; aussi a-t-on soin de le rejetter. Le docteur Bloch pense qu'il provient de la Brême et du Rotengle.

Bresillet. Voyez *Bois de Brésil*.

Brindonnes. Fruit des Indes orientales. Rougeâtre en dehors, il devient noir par la maturité. Le dedans est d'un rouge pourpré. Sa pulpe acide est d'usage en teinture, et entre dans la confection du vinaigre de ce pays. On en mange rarement.

Brochet. Poisson fort connu sur nos tables; il est très-nuisible dans les étangs poissonneux par sa voracité. Le Brochet est si goulu, qu'il saisit quelquefois par la tête un poisson presque aussi gros que lui, l'avale à moitié, et, sans lâcher prise, digère cette partie, puis avale le reste qu'il digère de même. Pour satisfaire sa gourmandise, on le voit quelquefois en embuscade contre le courant de l'eau, prêt à fondre sur le premier poisson qui osera passer. Il respecte l'Epinocle à cause de son aiguillon. Jonston a trouvé dans un brochet énorme un autre brochet assez gros, qui contenait un rat-d'eau. On a vu un brochet s'attacher aux lèvres d'un cheval qui buvoit, se laisser emporter par l'animal, galopant de frayeur et ne pas lâcher prise. On dit que pour éviter les éguil-

lons de la perche, il la prend en travers et l'étouffe. Le frai des carpes est pour lui un mets friand. On a compté dans la femelle du Brochet 148,000 œufs. Parmi les femelles, les unes fraient en février, d'autres en mars et d'autres en avril. Elles s'éloignent pour les dérober à la gourmandise des Brochets mâles ou autres poissons. Les Brochets les plus beaux ont trois coudées de longueur. Ils vivent long-tems. Témoin celui de Frédéric II, qu'on dit avoir été reconnu au bout de 262 ans par un anneau d'airain. Le Brochet est un des poissons qui a l'ouie le plus subtil. Il y en avait un, au vivier du Louvre, du tems de Charles IX, qui, quand on criait *Lupule, Lupule*, se montrait et venait prendre le pain qu'on lui jettait. Quelques précautions qu'on prenne pour ne pas laisser introduire de Brochets dans les étangs, on en trouve encore quelquefois. Ce qui donne lieu de penser que des oiseaux pêcheurs descendent dans l'étang les pattes et cuisses garnies de frais de Brochets. La chair du Brochet est ferme. La laite et les œufs qui se sont trouvés dans le même poisson, l'ont fait regarder comme hermaphrodite. Les lacs et les grandes rivières fournissent les plus beaux et les meilleurs. On peut les laisser flotter sur les étangs dans des caisses de bois, en prenant soin de les nourrir.

Brochet de terre. C'est le *Lézard doré.* Voyez ce mot.

BRONTIAS. Voyez *Pierres de tonnerre.*

BROUILLARD. On peut le regarder comme un nuage qui rase la terre et qui occupe la basse région de l'air; c'est le plus triste des météores aqueux; il nous dérobe la clarté du jour, et

quelquefois il est tellement épais, qu'il nous plonge dans de profondes ténèbres; souvent il est formé d'exhalaisons qui le rendent puant et très-nuisible; un de ses effets le plus pernicieux est d'altérer les blés entre la floraison et la maturité, et de leur donner la maladie de la rouille. On trouve quelquefois sur la surface de l'eau, après la chûte du Brouillard, une pellicule grasse et rouge, assez semblable au soufre doré d'antimoine. Le Brouillard est si pénétrant qu'il s'introduit, lorsqu'il est fort humide, jusque dans l'intérieur des maisons, s'attache aux murs, aux rampes d'escalier, s'y amasse et finit par couler et laisser des traces de sa fluidité. On dit alors que *les murs suent*; dans l'été, le léger Brouillard du matin annonce un beau jour. Il en est de même des Brouillards d'automne; s'ils se dissipent, tombent à mesure que le soleil s'élève sur l'horizon, l'air est pur, et nous jouissons d'un beau jour. Si au contraire les rayons du soleil pompent ces vapeurs, et les élèvent en forme de nuages, la journée ne se passe pas sans pluie; dans les pays où l'eau est très-abondante, l'évaporation est plus forte, et les Brouillards sont plus fréquents. L'opacité du Brouillard occasionne une réfraction sensible dans les rayons de la lumière. Les objets vus à travers nous paraissent plus grands. Le soleil dépouillé de son éclat radieux, ne paraît à nos yeux qu'un disque éclairé, tantôt pâle comme au premier juin 1721, tantôt d'un rouge de sang.

Broussin *d'Erable*. Voyez *Erable*.

Bruant. La famille de ces oiseaux qui a des rapports avec celle des ortolans, est répandue

depuis

depuis la Suède jusqu'en Italie. Notre Bruant de France se retire l'été autour des bois, le long des haies et des buissons, quelquefois dans les vignes, presque jamais dans l'intérieur des forêts. L'hiver, une partie change de climat; ceux qui restent se réunissent en troupes, s'approchent de nos habitations, cherchent leur nourriture sur les buissons, sur les chemins, et jusques dans la fiente des chevaux; ils vivent d'insectes et de petites graines. Leur vol est rapide, leur cri composé de sept notes, dont les six premières égales et sur le même ton, et la dernière, plus aigue et plus traîné, *ti ti ti ti ti ti ti*. La femelle fait plusieurs pontes, la dernière en septembre. Son nid assez négligemment fait, est posé à terre sous une motte, dans un buisson, sur une touffe d'herbe. La paille, la mousse, les feuilles sèches, en composent le dehors; le dedans est matelassé de paille menue, de laine et de crin. Il est construit avec un peu plus de soin, lorsqu'il est posé sur les branches basses des arbustres. La femelle y dépose quatre ou cinq œufs tachetés de brun, sur un fond blanc; elle est si tendrement attachée à sa couvée qu'elle ne fuit même pas à l'approche du chasseur. Ces oiseaux se laissent prendre non à la pipée, mais au lacet, avec un épi d'avoine pour tout appas. Le chenevis les engraisse beaucoup. Un Bruant gras est un mets fort délicat. Le *Bruant de haie* donne assez facilement dans tous les piéges, filets, gluaux, trébuchets; il s'apprivoise dans la volière, mais il lui faut du tems pour se faire à la captivité et reprendre son ramage. Le *Bruant fou* est ainsi nommé en

Italie, parce qu'il donne tête baissée dans tous les piéges; il se plaît dans la solitude et se retire sur les montagnes. Si on le met en volière, il s'approche par prédilection des Bruants. Plusieurs oiseaux étrangers ont beaucoup de rapport avec les Buants, tels que l'*Olive de Saint-Domingue*, l'*Amazone du Surinam*, l'*Embériza à cinq couleurs de Buénos Ayres*, etc. Le Proyer est une espèce de Bruant. V. *Proyer*.

BRUCHE. Ce petit insecte est, ainsi que sa larve, très-vorace. Le foin, les feuilles sèches, les plantes et animaux conservés dans les Cabinets d'Histoire naturelle, sont fort de son goût. Une coque fine et soyeuse sert d'enveloppe à sa chrysalide.

BRULOT Voyez *Bêtes rouges*.

BRUNETTE. Nom donné, par les Hollandais, à plusieurs belles coquilles de la famille des Olives.

BRUSQUE. Voyez *Genest épineux*.

BRUYERE. Plante commune dans les forêts, les landes et les terrains secs. Les Italiens en font des balais. Les fleurs, en forme de grelot, ne permettent pas au suc mielleux de s'évaporer; les Abeilles y font bonne provision; c'est sur les rameaux de Bruyère, que, dans les manufactures, les vers à soie filent leur coque.

BRYONE, ou *Couleuvrée*. Plante grimpante. Elle est commune dans les haies. Son fruit, sphérique et rouge dans sa maturité, est vomitif. Sa racine porte le nom de *Navet du diable*. Elle est âcre et nauséabonde. Cette racine, mise quelques jours dans un sable sec, prend des formes singulières et monstrueuses. Les bateleurs et les charlatans les vendent pour des Mandragores.

Bubale. Cet animal, improprement nommé *Vache de Barbarie*, est commun au nord de l'Afrique; ses cornes sont permanentes comme celles des Gazelles. Son poil est comme celui de l'Elan, plus mince vers sa racine, qu'au milieu et à l'extrémité; son naturel est le même que celui des Antilopes. Sa chair est bonne à manger. Il fait quelquefois entendre un cri semblable à un éternument.

Bucaros, ou *Barros*. Terre sigillée, connue en Portugal et en Espagne. Elle est odorante. On en fait des vases qui communiquent aux liqueurs son odeur agréable; l'eau y fait effervescence, mais elle se perd à la longue à travers les pores spongieux de cette matière. C'est une habitude chez les dames espagnoles de mâcher continuellement du Bucaros. Les confesseurs ne connaissent pas de pénitence plus sévère, que de leur en interdire l'usage seulement pendant un jour.

Buccin. Nom donné à cause de la forme de trompette, à une famille de coquilles dont les plus belles sont *la Tiare*, *le Minaris*, *l'Unique*, *la Grimace*, *l'Oreille de Midas*, *le grand Fuseau blanc*, *la Tulipe*, *la Mitre* et *la Tour de Babel*. Leur caractère est d'avoir, ou la bouche entière dépourvue de queue, ou la bouche échancrée sans queue, ou la bouche garnie d'une queue peu longue, ou enfin la bouche garnie d'une longue queue. En perçant le petit bout de cette coquille, on s'en sert comme d'un cor pour se faire entendre de loin; c'est la *Trompette de mer*. L'analogue vivant des coquilles de cette famille donne une belle couleur pourpre; voyez *Pourpre*. Les Buccins fluvialites périssent

P 2

quelque tems après avoir été tirés de l'eau ; ils n'ont que deux tentacules larges et applatis comme des oreilles ; quoique hermaphrodite, l'accouplement n'est pas double comme dans le limaçon. Mais il n'est pas rare de trouver dans les ruisseaux des bandes considérables dont tous font l'office de mâle et de femelle avec deux de leurs voisins, tandis que les deux qui sont aux extrémités de ce chapelet, moins fortunés que les autres, n'agissent que comme mâle ou comme femelle seulement.

Buccina. Ces instrumens militaires servaient à avertir les soldats, lorsqu'il fallait descendre ou monter la garde. Ils étaient ou de cornes de bœuf, ou de conques, ou de Buccins.

Buccinites. Buccins fossiles.

Buckbean. Espèce de trèfle des marais. Les feuilles de cette plante anglaise bien séchées ont toutes les qualités du houblon. Elles seraient propres à faire de la bierre facile à conserver par son amertume, qui n'est désagréable, ni à l'odeur, ni au goût. Cette plante croît facilement dans les terres humides sujettes à être submergées. Un morceau de racine long de deux pouces, garni d'une bonne tête, suffit pour multiplier la plante ; à cet effet on lève une touffe de gazon, l'on place cette racine à un pouce de terre, et on la recouvre, si l'on veut, avec le même gazon. Pour se procurer plus de feuilles, il faut avoir soin de couper toutes les tiges qui donnent des fleurs ; et lorsque les feuilles sont bien développées, il faut les faucher, sans attendre plus tard, et les faire sécher comme le foin dans un lieu sec. Il n'en faut, dans la bierre, que la huitième partie du houblon.

Buffle. Cet animal est commun aux Indes, en Afrique, et depuis deux siècles en Italie. Les Buffles sauvages vont en troupeaux, et font de grands dégats dans les terres cultivées. Les femelles portent neuf mois, et ne produisent qu'un petit. Le Buffle est après le cochon le plus sale de tous les animaux; il aime comme lui à se vautrer et à séjourner dans l'eau; il nage facilement, et traverse les fleuves les plus rapides. Sa figure est grosse et repoussante, sa mine obscure, sa physionomie noire, son regard stupidement farouche, et sa voix est un mugissement plus grave que celui du taureau. Le mâle et la femelle sont en état de produire à trois ans; cet animal vit quinze ou dix-huit ans. L'homme, par droit de conquête, a soumis encore à son empire cette espèce d'une grosseur énorme et d'un caractère naturellement dur, brut, grossier et fantasque. Deux Buffles rendent aux Italiens, pour le labour des terres, le service de quatre bœufs. On les conduit à l'aide d'un croissant de fer dont les deux pointes entrent dans le naseau de l'animal. Une ficelle attachée au croissant, tient lieu de bride; assez communément on les ramène dans leurs étables, mais dans certaines provinces de l'Italie, sur les confins de la Toscane, les Buffles sont, pour ainsi dire, moitié sauvages et moitié domestiques. Un fermier qui veut labourer, fait signe à un de ses chiens. Ce limier se détache, va dans les bois, saisit un Buffle à l'oreille, l'amène sans lâcher prise, à son maître. Celui-ci l'attache sous le joug, et pendant ce tems-là le chien va en

chercher un autre pour mettre à côté du premier. Le travail fait, on les ôte de la charrue. Ils retournent dans les bois jusqu'au lendemain, que le chien recommence la même invitation. On a inutilement tenté d'accoupler le Buffle et la vache. On a remarqué de l'antipathie entre ces deux especes. On dit cependant qu'il y a quelques années, à Astracan, des vaches ont été fécondées par des Buffles, qu'elles ont mis bas, mais que le veau-mulet est toujours né mort. La vache refuse son lait au Buffle, le Buffle femelle en use de même à l'égard du veau. Celle-ci donne abondamment du lait, dont on fait de très-bons fromages. Le Buffle sauvage de l'Afrique et des Indes a peur du feu; la couleur rouge le met en fureur. Dans son état naturel il est assez paisible; si on l'attaque, il revient sur l'agresseur, le terrasse et le foule aux pieds. Un coup de fusil dans la cervelle ou dans l'omoplate l'étend raide sur la place; sur toute autre partie du corps la balle ne fait que glisser, ou ne le blesse que légérement. Les Indiens et les Negres grimpent sur les arbres, le tuent à coups de fleches, mangent sa chair dure et fétide. Ils tirent profit de ses cornes et de sa peau; cette peau fait un objet considérable de commerce en France. On la passe à l'huile comme celle du Chamois, elle est dure, légere et de résistance. On l'emploie dans les armures. Le Buffle femelle en Perse fournit jusqu'à 22 pintes de lait.

Buffonite. Voyez *Crapaudine*.

Buglose. Cette plante a toutes les propriétés de la bourrache. Ses feuilles fusent sur les charbons comme le nitre; ses fleurs bouillies dans

de l'eau avec de l'alun, donnent une belle couleur verte pour la peinture.

BUGRANDE. Voyez *Arrête-bœuf*.

BUIS, ou *Bouis*. Cet arbrisseau se multiplie de graine et de bouture. Il croît facilement à l'ombre. On l'emploie, avec succès, pour les pallissades; on en forme aussi la bordure des plates bandes; ses feuilles ne tombent point l'hiver. Le suc exprimé de ses feuilles amères, teint en rouge le papier bleu; le bois rapé est un sudorifique qu'on substitue au Gayac. On en tire une huile fétide et un esprit acide. Les tourneurs emploient, par préférence, ce bois dur, pesant, compacte et sans moëlle. Le Buis panaché fait l'ornement des bosquets d'hiver.

BUISSON *ardent*. Petit arbrisseau de Provence qui conserve toujours sa verdure. Son fruit rouge résiste à l'hiver. La conformité du nom a fait penser faussement que ce fut dans cet arbrisseau que dieu apparut à Moïse. Peut-être est-il ainsi nommé à cause de l'éclat de son fruit. Voyez *Neflier*.

BUKKU, ou *Spirée*. Plante du cap de Bonne-Espérance. La poudre de ses feuilles sèches est jaune et luisante. Les Hottentots qui ne se piquent pas de parure et de propreté, ont la coquetterie d'en poudrer leurs cheveux.

BULITHE *de Bœuf*. Voyez *Égagropile*.

BULLÆ, *Bulles*. Ces petites boules creuses d'or, d'argent ou d'autre métal, se suspendaient au col des enfans; on les regardait comme un Talisman propre à les garantir des génies malfaisans. Il n'y avait que les enfans de familles Patriciennes qui pussent les porter d'or. C'était aussi un ornement de distinction de la grande

Vestale, et une parure de quelques dames romaines.

BUMBOS. Voyez *Crocodile*.

BUPRESTE. Quelques naturalistes donnent ce nom à plusieurs espèces d'insectes coléopteres. Géoffroy ne met dans cette famille que ceux qui portent un appendice considérable à la base des cuisses postérieures. Ils ont une odeur de tabac désagréable, habitent sous les pierres, dans la campagne, parmi les tas de plantes pourries, et dans les endroits humides des jardins, pincent vivement avec leurs mâchoires, courent avec beaucoup de légèreté, et non contents de faire la guerre aux autres insectes, ils se dévorent les uns les autres. Le Bupreste est aussi vorace sous l'état de ver que sous celui d'insectes aîlé; ces vers industrieux, par nécessité, ont recours, pour vivre, à la force ou à la ruse. Les uns font ouvertement la guerre aux insectes qu'ils poursuivent. D'autres s'établisseut dans des nids de Chenilles processionnaires; d'autres enfin se mettent en embuscade à l'ouverture ronde de leur trou. Leur tête à fleur de terre et couverte d'une petite plaque ronde et écailleuse, en bouche exactement l'entrée; les insectes qui ne se défient pas du piége, sont saisis au passage par les pinces vigoureuses de l'ennemi qui les guette, ou tombent dans le précipice qui s'ouvre sous leurs pas, par la ruse du ver qui fait, avec sa tête, le mouvement d'une bascule. On trouve beaucoup de ces vers à l'entrée du printems, dans les lieux secs et sablonneux. Leur trou est perpendiculaire. Pour les y surprendre, il faut enfoncer une paille ou un petit morceau de bois, jusqu'à ce qu'on

trouve de la résistance. Alors on peut enlever la terre et le sable, jusqu'à ce qu'on soit arrivé au fond de la retraite du ver. La plupart des Buprestes sont d'une couleur brillante et dorée. Mais cet habit perfide cache le poison. Il faut les prendre avec ménagement, tant pour se garantir de leurs pinces, que par la crainte de faire jallir dans l'œil ou sur le visage la substance de cet animal, qui consiste dans une humeur aqueuse, âcre et caustique, dont les effets pourraient être aussi violens, au moins, que ceux de la mouche cantaride. Il n'est pas bien prouvé que le Bupreste fasse enfler le bœuf qui l'avale. La luzerne fraîche mangée trop avidement, cause cette maladie. Voyez *Luzerne*.

Burgau. Cette belle coquille qu'on fait venir d'Amérique, est un Limaçon à bouche ronde. C'est à l'aide des acides et de la meule douce qu'on découvre ses belles couleurs. Ces coquilles, et sur-tout l'espèce de Nautille, à coquille épaisse, fournissent la nacre appelée *Burgaudine*, dont on fait de jolis bijoux. La plus grande espèce de Burgau contient quatre livres d'eau. On en faisait usage autrefois pour mettre de l'huile, d'où lui est venu le nom latin *Olearia*. Au moindre bruit l'animal rentre dans sa coquille. L'opercule qui en ferme exactement l'entrée est très-épaisse et très-forte; c'est en faisant chauffer la coquille qu'on chasse le Burgau. Pour le manger, il faut avoir soin d'ôter un intestin verdâtre qui contient ses excrémens.

Busard, ou *Fauperdrieu*. Plus vif, plus méchant, moins stupide, moins paresseux, et plus courageux que la buse, cet oiseau a le vol plus

ferme, plus rapide, un appétit plus vorace, plus carnacier. Levraux, lapins, cailles, perdrix, poules-d'eau, plongeons, canards, poissons, reptiles, tout est pour lui de bonne prise ; il fréquente les terres en friches, les haies, les buissons, les bruyères, fait son nid rase terre sur des mottes couvertes d'herbes, pond trois ou quatre œufs ; il est susceptible d'éducation, peut être élevé pour la chasse, tient tête à un seul faucon ; il en faut plusieurs pour le vaincre. Le duc ne devient son vainqueur qu'après un long combat. Les Hobreaux, les Cresserelles le redoutent, évitent sa rencontre. C'est dans les marais que la femelle va déposer ses œufs. Le Busard n'est pas moins avide de gibier que la buse; le côté intérieur de l'ongle du milieu est tranchant. Le Busard est un mangeur de poules.

Buse. Cet oiseau de proie habitant de nos forêts, présente beaucoup de variétés dans son plumage, occasionées par l'âge ou par le sexe. Stupide, sédentaire, paresseux, il n'attaque point sa proie à force ouverte; perché sur un arbre au coin d'un buisson, il guette les perdrix, levreaux et lapins, qu'il enlève dans les airs jusqu'à ce qu'il ait trouvé un endroit propre à dévorer paisiblement sa proie. A défaut de ce gibier, notre chasseur dévore les oiseaux, les rats, les taupes; il s'abaisse même aux insectes et aux vers de terre. La Buse annonce sa fureur par son bec ouvert et sa langue pendante. La femelle pond deux ou trois œufs tachetés de jaune; le mâle partage avec elle les soins du ménage, de la couvée et de l'éducation des petits; leur nid est construit sur un arbre élevé.

Busserole. Voyez *Raisins d'Ours*.

BUTUA. Voyez *Pareira Brava*.

BUTOR, *Héron étoilé*. Cet oiseau moins stupide mais plus farouche que le Héron, est d'un naturel défiant, paresseux. Le cri qu'il fait en volant est désagréable par ce ton grave et retentissant *cob cob*, mais il est moins insupportable que le cri qu'il fait entendre lorsqu'il est en amour. Ce cri imite le mugissement du taureau; on l'entend d'une demi-lieue. Cet oiseau vit de poissons, qu'il attend en restant immobile sur ses jambes; il se sert de ses ongles acérés et pointus, pour saisir les anguilles et autres poissons glissans. Il fait aussi dans les bois la chasse aux rats, qu'il avale tout entiers. Son bec pointu est son arme défensive. Si un oiseau de proie fond sur lui, il ne fuit pas; il l'attend debout, et le reçoit sur la pointe très-aigue de son bec. Il y a peu d'oiseaux qui se défendent avec autant de sang froid que le Butor; il n'attaque pas, mais lorsqu'il est attaqué, il se défend courageusement, sans se donner beaucoup de mouvement. Lorsque le chasseur trop imprudent l'approche, il lui fait des blessures profondes dans les jambes à coups de bec; il en veut sur-tout beaucoup aux yeux. Il faut au mâle toutes les agaceries réitérées de la femelle, pour le tirer de son apathie et suspendre pour un tems de très-courte durée, son caractère sauvage, froid et presqu'insensible. Leurs amours commencent en février; c'est alors qu'ils font entendre leur triste et grossier ramage. La femelle pond quatre ou cinq œufs d'un gris verdâtre, au milieu des roseaux sur, une touffe de joncs; le tems de l'incubation est de vingt-quatre à vingt-cinq jours; les petits de figure hideuse,

tout en jambes et en cou, ne sortent du nid que plus de vingt jours après leur naissance. En France ces oiseaux ne supportent pas les rigueurs de l'hiver, et l'on croit qu'ils passent dans des climats plus chauds. L'automne après le coucher du soleil, ils s'élèvent à perte de vue et disparaissent. Leur chair est assez bonne à manger, sur-tout celle des aîles et de la poitrine, pourvu qu'on en ôte la peau, dont les vaisseaux capillaires sont remplis d'une huile âcre, qui lui communique une forte odeur de marecage. M. de Buffon distingue treize espèces de ces oiseaux, dont sept en Amérique.

Bux-baumia. Espèce de mousse, ainsi appelée du nom d'un botaniste du Nord. Elle se plaît dans les endroits sablonneux près d'Astracan, sort de terre sous la forme d'un petit œuf qui s'ouvre en deux horizontalement. La partie supérieure tombe, et laisse à découvert une tête ovoide qui s'allonge à la hauteur de cinq lignes; elle est, comme dans les autres mousses, couronnée d'une opercule qui tombe de la même manière. Sous l'opercule est une anthère pendante par un filet. On présume que les deux sexes se trouvent sur des individus différens.

CAB

Caa-appia. On dit que la racine de cette plante, présentée devant le serpent à sonnettes, l'étourdit, et que c'est un excellent contrepoison contre la morsure des serpens, et la blessure des flèches empoisonnées.

Caapeba. Voyez *Liane à glacer l'eau.*

Cabaret, ou *oreille d'homme.* Cette plante est un vomitif et un purgatif très-violent. On ne doit l'employer qu'avec beaucoup de précautions. C'est un puissant sternutatoire. Les maréchaux en font usage dans les maladies des Chevaux.

Cabaret. Ce petit oiseau est assez rare. Son chant est fort agréable. Il paraît que c'est une espèce de *Linote.* Voyez ce mot.

Cabéliau, *Kabliau.* C'est le nom qu'en Allemagne, en Dannemarck, en Suède, en Norvège, en Hollande, et en Flandre on donne à la *Morue.* Voyez ce mot.

Cabiai, ou *Porc de rivière.* Cet amphibie peu sensible au froid, fréquente les terres basses du Brésil, de la Guyanne et de l'Amérique méridionale, plonge dans l'eau, pêche le poisson, vient le manger à terre, vit aussi de graines et fruits de canne de sucre, marche la nuit par troupe, ne s'écarte point des eaux, où il se jette à l'approche des chasseurs, disparaît à leurs yeux, nage entre deux eaux et se sauve sans être apperçu. La femelle ne fait qu'un

petit. Ces animaux ne se jettent ni sur les hommes, ni sur les chiens; on en prend souvent de jeunes, qu'on élève dans les maisons où on les nourrit de pain, de miel et de légumes. On dit que leur chair blanche et tendre est de mauvais goût, à l'exception de la hure. Cependant à Cayenne, on trouve excellente la chair du Cabiai; peut-être dans l'état de domesticité cet amphibie à raison de la nourriture, acquert-il un meilleur goût. Son naturel assez doux est sensible aux bons traitemens, au point qu'il vient lorsqu'on l'appelle. Son cri ressemble au braiement de l'Ane.

Cabuja. Cette plante, qui croit en Amérique, est de la plus grande utilité pour les habitans. Ils en retirent une espèce de chanvre qui, filé, leur sert à divers usages.

Cabure. Cet oiseau de nuit du Brésil, est une espèce voisine, ou peut-être une variété du Scops ou petit Duc. Sa tête tourne sur son col comme sur un pivot. Il vit de chair crue, s'apprivoise aisément, fait mille singeries, varie ses gestes et mouvemens bouffons, fait craquer son bec, et rend les mêmes services que le chat en détruisant les souris.

Cacao, *Cacaoyer*. Cet arbre est naturel au nouveau continent, et se rencontre sous diverses contrées de la zone torride de l'Amérique. Son fruit, en forme de Concombre, est toujours suspendu le long de la tige et des mères branches, comme dans plusieurs arbres de l'Amérique. C'est dans ces fruits que sont contenues les amandes de Cacao que l'on emploie pour faire du *Chocolat*. Une substance blanche, mucilagineuse, d'un goût agréable et acide, sépare

ces amandes. Un morceau mis dans la bouche étanche la soif. Il faut prendre garde de comprimer la peau de ce fruit avec les dents, elle est très-amère. De la queue du fruit partent une multitude de petits vaisseaux qui vont porter la nourriture à chaque amande. Les Cacaoyers sont couverts pendant presque toute l'année de fruits de différens âges qui mûrissent successivement. Dans le tems de la grande récolte, on y envoie tous les quinze jours les nègres les plus adroits. Avec de petites gaules, ils font tomber les cosses mures, sans toucher, ni à celles qui sont encore vertes, ni aux fleurs, cette douce et frêle espérance. On met tous ces fruits en tas pendant trois ou quatre jours; on les remue de tems en tems. Il se fait une douce fermentation. Les amandes ressuent. Le Cacao est d'autant meilleur, que la fermentation a été arrêtée à propos; sinon il sent le verd, conserve beaucoup plus d'amertume et germe quelquefois. Le *Cacao caraque* est le plus onctueux et le plus estimé. Il ne paraît pas cependant qu'il y ait plusieurs espèces de Cacaoyers; mais la culture, la préparation peuvent donner aux Cacaos diverses qualités. Celui des isles n'en diffère que par un peu plus d'amertume, que l'on peut corriger avec le sucre. En Espagne et en France, on préfère le Cacao caraque; celui des isles est le plus estimé en Allemagne. Le Cacao caraque est un peu plus plat. Celui des Antilles est plus gros que celui de la Jamaïque et de l'isle Cuba. Avant l'arrivée des Espagnols, les Américains faisaient, avec le Cacao, de la farine du Maïs et du piment bouillis dans l'eau, une liqueur colorée par le Rocou. Cette boisson, qu'ils

nommaient *Chocolat*, était d'un goût si sauvage, qu'un soldat Espagnol dit qu'il ne s'y serait jamais habitué de sa vie, si le défaut de vin ne l'y eût pas forcé, la préférant encore à de l'eau pure. Le Cacao préparé par les Espagnols et les Français, avec le sucre, la vanille, la canelle, est devenu une boisson très agréable, à laquelle on a conservé le nom de *Chocolat*. On ôte la peau des amandes, on les fait rôtir dans une bassine à un feu léger. Du degré de torréfaction dépend en partie la qualité du Chocolat. Moins il est rôti, plus il est nourrissant et plus il épaissit les humeurs. Lorsqu'il est plus brûlé, son huile plus atténuée excite plus d'effervescence dans le sang. On fait, avec ces amandes rôties et broyées, une pâte; si l'on n'y ajoute que du sucre, c'est le Chocolat de santé. Le Chocolat plus agréable au goût est celui où il entre de la Vanille, de la Canelle. On en prépare à différentes doses, pour satisfaire la pluralité des goûts .On le falsifie quelquefois, en y mettant du Poivre et du Gingembre. Il est important d'être assuré de la bonne fabrique du Chocolat dont on fait usage. Ces aromates portent l'effervescence dans le sang. Dans nos isles Françaises, on fait des pains avec les amandes de Cacao pures. Lorsqu'on veut faire du Chocolat, on les met en poudre. On y ajoute du suc pulvérisé, de la Canelle, un peu de fleur d'Orange, chacun selon son goût. Le Chocolat est d'un parfum exquis et de la plus grande délicatesse. On retire, par expression, des amandes du Cacao, une huile épaisse nommée *Beurre de Cacao*. Cette huile ne se rancit pas. C'est un excellent cosmétique. Il rend la peau douce, polie, sans laisser

laisser rien de gras, ni de luisant. Les amandes de Cacao confites, sont un mets délicat qui fortifie l'estomac sans échauffer.

CACHALOT. Espèce de petite Baleine qui a des dents, au lieu de barbes ou fanons. Les plus grands ont cent pieds de long. On les rencontre, par troupes, dans la mer du Nord. A l'aspect d'un vaisseau, ils rejettent l'eau par les évents avec tant de force, que le bruit pénétrant, comme celui des cloches, fait frémir la charpente du bâtiment. Les uns ont le crâne dur, osseux. Le cerveau des autres est couvert d'une membrane forte et peu épaisse. C'est d'où l'on tire le *blanc de Baleine;* voyez ce mot. Leur agilité fait qu'ils sont plus difficiles à harponner que la Baleine.

CACHICAME, ou *Tatou à neuf bandes.* Voyez *Tatou.*

CACHIMENTIER. Cet arbre croît aux Antilles. On en distingue de plusieurs espèces, le *Cœur de Bœuf*, le *Pommier de Canelle*, le *petit Corossol* et plusieurs autres qui produisent les fruits que l'on nomme *Cachiment.* Ces fruits ont une consistance de crême blanche, sont rafraîchissans et d'un goût agréable. Voyez au mot *Ate* le fruit du Pommier de Canelle.

CACHOLONG. Caillou de la nature de l'agathe, demi-transparent, du moins dans les angles. Sa couleur est blanche, laiteuse, un peu opalée; sa cassure, semblable à celle du Quartz. Enfin il devient opaque et blanc. Il tire son nom du fleuve *Cach* et de *Cholong*, qui signifie *Pierre* chez les Calmoukes de Barbarie. C'est une pierre susceptible d'un très-beau poli.

CACHONDÉ. Espèce de pâte d'un très-bon

goût, dans laquelle entre le Cachou mêlé avec des graines aromatiques. Voyez *Cachou*.

CACHOU. Cette substance a été nommée aussi, mais improprement, *terre du Japon*, par les marchands, auxquels sa sécheresse et sa friabilité en imposaient. D'après les recherches de M. de Jussieu, il est démontré que le Cachou est un suc gommo-résineux extrait des semences de l'*Areca*, fruit d'une espèce de Palmier. On met ces semences encore vertes dans de l'eau. Par l'ébullition, le suc gommo-résineux s'y dissout. Évaporé en consistance d'extrait, c'est le Cachou. Pour le rendre agréable, on y ajoute du sucre et des aromates : c'est la pâte de Cachondé. Les Indiens en mâchent continuellement, se le présentent dans les visites comme le *Bétel;* voyez ce mot. Le Cachou, lorsqu'il est bien pur, se fond entièrement dans la bouche, rend l'haleine agréable, fortifie l'estomac. Ce suc joint la douceur de la Réglisse et du Sang-Dragon à l'astriction de l'Acacia et de l'Hipociste, et réunit en soi les vertus de ces différens extraits. Le Cachou dissous dans l'eau, est une boisson salutaire dans le relâchement des viscères. Mis en infusion en petite quantité dans du thé, il lui donne un parfum très-gracieux. En général, le Cachou communique une odeur de violette aux liqueurs dans lesquelles on le fait fondre.

CADMIE *fossile* ou *naturelle*. Voyez *Calamine*.

CAFÉ. Cet arbre est originaire de l'Arabie-Heureuse et très-fréquent dans la province d'Yemen. On l'a transporté à Batavia, à Surinam, à Java, à Bourbon et dans plusieurs isles de l'Amérique. Il n'acquiert pas dans nos serres

chaudes plus de deux pouces de diamètre, et ne peut y végéter que dix ou douze ans. Dans les pays où on le cultive, il vient jusqu'à quarante pieds de haut. Son diamètre n'est que de quatre à cinq pouces. Il est couvert dans presque toutes les saisons, de fleurs et de fruits. Aux fleurs, de forme de Jasmin, succèdent les fruits d'abord verds, rouges dans leur maturité. La chair en est fade, mucilagineuse, et renferme la semence connue sous le nom de *Café*. Cette graine mise en terre, lève au bout de six semaines; mais il faut qu'elle soit nouvelle. Ce fait détruit la fausse imputation qu'on fait aux habitans de faire bouillir ou sécher au feu le Café, afin de l'empêcher de germer. Sa qualité dépend du climat dans lequel il croît. Le Café Moka est le plus estimé. On le reconnaît à sa couleur jaune, à son odeur suave et agréable. Les habitans d'Yemen en vendent tous les ans pour plusieurs millions. On en distingue de trois qualités. Le plus précieux est le *Bahouri*. On le réserve pour le Grand-Seigneur et les Sultanes. Le *Saki* et le *Salabi*, un peu inférieur, se vendent pour la Perse, l'Arménie, l'Europe. Le Café Bourbon est blanchâtre, alongé, inodore. Celui des Isles est verdâtre, a une odeur et un goût légérement herbacés. La connaissance des propriétés du Café est due, disent les uns, à un chef de monastère, qui, témoin de l'effet que produisait ce fruit sur les boucs et les chèvre, en fit boire l'infusion aux moines pour les empêcher de dormir pendant les offices de la nuit. D'autres disent qu'un Muphti en prit le premier pour se tenir éveillé, et prolonger ses prières plus avant dans la nuit. Son usage n'é-

tait pas connu avant le dix-septième siècle. On le prépare de diverses manières, ou infusé simplement dans son état naturel, ou rôti et réduit en poudre ou préparé à la Sultane. Chacun peut juger des effets que lui produit cette infusion, suivant son tempérament.

CAGAREL. Voyez *Mendole*.

CAGNOT. Voyez *Milandre*, *Chien de mer*.

CAHOUT-CHOU. Voyez *Résine élastique*.

CAÏCA. Cette espèce de perroquet n'est à Cayenne qu'un oiseau de passage. Il a beaucoup de rapport, pour la forme, avec le *Maipouri*. Voyez ce mot.

CAILLE. Un de ses caractères est d'avoir le doigt extérieur joint à celui du milieu jusqu'à la première articulation, par une membrane. Ces oiseaux sont de passage. Levaillant dit cependant qu'ils ne traversent pas la mer. Ils arrivent ici par de certains vents, se répandent dans les blés. Les femelles pondent sur terre quinze ou seize œufs tachetés. Aussitôt que les petits sont éclos, ils se mettent à trotter. Lorsqu'ils ont acquis leur accroissement, ils se séparent et vivent solitairement. Le goût qu'ils ont de voyager en avril et septembre est tellement marqué, que les Cailles, élevées en cage depuis l'instant de leur naisssance, s'agitent, se tourmentent, s'élancent vers la toile qui couvre leur cage et tombent étourdies. Les mâles sont très-amoureux, mais libertins, inconstans et nullement attachés à leurs femelles. Celles-ci ne multiplient pas dans l'état d'esclavage. Les Cailles sont sujettes à une maladie pendant laquelle on leur voit toujours une goutte d'eau au bout du bec; le moyen de les guérir est de

leur supprimer toute boisson. Les mâles, pleins de courage, se battent avec le même acharnement que les Coqs. C'était un spectacle à Athènes, à Naples, où l'on courait avec autant d'empressement qu'à celui des Gladiateurs. La passion anime tellement ces oiseaux, qu'ils viennent jusques sur l'oiseleur, au bruit d'un petit instrument qui imite le chant de la Caille. Ils sont pris dans les filets au moment où ils veulent se sauver. Lorsque la saison des amours est passée, qu'ils n'accourent plus au son du hapeau, on les prend avec la tirasse ou avec un chien couchant, qui les arrête tout court, et on les tire au vol. Cette chasse est très-agréable. Quand elles sont grasses, leur vol est court. C'est alors un mets délicieux. Dans l'isle de Caprée, l'on en prend une si grande quantité lors de leur passage, en automne, que c'est le principal revenu de l'évêque de cette isle, appelé par cette raison l'*Évêque des Cailles*. On distingue, dans les différentes espèces, la *Caille de Java*, appelée aussi *Réveil matin* : douce, sociale, facile à apprivoiser, elle ne vit que lorsqu'elle voit le soleil; dès qu'il se couche, elle se retire dans un trou et s'y enveloppe de ses ailes; aussitôt qu'il se lève, elle marque sa joie par des chants qui réveillent la maison. Le son de sa voix est grave, fort et ressemble à l'espèce de mugissement que fait entendre le Butor en enfonçant son bec dans la vase des marais. Lorsqu'on la tient en cage, si elle n'a pas continuellement le soleil, et qu'on n'ait pas l'attention de couvrir sa cage avec une couche de sable sur du linge pour conserver la chaleur, elle languit, dépérit et meurt.

Caille aquatique. Voyez *Acolin.*

CAILLELAIT, ou *petit Muguet*. Les sommités des fleurs de cette plante ont la propriété de cailler le lait. Appliquées sur les brûlures et érésipelles, elles les guérissent. Mises dans les narines, elles arrêtent les hémorragies. Les racines de Caillelait, ainsi que celles de Garance, ont la propriété de colorer en rouge les os des animaux, lorsqu'on en met dans leurs alimens. Cet effet est très-sensible sur-tout avec le Caillelait à fleurs jaunes fort commun en bas Poitou. Les tiges et les feuilles n'ont pas la même vertu. On a faussement prétendu qu'une vache avait donné du lait rouge, pour en avoir mangé. L'Orcanette et la Cochenille, si riches en couleurs, ne colorent point les os des animaux. Les poules, dans la nourriture desquelles on fait entrer des racines de Caillelait, ainsi que celles de Garance ou du Café, maigrissent. Elles engraissent, au contraire, si l'on y mêle des racines de Grateron.

CAILLOU. Cette matière vitrifiable se trouve, ou dans les entrailles de la terre en grandes masses et par couches, ou en morceaux isolés répandus à la surface de la terre, quelquefois disposés çà et là dans la craie. La matière en est plus ou moins pure. Il y a lieu de penser qu'elle a été originairement dans un état de fluidité. Du degré de pureté de cette matière vitrifiable, résultent les pierres précieuses. Colorée par des substances métalliques, on la nomme *Cornaline*, *Sardoine*, *Rubis*, *Emeraude*, *etc.* la plus pure est le Diamant. La même matière paraît sous des formes diverses. Le Caillou décomposé semble se convertir en argille. On en voit

épars dans les champs, recouverts du côté exposé à l'air, d'une croute blanche qui tend à la nature argilleuse. Peut-être est-ce du Caillou décomposé que le *Talc*, le *Mica*, l'*Amiante*, *etc.* tiennent leur origine. Peut-être l'argille elle-même reparaît-elle sous la forme du Caillou par le travail de la nature. C'est ainsi que dans le systême du monde la même substance devient un cercle de mutation, dont les extrémités se confondent. Suivant les observations de M. d'Arcet, le Caillou et toutes les pierres précieuses colorées dont il est la matière, exposés seuls et sans addition à un degré de feu violent, n'y entrent point en fusion, mais perdent leur couleur, s'y calcinent et se réduisent en poudre. Le caillou que l'on nomme aussi *Pierre à fusil* ou *Silex*, est de la nature de l'Agathe, mais d'une pâte moins fine. Il y a des Cailloux à couches concentriques.

Caillou d'Angleterre. On désigne improprement sous ce nom les Astroïtes fossiles, espèce de Polypiers, qui ont été en quelque sorte agatifiés. On les trouve en Angleterre et à Tongue en Normandie. Le vrai Caillou d'Angleterre est une espèce de poudingue ou assemblage de Caillou. Voyez *Poudingue*.

Cailloux crystaux. On donne ce nom à des pierres plus ou moins transparentes, dont la matière silicée se rapproche par sa pureté de celle des crystaux et des diamans; tels sont les *Cailloux d'Alençon*, *de Médoc*, *de Bristol*, *du Rhin et de Cayenne*.

Cailloux d'Egypte. Espèce de Jaspe brun avec des taches plus brunes et plus veinées, qui affectent différentes formes. Sa dureté est à-peu-près celle du Jaspe.

CAKATOKA. Voyez *Kakatoès*.

CALAMBAC. Voyez *Bois d'Aloès*.

CALAMBOUC. Voyez *Bois d'Aigle*.

CALAMINE, ou *Pierre calaminaire*. C'est une pure chaux de Zinc dans laquelle entre un peu de chaux de fer avec beaucoup d'argille et de terre siliceuse ; mêlée avec le cuivre rouge, elle le convertit en cuivre jaune ou laiton. La Calamine pesante, quelquefois solide et dure comme de la pierre, quelquefois molle et friable comme de la terre, tantôt grenue comme du sable, tantôt lamelleuse, presque toujours remplie de trous et cavités, ne fait point feu avec le briquet, est dissoluble avec chaleur par l'acide vitriolique, avec effervescence par l'acide nitreux, crystalise rarement et jaunit au feu. La Calamine d'Angleterre et d'Aix-la-Chapelle est d'un gris cendré, tirant sur le jaune ; celle de Bonn est d'un gris cendré ; celle de Pologne et de Namur, la plus commune et la plus abondante de toutes, est d'un rouge brun ; celle de Fribourg en Brisgaw est crystalisée en aiguilles, et ressemble assez à la Zeolithe avec laquelle elle a été confondue.

CALANDRE, ou *Grosse Alouette*. Cet oiseau joint à l'agrément du chant celui de contrefaire parfaitement le ramage de plusieurs oiseaux, tels que le Chardoneret, la Linote, le Serin, etc. même le piolement des petits poussins, le cri d'appel de la Chatte, etc.

CALAO. Sous ce nom, M. de Buffon a compris une famille d'oiseaux de l'Afrique et des grandes Indes, fort remarquable par la forme de leurs becs qui leur a fait aussi donner le nom *d'oiseau Rhinoceros*. Ils vivent de fruits sauvages, et résistent difficilement à la température de nos climats. Il

y en a une espèce qui vit très-bien de chair et de charogne. Voyez *Trompette.*

CALCAMAR. Ces oiseaux aquatiques du Brésil voguent par troupes au milieu des mers, à l'aide de leurs pattes et de leurs aîles. Leur présence autour des vaisseaux annonce le calme. M. de Buffon les met dans la classe des *Manchots.*

CALCÉDOINE. Cette pierre siliçée d'un blanc laiteux, est dans la classe des pierres fines demi-transparentes. Les orientales sont les plus estimées, parce que les couleurs en sont plus vives et plus nettes. Sa dureté est égale à celle de l'Agathe. Voyez *Agathe.* On en fait des bagues, des cachets, des manches de couteaux. Les vases faits de cette pierre sont très-rares. On en trouve peu de gros morceaux. Le blanc dans ces pierres y est répandu en nuage. Cette même couleur laiteuse et nébuleuse qui fait la beauté de la Calcédoine, est un défaut dans les autres pierres fines d'une autre couleur, telles que *Rubis*, *Grenats* et autres. On dit alors qu'elles sont *calcédoineuses.* On tâche de faire disparaître ces taches en les taillant. On rend concave l'une des faces de la pierre et l'autre convexe. La Calcédoine est susceptible d'un très-beau poli, fait feu avec l'acier, perd sa couleur à un très-grand feu, blanchit, mais ne fond point.

CALCUL. On désigne sous ce nom plusieurs espèces de pierres, de la nature des *Bézoards*, qui se trouvent dans divers animaux et en différentes parties de leurs corps. De cette classe sont les perles, les pierres de poissons, d'écrevisses, d'amphibies, de quadrupèdes, d'oiseaux. Le mot de *Calcul* est affecté plus par-

ticulièrement aux pierres qui se forment dans la vessie, les reins ou la vésicule du fiel du corps humain. Celles des reins sont protubérancées comme les fruits du mûrier, ce qui les fait nommer *Pierres mûrales*. La nature des pierres humaines varie beaucoup. Les causes productrices de leur formation ne sont pas bien connues. On y observe toujours quelque corps étranger qui a servi de noyau à l'instant de la pétrification. Voyez *Bézoart*.

Calebasse *d'herbe*. Voyez *Courge*.

Calebassier. Cet arbre, originaire d'Amérique, a été transporté aussi en Afrique, où il croît très-bien. On l'élève dans les serres chaudes, en lui donnant une terre légère, une chaleur modérée et de fréquens arrosemens. Dans son pays natal il est des plus utiles, et peut fournir un ménage d'alimens, d'ustensiles de cuisine et de meubles. Ses fruits, de la forme de nos Calebasses, contiennent une pulpe qui a le goût du pain d'épice. Délayée dans de l'eau elle donne une excellente boisson. On en prépare avec du sucre un sirop laxatif, employé par les habitans de nos Isles, et dont l'usage se répand en Europe sous le nom de *Sirop de Calebasse*. L'écorce de ces fruits, nommée *Couis* dans nos Colonies, est d'un bois très-dur. Les Sauvages en font des vases, des plats et autres ustensiles de cuisine, qui servent sur un feu recouvert de cendres. On voit dans les cabinets de ces vases dessinés et peints par les Sauvages avec du Rocou et de l'Indigo. Les Cannibales vident les Calebasses, les ornent de plumes, mettent dedans des graines ou de petites pierres. Ils les donnent à leurs Pa-

gis ou Devins, qui leur font croire que par le moyen de quelques enchantemens faits avec de la fumée de tabac et quelques mots marmotés, ces vases, qu'ils nomment alors *Maraka* ou *Tamaraka*, sont, pour eux, des oracles. Lorsqu'ils les agitent, ils croient entendre la réponse de leurs Toupans, ou Dieux.

Calendre. Voyez *Charanson*.

Callitriche, ou *Singe verd*. On voit de ces guenons aux isles du Cap-Verd, au Sénégal et en Mauritanie. Ils vivent en société, grimpent avec la plus grande légèreté jusqu'à la cime des arbres, s'élancent de branche en branche, de cime en cime, dans le plus grand silence. Le voyageur ne les apperçoit que lorsqu'ils s'avisent de casser les branches et de les laisser tomber à terre. La chasse de ces animaux est facile, et sans danger. Les premiers coups de fusil ne les effraient point, les blessures ne leur arrachent aucun cri, ils voient tomber et périr leurs camarades sans effroi : il n'y a que le feu le plus vif du chasseur qui puisse leur inspirer de la terreur : les uns se cachent derrière les arbres, d'autres se réunissent en troupes, grincent des dents, frémissent de colère ; toute leur fureur se réduit à des menaces.

Calmar. Ce poisson de mer du genre des Sèches, est pourvu, ainsi qu'elles, de deux canaux situés dans le ventre, d'où il lance une liqueur noire qui trouble l'eau, et le dérobe à la poursuite des loups de mer et autres poissons, ses ennemis. Voyez *Sèche*. Les œufs du Calmar se trouvent sur les bords de la mer, vers le mois de juillet. Ce n'est d'abord qu'un petit monceau de quelques pouces, et dont la dimension

s'étend quelquefois à trois pieds de long sur deux de large. Cette masse est divisée en plusieurs portions, que Bohadsch qui en a donné la description et la figure, compare pour la forme à des chatons de saule; ils sont au nombre de 80, de 170, de 250, de 300. Bohadsch en a compté jusqu'à 568 dans un seul monceau, et il n'y a pas un de ces chatons (pour me servir de sa dénomination) qui ne contienne jusqu'à 70 œufs, en sorte que la femelle du Calmar peut donner naissance à 39,760 petits; les chatons se tiennent tous par un ligament commun, si tenace, qu'il est difficile de les séparer. Les œufs sont placés le long d'un pédicule de même nature que le ligament commun, et chaque œuf est renfermé dans une vésicule particulière, sans communication avec son voisin; la liqueur dans laquelle nage le fœtus, ressemble à l'humeur vitrée de notre œil. Bohadsch a fait bouillir ces œufs pendant plus d'une heure, le fœtus y perd et la vie et sa forme, mais la liqueur reste toujours la même.

Calumet. Les sauvages font usage de ces grandes pipes, ornées de diverses manières. Dans les alliances ils présentent le Calumet, orné de plumes blanches d'aigle, comme le symbole de la paix; des députés l'apportent en cadence, en agitant les plumes au vent et en chantant la chanson du Calumet. Orné de plumes rouges, il annonce la guerre. Cette pipe est un sauvegarde, avec lequel on peut aller par-tout; il n'y a rien de plus sacré parmi les sauvages.

Calus *des os*. Les opérations de la nature sont par-tout admirables. Lorsque les os ont été cassés, l'art du chirurgien consiste à bien les ré-

duire, et à appliquer des bandages convenables pour les assujettir. La nature agit toute seule. Les sucs qui nourrissent les os et coulent le long de leurs fibres, s'extravasent à l'endroit où ces fibres sont rompus, ils s'y amassent, s'y attachent, s'y sèchent, s'y durcissent au point d'acquérir autant de consistance que l'os même. Il se forme à l'endroit fracturé une inégalité plus ou moins grande, selon que la réduction a été plus ou moins parfaite. Ces Calus se forment sur presque tous les os qui ont été cassés. On a vu, ainsi qu'on le lit dans les *Transactions Philosophiques*, des personnes dont on avait enlevé l'os du bras, celui de la cuisse qui étoient cariés; ils furent remplacés par des Calus, qui tinrent lieu d'os, et en avaient la dureté. Ces personnes avaient le bras, la cuisse aussi forts que d'ordinaire; ils faisaient usage de leur bras, et marchaient très-bien et sans boiter. Que de phénomènes divers nous fait voir la nature! On remarque au cabinet du roi un os du bras qui a été cassé. Le malade ne souffrit point qu'on le lui remît, ni qu'on appliquât de bandages, petit à petit il commença à le remuer, et s'y accoutuma si bien, qu'il le fléchissait même dans l'endroit de la fracture. Les sucs destinés à former le Calus, donnèrent naissance à une sorte d'articulation; une membrane dure, épaisse et flexible, servait de ligament.

Camagnoc. Plante qui croît à Cayenne, assez semblable au *Magnoc* ou *Manihoc*. De sa racine on retire une farine, avec laquelle on prépare la *Cassave* et le *Maleté*, espèce de pain. Voyez *Manihot*.

Came. Ce genre de coquilles est des plus cu-

rieux et fait un des ornemens des Coquilliers, par les nuances et la finesse des couleurs. Les Cames se distinguent du genre des Peignes, parce qu'elles n'ont pas d'oreilles ; des Tellines, parce qu'elles sont moins longues et plus épaisses; et des Huîtres, parce que leurs deux valves sont égales. On les divise en rondes ; ce sont les vraies Cames ; en ovales régulières ou pélourdes, en ovales irrégulières ou lavignons. Ces coquillages habitent ordinairement dans le sable. Deux trachées ou tuyaux charnus et cylindriques, partant de l'extrêmité supérieure du manteau, et couronnés à leur extrêmité par une membrane transparente, bordée de petits filets, leur servent, l'un à aspirer l'eau, l'autre à la rejetter. Lorsque le tems est calme, qu'il ne règne sur la mer qu'un doux zéphyr, on voit les Cames s'élever à la surface de l'eau, ouvrir un des battans de leur coquille, le tourner du côté du vent ; c'est leur voile. L'autre battant est le navire. Une petite flotte nombreuse vogue ainsi au gré des zéphyrs. Au moindre danger, à l'approche d'un vaisseau, d'un poisson ou de l'orage, toutes les Cames referment leurs coquilles et se précipitent au fond des eaux. On trouve des Cames en Amérique, à Saint-Domingue, dans la mer Méditerrannée, aux Indes. Les plus belles sont, l'*Ecriture Arabique* ou *Chinoise*, *la Tricotée*, *la Came couleur de Citron bordée de rouge*, *celle des Indes couleur de Marron*, *le Cedo nulli*, *la Corbeille à côtes couleur du Rose*, *le Zigzag*, *la Came violette*, *la Chagrinée*, *etc.* La rivière des Gobelins et les ruisseaux aux environs de Paris nous fournissent aussi une petite espèce de Came, dont

l'analogue vivant, mis dans un bocal plein d'eau, nous montre un pied un peu allongé et deux syphons, dont les cavités se réunissent; à l'aide de ces syphons, il attire quelques brins de mousse et plantes aquatiques qui lui servent de nourriture. On le voit souvent accoucher de petits coquillages vivans.

Caméléon. Ce lézard dont on distingue plusieurs espèces, se trouve au Mexique, en Arabie, en Egypte, au Sénégal. Sa gueule, très-ample, est garnie de petites dents. Ses yeux ont un mouvement indépendant l'un de l'autre, il peut tout à la fois, regarder en haut et en bas. Sa langue est susceptible de s'allonger presque de la longueur de son corps. Elle est visqueuse. Lorsqu'il apperçoit des fourmis, des mouches ou autres insectes autour d'une branche, il les enveloppe avec sa langue, la retire et les avale. Il peut vivre cinq ou six mois sans prendre de nourriture. Il se contente d'ouvrir la bouche, d'aspirer un air frais, et dans ces momens il fait des mouvemens pleins de gentillesse. Indépendamment de la faculté de respirer, il a encore celle de s'enfler et d'ésenfler, non-seulement la poitrine et le ventre, mais jusqu'aux jambes et à la queue. Ses pieds semblent plutôt faits pour se percher sur les arbres que pour courir. Aussi les habite-t-il de préférence. Les nègres du Cap de Monte ont une certaine vénération pour ces petits animaux. Lorsqu'ils en voient quelques-uns qui veulent descendre, comme ils ne le font qu'en tremblant, et qu'ils sont toujours prêts à tomber, ils vont charitablement à leur secours. La queue du Caméléon est une main dont il se sert pour ne pas

tomber ou pour passer plus facilement d'un endroit à un autre. Aussi sa marche est-elle pesante, sans grace, sans agilité, sans souplesse; du reste il est doux, familier, patient, timide et craintif, au point qu'il ne chercherait pas même à mordre le doigt qu'on lui enfoncerait dans la bouche. Son cri est une espèce de siflement qu'il pousse en ouvrant la gueule. L'hiver il se tient caché dans des trous de rochers ou autres abris. Transporté dans un pays un peu froid, il refuse toute nourriture et périt bientôt. Les femelles pondent neuf à douze œufs qui ne sont recouverts que d'une membrane épaisse et joints ensemble par une espèce de fil. La particularité singulière qu'ont ces animaux de paraître sous diverses couleurs, les a fait servir d'emblême pour désigner la basse adulation des flatteurs. Selon quelques naturalistes, chaque passion imprime à la peau de cet animal une teinte de couleur différente. Dans la joie, il est d'un verd d'émeraude mêlé d'orangé, entrecoupé de bandes grises et noires; dans la crainte, d'un jaune pâle; dans la colère, d'une couleur obscure et livide. Qu'on le touche, il se couvre de taches noirâtres; et qu'on l'enveloppe dans du linge ou dans une étoffe ses couleurs se ternissent. Il y en a qui prétendent que toutes ces variétés de couleurs ne lui viennent que des reflets de lumière occasionnés par les corps environnans qui se réfléchissent sur la peau très-fine de son corps.

Caméléopard. Voyez *Giraffe*.

Camites. Nom donné aux Cames fossiles.

Camomille. On distingue plusieurs espèces de cette plante. La Camomille romaine à fleurs

Ces

doubles et blanches, est d'une odeur suave. Ces fleurs sont émollientes, adoucissantes, résolutives. Leur infusion est très-utile dans les coliques. On retire de cette plante une huile d'un bleu de Saphir, qui possède les mêmes propriétés. La *Camomille puante* est si âcre, que des paysannes qui en avaient arraché pour les faire sécher et s'en chauffer, ont eu les bras tout couvert de cloches, semblables à celles qui surviennent après des brûlures. Un cataplasme fait de farine de seigle, d'huile et de vin, appaise les douleurs de cet accident, et guérit très-promptement.

CAMPAGNOL. Ces petits animaux sont encore plus redoutables que les Mulots. Leur tempérament est assez robuste pour vivre dans toutes sortes de terrains. Ils habitent les bois, les champs, les prés, les jardins. Le Mulot n'habite que dans les terrains élevés. Le Campagnol se distingue des Mulots par sa tête plus grosse, sa queue courte, tronquée, recouverte de poils. Celle des Mulots en est dépourvue. Les Campagnols se creusent de profonds terriers divisés en deux chambres. C'est-là qu'ils établissent leurs ménages. Ils y mettent la provision de graines, blés, glands qu'ils vont ramasser. La femelle y construit, avec de l'herbe, un nid pour ses petits au nombre de 6 ou 7. Dans les années favorables à leur multiplication, ces animaux font les plus grands ravages. Ils quittent bois, prés, jardins, vont dans les champs couverts de blés, coupent les tiges, mangent les épis, font provision de grains dans leurs greniers. Cette troupe de brigands, après avoir pillé une partie de la récolte, vont faire

des dégats dans les blés semés pour l'année suivante. Ces voleurs deviennent heureusement la proie des Mulots, Fouines, Renards, Belettes, oiseaux de rapine. Le Campagnol trouve dans son semblable son plus mortel ennemi. Lorsque les provisions commencent à manquer, ils se dévorent les uns les autres. On a assuré à Pallas qu'on éloigne ces animaux des sillons en y glissant çà et là des feuilles d'Aune.

Camphre. Cette substance végétale, volatile, inflammable, paraît, abstraction faite de sa forme concrete, se rapprocher beaucoup de l'Ether. Elle diffère essentiellement des résines avec lesquelles, au premier coup-d'œil, elle a quelque ressemblance. Le Camphre découle d'un arbre qui croît au Japon, à Bornéo, à Sumatra. C'est une espèce de Laurier qui croît à la hauteur de nos Tilleuls. Son bois est rougeâtre, panaché comme celui du Noyer, d'une odeur aromatique, propre à faire divers ouvrages. Dans les provinces de Goter, de Satsuma, on coupe le bois et les racines de cet arbre. On les met dans des vases remplies d'eau. On les échauffe doucement. Le Camphre se détache d'entre les pores du bois, se sublime, s'attache à des chapiteaux faits d'argille et garnis de chaume. Ce Camphre détaché, mis en masses, grénelé, jaunâtre, est le *Camphre brût*, tel que les Hollandais l'apportent des Indes. Ils en font le principal commerce, le purifient chez eux, en le sublimant dans des matras de verre blanc. Le Camphre de Bornéo est le plus estimé. On n'en apporte que très-peu en Europe. Il est réservé pour les Grands du pays. On dit que les commerçans donnent depuis 100 jusqu'à 600 l.

de Camphre du Japon pour une livre de celui de Bornéo. Les fruits de cet arbre confits sont un préservatif contre le mauvais air. Le Camphre réussit merveilleusement dans les affections nerveuses. Dissous dans de l'esprit-de-vin, il s'oppose à la gangrène. Il ne faut pas croire au proverbe.

Camphora per nares castrat odore mares.

Ceux qui y travaillent continuellement, n'en sont pas moins bons pères de famille. Le Camphre est si inflammable, qu'il brûle entièrement sur l'eau. On l'emploie dans les feux d'artifice. On prétend qu'il entrait dans la composition du feu grégeois. On retire une espèce de Camphre de l'écorce du Cannellier, de ses racines, de celles du Zédoaire, du Jonc odorant d'Arabie, du Thym, du Laurier, du Romarin, de la Sauge, de la Camphrée, et de presque toutes les plantes labiées.

Camphrée. Cette plante est remarquable par son odeur de Camphre, d'où lui vient son nom.

Canard. Il n'est pas de famille plus nombreuse, plus variée que celle des Canards, surtout si l'on y comprend la Macreuse et les Sarcelles, comme a fait M. de Buffon. Ce sublime historien de la nature partage les Canards en deux grandes tribus ou races distinctes, dont l'une, depuis longtems privée, se propage dans nos basse-cours, et l'autre sans doute encore plus étendue nous fuit constamment, se tient sur les eaux, ne fait, pour ainsi dire, que passer

et repasser en hiver dans nos contrées, et s'enfonce au printems dans les régions du Nord, sur les terres les plus éloignées de la présence de l'homme. Les Canards sauvages ont la plume plus lisse et plus serré, le cou plus menu, la tête plus fine, les contours plus nettement prononcés, les couleurs plus vives, la forme plus élégante, plus légère; et, dans tous leurs mouvemens, on reconnaît la force, l'aisance, et l'air de vie que donne le sentiment de la liberté. Prodigieusement répandus et multipliés dans le nonveau monde, leurs migrations et leurs voyages paraissent y être réglés de même. Les Canards sauvages paraissent en France vers le quinze d'octobre. Leurs bandes d'abord petites et peu fréquentes, sont suivies en novembre par d'autres plus nombreuses. On les reconnaît dans leur vol élevé, aux lignes inclinées et aux triangles réguliers, que leur troupe, comme celle des Oies, trace par sa disposition dans l'air. En arrivant ils volent continuellement, et se portent d'un étang, d'une rivière à une autre. Jamais ils ne se posent qu'après avoir fait plusieurs circonvolutions sur le lieu où ils voudraient s'abatre, comme pour l'examiner, le reconnaître et s'assurer s'il ne recele aucun ennemi; lorsqu'enfin ils s'abaissent, c'est toujours avec précaution; ils fléchissent leur vol et se lancent obliquement sur la surface de l'eau, qu'ils effleurent et sillonnent, ensuite ils nagent au large, et se tiennent toujours éloignés des rivages; ils y passent la plus grande partie du jour à se reposer, ou dormir la tête sous l'aîle; quelques-uns d'entre eux veillent à la sûreté publique, et donnent l'alarme lorsqu'il y a péril; c'est prin-

cipalement le soir et même la nuit, qu'ils prennent leur volée, soit pour paître, soit pour voyager. Le sifflement du vol et le battement de leurs aîles, plus bruyants, au moment qu'ils partent, décèlent leur passage. Les insectes aquatiques, les petits poissons, les grenouilles, les graines du jonc, la lentille d'eau et quelques autres plantes marécageuses, leur fournissent une abondante nourriture. Dans les gelées continues, ils disparaissent pour ne revenir qu'aux dégels, dans le mois de février. C'est alors qu'on les voit repasser le soir par les vents du sud; mais ils sont en moindre nombre, volent disposés par couples et se hâtent de gagner les contrées du Nord, où ils doivent nicher et passer l'été. Il ne reste dans nos contrées tempérées, que quelques couples paresseuses et isolées, qui nichent dans nos marais. La pariade précédée de quelques combats entre les mâles, dure trois semaines; le mâle qui s'accommode fort bien de deux et même trois femelles, paraît s'occuper du choix d'un lieu propre à placer le produit de ses amours; c'est ordinairement une touffe épaisse de joncs élevée et isolée au milieu du marais. La Canne en prend possession, perce cette touffe, s'y enfonce, l'arrange en forme de nid, rabbat les brins de jonc qui la gênent, et y dépose dix, quinze et dix-huit œufs d'un blanc verdâtre, dont le moyeu est rouge. Les Vieilles en pondent davantage et commencent plutôt. Il leur arrive quelquefois de nicher dans les bruyères éloignées des eaux, dans les champs sur des tas de paille, ou même dans les bois sur des chênes tronqués, et dans de vieux nids abcndonnés. Chaque fois que la

femelle quitte ses œufs, fut-ce pour un instant elle les enveloppe dans le duvet, qu'elle s'est arraché pour en garnir son nid. Jamais elle ne s'y rend au vol, elle se pose cent pas plus loin, et pour y arriver marche avec défiance, mais une fois tapie sur ses œufs, l'approche même d'un homme ne les lui fait pas quitter. Le mâle qui se tient à peu de distance, l'accompagne lorsqu'elle va chercher sa nourriture, et la défend de la persécution des autres mâles. L'incubation dure trente jours, tous les petits naissent dans la même journée; dès le lendemain la mère descend du nid, les appelle à l'eau; après avoir hésité quelque tems, le plus hardi s'élance, les autres le suivent; quand le nid est trop éloigné ou trop élevé, le père et la mère prennent les petits au bec et les portent sur l'eau l'un après l'autre. La nuit la mère les retire dans les roseaux et les réchauffe sous ses aîles; au bout de six semaines leurs aîles commencent à se garnir de plumes, ce n'est qu'à trois mois qu'ils peuvent voler; c'est dans ce jeune âge qu'on leur donne le nom de *Hallebran*, c'est-à-dire en allemand *Demi-Canard*. Il y a différentes manières de chasser aux Canards sauvages, fort bien décrites dans M. de Buffon. Il faut beaucoup de ruse pour approcher de ces oiseaux défiants et les surprendre; comme ils s'élèvent toujours verticalement, en partant, ils sont moins difficiles à tirer, et sans précipiter son coup, on a le tems d'ajuster un Canard qui part à soixante pas. La chair du Canard sauvage est bien plus fine, et de meilleur goût que celle du Canard domestique. Pour élever avec succès des Canards, il leur faut,

comme aux Oies, des eaux, avec des rives spatieuses, des gazons. Les Canards de bassecours où il n'y a point d'eau, dégénèrent, dépérissent, leurs plumes se froissent et se rouillent, leurs pieds sont blessés par le gravier, leur bec se fêle par les frottemens réitérés, ils portent l'empreinte de leur triste et dure captivité. Il leur faut de l'eau, des canaux, des rigoles, des gazons, de l'ombrage. Si l'étang est infecté de sang-sue, il faut le peupler de tanches et autres poissons destructeurs de ces reptiles, qui s'attachant aux pieds des jeunes Canards, les feraient périr; on doit encore y placer des paniers à nicher couverts en dôme, et qui offrent intérieurement une aire assez commode, pour inviter ces oiseaux à y nicher. La femelle pond de deux en deux jours, et produit dix, douze et quinze œufs; elle en pondra même jusqu'à trente et quarante si on les lui enlève, mais il faut la nourrir largement. Il faut plus de quatre semaines pour les faire éclore. On peut les confier à une poule couveuse; rien de plus intéressant que le trouble, l'agitation, les inquiétudes, les allarmes de cette poule, lorsqu'elle voit les petits qu'elle a fait éclore, se jeter à l'eau, elle se désole, se tourmente, et appelle du rivage ses enfans adoptifs, qui sourds aux cris d'une mère étrangère n'écoutent que l'impulsion de la nature. Mais un fait bien plus extraordinaire, était celui consigné dans le *Journal de Paris*, *du 29 mai*, 1778. Un Chat par complaisance pour une Canne, qu'il avait prise en amitié avait couvé trois de ses œufs, il en sortit trois petits monstres qui tenaient du Chat et du Canard; ce fait merveil-

leux a été détruit par une lettre inséré dans le même journal, du 19 Juin 1778. On nourrit les Cannetons, d'abord avec de la graine de millet ou de panis, bientôt après avec de l'orge. En six mois ils ont acquis leur grandeur et leurs couleurs; le mâle se reconnaît par une petite boucle de plumes relevée sur le croupion. La race des *Canards blancs* est constamment plus petite, et moins robuste que les autres. Comme les Canards sauvages et privés se mêlent et s'apprivoisent ensemble, il se trouve souvent dans une même couvée, sur-tout lorsque les Canards sont nourris près des grands étangs, des petits qui ressemblent aux Canards sauvages, qui en ont l'instinct farouche, et qui s'enfuyent avec eux dans l'arrière saison. En général dans le mêlange des races de différentes couleurs, les petits ressemblent aux pères, par les couleurs de la tête, du dos et de la queue. Tous les Canards sont, comme les Oies, sujets à une forte mue, qui les dépouille entièrement de leurs grandes plumes; elle arrive dans les mâles après la pariade, et dans les femelles après la nichée; elle est précédée d'agitations et de démangeaisons. Ils sont alors tristes, mélancoliques; cet état de souffrance dure trente jours, après lesquels les plumes reviennent; ils se baignent beaucoup, reprennent leur gaité, et commencent à voleter; la voix de la femelle est plus haute, plus forte, plus susceptible d'inflexions que celle du mâle, qui toujours est rauque, enrouée, monotome. Parmi les variétés de cette immense famille, le *Canard d'Inde* ou le *Canard musqué*, est remarquable par sa forte odeur de musc, et par l'appareil des

organes de la génération. Il s'élève et multiplie dans les bassecours, à Cayenne, à St. Domingue; c'est le plus gros de tous les Canards connus. Le *Canard siffleur* est remarquable par le son aigu de sa voix; on le nomme aussi *Gingeon* ou *Vingeon*; on distingue encore le *Siffleur huppé*, le *Siffleur à bec rouge*, et le *Siffleur à bec noir*, tous se trouvent en Amérique. Le beau Canard huppé de la Virginie et de la Caroline, place son nid dans les trous que les pies ont faits aux grands arbres voisins des eaux, et particulièrement aux Cyprès; les pères et mères portent les petits du nid dans l'eau sur leurs dos, et ceux-ci au moindre danger s'y attachent avec le bec. Il y a encore bien d'autres variétés de Canards, distingués par les couleurs de leurs plumes. Voyez aux mots *Chipeau*, *Souchet*, *Pilet*, *Tadorne*, *Millouin*, *Gavot*, *Morillon*, *Macreuse*, *Marec et Gingeon*, l'histoire particulière de ces différens Canards.

Canard à duvet d'Islande. Voyez *Eider.*

Cancer. (Astron.) Cette constellation appellée aussi *Ecrevisse*, l'un des douze signes du zodiaque, est formée de petites étoiles difficiles à distinguer. On en compte treize suivant Ptolomée, quinze suivant Tycho, vingt-neuf suivant Bayer, et soixante-onze suivant le Catalogue anglais. La nébuleuse du Cancer est un amas d'étoiles moins sensible que celui des Pleyades. On le reconnaît à-peu-près en allant du milieu des gémeaux au cœur du lion, ou de procyon à la queue de la grande ourse. Le Cancer est sur l'alignement de Régulus, à la seconde étoile (*s*) du petit chien, deux fois plus près du Cancer

que Régulus. Le soleil entre dans le signe du Cancer au commencement de messidor ; c'est l'époque de l'Eté. *Voyez les planches 3 et 4.* Sans doute le nom de *Cancer*, d'*Ecrevisse*, n'a pas été donné sans intention à ce signe du Zodiaque ; il est le symbole naturel d'un mouvement rétrograde ; aussi le soleil parvenu dans ce signe, commence-t-il à rétrograder et à descendre obliquement.

Cancre. On distingue plusieurs espèces de ces crustacés. Les uns vivent dans la mer, les autres dans les rivières. On les trouve autour des rochers, dans la boue, le sable, les algues. Quelques-uns sont très-bons à manger, tels que le *Cancre commun*, le *Cancre coureur*, le *Cancre de rivière*, dont la chair est très-délicate, sur-tout lorsqu'on le fait mourir dans le lait. Voici les espèces dont l'histoire présente quelque chose de remarquable.

Cancre coureur, ou *cavalier*. Ces crustacés courent assez vîte, sont en quelque sorte amphibies. Sur le midi ils sortent de la mer, se promenent en troupes sur le rivage et courent au moindre danger se précipiter dans les eaux.

Cancre ours. Il tient son nom de l'habitude qu'il a de dormir comme l'ours, ses deux bras devant les yeux. Ce sont des armes offensives et défensives qui lui servent à toutes sortes d'usages. Sa chair est d'assez mauvais goût.

Cancre parasite. Il y a plusieurs espèces de ces petits cancres. Ils ont tous une coquille si tendre et si molle, que le moindre choc peut les blesser. L'instinct leur apprend à se retirer, les uns dans des moules, d'autres dans l'huître, dans la pinne-marine et autres coquillages. Du

nombre de ces crustacés est le *Bernard l'hermite*. Voyez ce mot.

Cancre squinade. Cette espèce a un goût approchant de celui de la squille, sur-tout dans le croissant de la lune ; en tout autre temps sa chair passe pour insipide.

CANCRITE. Nom donné aux cancres pétrifiés. Voyez *Pétrification*.

CANDELBERY. C'est le nom anglais de l'arbre de cire.

CANÉFICIER. C'est l'arbre qui donne la casse. Voyez *Casse*.

CANÉPHORES. Chez les Grecs, deux jeunes filles de distinction étaient consacrées au culte de Minerve. Dans les grandes cérémonies, elles étaient suberbement parées et portaient sur leur tête des corbeilles de fleurs, ce qui leur a fait donner le nom de *Canéphores*. On donnait aussi ce nom aux jeunes filles nubiles qui se rendaient au temple de la déesse, portant sur leur tête des corbeilles remplies d'ouvrages de leurs mains travaillés à l'aiguille ; elles témoignaient, par cette offrande, l'ennui qu'elles avaient de vivre dans le célibat. Les jeunes mariées, la veille de leurs nôces, allaient, dit-on, la corbeille sur la tête, avec de semblables offrandes, dans la crainte que Minerve ne s'offensât du sacrifice qu'elles allaient faire de leur virginité. Par la suite les architectes de la Grèce, qui cherchaient l'élégance des formes dans leurs décorations, employèrent, pour l'ornement de leurs édifices, des figures de Canéphores.

Canicule. (Astron.) C'est la même étoile que Syrius. Voyez *Chien* (*grand*).

Canna. Espèce d'Antilope d'Afrique, à laquelle on donne aussi les noms d'*Elan-gaselle*, d'*Elan du Cap*. C'est un animal doux, timide, facile à apprivoiser. Il vit de somnités d'arbustes, erre dans les montagnes par troupes de cinquante, soixante, cent individus, court médiocrement toujours contre le vent, fait des sauts qui étonnent; sa chair est estimée; il devient si gras qu'on en peut tirer plus de douze livres de graisse. Si dans cet état d'embonpoint, on lui fait supporter une course forcée, il succombe, le sang et la graisse fondus lui sortent par les narrines; sa peau fort épaisse sert à divers usages, et l'on fait dans le pays des tuyaux de pipes avec ses cornes. Levaillant écrit *Kana*.

Canne, *Jonc*, *Rotin*. C'est une espèce de roseau qui croît dans les Indes. Il joint à la légéreté et la flexibilité, la solidité. Il y a de ces jets vernis que les Hollandais vendent jusques à 50 ou 60 louis. On se sert aussi de ces roseaux pour faire des meubles de canne.

Canne à sucre. Ce roseau croît naturellement dans les Indes, aux isles Canaries, dans les pays chauds de l'Amérique. Il se plaît dans les terrains gras et humides. On l'élève dans les serres chaudes. Les plantations en sont faciles : on couche les tiges de roseau dans les sillons préparés; de chaque nœud s'élève une tige. Lorsqu'elles sont mûres, on en ôte les feuilles. On les écrase sous des meules. On en retire une liqueur douce, visqueuse, qu'on nomme *miel de Canne*. Le sel essentiel qu'il contient, est le sucre. Comme cette liqueur est très-susceptible de fermentation, au lieu de retirer le

sucre par crystallisation, on emploie la voie plus prompte de la coagulation. On met ce miel dans des chaudières sur le feu. On y ajoute à plusieurs reprises de l'eau de chaux et une lessive de cendres. La liqueur se clarifie, se coagule ou crystallise confusément; c'est la *Moscouade*. Celle qui reste liquide et qui en découle, est la *Mélasse*. Fermentée, on en tire, par distillation, une eau-de-vie de sucre appelée *Taffia*. On fait fondre la moscouade dans l'eau pour la purifier. On réitère les mêmes opérations; elle paraît sous la forme connue de *Cassonade*. On la met dans des vases de terre coniques, percés par le sommet: on verse dessus de la terre blanche délayée dans de l'eau; cette eau, en descendant et filtrant à travers la cassonade, dépouille le sel essentiel du sucre de toutes les particules mielleuses qui l'enveloppent. C'est en réitérant ces opérations qu'on parvient par degrés jusqu'à obtenir le sucre blanc le plus fin, le plus pur, le plus brillant, nommé *Sucre royal*. Il est sec, sonore; frotté dans l'obscurité avec un couteau, il donne un éclat phosphorique. On dit qu'il faut 1,200 livres de sucre raffiné pour donner 600 livres de sucre royal. Il y a des raffineries dans plusieurs endroits, même dans les Colonies. La qualité des sucres varie suivant les endroits et la manière dont on les prépare. Le sucre de la raffinerie d'Orléans, quoique moins blanc que celui de Hollande et d'Angleterre, est plus estimé, parce que, moins dépouillé de ses parties mielleuses, il sucre davantage. Le sucre du Brésil est moins blanc, plus huileux et plus gras que celui de S. Domingue, de la Jamaïque. Celui

d'Egypte est estimé plus doux et plus agréable que celui d'Amérique. Le sucre, sous la forme de sa crystallisation naturelle, est le *Sucre candi*. On le prépare, on en modifie le goût de mille manières diverses. Son usage modéré est très-salutaire. Un morceau de sucre à la fin d'un repas, facilite la digestion. Fondu dans l'eau-de-vie, c'est un excellent vulnéraire. On retire du Bambou, de l'Erable du Canada, un sel essentiel analogue à celui du sucre. M. Margraff a même fait des essais pour en retirer de plusieurs de nos plantes potagères, telles que carottes, panais, betteraves, poirées blanche et rouge.

Canne Bamboche. Voyez *Bois de Bambou*.

Canne, ou *jonc à écrire*. On fait au Levant, avec cette espèce de roseau, des stilets propres à écrire sur le papier ou sur le parchemin.

Canne d'Inde. Voyez *Balisier*.

Canne petière. C'est la petite Outarde. Voyez *Outarde*.

Cannelle. Voyez *Cannellier*.

Cannelle blanche. C'est la seconde écorce du bois de Campêche. Elle a un petit goût pourri. Confite, elle est très-utile dans le scorbut.

Cannelle de la Chine. Cette écorce se recueille sur des espèces de Cannelliers. Quoiqu'inférieure à celle de Ceylan, elle met les Chinois en état de ne pas recourir aux Hollandais pour leur provision.

Cannelle Giroflée. Elle est ainsi nommée de sa saveur, qui approche de celle du girofle. On appelle le fruit de cet arbre improprement *Noix de Girofle*. Les gens de mauvaise foi

altèrent le clou de girofle en poudre avec cette *écorce*, qui est moins chère. Les arbres dont on la retire, croissent au Brésil, à Madagascar et dans les provinces de la Guyane.

CANNELLIER. Cet arbre croît à Ceylan. La seconde écorce des jeunes arbres de trois ans est la cannelle. On en distingue de plusieurs qualités suivant l'âge, l'exposition et les diverses parties de l'arbre dont on la retire. On coupe cette écorce par lames. Elle se dessèche au soleil, se roule dans l'état où on nous l'apporte. Cet aromate est des plus délicieux. Dans le pays et sur le lieu-même de la récolte, on exprime, par distillation, une certaine quantité d'huile essentielle de l'écorce nouvelle, presque point de la vieille. Elle vaut jusqu'à soixante-dix livres l'once. On la falsifie quelquefois avec de l'huile de Ben. Appliquée sur les dents cariées, elle appaise la douleur, dessèche le nerf. Son parfum pénétrant la fait entrer dans les pots-pourris. Des bougies frottées de cette huile, répandent dans un appartement l'odeur la plus agréable. L'écorce de la racine fournit, par la distillation, un camphre beaucoup plus doux que le camphre ordinaire. Son odeur suave fait la nuance entre la cannelle et le camphre. C'est un puissant remède contre les rhumatismes et paralysies. Les fruits du cannellier donnent, par la décoction, une substance grasse de consistance de suif, très-odorante. On en fait des bougies, vendues par les Hollandais sous le nom de *cire de cannelle*. Ceux-ci font exclusivement le commerce de la cannelle, ainsi que celui de la muscade et du girofle. Ils possèdent seuls les lieux où croissent ces précieux

aromates, qu'ils ont conquis sur les Portugais. Après leur avoir enlevé Ceylan, ils se sont rendus maîtres de la côte de Malabar, et ont impitoyablement arraché l'espèce de cannelliers qui y croissaient. Les Portugais vendaient l'écorce de ces arbres sous le nom de *Cannelle sauvage* ou *Cannelle grise*. Toute la cannelle qui se consomme dans l'Univers, est recueillie par les Hollandais dans un espace de quatorze lieues sur les bords de la mer, dans l'isle de Ceylan. Cet aromate, pour être agréable, ne peut être employé qu'à une légère dose. Aussi les Hollandais ne laissent croître qu'un certain nombre de ces arbres, l'expérience leur ayant appris la quantité qu'ils peuvent en débiter. Ils en fournissent dans l'Europe 5 ou 6 cents mille livres pesant. La cannelle qui croît à Malabar est douce, celle de Ceylan est d'une acidité agréable, celle du Pérou est très-âcre. Dans l'intérieur des terres du détroit de Magellan on a trouvé un cannelier, qu'on a depuis nommé cannelier de Winter. On tire de ce bois l'écorce sans pareille et la gomme alouchi. Mais on en fait peu d'usage. On dit cependant que c'est une excellente épice, qui sans avoir le feu de la cannelle de Ceylan, en possède les autres qualités. Voyez *Ecorce de Winter*.

CANOPUS, *Canope*. Ce dieu des Egyptiens, représenté sous la forme d'une bouteille, sur laquelle est une tête d'homme, de femme ou de quelque animal, fut, par l'adresse de son ministre, déclaré le plus puissant des dieux voisins, ses confrères. Il s'éleva une contestation entre les Egyptiens, les Chaldéens et les peuples voisins, sur la primauté de leurs dieux.

Il

Il fut décidé qu'on les opposerait les uns aux autres, et que le vainqueur aurait la primauté. Le dieu des Chaldéens était le feu; il eut bientôt dévoré ou fondu tous les autres dieux de bois, d'or, d'argent ou de tout autre métal; le tour du dieu Canope arriva, un ministre adroit perça le vase qui représentait ce dieu d'une multitude de petits trous imperceptibles, et les boucha avec de la cire. On le place au milieu des flammes, la cire se fond, l'eau dont il avait rempli le vase coule de tous côtés, éteint le feu. Canope est déclaré vainqueur de tous ces dieux.

CANOT *des Sauvages*, ou *Pirogue*. Les Sauvages ont leur industrie de nécessité, ainsi que les hommes policés. De simples écorces d'arbres forment leurs Canots; comme ils ne sont point lestés, ils sont sujets à culbuter: le Sauvage ne s'en effraye point, se jette à la nage, relève sa barque, la vide et la remet à flots. Quelques-uns courbent les écorces avec art, les assujettissent et leur donnent une forme de gondole. Ces Pirogues n'ont que deux ou trois pieds de largeur, et douze ou quatorze de longueur; elles sont légères. Lorsqu'en voguant les Sauvages rencontrent des chûtes d'eau, des cataractes, ils viennent à bord, portent la barque sur leurs épaules, et la remettent à flot au-delà de la cataracte. Les Nègres de Guinée creusent des troncs d'arbres; il y tient dans ces Pirogues huit ou dix hommes à la file l'un de l'autre, tous pourvus de rames: ils la font voler sur la surface des eaux avec tant de rapidité, qu'une chaloupe ne peut les suivre; un bâton dressé dans le milieu sert de mât, des

nattes de jonc sont les voiles. Les Sauvages du détroit de Davis en construisent qui flottent sur les eaux avec légèreté, et ne peuvent jamais être submergés. Ces Canots sont formés de petites baguettes de bois, recouverts de peau de Chien de mer; ce sont des coffres longs, pointus; le Sauvage ménage un trou dans le milieu, s'y place, en se serrant le corps avec la peau même qui forme le Canot : il surnage sur l'eau comme un ballon; deux rames lui servent à se conduire où il veut. On le voit attaquer hardiment les Baleines à coups de harpons; d'un coup de queue l'homme et la Pirogue sont lancés en l'air, retombent et surnagent. On voit de ces Canots à l'amirauté d'Amsterdam et dans le musœum de Londres.

CANSCHY. Cet arbre croît au Japon. L'on prend ses jeunes rejetons. On les fait bouillir dans de l'eau. L'écorce se détache du bois. On la fait sécher. On la pile. Mêlée avec de l'eau, on en fait une pâte dont ou fabrique le papier.

CANTHARIDE. Il y a un grand nombre d'espèces de ces insectes, qui diffèrent par leur grandeur, leur figure, leur couleur. La nature les a presque tous habillés superbement. Le bleu, le verd, l'azur et l'or les rendent étincelans. Ces mouches sont plus communes dans les provinces méridionales de la France que dans les autres. L'espèce dont on fait usage en pharmacie, est longue de neuf ou dix lignes, d'une couleur verte luisante azurée. Elle multiplie beaucoup. On les voit quelquefois voler en troupe comme un essaim. Une odeur désagréable, à-peu-près semblable à celle de la souris, annonce leur voisinage. Cette odeur sert à les découvrir, lors-

qu'on en cherche pour en faire provision. Desséchées, elles sont si légères, que cinquante font à peine le poids d'un gros. Elles dévorent les feuilles des arbres et arbrisseaux, s'attachent de préférence à celles du frêne. Les parties odorantes qu'exhalent ces insectes, sont très-corrosives. On ne doit les ramasser qu'avec précaution. L'on a vu des personnes attaquées d'ardeur d'urine, de pissement de sang, pour en avoir ramassé une grande quantité, pendant l'ardeur du soleil, les mains nues, ou pour s'être endormis sous des arbres où il en reposait des essaims. L'accouplement des Cantharides se fait pendant la plus grande chaleur du jour. Dans ce genre, ainsi que dans quelques autres, les femelles font les avances, et prennent, dans l'accouplement, la place du mâle. Les femelles déposent leurs œufs en terre, d'où sortent des vers qui passent par l'état de nymphe pour parvenir à celui de Cantharide. Ces mouches réduites en poudre, servent de base aux vésicatoires, et détournent les humeurs qui menacent d'attaquer les parties essentielles à la vie. Ceux qui, par l'usage intérieur de cette poudre, cherchent à rappeller le sentiment du plaisir et à réveiller les feux éteints de l'amour, en deviennent les victimes. C'est un poison des plus violens. Les meilleurs remèdes sont le lait, les huiles d'amande douce, d'olive et le camphre.

Cantheno. Ce poisson demeure dans la fange sur les bords des ports de mer, à l'embouchure des fleuves, et dans les endroits où les flots entraînent des immondices. On le trouve fréquemment dans la mer méditerranée. Il est connu

à Rome et à Gênes. Sa chair a la qualité de celle du Sparaillon, du Sargo, etc.

Canut. Nom d'un oiseau du nord de l'Angleterre, dont le roi Canut aimait beaucoup la chair; pour le rendre meilleur, on le nourrissait de pain trempé dans du lait. Il se tient habituellement sur les bords de la mer. Dans les hivers les plus rudes, on en a vu dans la province de Lincoln et dans les environs de Liver-Pool; on en trouve aussi en Suède.

Caolin. Voyez *Kaolin*.

Caouac. Espèce de Tuf jaunâtre, dont on prétend que les nègres Caraïbes sont très-friands. Il leur occasionne des maux d'estomac très-violens. On leur défend d'en manger sous des peines rigoureuses. Le desir accroît par la défense. Ils ne peuvent y résister. Ce pretendu Tuf n'est peut-être, comme la terre du Japon, que l'extrait de quelques fruits ou une substance préparée avec la farine de *Manihot*; voyez ce mot.

Caouanne. Voyez *Kaouanne*.

Caout-Chouc. Voyez *Résine élastique*.

Capélan, ou *Officier*. Ce poisson se trouve dans la mer Baltique, dans la mer du Nord, et sur-tout dans la mer Méditerranée, habite le fonds des eaux, va toujours en troupes, vit de petits poissons, de coquillages, d'escargots, d'écrevisses, de vers, fraie dans les endroits unis, et dépose ses œufs entre les cailloux et les plantes marines. Sa présence excite la joie des pêcheurs, parce qu'il précède les morues, les dorses, les égrefins qui lui donnent la chasse, on le prend aux filets, et avec la ligne de fond. Sa chair est blanche et de bon goût.

Capiverd, ou *Capivard.* C'est le même animal que le *Cabiai.* Voyez ce mot.

Capricorne. Ce genre d'insecte est très-nombreux et fournit de belles variétés. On en voit de toutes les grandeurs, de toutes les couleurs. Leurs longues antennes articulées et rejetées en arrière, sont des caractères qui les font aisément reconnaître. Plusieurs ont une odeur agréable. Quelques-uns, lorsqu'on les saisit, font entendre un petit cri, occasionné par le frottement des aîles contre le corcelet. Le Capricorne, dans l'état de ver, ronge l'intérieur des arbres.

Capricorne. (Astron.) Ce signe du zodiaque est composé de vingt-huit étoiles suivant Ptolomée et Tycho, et de cinquante une suivant le Catalogue Anglais. Cette constellation se reconnaît par le prolongement de la ligne qui passe par la lyre et l'aigle, il y a deux étoiles de troisième grandeur, à deux degrés l'une de l'autre, placées sur le prolongement de cette ligne, qui marquent la tête (*a*) du Capricorne, dans l'alignement de (*a*) de l'aigle, et de (*b*) du cygne; et à vingt degrés delà du côté de l'Orient, deux autres étoiles (*g*, *h*), situées de l'Orient à l'Occident, à deux degrés l'une de l'autre, marquent la queue du Capricorne dans l'alignement de (*o*) et (*a*) de Pegase. Le soleil entre dans ce signe vers le 20 décembre. C'est l'époque de l'hiver. Le Capricorne passe au méridien à dix heures du soir, vers le 15 septembre. *Voyez planche* 7.

La dénomination de ce signe du Zodiaque, a quelque analogie avec le mouvement du soleil. On sait que la *Chèvre*, le *Capricorne*, se plaît

à grimper et gagner les hauteurs. Aussi le soleil commence-t-il, en entrant dans ce signe, à quitter le point le plus bas de sa course pour revenir au plus élevé.

Caprifiguier. C'est le figuier sauvage. Il croît naturellement dans les provinces du midi; son suc laiteux est un puissant caustique; il enlève la peau, corrode les chairs, fait cailler le lait et redissout celui qui est pris. On croit que les Gaulois empoisonnaient leurs flèches avec le suc de cet arbre.

Caprier. Cet arbre délicat s'élève en espalier dans la Provence. On le multiplie de marcottes et de semences. Les Capres sont les boutons de fleurs cueillis avant leur épanouissement, et confits dans du vinaigre. Les plus petits qui sont aussi plus fermes, sont nommés *Capres capucines*. Elles sont d'autant plus estimées, qu'elles sont plus vertes. On prétend qu'on leur donne quelquefois cette couleur, en les faisant macérer avec le vinaigre dans des vaisseaux de cuivre, ou en mettant dans le vinaigre quelques pièces de monnaie de cuivre, ainsi que dans la préparation des cornichons de Saint-Omer et de Flandres. De tels procedés seraient très-dangéreux. L'usage de la racine de Caprier était presque oubliée. M. Tronchin l'a remise en vogue pour les vapeurs.

Capucine. Cette plante, originaire du Pérou, s'est très bien naturalisée dans nos climats. L'espèce à fleurs doubles multiplie aussi aisément de bouture que la simple de graines. Ces deux espèces grimpantes sont propres à faire de jolis berceaux. Les boutons de fleurs confits dans du vinaigre, peuvent être substitués aux Capres.

Les Mémoires de l'Académie de Stokolm, année 1772, font mention d'un phénomène curieux, observé par une des filles du célèbre Linnée, dans les fleurs de la grande Capucine. Ces fleurs jettaient à l'entrée de la nuit et après certains intervalles, des étincelles pareilles à celles de l'électricité, ou plutôt de la poudre fulminante, et ce phénomène cessait quand l'obscurité était complète.

Caracal. Ce quadrupède qui a des rapports extérieurs avec le Lynx ou Loup cervier, en diffère par ses mœurs, ses habitudes et le climat qu'il habite. Il est originaire de l'Afrique et de l'Asie. Tout à la fois, poltron et carnacier, il suit le Lyon, pour se nourrir des restes de sa table. Il suivrait la Panthère, si, grimpé sur un arbre, il était à l'abri de sa voracité toujours insatiable. Son naturel sauvage n'est cependant pas indocile. Pris jeune, on peut le dresser avec succès à la chasse. Mais il n'a de courage que contre les animaux timides, tels que le Lapin, le Lièvre et les oiseaux de proie, dont il se saisit avec beaucoup d'adresse.

Caragne. Cette résine entre dans la composition du faux vernis de la Chine.

Caragne. L'animal désigné sous ce nom, a tous les caractères du *Sarigue*; voyez ce mot.

Carancre. Les Epagnols de la Louisiane défendent, sous des peines corporelles, de tuer ce Vautour. Lent dans son vol, il fait rarement sa proie des oiseaux vivans; mais friand de charogne, il a sur-tout du goût pour la chair du bœuf sauvage, et garantit ainsi les habitans de l'infection de l'air.

Carapas. Cet arbre de Cayenne est très-

grand. Son bois est utile pour la bâtisse. On en fait aussi des meubles. On retire de ses fruits, par expression ou en les exposant au soleil, une huile qui, par son amertume, est de la plus grande utilité. Elle garantit les meubles et les vaisseaux de bois de l'attaque des mites, des vers et autres insectes. Les Nègres, dans leur chasse, sont garantis des chiques, en se frottant de cette huile. Les Indiens la mêlent au Rocou, et donnent ainsi à leur visage, à leurs cheveux et à leurs corps une couleur de feu.

Carapo. Ce poisson du Brésil vit de petits poissons et de jeunes crabes; on en distingue deux espèces, l'une à queue longue, l'autre à queue courte. La chair de ce dernier est préférable.

Carapullo. L'infusion de cette plante, qui croît au Pérou, occasionne une espèce de délire passager. Les Indiens font prendre aux enfans de l'un et l'autre sexe une potion de ce breuvage, pour découvrir l'objet de leur éducation. Ils mettent sous leurs yeux les divers instrumens propres à leurs travaux et à leur usage. Celui que l'enfant saisit paraît désigner son inclination et les dispositions qu'il tient de la nature.

Carassin. Ce poisson, du genre des carpes, se trouve dans les étangs et petits lacs, aime les fonds marneux, réussit sur-tout dans les fonds de glaise, croît lentement, pèse au plus une livre, se nourrit de bourbe, de plantes, de vers, vit assez long-tems hors de l'eau, sur-tout en hiver. On peut aisément le transporter dans de la neige, dans des feuilles de choux, de laitue. Si on le met dans des eaux dormantes,

il n'y prend pas sitôt un mauvais goût que le brochet, la perche et d'autres poissons. Pour les faire multiplier et les engraisser, on leur donne du pain de chenevis, du fumier de brebis, des pois et des fèves cuites. Ils commencent à produire dès l'âge de deux ans, fraient en mai, quelquefois en avril quand la saison est chaude; leurs œufs, au nombre de plus de 93,000 dans une seule femelle, sont jaunâtres, de la grosseur de la graine de pavots. Le Carassin mord à l'hameçon si l'on y attache un pois cuit. On le prend aussi à la nasse et au filet. Il a pour ennemis toutes les espèces voraces. Sa chair blanche, tendre, saine, est un mets délicat d'autant plus recherché qu'elle a peu d'arrêtes.

Carcajou. Cet animal originaire de l'Amérique septentrionale est le même que le Glouton du nord de l'Europe et de l'Asie; c'est l'ennemi juré de l'Orignal et du Caribou. La femelle ne met bas qu'un petit. L'espèce en est rare. Pris ou blessé, son cri est une espèce de rugissement. Carnacier, lent dans sa course, industrieux, soit pour sa conservation, soit pour saisir sa proie, il se défie des piéges, tâche de les détendre et mange l'appas sans risque. Il fait la chasse au Castor. Ne pouvant le poursuivre sur la glace, il se met en embuscade et le saisit au moment où il retourne à sa cabane. L'Orignal, espèce d'Elan, lui échapperait par son agilité. Notre chasseur grimpe sur un arbre, attend l'Orignal au passage, s'élance sur son col, s'y attache avec acharnement, lui coupe la gorge malgré les mouvemens de l'Orignal, qui bondit et se frotte violemment

contre les arbres pour écraser le Carcajou. L'Orignal ne lui échappe qu'en se jettant à l'eau. Le Carcajou fait de même la guerre au *Caribou*; voyez ce mot. Souvent il s'associe avec le Renard pour chasser l'Orignal. Conduits par l'odorat, les Renards vont à la quête de la bête, la forcent par leurs jappemens à passer, en fuyant, sous l'arbre où le Carcajou est en embuscade. Celui-ci le saisit à la gorge. La bête est mise en pièces et les chasseurs partagent le butin. Il a des rapports avec notre Blaireau d'Europe.

CARCAPULLI. Cet arbre, qui devient très-grand, croît à la Chine, à Siam, au Malabar, à Ceylan. On en retire, par incision, un suc laiteux qui s'épaissit au soleil. C'est la *Gomme gutte*, gomme résineuse; on en fait usage en peinture. Les Indiens l'emploient comme purgative. Son fruit, nommé *Coddam-pulli*, excite l'appétit, facilite la digestion, augmente le lait des nourrices et rétablit les forces épuisées par l'usage immodéré des plaisirs.

CARCHARIAS. C'est le même poisson que le *Milandre*.

CARDAMOME, *Maniquette, graine de Paradis*. Ces graines, dont on distingue trois espèces, nous viennent des Indes et d'Afrique. Elles sont odorantes, d'une saveur piquante. C'est un puissant cordial.

CARDASSE. Voyez *Opuntia*.

CARDINAL. Cet oiseau du Brésil et du Mexique, est une espèce de Tangara. Il joint au feu de son plumage le talent de la voix, module en sifflant des tons nets et distincts, fait plaisir à entendre dans les bois. Sa voix trop forte déplaît dans

un appartement. On dit que cet oiseau ne chante l'hiver qu'après avoir bu. Le gosier de nos chantres se trouve fort bien de cette habitude en toutes saisons. Le Cardinal prévoyant ramasse pendant l'été, pour provision, jusqu'à un boisseau de grains, dans un petit magasin fait de branches d'arbres, recouvert de feuilles. Une seule ouverture y sert d'entrée. Le *Cardinal huppé* de Virginie est une espèce de *gros bec*. Voyez ce mot.

Cardinale. Cet insecte, d'un beau rouge couleur de feu, est assez rare. Ses antennes pectinées d'un seul côté forment des espèces de panaches qui contribuent à sa parure. On le trouve en automne sur les haies.

CARDITES. Nom donné aux coquilles fossiles de la famille des Cœurs.

CARIACOU, ou *Biche des bois de Cayenne*. C'est une espèce de chevreuil. On peut le faire passer en France et l'y élever. Fort commun dans les grands bois, il ne fréquente pas les endroits habités; cependant on l'apprivoise aisément. Il ne fait qu'un petit tous les ans.

CARIAMA. Ce bel oiseau du Brésil fréquente les marécages, et vit à la manière du Héron; sa voix ressemble à celle de la poule-d'inde; elle est forte, et avertit de loin les chasseurs qui le recherchent à cause de sa chair tendre et délicate. On a commencé à le rendre domestique.

CARIAROU. Espèce de Liane qui croît aux Antilles. Les habitans retirent de ses feuilles une fécule dont ils se servent pour teindre leurs hamacs et se peindre le corps en cramoisi.

CARIBOU. Ce quadrupède, assez ressemblant

au Renne du nord de l'Amérique, est fort léger à la course, soit sur la terre, soit sur la neige. Il habite les forêts et s'y pratique des routes, lorsqu'elles sont trop fourrées. Il a pour ennemi le *Carcajou*.

Carinde. C'est le *Ara rouge*. Cet oiseau de l'Amérique est d'un caractère familier. Il se plaît à habiter autour des cabanes des Sauvages, s'y retire quelquefois la nuit. S'il s'en écarte, c'est pour y revenir dès le matin. Les Sauvages leur ôtent trois ou quatre fois l'année une partie de leurs belles plumes pour en garnir leurs nattes, en orner leurs armes et leur habillement.

Carotte. On distingue la sauvage et la cultivée. L'usage des racines de la dernière est très-connu. On a éprouvé des effets salutaires de l'infusion des fleurs ou graines de Carottes sauvages dans les douleurs de la gravelle.

Caroubier. Cet arbre de moyenne grandeur croît en Provence, en Espagne, à Naples, en Egypte. Ses fleurs mâles et femelles naissent sur des individus différens. Son bois dur est propre à divers usages. Son fruit, en forme de gousse, est un aliment très-agréable lorsqu'il est mûr. Les pauvres s'en nourrissent. On en faisait autrefois du vin par la fermentation. Les Egyptiens en retirent une substance mielleuse qui leur tient lieu de sucre. On l'emploie à confire les Mirobolans, Tamarins et autres fruits.

Carouge. Il y a une très-grande variété dans le plumage de ces oiseaux que l'on trouve au Mexique, à S. Domingue, à Cayenne, et qui sont du genre des Troupiales, quelques-uns ont un chant très-agréable. Leurs nids, composés de petites fibres de feuilles entrelassés les

unes dans les autres, forment un quartier de globe qu'ils appliquent sous une feuille de bananier. Le petit *Cul jaune de Cayenne* a ceci de remarquable, qu'il est extrêmement rusé et difficile à surprendre, que son nid, en forme de bourse, est suspendu à l'extrémité des branches longues et dépourvues de rameaux, et qu'il est intérieurement séparé par des divisions où sont autant de nichées.

Carpe. Ce poisson d'eau douce habite les lacs, les étangs, les rivières. La nature des eaux et des alimens donne plus ou moins de délicatesse à sa chair. Les Carpes de la Saône, de la Seine, et sur-tout de la Loire, sont très-estimées. Celles d'étangs sont inférieures en qualité. Cependant on fait un cas singulier des Carpes de l'étang de Cummière près de Boulogne. On pêche dans quelques rivières des Carpes qui, à l'extérieur, ressemblent à la Carpe ordinaire, mais dont la chair est rougeâtre, ferme et tient de celle du Saumon. On les nomme *Carpes saumonnées*. Les poissons n'étant point exposés aux vicissitudes de l'air, leurs organes ne s'ossifient pas aussi facilement que ceux des animaux terrestres. Ils vivent très-long-tems. Les Carpes deviennent très-grosses, blanchissent de vieillesse. On observe avec plaisir celles des canaux de Chantilly, de Fontainebleau. Ce poisson est si fin et si rusé, qu'on le pêche difficilement, à moins de mettre les viviers à sec. A l'approche du filet il enfonce la tête dans la bourbe, laisse passer le filet et ne reparaît que lorsqu'il n'y a plus de danger. La reproduction est proportionnée à la destruction. Une Carpe femelle

pond une quantité d'œufs qui paraît innombrable. On les a cependant soumis au calcul. On en a pesé avec exactitude dans une balance un certain nombre. Par la comparaison, l'on a reconnu qu'une Carpe de grosseur moyenne pondait 342 mille 140 œufs ou environ; ce n'est qu'à raison de ce nombre prodigieux qu'il peut en échapper à la voracité des autres poissons. La Carpe vit de plantes, de terre grasse, de vers, d'insectes aquatiques, aime beaucoup le fumier de brebis, a la vie dure, peut être transporté à trente lieues empaquetée dans de la neige, en lui mettant dans la bouche un petit morceau de pain trempé dans de l'eau-de-vie. On en a vu en Allemagne qui pesaient jusqu'à 70 livres. M. de Buffon dit en avoir vu dans les fossés de Pont-Chartrain, qui avaient plus de 150 ans; la Carpe bien nourrie croît vîte. La femelle fraie en juin et même en mai; quand le printems est chaud elle est ordinairement suivie de trois mâles. Le docteur Bloch assure qu'il y en a d'hermaphrodites, qui ont laite et œufs. En Allemagne, dans les viviers gras, les écailles prennent une couleur d'or, dans les viviers maigres les écailles sont d'un blanc argentin, et dans les viviers fangeux les Carpes deviennent noires, et ont une grosse tête. On fait avec les œufs de Carpes du caviar, qu'on vend aux juifs de Constantinople. Lorsque le tonnerre tombe dans un étang, les poissons meurent en peu de jours; on prévient cet accident en renouvellant l'eau. Dans le tems des glaces il faut ou baisser un peu l'eau de l'étang, ou ménager des ouvertures. Les Carpes sont sujettes à quelques maladies connues sous

le nom de *Mousse* et de *Petite-Vérole*; la première est mortelle; elles sont aussi sujettes comme la Brême à l'hidropisie. L'air peut devenir pendant quelque tems l'élément de la Carpe. Pour les manger plus grasses, plus délicates, on les suspend dans un filet rempli de mousse, dans un lieu frais; on les nourrit avec de la mie de pain et du lait. C'est ce qu'on pratique en Angleterre, en Hollande, en Italie. On prétend que la chair de Carpe réveille les accès de goutte. Sa laitance est un aliment si nutritif, qu'elle a rétabli des personnes étiques. Son fiel, par sa légère acrimonie, est propre à détruire les taies des yeux. On donne le nom de *Reine des Carpes*, ou de *Carpe à miroir*, à une Carpe distinguée par ses grandes et belles écailles. Quelques naturalistes la regardent comme une espèce particulière. Il y a des Carpes nues, c'est-à-dire, sans écailles. On en pêche dans plusieurs endroits de la Silésie, une espèce que l'on nomme par cette raison, *Carpe à cuir*.

Carpe piquante. Voyez *Pigo*.

CARPOLITES. L'on donne ce nom aux fruits fossiles. On l'applique aussi, mais improprement, aux cailloux roulés sur le sable par les flots de la mer, et qui ont adopté une forme de fruit, qu'ils doivent plutôt à l'imagination qu'à la réalité.

CARRELET. Voyez *Plie*.

CARRET. Tortue de mer qui se trouve aux Antilles et dans les mers d'Europe. On ne l'attaque pas impunément. Ses morsures sont vives et douloureuses. Au mois de mai, juin et juillet, la femelle va déposer, non dans le sable, mais

dans un gravier mêlé de petits cailloux, ses œufs qui sont fort délicats et d'un bon goût. Sa chair, purgative et désagréable, cause, dit-on, des vomissemens, une fièvre violente, de petites tumeurs à la peau : crise salutaire pour les tempéramens robustes qui peuvent y résister. Peut-être ces effets sont-ils dus aux alimens que prend l'animal. C'est le Caret qui fournit l'écaille la plus belle, la plus recherchée. On en fait des boîtes, des manches de rasoirs et de couteaux, des tabatières et autres jolis ouvrages. On amollit l'écaille dans de l'eau chaude. On la met dans des moules. On l'assujettit sous des presses de fer. Elle prend la forme que l'on desire. On la polit. L'art et le goût la relève avec des ornemens d'or et d'argent.

Cartame, ou *Safran bâtard.* On cultive cette plante dans plusieurs provinces de France, d'Italie et d'Espagne. Sa fleur donne aux soies les belles couleurs de ponceau, de cerise. On en fait usage aussi pour teindre les plumes employées en ornement. On retire des étamines un beau rouge, nommé *rouge, ou vermillon d'Espagne et de Portugal, ou laque de Cartame.* Les dames en font usage pour imiter ce bel incarnat que leur refuse quelquefois la Nature.

C'est cette artificieuse rougeur
Qui supplée au défaut de celle
Que jadis causait la pudeur.

La graine de cette plante est connue sous le nom de *graine de Perroquets*, parce qu'ils l'aiment beaucoup. Elle les engraisse. C'est pour l'espèce humaine un purgatif.

Caryatides.

CARYATIDES. Ces beaux morceaux d'architecture nous rappellent un trait de l'histoire ancienne. Les habitans de la Carie se liguèrent avec les Perses. Les autres Grecs, pour les punir de leur infidélité, mirent la ville au pillage, passèrent les hommes au fil de l'épée. Les femmes de qualité furent entraînés en esclavage, avec défense de quitter leurs longues robes et leurs ornemens. Les architectes, pour éterniser la mémoire de la trahison et la honte du châtiment, les représentèrent dans les édifices publics, chargées d'un pesant fardeau, image de leur misère. Ils allèrent jusqu'à leur refuser des bras; mais l'architecture moderne oublia l'infidélité des Caryates. Les Caryatides furent vêtues plus galamment, et devinrent un des ornemens les plus élégans des sallons et des vestibules.

CASCARILLE, ou *Chacrille*. Cette écorce nous vient du Paraguay. On la connaît aussi sous les noms de *Quinquina aromatique*, *d'écorce éluterienne*. Mise en poudre et mêlée avec le tabac à fumer, elle en corrige la mauvaise odeur. Si l'on en met trop, elle enivre plus promptement que ne ferait le tabac. La Cascarille est fébrifuge comme le Quinquina, et aussi utile dans la dysenterie que l'Ipecacuanha. On en retire, par l'esprit-de-vin, plus d'extrait que de tout autre végétal connu.

CASOAR, ou *Emeu*. Cet oiseau se trouve aux isles Moluques, de Banda, de Java, de Sumatra. Son regard est farouche, sa physionomie menaçante, son allure bizarre, sa démarche de mauvaise grace. Le casque conique qu'on lui voit sur la tête, est formé par le renflement du crâne, et recouvert d'une substance cornée. Au

premier coup d'œil, on prendrait les plumes de cet oiseau pour une espèce de crin. Les piquans que l'on remarque à ses aîles sont susceptibles de mouvement. Il les redresse. Ce sont ses armes défensives. Il ne vole point, court très-rapidement, rue comme le cheval, se nourrit de grains, avale tout ce qu'on lui jette. Le tube intestinal est si court qu'il rend quelquefois les morceaux tels qu'il les a avalés. Le Casoar exhale une odeur assez désagréable.

CASSAVE, ou *pain de Madagascar*. On le prépare avec la racine de *Manihot*. Voyez ce mot.

CASSE. Ces fruits croissent sur un arbre de la grandeur de nos Noyers. Originaire d'Afrique et des Indes orientales, on l'a transporté en Amérique, et particulièrement au Mexique, au Brésil, aux isles Antilles. On le cultive dans nos serres chaudes. Il y en a neuf espèces au Jardin du Roi. Ces bâtons de Casse suspendus en grande quantité aux arbres, agités par les vents, se heurtent et font un bruit capable d'étonner le voyageur. La pulpe, séparée de la gousse et de la graine, est la *fleur de Casse* ou *Casse mondée*. Les fruits nés dans leur climat naturel, ont toujours un degré de perfection particulier. La Casse orientale est aussi la plus estimée. C'est un purgatif fort doux. On confit la pulpe avec du sucre. La fleur d'Orange donne à cette confiture une odeur agréable. On confisait autrefois en Amérique les bâtons de Casse encore verds, et ils étaient un mets fort agréable, même pour les Européens. Les Juifs chassés de l'Amérique, ont emporté avec eux ce secret.

Casse en bois. On retire cette écorce d'un

arbre qui croît à Malabar, à Java, dans les isles Philippines. Elle entre dans la Thériaque. On croit que les Juifs la faisaient entrer dans la composition de l'huile sainte.

Casse Giroflée. C'est la même écorce connue sous le nom de *Cannelle Giroflée.* Voyez ce mot.

Casse puante. Les feuilles de ce petit arbrisseau légumineux présentent une singularité curieuse. Dès que le soleil est couché, elles s'entassent les unes sur les autres. On dirait qu'elles éprouvent une espèce de sommeil. Le matin, leur réveil s'annonce par l'épanouissement.

Casse-noisette *de la Guyanne.* Cet oiseau fort vif, très-agile, toujours en mouvement, ne fait que sautiller sans pouvoir voler au loin. Il n'a ni chant ni ramage. Son cri représente exactement le bruit que fait une noisette qu'on casse en la serrant. Ces oiseaux, du genre des Manakins, vivent en petites troupes, se perchent quelquefois sur les branches les plus basses, se tiennent le plus ordinairement à terre, vivent plus d'insectes que de fruits. On les trouve souvent à la suite des colonnes de fourmis qui les piquent au pied, les font sauter et jetter leur cri de Casse-noisette, qu'ils répètent souvent. On donne aussi le nom de *Casse-Noisette* à la *Sittelle.* Voyez ce mot.

Casse-noix. Cet oiseau tire son nom des noix dont il se nourrit. Il se plaît dans les pays montagneux. Quoiqu'il ne soit pas oiseau de passage, il descend quelquefois dans les plaines. On en voit communément en Auvergne, en Savoie, en Lorraine, en Franche-Comté, en

Suisse, en Allemagne et quelquefois en Suède. On en a vu en Bourgogne. Il tient du Choucas et de la Pie, par ses inclinations autant que par son extérieur. Il ressemble aux Pies par son habitude de grimper aux arbres et de les percer. Il se nourrit de glands, de baies sauvages, d'insectes et de pignons qu'il épluche fort adroitement. Il fait son nid dans des trous d'arbres. Les Casse-noix arrivent quelquefois par volées en Lorraine, si fatigués, si exténués de besoin, qu'on peut les prendre ou les tuer fort aisément.

Casside. Ce genre d'insectes est ainsi nommé, parce qu'il cache sa tête sous les rebords de son corcelet en forme de casque. Les pays étrangers en fournissent plusieurs belles espèces. Ceux que nous trouvons dans ce pays-ci ont quelque chose de singulier. Leur larve, à l'aide des deux fourches, qui se trouve à son extrémité postérieure, se fait, avec ses excrémens, une espèce de parasol qui met son corps à l'abri du soleil et de la pluie. Ce parasol est-il trop sec, elle s'en débarrasse et s'en donne un autre plus frais. Cette larve change plusieurs fois de peau. Les chardons et plantes verticillées sont habitées par ces insectes. Il y en a une espèce dont la chrysalide singulière ressemble à un écusson d'armoirie. C'est elle qui nous donne la Casside panachée. Elle est très-curieuse. On en trouve quantité au bord des étangs sur l'aunée des prés.

Cassier. C'est l'arbre qui donne la Casse. Voyez *Casse*.

Cassine, ou *Thé de la mer du Sud.* Les Indiens et habitans de la Caroline vont en cer-

tains tems de l'année sur les bords de la mer, cueillent les feuilles de cette plante, les font bouillir dans une chaudière pleine d'eau, s'asseient autour de la chaudière, boivent tour à tour cette décoction dans une grande tasse commune, vomissent sans effort ni douleur, continuent cette purgation deux ou trois jours, et s'en retournent chez eux avec une brassée de feuilles. Les Espagnols de Lima prennent la Cassine au sucre avec un chalumeau, qui fait la ronde, pour ne pas avaler les feuilles, sur lesquelles on remet du sucre et de l'eau. L'usage de cette boisson est salutaire contre les exhalaisons des mines du Pérou. L'*Apalachine* n'est qu'une espèce de Cassine.

Cassiopée. (Astron.) Constellation de l'hémisphère septentrional, composée de 13 étoiles suivant Ptolomée, de 28 selon Tycho et de 56 suivant le Catalogue Anglais. Elle est directement opposée à la grande Ourse par rapport à l'étoile polaire; ensorte que la ligne ou le cercle qui va du milieu de la grande Ourse ou de l'étoile (*f*), par l'étoile polaire, va passer au milieu de Cassiopée de l'autre côté du pôle. On remarque 6 ou 7 étoiles, en forme à-peu-près d'une chaise renversée. L'étoile (*a*) s'appelle *Schedire*; elle est sur la poitrine de Cassiopée, et de la troisième grandeur ainsi que (*b c d e*). Les autres sont de la quatrième, cinquième et sixième grandeur. Ces étoiles sont assez faciles à reconnaître; leur assemblage représent assez bien notre lettre Y.

Cassiopée se trouve en grande partie dans la voie lactée, appelée autrement le *Chemin de*

St.-Jacques, et passe au méridien du côté du Nord, au-dessus du pôle vers les 10 heures du soir, à la fin d'octobre. Les étoiles qui sont entre le carré de la petite Ourse et Cassiopée, appartiennent à la constellation qu'on appelle *Céphée*. Voyez ce mot. On trouvera dans la première et la seconde planche, la figure de la constellation de Cassiopée.

Cassique ou *Yapou*. Cet oiseau, du genre des Troupiales, est doux, familier, se plaît auprès des habitations. On voit au Brésil et à Cayenne, des arbres tout couverts de nids de Cassiques. Ces nids sont tissus avec art; le chien-dent et le crin en sont la matière. Ils ont la forme de cucurbite, et sont suspendus à l'extrémité des branches les plus faibles. Toutes ces petites familles vivent en bonne intelligence. Les femelles pondent trois fois l'an. Il y en a plusieurs variétés.

Cassis. Ce petit arbrisseau, qui croît dans nos jardins, a été vanté autrefois comme une panacée universelle. Le discrédit a succédé à l'enthousiasme. On fait simplement avec son fruit un ratafia très-stomachique.

Cassonade. Voyez *Canne à sucre*.

Cassummuniar, ou *Casminar*. Cette racine, que les Anglais apportent des Indes orientales, est regardée comme un correctif du quinquina.

Castagneux, ou *Zouchet*. Cet oiseau aquatique, de la famille des Grêbes, vit sur les fleuves et sur les eaux salées, se nourrit de Chevrettes, Ecrevisses et petits poissons, ne s'élève hors de l'eau que fort difficilement, a encore plus de peine à marcher. Une fois dans

l'air, il soutient long-tems son vol; la femelle fait son nid dans les marais, près une petite motte de terre. La chair de cet oiseau, quoique gras, a un goût sauvage. On en voit aux Philippines, à St.-Domingue, à la Caroline, et une espèce à Cayenne, que M. de Buffon nomme *Grèbe-foulque*.

Castine. Cette pierre calcaire, jetée dans les fourneaux des grosses forges de fer, absorbe les acides du soufre qui est dans le minéral, et rend le fer aigre et cassant.

Castor. C'est un animal amphibie, doux, paisible, mais jaloux de sa liberté, industrieux dans l'indépendance, triste et abruti dans la servitude. Loin d'attaquer, il ne sait se défendre; mais il mord cruellement et avec acharnement, lorsqu'il se trouve saisi par la main du chasseur. Il préfère la fuite au combat; cependant, ennemi de la Loutre, il ne lui permet pas de paraître sur les eaux qu'il fréquente. Il fuit le voisinage des lieux habités, cherche les endroits les plus solitaires pour y vivre en société avec ses semblables. Il trouve des douceurs dans cette vie républicaine; c'est alors qu'il déploie son adresse, son intelligence et toutes ses qualités sociales. Lorsqu'une petite bourgade commence à s'établir, c'est toujours sur le bord d'une rivière que les Castors se réunissent au nombre quelquefois de 2 ou 300. L'endroit le moins profond est le lieu qu'ils choisissent pour fonder leur colonie; c'est l'emplacement destiné à la construction de leur édifice. Obligés, par instinct, de vivre dans l'air et dans l'eau, ils sont tout à la fois les architectes et les ouvriers de leurs petits bâtimens. Ils en ordonnent et

exécutent le plan. Le bien commun à la petite république est le premier objet de leurs travaux. Il s'agit de construire une digue. Un arbre voisin de la rive est marqué pour en faire la charpente. Tous se mettent à l'ouvrage. Les uns rongent le pied de l'arbre, de manière qu'il puisse tomber dans la rivière et la traverser. Leurs quatre dents incisives sont leurs seuls instrumens pour scier, couper, abattre. L'arbre tombe; on élague les branches pour le faire porter également dans l'eau dans toute sa longueur. D'autres, pendant ce travail, vont dans la forêt scier des pieux de la hauteur nécessaire, les amènent par eau entre leurs dents. Arrivés à la digue, ils les tiennent perpendiculairement dans la rivière, tandis que des Castors au fond de l'eau sont occupés à creuser la terre avec leurs pattes de devant armées de griffes, pour que le pieux puisse y entrer. On entrelasse ensuite les pieux avec des branches. On remplit les intervalles avec de la terre glaise. La queue du Castor sert de truelle pour gâcher ce mastic. Le génie de nos architectes a tout prévu dans la construction. La digue est soutenue contre l'effort de l'eau par un talus dont la base a 12 pieds de largeur. A la superficie, sont ménagées deux ouvertures; elles servent à l'écoulement et au niveau de l'eau. Cet ouvrage public une fois construit, les Castors se réunissent par compagnies. Les moins nombreuses sont de 6 ou 8; les plus grandes de 20, toutes composées d'un nombre égal de mâles et de femelles. Chaque compagnie construit sa petite maisonnette. La grandeur est proportionnée au nombre. On lés établit sur un

pilotis-plein. Toutes ont une forme ovale ou ronde. Le bois, la terre, les pierrailles sont les matériaux de ces édifices. Les murailles ont jusqu'à deux pieds d'épaisseur. Le dessus de l'édifice est formé en voûte. Il y a deux ouvertures; l'une est une fenêtre qui donne sur l'eau : c'est de-là qu'ils prennent les bains, en se plongeant jusqu'à la moitié du corps; l'autre les conduit à terre pour aller chercher la provision. Quelques-unes de ces cabanes ont deux ou trois étages. Il y en a qui ont jusqu'à 10 pieds de diamètre. Leur ouvrage est fait avec tant de propreté et de solidité, qu'on y voit par-tout une industrie rivale de l'industrie humaine. On ménage dans chaque cabane une magasin pour la provision de bouche; ce sont des écorces d'arbre, du bois tendre : on les arrange en pile, afin d'en prendre facilement au besoin. Ces républiques sont quelquefois composées de 20 ou 25 cabanes. Par-tout on y voit régner la paix, l'union, la concorde, la bonne foi. Les habitans d'une cabane ne vont point piller les provisions de la cabane voisine. Quelque ennemi vient-il attaquer la république, ils s'avertissent, frappent de la queue sur l'eau et fuient au fond de la rivière. Les chasseurs ou les torrens ont-ils endommagé la digue, tout le peuple amphibie travaille à réparer l'ouvrage public. Point d'infidélité dans les petits ménages. La femelle porte 4 mois, met bas au commencement du printems 2 ou 3 petits, donne tous ses soins à l'éducation de sa progéniture. Les mâles vont se promener, jouir des douceurs de la belle saison, mais reviennent de tems en tems voir leurs femelles. Lorsque la petite famille est en

état de suivre la mère, elle les mène promener, manger du poisson, des Ecrevisses, de jeunes écorces d'arbres, et les fait jouir des plaisirs de la terre et de l'eau. Avec quel regret ne voit-on pas faire une guerre mortelle à ces animaux innocens et industrieux? C'est pendant l'hiver qu'on les attaque, parce que leur fourrure n'est parfaitement bonne que dans cette saison. On les tue à l'affut; on leur tend des pièges. Dans le tems des glaces, on détruit leurs cabanes; ils fuient sous l'eau; on fait des ouvertures aux glaçons, on s'y met en embuscade, et on les prend au moment où ils viennent respirer l'air, dont ils ne peuvent se passer. Lorsqu'on en a tué un trop grand nombre, et que la société est affaiblie, le génie de ces animaux se flétrit; ils perdent toutes leurs qualités sociales, vivent épars, se construisent sous terre un simple terrier aboutissant à l'eau, qui leur sert d'étang. Lors de la crue des eaux, ils se retirent dans le haut de leur terrier, qu'ils construisent en plan incliné. Les Castors vivent 15 ou 20 ans. Les plus grands n'ont guères que 3 pieds de longueur, non compris la queue. Cet animal ne peut supporter ni la malpropreté ni les mauvaises odeurs; il se sert du Castoreum pour polir son poil. Ceux qu'on élève dans les ménageries font leurs ordures sur le seuil de leur prison, et les poussent dehors dès que la porte est ouverte. En général les Castors se plaisent dans les pays froids; on en trouve dans l'un et l'autre continent, depuis le trentième degré de latitude nord jusqu'au soixantième et au-delà. M. Kalm dit avoir vû en Amérique des Castors tellement apprivoisés qu'on les envoyait à la pêche, et

qu'ils rapportaient leur prise à leurs maîtres. Et suivant M. Gmelin, un Castor élevé dans la chambre, dans une petite ville de Sibérie, se laissait manier comme on voulait, faisait des voyages, enlevait aux autres Castors leurs femelles qu'il ramenait à la maison, et le tems de la chaleur passée, les laissait repartir sans les reconduire. Leurs fourrures sont d'autant plus noires, qu'ils habitent une contrée plus froide. A mesure qu'on s'éloigne du nord, la couleur s'éclaircit; on en voit chez les Illinois de couleur de paille. La fourrure des Castors est composée d'un duvet fin qui recouvre immédiatement la peau, et d'un autre poil plus grand. On emploie l'un et l'autre dans la fabrique des chapeaux. Celui de dessous le ventre s'emploie pour les chapeaux blancs, celui de dessus le dos pour les chapeaux noirs. On file celui des côtés qui est plus long; on en fait des bas, des bonnets, des gants extrêmement chauds. Les Sauvages du Canada s'habillent de peaux de Castor. Le poil mis sur la peau s'imbibe de leur sueur; c'est le Castor gras. Les chapeliers en font grand cas; ils s'en servent pour donner plus de corps et de liant au Castor sec, (c'est la fourrure enlevée de dessus les animaux.) Les boisseliers font des cribles avec la peau du Castor. Ses dents dures et tranchantes servent de couteau aux Sauvages pour couper, creuser et polir le bois. Comme il vit presque continuellement plongé dans l'eau, la partie antérieure de son corps jusqu'aux reins, a le goût et la consistance de la chair des animaux de la terre et de l'air. Celle des cuisses et de la queue tient de celle du poisson. La

queue est comme une partie de poisson attachée au corps d'un quadrupède.

Castor et Pollux. On a donné ce nom à la constellation des *Gemeaux*. Voyez ce mot. Les marins donnent le même nom à un météore igné qui paraît quelquefois en mer s'attacher à un des côtés du vaisseau sous la forme d'un, de deux et même de trois ou quatre boules de feu. Lorsqu'on n'en voit qu'une, on l'appelle *Hélène*; lorsqu'on en voit deux, on les appelle *Castor et Pollux*. Ces petites flammes en plus grand nombre portent le nom de *feu Saint-Elme*. C'est ordinairement dans les tems d'orage qu'on les apperçoit. Il ne se fait guerre de voyage aux Indes, que les mariniers, pendant la tempête, n'en voient tomber çà et là sur le vaisseau. Quoiqu'en aient dit quelques anciens auteurs, il ne paraît pas que ces espèces de feux folets qui voltigent, paraissent et disparaissent, soient dangereux; ils paraissent être l'effet de l'électricité.

CASTOREUM. Cette substance se trouve dans les quatre poches situées sous les intestins du Castor. Les deux premières qu'on appelle supérieures, à cause de leur situation, sont remplies d'une matière douce, semblable à de la résine, flexible sous les doigts, mêlée de petites fibres, grise en dehors, jaune en dedans, inflammable, d'une odeur forte, désagréable et pénétrante. C'est-là le vrai Castoreum, qui devient à l'air, dur, fragile et friable. Les vessies inférieures ne contiennent qu'une liqueur onctueuse comme du miel, un peu fluide, d'une odeur fétide, plus faible que l'autre, mais plus désagréable, d'un goût âcre. C'est la pommade des femmes sauvages du Canada. Du coton trempé

dans l'huile de Castoreum est excellent dans les tintemens d'oreilles. Une éponge trempée dans du vinaigre où l'on a fait dissoudre du Castoreum, présentée sous le nez, dissipe la léthargie occasionnée par les vapeurs de charbons ou de matières en fermentation.

CASUEL. Voyez *Casoar*.

CATACOUA. Voyez *Kakatoës*.

CATAIRE, ou *herbe aux Chats*. Elle a, pour les chats, un attrait singulier. Ils se roulent dessus, font mille contorsions de caresse et la mangent.

CATAPHRACTE. Ce poisson se pêche dans les mers septentrionales et à l'embouchure de l'Elbe. Il vit de Squilles et de petits poissons (ce qui rend sa chair douce et délicate) fraie en mai; dépose ses œufs entre les pierres, près du rivage. Il est du goût des habitans de la Nort-Hollande. Les anglais le nomment *Pogge*.

CATAPUCE. Voyez *Épurge*.

CATOPU. Voyez *Feuille ambulante*.

CAVIA. On a donné ce nom à la Marmotte de Bahama, et celui de *Cavia-Cobaya* à notre Cochon-d'Inde. Le Cavia du Cap est un animal de la taille de la Marmotte, qui, suivant Kolbe, creuse la terre pour s'y loger; et suivant Klockner, habite les fentes des rochers sur un lit de feuilles et de mousse.

CAVIAR. C'est une espèce de fromage préparé par les Hollandais avec les œufs d'Esturgeon. Aussitôt qu'ils ont fait une pêche abondante de ce poisson, ils les ouvrent, prennent les œufs, les lavent avec du vin blanc, en enlèvent les ligamens et les pellicules qui servent d'enveloppe, les font sécher, les mettent en-

suite dans un vaisseau percé de petits trous, les salent, les écrasent, en font sortir toute l'humidité. Les œufs prennent alors une certaine consistance. C'est le Caviar. Les Hollandais le mettent dans des barriques et en font un commerce considérable. Les Moscovites trouvent ce mets très-délicat, et en consomment beaucoup pendant leurs trois carêmes, dont ils sont rigides observateurs.

CAVILLONE. C'est le nom qu'en Languedoc on donne au Rouget, parce que son corps se termine en pointe comme une cheville. Voyez *Rouget*.

CAYMOUN. Espèce de choux palmiste qui croît en Guyane. Les sauvages emploient ses feuilles à couvrir leurs maisons. Les amandes dépouillées de leurs pellicules, pilées et écrasées, donnent une huile d'une qualité approchante de celle de l'huile d'olive. Les pellicules infusées et agitées dans de l'eau chaude, lui donnent la couleur et la consistance du chocolat. Les sauvages ont beaucoup de goût pour cette boisson.

CAURALE, c'est-à-dire, *Râle à queue*. C'est le nom que M. de Buffon donne à un oiseau de Cayenne, assez rare, connu dans les cabinets sous le nom impropre de *Petit Paon des Roses*. On ne peut mieux comparer son plumage qu'à ces anciennes tapisseries de point de Hongrie, ou mieux encore aux aîles de ces beaux papillons Phalênes, où le noir, le brun, le roux, le fauve et le gris blanc entremêlés en ondes, en veines et en zigzags, forment, de toutes ces couleurs un ensemble moëlleux et doux. Le Caurâle fréquente les bords des rivières, vit

solitaire et fait entendre un sifflement lent et plaintif qu'on imite pour le faire approcher.

CAURIS. Voyez *Pucelage*.

CAYMAN. Voyez *Crocodile*.

CAYOPOLLIN. Petit animal des contrées méridionales du nouveau continent, un peu plus grand qu'un rat; il se rapproche du *Sarigue*, plus que la Marmose; du reste, il a la mauvaise odeur, la lenteur et la stupidité de ces deux animaux. Voyez *Sarigue*, *Marmose*.

CÉDRAT. Espèce de *Citronnier*; voyez ce mot.

CEDRE. Cet arbre croît dans l'un et l'autre continent, mais sous les climats chauds. Les fleurs mâles viennent séparément des fleurs femelles sur le même individu. Cet arbre croît assez vîte, s'accommode de terrains pierreux, arides. Son bois est odoriférant, résineux. Non sujet à être attaqué par les insectes, il est excellent pour la charpente et dans la construction des vaisseaux. Ce bois est léger. On en fait de jolis ouvrages de marqueterie et de tabletterie. Les Anglais mettent leur punch et autres liqueurs fortes dans des barils faits partie de douves de Cedre, partie de bois blanc. Cette liqueur y acquiert un goût très-agréable.

CÉDRIA. Cette résine nommée aussi *Manne mastichine*, découle naturellement ou par incision du Cèdre. Les Egyptiens l'employaient dans les embaumemens.

CEIBA, ou *Seiba*. Cet arbre, de la famille des Mauves, croît en Amérique et en Afrique jusqu'à la hauteur de cent vingt pieds. Son tronc a jusqu'à douze pieds de diamètre. On en fait, au Sénégal, à Congo, des pirogues à voiles de

cinquante à soixante pieds de longueur sur dix de largeur. Elles portent deux cents hommes.

CEINTURE *des sauvages*. Ces pièces faites pour cacher leur nudité, sont tissues de plumes d'oiseaux de la plus belle couleur, telles que celles des Toucans, des Perroquets, des Phénicoptères, des Arras et autres. Ils les font quelquefois de fils, d'écorce, les garnissent de griffes d'animaux. Dans les cabinets on en voit de cuir très-joliment brodées, avec des piquans de Coendous; elles nous viennent du Canada. Les sauvages Américains donnent, en signe de paix, une ceinture ornée d'un cordon de petites coquilles nacrées, connues sous le monde *Cauris ou Pucelage*. Voyez *Pucelage*.

Ceinture de virginité. C'était chez les Romains une ceinture blanche de laine de Brebis, nouée du nœud singulier que l'on nommait le *nœud d'Hercule*. L'histoire ne nous apprend pas celui des travaux d'Hercule auquel cet emblême fait allusion. Le mari déliait ce nœud la première nuit du mariage, et la tendresse de l'épouse était un sûr garant de sa fidélité. Aujourd'hui, chez certains peuples, c'est un présent qu'un mari jaloux fait quelquefois à sa femme le lendemain de ses noces. La jalousie tyrannique lui fait tenir sous clef la vertu de sa femme.

CENCRITES. Ce nom, dans les livres, désigne des globules calcaires, qui ont la grosseur et presque la forme des grains de Millet. Ils sont du genre des *Oolithes*. Voyez ce mot.

CENDRES *bleues*. C'est une chaux de cuivre que l'on trouve dans les mines, sous la forme d'une pierre qui se réduit aisément en poudre.

On

On les emploie en détrempe pour la peinture des décorations de théâtre. Ces cendres se distinguent facilement du bleu d'outremer.

Cendres de Syrie, ou *du Levant*. Ce sont les cendres d'une Roquette de mer. On en faisait usage autrefois dans les verreries et savonneries, avant la découverte de la soude. Elles contiennent peu de sel.

Cendres volcaniques. Ce sont les cendres que vomissent tous les volcans dans leurs explosions. Lorsqu'elles sont en fragmens, de la grosseur d'une noix ou noisette, on leur donne le nom de *Rapillo* ou *Lapillo*. Aux cendres les plus fines, ou dont les fragmens sont plus petits, on donne celui de *Pozzolane*. Voyez ce mot. Le *Tufa* des Italiens est une cendre sortie du volcan, délayée dans de l'eau. Les *Tras* des Hollandais et le *Péperino* des Italiens, sont des concrétions solides de cendres volcaniques.

Centriné. Ce poisson connu en France sous les noms de *Porc*, *Bernardet*, *Renard*, *Humantin*, est mis par Block dans la classe des Requins. Quelques naturalistes, qui le regardent comme ovipare, prétendent que ses œufs sont gros comme ceux de poules. On trouve la Centrine dans la Méditerranée et dans l'Océan septentrional. Ce poisson vorace se tient ordinairement en pleine mer, et ne paraît que de tems en tems vers le rivage; il n'a pas plus de trois à quatre pieds de long. On s'en empare avec des hameçons à crochet; sa chair dure est abandonnée aux pauvres gens. De son foie rôti, on retire de l'huile, et on se sert de sa peau pour polir les ouvrages de bois.

Céphée. Cette constellation placée entre Cas-

siopée et la petite Ourse, au-dessus du signe du Lézard et d'Andromède, est composée de treize étoiles, suivant Ptolémée, de onze, suivant Tycho, et de trente-cinq, suivant le Catalogue Anglais. Ces étoiles sont de la troisième et de la quatrième grandeur.

CEPPHUS. C'est la Mouette rieuse. Voyez *Mouette*.

CÉRAMBIX. Voyez *Capricorne*.

CÉRASTE. Serpent venimeux d'Arabie et d'Afrique, remarquable par deux excroissances en forme de corne au-dessus des yeux, en quoi il diffère de l'Ammodyte, dont les tubercules sont placées sur le bout du museau. Ce serpent, long de plus de deux pieds, se nourrit de petits oiseaux et autres animaux, mange goulument, digère difficilement, et pendant la digestion, tombe dans l'assoupissement : il supporte la faim et la soif très-longtems, et pendant cinq ans, dit-on, il rampe et s'avance par circuits tortueux, en faisant entendre une espèce de sifflement. Les aigles et grands oiseaux de proie fondent sur lui et le dévorent. Belon regarde la femelle comme vivipare, et Gessner cite un fait contraire. Anciennement le Céraste était tellement connu en Egypte, qu'on le trouve représenté sur une infinité de monumens antiques de ce pays.

CÉRAUNIAS. Voyez *Pierres de tonnerre*.

CERBÈRE. (Astron.) Voyez *Hercule*.

CERCELLE. Voyez *Sarcelle*.

CÉRÉBRITE. Voyez *Méandrite*.

CÉREIBA. Espèce de *Manglier*; voyez ce mot.

CERF. Cet animal innocent, tranquille, aime la solitude des forêts. Il a tous les sens exquis, l'œil

bon, l'odorat fin, l'oreille délicate. La pupille de son œil se rétrécit au grand jour, et se dilate dans l'obscurité horizontalement. Avant que de sortir du bois, il examine si rien ne peut l'inquiéter, va quelquefois chercher sa nourriture dans les blés, dans les vergers, mange lentement, rumine difficilement. Ce n'est que par secousses accompagnées d'une espèce de hoquet qu'il fait remonter l'aliment dans son premier estomac. Il ne boit guères en hiver, encore moins au printems. Dans les chaleurs, il va boire aux fontaines, aux mares, aux ruisseaux. D'un naturel doux, sociable, il s'apprivoise aisément; n'est craintif et fugitif qu'autant qu'on le poursuit. Sensible au son du chalumeau des bergers, il l'écoute avec plaisir. Les chasseurs ont quelquefois recours à cet artifice pour le rassurer. A dix-huit mois, les cerfs sont en état d'engendrer. La Biche porte neuf mois, un, et rarement deux petits. La tête des Cerfs est parée, plutôt qu'armée d'un bois vivant. Il croît et pousse comme le bois d'un arbre. D'abord tendre comme de l'herbe, il se durcit comme le bois. La peau qui le couvre dans sa croissance, garnie d'un poil serré, gris, se détache comme une écorce lorsque le bois a pris tout son accroissement. Le Cerf frotte sa tête contre les arbres pour s'en débarrasser. Son bois, ainsi que les végétaux, tient de la nature du sol. Il est grand, léger, tendre dans les pays fertiles et humides; dur, court, pesant, sec dans les pays stériles. On a vu du lière s'attacher et croître sur le bois du Cerf lorsqu'il est encore tendre. Au printems, les bois des Cerfs se détachent et sont chassés par de nouveaux bois, comme une dent l'est de son alvéole par une

autre. Chacun des deux côtés tombe à quelques jours de distance, l'un de l'autre. Leur bois tombe d'autant plutôt que l'hiver a été plus doux. Ils se sauvent dans les taillis pour refaire leur bois pendant l'été, trouvent alors une nourriture abondante et réparent leur force perdue pendant l'hiver. La surabondance de la nourriture les rend propres à satisfaire aux ébats amoureux. Ils entrent en rut au commencement de septembre, raient d'une voix forte, donnent la tête contre les arbres, paraissent transportés, furieux, se jettent à l'eau pour se baigner et se rafraîchir. On prétend qu'attirés par l'odeur des biches, ils traversent des bras de mer pour passer dans des isles, à plusieurs lieues de distance. Nuit et jour ils sont sur pied, ne font que marcher, courir, combattre et jouir. On voit les rivaux se précipiter les uns sur les autres, se porter, à coups d'andouillères, des blessures profondes. Leurs bois s'entrelacent quelquefois ensemble. Ils ne peuvent se dégager, et sont tous les deux dévorés par les loups. Les Cerfs les plus vieux se rendent toujours les maîtres. Les jeunes ne peuvent jouir que de plaisirs dérobés et accompagnés de crainte. Ils sautent à la hâte sur la biche, pendant que les vieux Cerfs se livrent bataille, et s'enfuient ensuite au plus vîte. Cette effervescence amoureuse ne dure que trois semaines. Ils sont alors si fatigués, si maigres, qu'il leur faut du tems pour reprendre des forces; leur sang est alors si fort appauvri, qu'il s'engendre sous leur peau des vers qui ne tombent qu'au printems. Les forces réparées par la bonne nourriture, les amours renaissent. Les biches tâchent de se dérober avec de jeunes

Cerfs dans le fond des forêts. Ces jeunes amans sont plus constans que les vieux, qui, plus ardens, ont souvent plusieurs biches à la fois. L'amour seul affaiblit le goût qu'ont ces animaux pour vivre en société. Les rigueurs de l'hiver les réunissent. Ils se mettent en hordes au mois de décembre, se réunissent en troupes, se tiennent serrés les uns contre les autres, s'échauffent de leur haleine. Le Cerf peut vivre trente-cinq à quarante ans. Celui pris par Charles VI dans la forêt de Senlis, avec cette inscription sur son collier : *Cæsar hoc me donavit*, avait sans doute été pris par quelque empereur d'Allemagne, qui, comme on sait, portait de tout tems le nom de César. Cet animal est si léger et a les muscles si vigoureux, qu'il saute des haies et des murs de plus de six pieds de hauteur. Le Cerf lancé cherche à se dérober à la poursuite des chiens, soit en se faisant accompagner par d'autres bêtes, soit en substituant un autre Cerf à sa place. Les Cerfs des Montagnes sèches, arides, pierreuses, sont trapus, courent moins vîte, mais plus long-tems, sont plus méchans, se tiennent plus dans les taillis que dans les futaies; leur chair est de meilleur goût que celle des Cerfs de plaine. En général, la grandeur et la taille des Cerfs, dépend de la quantité, de la qualité de nourriture; c'est ce que l'expérience faite sur des Cerfs des montagnes de Corse a appris à M. de Buffon. Si l'on coupe un Cerf qui n'a pas son bois, ce bois ne repousse plus; si on le coupe lorsque sa tête est parée, son bois ne tombe plus. Le Cerf élevé dans les parcs devient familier, vient à la voix. On a été tenté d'essayer si on pourrait le monter. On en fit sceller et

brider un qui était apprivoisé. On se flattait du plaisir de faire des courses avec cet animal ; mais à l'instant où on voulut monter, il se coucha à terre et ne voulut point porter le cavalier. On a vu dans les écuries de Chantilly deux petits Cerfs que l'on dressait pour l'attelage. On mange la chair du Faon, de la Biche et du Daguet ; mais celle du Cerf est d'un goût désagréable et fort. Sa peau préparée est un cuir souple et durable. Les couteliers, les fourbisseurs font usage de son bois, et les chimistes en tire des esprits alkalis-volatils. Voyez *Biche*, *Faon*, *Daguet*.

Cerf du Gange ou *Axis*. Ces animaux paraissent faire la nuance entre les Cerfs et les Daims. Quoiqu'originaires des pays chauds de l'Asie, ils multipliaient très-bien à la Ménagerie de Versailles. Pour décider si c'est une espèce tout-à-fait différente du Cerf et du Daim, il faudrait mettre ces animaux dans le cas d'être pressés par le desir de la nature. S'ils s'y refusaient, la preuve négative serait certaine. Les Axis se trouvent fréquemment dans les pays chauds. Les Daims et les Cerfs se trouvent au contraire plutôt dans les pays froids et sous les zones tempérées. On assure qu'en Angleterre ils vivent en société avec les Daims, ne s'en séparent point et s'accouplent avec eux.

Cerf-Cochon. C'est une petite espèce de Cerf du Cap de Bonne-Espérance, ainsi nommé parce qu'il n'a pas la finesse des jambes et l'agilité du corps des animaux de ce genre.

Cerf-volant. Nous n'avons pas dans ce pays-ci d'insectes coléoptères plus grands. Ils naissent de gros vers qui logent sous l'écorce et dans

l'intérieur des vieux arbres, les rongent, les réduisent en tan, s'y transforment en chrysalides et enfin en Cerfs-volans. Ces Scarabés se nourrissent de la liqueur qui découle des chênes, la sucent avec leur trompe ou langue. Leurs cornes mobiles pincent vigoureusement. La femelle dépose ses œufs dans les vieux arbres, tels que le chêne, le frêne et les troncs d'arbres pourris. La différence dans la forme des cornes a fait donner à quelques-uns de ces insectes les noms de *Biche*, de *Chevrette*.

Cerf-volant d'or des Hottentots. On prétend que la superstition des Hottentots va jusqu'à adorer comme un dieu cet insecte, revêtu des plus riches couleurs. S'il en entre un dans leur habitation, ils lui immolent un bœuf. Ils regardent comme un saint personnage celui sur lequel il va se placer par hasard. Fût-ce le plus grand scélérat de la terre, on lui décerne des honneurs. On lui attache avec respect au col la peau du ventre d'un bœuf immolé au Dieu *Escarbot*. Fier de cet honneur, et cependant modeste, le favori de la divinité garde cette peau sur lui jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture.

Cerisier. On fait, avec le jus de cerise, en y ajoutant du sucre et le faisant fermenter, un vin de cerise très-agréable à boire et qui peut se conserver plusieurs années. L'espèce de Cerisier à fleurs doubles ne porte point de fruit. Il fait ornement dans les allées, par ses belles grappes de fleurs doubles et d'un blanc éclatant. Il y a une espèce de Cerisier sauvage qui nous fournit le *Bois de Ste-Lucie*. Voyez ce mot.

CERUSE, ou *Chaux de Plomb native.* C'est une mine terreuse peu connue, et qui doit sa couleur à la terre blanche à laquelle elle est mêlée.

CÉTÉRACH, *Doradille*, *Scolopendre vraie.* Cette plante, espèce de capillaire qui croît dans les masures et sur les rochers, prise en infusion le matin à jeun à la dose de deux tasses, réussit merveilleusement dans la gravelle.

CÉVADILLE, ou *petite Orge.* La graine de cette plante, qui nous vient du Sénégal, abonde en particules âcres, qui la rendent propre à faire mourir les poux et les punaises.

CHABOT, *Tête d'Ane.* Ce poisson sans écailles se trouve dans les ruisseaux et les fleuves pierreux, se tient presque toujours au fond de l'eau, s'élance d'un lieu dans un autre avec la rapidité d'un trait, se nourrit d'insectes aquatiques, se cache sous les pierres, en sort avec précipitation quand on frappe dessus, s'agite alors avec vivacité et donne tête baissée dans les piéges que lui tend le pêcheur. Il fraie en mars et en avril, semble couver ses œufs, se laisse prendre difficilement à l'hameçon, mais on le prend à la nasse. Le nom de *Tête d'Ane* lui a été donné de la grosseur de sa tête; sa chair saine et de bon goût devient rouge par la cuisson. On donne le nom de *Quadricorne* à un Chabot de la Mer baltique, remarquable par quatre éminences osseuses qu'il porte sur sa tête. Il nage rapidement, vit de petits coquillages d'escargots et d'écrevisses, attaque quelquefois des poissons plus gros que lui, fraie en décembre et en janvier et dépose entre les plantes aquatiques ses œufs petits et blanchâtres. Sa chair

maigre et dure ne peut que servir d'appât pour prendre d'autres poissons. On trouve aux Indes orientales une espèce de Chabot, fort remarquable par les piquans qui lui ont fait donner le nom de *Chabot rude*. Il se nourrit d'écrevisses, de homards et de coquillages.

Chacal. Cet animal se trouve en Afrique, en Asie, en Barbarie, en Perse, en Sicile, en Arménie. Il est plus fort, plus vigoureux sous les climats les plus chauds. Son poil est quelquefois d'un jaune doré, ce qui l'a fait nommer aussi *Loup doré*. Le Chacal tient par son naturel le milieu entre le loup et le chien. Il joint à la bassesse du loup l'impudence du chien avec lequel, dit-on, il s'accouple. (Aussi Pallas et quelques naturalistes font-ils du Chacal la souche primitive du chien). La femelle met bas deux, trois ou quatre petits. Il aboie comme le chien, hurle comme le loup, va toujours en troupes de trente ou quarante, et quelquefois deux cents; fait la chasse au gibier, à la volaille, qu'il enlève presque sous les yeux de l'homme. Ces troupes de brigands entrent hardiment dans les bergeries, les étables, les écuries, emportent quelques animaux. A défaut de proie ils se jettent sur les cuirs, harnais, bottes, souliers, pillent tout ce qu'ils trouvent à dévorer. Il faut battre la terre sur les lieux des sépultures, y mettre des épines pour empêcher les Chacals d'y fouiller et de dévorer les cadavres. Lorsqu'ils y ont une fois pris goût, on les voit travailler plusieurs ensemble, gratter les terres et exhumer les corps avec des cris lugubres. Ils suivent les armées, les caravannes, pour se nourrir de chair humaine. Ce

sont les corbeaux des quadrupèdes ; la chair la plus infecte ne les dégoute pas. Le petit Chacal est connu sous le nom d'*Adive*, et en Barbarie sous le nom de *Thaleb*.

CHACRELAS. Voyez *Albinos*.

CHAIR *fossile*, ou *de montagne*. On désigne sous ce nom une espèce d'amiante à feuillets solides et épais.

CHAMEAU et *Dromadaire*. Ces animaux, originaires d'Arabie et répandus dans l'Asie et l'Afrique, ne sont qu'une variété de la même espèce et multiplient très-bien ensemble. On a vu à Paris, en 1752, un chameau mâle et un Dromadaire fémelle, entre lesquels régnait la passion la plus tendre. Ce n'était qu'affection, caresses. L'absence était pour eux un tourment cruel. On vit naître de leurs amours un petit Chameau. Ce phénomène est d'autant plus curieux, que les animaux naturels aux climats chauds, transportés dans des pays froids et tempérés, y perdent la faculté d'engendrer. Les singes, perroquets et autres animaux en donnent des preuves. Le Chameau se reconnaît à ses deux bosses sur le dos. Le Dromadaire n'en a qu'une. Le naturel de ces animaux est le même ; ils sont doux, courageux. La gaieté leur fait supporter les plus rudes fatigues. Dans les caravannes, au milieu des sables, il ne faut que chanter, siffler, pour les encourager. Les traitemens durs les rebutent. Ils ont de la mémoire. Dans le tems du rut, où leur naturel devient un peu plus féroce, ils se vengent, saisissent leur conducteur avec les dents, le jettent contre terre, le tuent. Ceux qui n'ont pas été

châtrés, se portent plutôt à cet excès de fureur que les autres. Les femelles donnent un lait très-salutaire. On attribue à l'usage de ce lait l'exemption de plusieurs maladies de la peau communes chez les Arabes, telles que la lèpre, les dartres, la galle. Leur chair est aussi très-bonne. Ces quadrupèdes varient pour la grandeur, pour la force, suivant le climat sous lequel ils sont nés. Les uns sont grands, forts, portent des poids si considérables, qu'on les a nommés *Navires de terre*. C'est dans des paniers suspendus à leurs bosses, que l'on s'assied. Les autres plus maigres, moins grands, sont d'excellens coureurs. Ils font jusqu'à vingt-cinq et trente lieues par jour. Une heure de repos, une pelotte de pâte leur suffit chaque jour. Ils sont singulièrement appropriés aux climats arides et brûlans sous lequel ils vivent ; ils peuvent rester neuf ou dix jours sans boire, même en supportant les plus rudes fatigues. Cette propriété dépend de ce qu'outre les quatre estomacs, qui leur sont communs avec les animaux ruminans, ils ont une cinquième poche qui leur sert de réservoir pour l'eau, qu'ils boivent en grande quantité. Lorsqu'ils ont soif et qu'ils veulent broyer leurs alimens, ils font revenir dans leur bouche une certaine quantité d'eau. Ces animaux sont si grands, qu'on ne pourrait pas les charger aisément. On les dresse à s'accroupir. Lorsque le Chameau se sent chargé au-delà de ses forces, il se rebute, cherche à se relever, donne des coups de tête ; si on le surcharge malgré lui, il jette alors des cris lamentables, propres à attendrir un maître injuste. Les grands portent un millier et même

douze cents pesant, et les petits six ou sept cents; aussi leurs bosses, stygmates de leur servitude, ne sont qu'une substance grasse et charnue, de la même consistance que des tettines de vache. On châtre quelquefois les femelles pour le travail. La passion de l'amour produit dans cet animal un effet singulier. Vers la mi-janvier, dans le tems du rut, qui dure deux ou trois mois, il baille fréquemment, écume continuellement. Le toupet de sa tête est toujours mouillé de sueur. Il mugit comme le taureau. On voit sortir de sa bouche deux grosses vessies rouges. Il perd l'appetit, maigrit; ses bosses deviennent vacillantes. Son poil tombe. On le ramasse avec grand soin. L'on en fait des étoffes. Il entre dans la fabrique des chapeaux de Caudebec. Le tems du rut passé, l'animal reprend ses forces et son embonpoint. Son poil renaît. L'appétit lui revient. Il mange alors jusqu'à trente livres de foin par jour. La durée de sa vie est à peu-près de cinquante ans. Le mâle et la femelle sont en état d'engendrer à quatre ans. La femelle porte près d'un an et ne produit qu'un petit, qu'elle alaite pendant un an. Ces animaux, si aisés à nourrir, semblent préférer l'absynte, l'ortie, le chardon, le genet, la cassie et autres végétaux épineux. Dans les pays où il n'y a ni paille, ni foin, on leur fait une litière avec leur fiente desséchée et mise en poudre; cette fiente sert aussi de chauffage dans les déserts, elle donne une flamme claire vive comme celle du bois sec.

Chameau Marin. C'est un poisson du genre des coffres, fort connu aux isles Moluques, et dont la chair est dure et coriace.

CHAMŒRODENDROS. Voyez *Ægolethron.*

CHAMOIS, *Ysard*, *Chèvre des Alpes.* Ces animaux sauvages se plaisent dans les lieux les plus escarpés, au milieu des précipices. On en voit sur les Alpes, les Pyrénées, le Piémont, le Dauphiné, la Savoie, la Suisse et l'Allemagne. Timides, alertes, méfians, ils vivent en troupe, redoutent la rigueur du froid autant que la grande ardeur du soleil, ne vont paître l'herbe, chercher des racines que le matin et le soir, habitent le milieu des montagnes, choisissent pendant l'été le côté du Nord, et préfèrent celui du Midi pendant l'hiver, sont pendant cette dernière saison vêtus d'une double fourure, dont le poil intérieur est plus fin. Cet animal paraît être la tige des Chèvres. Sa voix ordinaire est un bêlement bas peu sensible. On les voit souvent réunis plusieurs ensemble. Pendant que la troupe mange tranquillement, il y en a toujours un qui fait le guet. Au moindre danger il les avertit par un sifflement, et la troupe fuit de rochers en rochers. Ils vont par bonds, par sauts, ne montent et ne descendent jamais perpendiculairement, mais en décrivant une ligne oblique, en s'élançant de côté, sur-tout en descendant, ils se jettent du haut en bas au travers d'un rocher, qui est à-peu-près perpendiculaire, de la hauteur de vingt ou trente pieds, frappent le rocher trois ou quatre fois des pieds en se précipitant, et vont s'arrêter à quelque petite place au-dessous, qui est propre à les retenir, sans faire usage de leurs cornes comme on le prétend. Leurs jambes vigoureuses font l'effet d'autant de ressorts, qui rallentissent les secousses ter-

ribles qu'ils éprouvent en se précipitant. A les voir sauter ainsi au milieu des précipices, on dirait qu'ils ont des aîles. La chasse en est très-dangereuse. Les Chiens ont bien de la peine à les joindre. Le chasseur est exposé à tout moment au bord des précipices. L'animal surpris dans un détroit, cherche à se sauver, s'élance sur le chasseur, le renverse au milieu des rochers. On n'a d'autre ressource que de se coucher ventre à terre. La chasse la plus en usage est de se mettre à l'affut contre le vent, et de se poster avantageusement pour faire un coup de carabine. On peut faire aussi des battues, mais plutôt avec des hommes qu'avec des Chiens, afin de moins disperser les troupeaux de Chamois. On les prend aussi par subtilité. Le sel, dont ces animaux sont très-friands, sert d'appât pour les attirer dans les piéges. Les mois d'octobre et novembre, sont le tems de leurs amours. Ils sont en état d'engendrer en un an. Le mâle dans le tems du rut, sent fort mauvais. La femelle porte cinq mois, et met bas en mars et avril, un et quelquefois, mais rarement, deux petits. Elle n'expose point les jeunes Chamois sur le penchant des rochers escarpés, qu'ils ne soient assez forts pour supporter toute la fatigue et le péril de ces courses vagabondes. Un Chamois vit, dit-on, vingt ou trente ans. Cet animal à l'ouie subtile, la vue perçante et l'odorat fin, il sent un homme de plus d'une demie lieue. Lorsqu'il entend ou sent quelqu'un qu'il ne peut voir, il est dans une agitation extrême, siffle, frappe la terre du pied, gagne les éminences et fuit dès qu'il a découvert l'objet de ses frayeurs. Lorsqu'il se

voit tranquille, il mange le tendre feuillage, les fleurs, les bourgeons, est friand d'herbes aromatiques, telles que la Carline, le Genippi, boit très-peu, rumine paisiblement, et va léchant les roches et pierres empreintes de salpêtre ou de sel. Ces animaux pris jeunes, sont susceptibles de s'apprivoiser. Les ennemis les plus redoutables pour le Chamois sont les Loups cerviers et le Laemmer-Geyer. On fait, avec les cornes de Chamois, des pommes de canne. Leur peau s'emploie pour faire des gants, bas, vestes, culottes. On prétend que leur fiel détruit les taies des yeux, et guérit la nyctalopie, maladie singulière, dans laquelle la vue s'affaiblit au soleil couchant, au point que l'on ne voit plus à se conduire.

CHAMPIGNON. On a longtems méconnu la nature de cette plante. Les observations microscopiques ont fait reconnaître qu'elle était pourvue de fleurs et de graines. Elle varie prodigieusement pour la forme, la couleur, la grandeur. La différence la plus essentielle dans cette classe résulte des qualités utiles ou nuisibles. Les uns sont des alimens agréables, tels que les Champignons qu'on élève sur couches, les Mousserons, les Morilles, les Truffes. Un très-grand nombre d'autres assez semblables pour la forme et l'odeur aux Champignons cultivés, contiennent un poison mortel et produisent les effets les plus terribles. Ces effets sont la tension de l'estomac, du bas ventre, les tranchées, une soif violente, l'évanouissement, le tremblement de toutes les parties du corps, le hoquet, la gangrène et la mort. Il n'y a d'espérance que dans la promptitude des remèdes. Le plus

puissant est le vomitif. Il débarrasse l'estomac de ce poison corrosif. On peut avoir recours à du sel marin fondu dans de l'eau tiède. Il faut en boire grande quantité à défaut d'autre. Le vinaigre mêlé avec de l'eau, et bu en grande quantité, paraît être un grand spécifique ; comme il peut arriver que la nature du poison des Champignons varie suivant l'espèce, il y a des cas, où le lait et les adoucissans deviennent très-utiles. Avec quelle précaution ne doit-on pas user d'un aliment si voisin du poison ? On ne doit manger des meilleurs espèces qu'avec modération, après les avoir bien lavés dans du vinaigre, pour les débarrasser des parties caustiques, qui leur sont propres, ou qu'ils auront reçu par le voisinage de quelques mauvaises espèces. Un poison aussi funeste, peut cependant avoir quelquefois son utilité. En Allemagne pour détruire les Mouches, et se débarasser de leur importunité, on coupe par morceau le Champignon connu sous le nom de *Fungus muscarius* ; les mouches qui en sont très-friandes viennent le sucer et périssent. Le lait dans lequel on met de mauvaises espèces de Champignons quelconque, produit, dit-on le même effet.

Champignons de mer. Ils deviennent d'autant plus curieux et plus chers, qu'ils sont portés sur un pédicule creux.

CHANVRE. Les fleurs mâles et les fleurs femelles de cette plante, naissent sur des tiges différentes. On arrache les premières, qui portent les étamines ou fleurs mâles. Les gens de la campagne nomment ce Chanvre, mais improprement, *Chanvre femelle*. Ils donnent le nom

nom de mâle à celui qui porte les graines. On retire du Chanvre de la toile plus ou moins belle, suivant la nature de la graine et du terrain, la culture et les préparations que l'on donne au Chanvre. Aussitôt qu'il est mûr et qu'on l'a cueilli, on le met rouir dans l'eau. Le Chanvre qui se rouit le plus promptement est le meilleur. L'eau dissout la partie gommeuse qui attache les fils à l'écorce. On fait sécher le Chanvre au soleil. On le bat sous la *Maque*. La partie ligneuse se sépare. Il ne reste à la main que la filasse composée des brins de l'écorce. Ces brins ne se détachent pas encore parfaitement les uns des autres. On les passe alors dans des peignes de fer, ce que l'on nomme *serancer*; mais la meilleure méthode, découverte par M. Marcandier, est de remettre alors cette filasse pendant quelques jours dans des vases remplis d'eau, de la frotter avec les mains. La partie gommeuse qui fait adhérer les fils, achève de se dissoudre. On obtient, par cette méthode, même du Chanvre commun, une filasse belle, douce, soyeuse. Les ouvriers ne sont point exposés, comme dans le procédé ordinaire, à la poussière du Chanvre très-dangéreuse, et qui les incommode beaucoup. Le Chanvre, ainsi préparé, égale le plus beau lin et ne donne qu'un tiers d'étoupe. On doit éviter de faire rouir le Chanvre dans des eaux courantes. Il les gâte et les change en un poison fatal. La nature de l'eau, la température de l'air font varier beaucoup le tems nécessaire pour le rouissage. L'étoupe du Chanvre, ainsi préparée, peut servir d'ouate, et même on peut en faire de très-bon fil. Les feuilles et la graine du Chanvre ont une vertu

enivrante et assoupissante. Des Poules, nourries de cette graine, pondent même pendant l'hiver. Cette nourriture les engraisse trop. Au bout d'un tems elles deviennent stériles.

CHARANSON, *Calandre, Chatte peleuse.* Dans ce genre d'insectes il y en a plusieurs espèces remarquables, telles que le *Charanson trompette*, ainsi nommé de sa longue trompe, le *Charanson à écailles vertes et dorées*, le *Charanson cartisanne sans aîles*, celui de la *Scrophulaire*, qui se forme au haut des tiges de la plante une espèce de vessie demi-transparente, dans laquelle il s'enferme et se métamorphose. On rencontre les Charansons par-tout dans les prés, les buissons, sur le Lierre, l'Absynthe, la Sabine, les feuilles du Noyer, la Salicaire, l'Aurone et autres plantes. Les têtes d'Artichauts, de Chardons sont souvent piquées et rongées intérieurement par des larves de Charansons. Assez grands dans le printems, à peine les feuilles de l'Orme commencent-elles à paraître, qu'elles sont attaquées par ces insectes qui y déposent leurs œufs, d'où naît un petit ver qui s'introduit sous l'épiderme de la feuille, s'y nourrit et dessèche la place qu'il occupe. On voit souvent sur les feuilles de l'Orme ces vésicules qui paraissent jaunes. C'est dans cette petite habitation qu'il se change en chrysalide, puis en insecte parfait. Mais de toutes les espèces de ce genre, il n'en est pas de plus nuisible à l'homme que le *Charanson du blé* et des graines légumineuses. Il y a lieu de penser que l'œuf a été déposé dans le grain de froment, les fèves, etc., que le ver y prend naissance. Ce ver aggrandit son logement en prenant sa nour-

riture, mange toute la farine. Il ne reste plus que l'enveloppe sous laquelle le ver se change en chrysalide. L'insecte parfait, pour sortir de sa prison, se fait une issue avec sa trompe en pointe, et perce encore d'autres grains pour se nourrir. Il multiplie beaucoup et dépose ses œufs, bien assuré de procurer dequoi vivre à sa progéniture. On prétend qu'il vit au moins deux ans. Les grains et légumes attaqués et dévorés par ces insectes, se reconnaissent aisément, lorsque jetés dans l'eau, ils surnagent. Les décoctions d'Ail, l'huile et le vernis de Térébenthine sont prouvés insuffisans, par l'expérience, pour la conservation du grain. La vapeur du soufre fait bien périr les Charansons; mais elle communique aux grains une odeur désagréable. Le *Charanson de la vigne* paraît lorsque la vigne commence à pousser ses feuilles, dont il se nourrit. C'est au mois de juin qu'il fait sa ponte; on lui a donné le nom de *Rouleur*, parce qu'en piquant les nervures des feuilles pour y déposer ses œufs, les lobes de la feuille se roulent sur eux-mêmes, en forme spirale. Au bout de huit à dix jours, il sort de l'œuf un petit ver qui se change en crysalide, puis en Charanson; lorsque la vigne commence à perdre ses feuilles, il se retire sous l'écorce du bois; mais passé les premiers jours de novembre, on ne le trouve plus jusqu'au printems suivant; on ignore le lieu de sa retraite pendant l'hiver.

CHARBON *minéral*, ou *Charbon de terre*. Cette substance inflammable est composée d'un mêlange de pierre, de terre, de bitume, de soufre. Il y a lieu de penser qu'elle doit son origine à des substances végétales. On trouve des morceaux

de Charbon minéral, dans lesquels on remarque encore la vraie texture des couches ligneuses. Les révolutions arrivées sur notre globe auront enseveli dans la terre des forêts de bois résineux. Ces bois se seront décomposés. Leur matière devenue terreuse, aura été pénétrée de la substance résineuse. Cette résine se sera mêlée avec les terres en plus ou moins grande quantité; delà la distinction du Charbon de terre et du Charbon de pierre. Le Charbon de pierre se trouve presqu'à la surface de la terre. Le Charbon minéral, aussi connu sous le nom de *Houille*, se trouve dans l'intérieur de la terre, ou par veines, ou par couches, depuis deux à trois pouces jusqu'à quarante pieds d'épaisseur, ainsi qu'on le voit en Scanie. C'est ordinairement dans les pays montueux que se rencontrent les mines de Charbons de terre. Leurs indices sont des sédimens d'eau noirâtre ou d'ochre jaune presque point attirables à l'aimant, des vapeurs sulfureuses, un terrain bitumineux, des pierres portant des empreintes de Lonchites ou autres plantes de ce genre. Le caractère du Charbon de terre est d'être gras au toucher, dur, compact, d'un noir luisant, et de donner pendant sa combustion, une flamme claire, brillante, accompagnée d'une fumée fort épaisse. Il faut sur-tout bien prendre garde de ne pas prendre pour Charbon de terre, des matières bitumineuses, qui y ont de l'analogie. Il y en a de tendre, friable, terreux, et se décomposant facilement à l'air. La tarrière pour sonder le terrain, est la voie la moins équivoque, et son rappport est toujours assuré. Pour exploiter ces mines, on fait deux trous qui traversent les

couches de Charbon de terre. L'un sert à placer des pompes pour épuiser les eaux. Les Anglais emploient d'une manière fort ingénieuse la vapeur de l'eau bouillante pour les faire mouvoir. Par l'autre trou l'on retire le Charbon de terre; ces trous ou puits que l'on multiplie ensuite sont de la plus grande utilité. Ils communiquent dans les galeries souterraines, y ménagent un courant d'air nécessaire pour la vie des ouvriers. Il règne de tems à autre dans ces mines des vapeurs mortelles. Les unes sont les *mouffettes* ou *pousses*, les autres le *feu brissou ou térou*. Les mouffettes paraissent sous la forme d'un brouillard épais. Dans les chaleurs de l'été, aussi-tôt que les ouvriers voient la lumière de leurs lampes s'affaiblir, le plus sûr pour eux est de se retirer promptement de la mine. L'effet de cette vapeur est d'appesantir, d'endormir; mais elle agit quelquefois si brusquement, que les ouvriers n'ont pas le tems de gagner le haut de l'échelle. Ils tombent sans connaissance; on peut les rappeller à la vie, en les portant à l'air, les couchant sur l'herbe le ventre contre terre, la bouche appliquée au-dessus d'un trou fait en terre et leur appliquant un gazon sur la tête. On leur fait avaler un peu d'eau et d'esprit-de-vin. Ils rejettent en vomissant une grande quantité de matières noires. On les voit sortir comme d'un profond sommeil; mais il leur reste souvent toute leur vie une toux convulsive, ou ils tombent en phthisie. Un air stagnant, chargé de particules acides, sulfureuses et privé de son élasticité, produit ces terribles effets. Les ouvriers, avant que de se remettre à l'ouvrage, descendent une chandelle allumée pour reconnaître

l'état de la mine. Le feu brissou est une exhalaison qui sort avec une espèce de sifflement des fentes souterraines, et paraît sous la forme de ces fils d'araignées qu'on voit voltiger dans les airs. Les ouvriers tâchent de les saisir avant qu'ils touchent à leur lumière, et les écrasent dans leurs mains. S'il en sort une trop grande quantité et qu'ils ne puissent y suffire, ils éteignent leurs lampes, se couchent ventre à terre, crient à leurs camarades d'en faire autant. Si quelqu'un de ces fils vient à toucher une lumière, il prend feu. A l'instant il se fait dans la mine une explosion semblable à un coup de tonnerre. Ceux qui sont de bout sont tués ou blessés. Ceux qui se sont couchés n'éprouvent aucun mal, parce que l'effet se porte toujours contre la voûte supérieure. Lorsqu'on a été un jour sans travailler, en Angleterre et en Ecosse on a recours à une précaution. Un ouvrier descend le premier, revêtu d'une chemise de toile mouillée, une lumière au bout d'une perche, le ventre couché contre terre, il approche de la fente d'où sortent ces vapeurs, y met le feu. L'explosion est des plus terribles. Le danger est passé ; l'air est purifié. On descend pour se mettre à l'ouvrage. Les mines de Charbon de terre s'enflamment quelquefois, et l'on en voit en Misnie qui brûlent depuis plus d'un siècle. Le Charbon de terre est employé dans les pays où l'on manque de bois. On attribue la consomption des Anglais aux vapeurs de ce Charbon. Vallérius et Hoffmann prétendent que les maladies consomptives ont été moins communes en Asie et en Suède, depuis l'usage du Charbon de terre. Une espèce contiendrait-elle des par-

ties nuisibles, et une autre de salutaires? La vivacité et la durée de la chaleur du Charbon de terre le rendent propre pour cuire la brique, la chaux, pour le feu des serruriers, des maréchaux. Lorsqu'il ne contient point de parties sulfureuses qui rendraient le fer aigre et cassant, on l'emploie dans le traitement des mines de fer.

Charbon végétal et *fossile*. On trouve près de la ville d'Altorf en Franconie et dans la Toscane, des morceaux de Charbons plus ou moins longs couchés horizontalement, épars çà et là dans du grais, de la terre glaise, du sable, de la craie. Quelques-uns sont pénétrés de pyrites sulfureuses. D'autres sont moitié Charbons, moitié bois pourri. A l'air, ils perdent, au bout d'un tems, leur humidité, deviennent moins lourds, et cependant vont toujours au fond de l'eau. Ils ont de la peine à s'allumer; mais ils produisent un feu extrêmement vif, restent longtems sans se consumer, répandent comme le Charbon d'Agleterre une odeur qui porte aux poumons et à la tête. La cendre de Charbon de terre a la couleur de Safran. L'origine de ces Charbons est due, sans doute, à des forêts d'abord ensevelies sous des terres de diverses natures, et brûlées ensuite par des feux souterrains.

Charbonnier, ou *Serpent à collier*, *Serpent d'eau*, *Couleuvre serpentine*, *Anguille des haies*. Cette espèce de serpent amphibie se reconnaît à son collier menu couvert de taches jaunes blanchâtres, formant le demi-cercle. Il n'est nullement dangereux, même susceptible de se familiariser. On peut le porter sur soi,

le manier. Il se nourrit ordinairement d'herbe, de Souris, de Lézards, de Grenouilles. Son gosier s'élargit au point qu'il les avale sans les mâcher. Il reste engourdi pendant l'hiver au pied des hayes, dans des creux à quinze ou vingt pouces de profondeur; dans des trous de Belette, dans des terriers de Lapin, dans des conduits de Taupe; l'été il cherche le soleil; grimpe facilement aux arbres, rampe avec vitesse, ne nage guères que par nécessité, et ne tient pas longtems l'eau. C'est une Couleuvre douce, familière, qui s'apprivoise, qui se dresse même à obéir à certains signes. Les jeunes femmes de Sardaigne se font un plaisir d'en élever pour leur amusement. Cet animal paraît sensible et reconnaissant; quand on le contrarie, quand on l'irrite, il anime ses yeux, agite sa langue, se redresse avec vivacité, fait claquer ses machoires, et serre fortement avec ses dents dont la morsure n'est nullement venimeuse, n'étant point armées de crochets mobiles. Il aime beaucoup le lait, il s'introduit dans les laiteries pour en boire; on prétend même qu'il trait les vaches, et que quand il est entré dans le corps d'un homme endormi, on ne l'en fait sortir qu'en lui présentant du lait. La femelle dépose dans des trous exposés au midi, sur le bord des eaux croupissantes, et plus communément sur des couches de fumier, depuis quatorze jusqu'à vingt œufs, gros comme des œufs de pies, et collés ensemble en forme de grappe, par une matière gluante.

Charbonnière. C'est le nom donné à une espèce de *Mésange*. Voyez ce mot.

Chardon *aux Anes*, ou *Chardon hémorroï-*

nal. Cette plante est ainsi nommée, soit parce que les Ânes en sont très-friands, soit parce qu'on a supposé à la tête de ce Chardon, portée dans la poche, la vertu de guérir les hémorroïdes ; idée absurde et contraire aux lumières de la saine physique.

Chardon à foulon, à bonnetier ou à carder. On le cultive avec soin. Ses têtes hérissées sont employées par les bonnetiers pour draper leurs bas, et par les cardeurs-couverturiers pour peigner les draps. Ses feuilles opposées et réunies à leur base, forment une espèce de gondole, où l'eau se rassemble et se conserve assez longtems. Les petits oiseaux peuvent y boire et s'y baigner ; c'est ce qui lui a fait donner le nom de *baignoire de Vénus.*

Chardon béni. On regarde cette plante en médecine comme un bon sudorifique, sa décoction rend l'urine épaisse et fétide ; une goutte de l'infusion de cette plante, vue au microscope présente de petites globules de différentes formes, qui s'unissent à la longue ; ce qui est dû sans doute au mêlange des sels, dont cette plante est composée.

Chardon Échinope. On retire des feuilles de cette plante, en les faisant bouillir dans une lessive de cendre de sarment, une espèce de coton dont elles sont couvertes. Ce coton est employé à Valence, en Andalousie pour servir de mêche et d'amadou.

CHARDONNERET. Ces jolis oiseaux vifs, gais, faciles à apprivoiser, dociles à tout ce qu'on veut leur apprendre, sont connus par leur agréable ramage, qu'ils font entendre même l'hiver, dans les lieux où ils trouvent la température du prin-

tems. Leur vol est bas ; le chénevis, la graine de chardons, de chicorée-sauvage, les Chenilles et insèctes, voilà leur nourriture. L'automne et l'hiver, ils se réunissent en troupes nombreuses, fouragent nos jardins, fréquentent les bords des grands chemins, se retirent dans les buissons fourrés, pour échapper à l'oiseau de proie et à la rigueur des froids. C'est dans ces deux saisons qu'on leur fait la chasse. Ils ne se prennent point à la pipée mais au filet. Leur nid est comme celui du Pinson, construit avec art et même plus d'élégance ; la mousse fine, les lichens, l'hepatique, le jonc, les petites racines et la bourre de chardon, entrelacés en composent le déhors. L'intérieur est garni d'herbe sèche, de crin, de laine, de duvet ; ce nid est ordinairement suspendu à des branches faibles qui ont beaucoup de mouvement. On prétend que les petits qui viennent de nichées faites dans des buissons épineux, sont plus gais et chantent mieux que les autres. La femelle fait trois pontes par an, en avril, juillet et septembre, la première de cinq œufs, la deuxième de quatre, et la troisième de deux; le père et la mère ont tant de tendresse pour leurs petits, qu'ils viennent les nourrir jusque dans la volière. Le mâle s'apparie facilement et par goût, avec la Serine canari. Les métis qui en proviennent ne sont point féconds. Le Chardonneret est si docile, qu'on lui apprend sans beaucoup de peine, a exécuter divers mouvemens avec précision, à faire le mort, à mettre le feu à un pétard, à tirer de petits seaux qui contiennent son boire et son manger. Il est sujet à l'épilepsie et autres maladies. On

en a vu vivre jusqu'à vingt ans, mais communément seize, dix-huit. Les variétés parmi ces oiseaux sont assez nombreuses.

Charençon. Voyez *Charanson*.

Charme. Cet arbre, abandonné à la nature dans les forêts, est presque toujours rabougri, court, d'une mauvaise forme. A cet extérieur sauvage il joint la propriété de réussir sur le sol le plus ingrat, dans les expositions les plus froides. C'est parmi les végétaux ce que le Lapon est dans l'espèce humaine. Cet arbre cependant sous la main du Jardinier, prend toutes les formes que l'on desire. On en fait des bosquets, des portiques, des colonnades, etc. Sur le même pied croissent les fleurs mâles et femelles. Le Charme se multiplie de semences ou en couchant ses racines. Le plant des pépinières est infiniment meilleur que celui des forêts. Son bois est très-dur, et peut, au défaut de l'orme, servir aux mêmes usages. Les tourneurs l'emploient. Il fait un feu vif et brillant. On le recherche dans les verreries. On en fait d'excellent charbon. L'espèce de Charme du Canada, connu sous le nom de *Bois d'or*, est plus brun que le nôtre. Il est très-dur. On en fait des roues, des poulies dans les vaisseaux. Sa qualité et sa beauté devraient encourager à le multiplier en France.

Charpentier. C'est le nom que l'on donne quelquefois aux pies, et singulièrement aux piverds.

Chat. Cet animal naturellement sauvage, tel que le *Chat-haret*, le *Chat-cervier*, le *Chat-pard*, se trouve dans les différentes contrées de l'un et l'autre continent. On en voit de

bleus au cap de Bonne-Espérance. Les Chats d'Espagne sont rouges, blancs et noirs. Le Chat sauvage est vorace et carnacier. Ses mœurs, adoucies autant par le changement de climat que par le croisemeut des races et l'éducation, retiennent toujours quelque chose de sa malignité primitive. Adroit, souple, curieux de la propreté, méfiant, indocile, volontaire, moins ami de l'homme que familier par intérêt et par habitude, ingrat, méchant par caractère, insensible aux caresses, irrité des mauvais traitemens, dangereux dans sa colère, c'est le symbole de l'hypocrisie et de la trahison. Il n'a d'instinct que pour la destruction des Rats et des Souris, qu'il guette avec beaucoup de patience. Ce petit mérite et notre avantage particulier lui ont attiré de la considération. Mais cet instinct s'énerve dans le Chat trop bien nourri, et disparaît entièrement dans le Chat esclave. On a vu cet animal enfermé avec des Souris dans la même cage, souffrir leurs agaceries sans leur faire aucun mal. Les Chats d'Angora en Syrie, ont la queue belle et de longs poils soyeux; ce sont les plus estimés. Le Chat lappe pour boire, s'accroupit; aime à se tenir derrière les cheminées, dans les fours ou au soleil; craint l'eau, le froid, les odeurs infectes; se laisse volontiers caresser par les personnes qui portent des odeurs. La plante connue sous le nom d'*Herbe aux chats*, fait sur lui l'effet le plus singulier. Voyez l'article *Cataire*. Sa marche est légère, souple et sans bruit. Il chasse quelquefois aux oiseaux, Lapins, Levreaux, Mulots, Chauve-Souris, Taupes, Crapauds, Grenouilles, Lézards, Serpens, et

préfère pour sa nourriture les viandes les plus tendres, mange le poisson cuit ou crud et broye avec peine ses alimens. On prétend que dans des momens de forte expiration, il exhale par la bouche une odeur de musc ou de fouine. Dans sa jeunesse, il divertit par ses gentillesses et son agilité. Ses griffes rentrent sous le poil. Il s'en sert pour grimper. C'est aussi l'instrument de sa colère et plus souvent de sa perfidie. Ses yeux brillans dans les ténèbres ne peuvent supporter la grande lumière. La petite membrane transparente qui leur sert de rideau pendant le jour, se retire pendant la nuit. Ils sont tout imbibés des rayons de lumière. Aussi dans l'obscurité la plus profonde, les Chats voient-ils à courir sur leur proie. On a reconnu que le Chat plongé dans l'eau et exposé à la lumière, ne tend point sur sa prunelle le petit voile dont on vient de parler. Cet animal si leste, si souple dans le jeune âge, engendre dès la première année. La femelle, chaude au printems et en automne, paraît faire les avances. Son cri triste et déplaisant est la langage expressif de sa passion ou plutôt de ses besoins. Elle souffre de l'approche du mâle, soit par l'action trop vive et trop brusque de celui-ci, soit à cause de la conformation de ses parties génitales qui, par l'anatomie du mâle, paraissent hérissées de papilles roides et piquantes. Elle met bas au bout de cinquante-six jours cinq ou six petits, qu'elle dévore quelquefois sans doute après un accouchement douloureux. Le plus souvent elle les cache pour les dérober à la fureur des mâles, toujours prêts à les manger, peut-être par jalousie des

soins de la femelle. Celle-ci ne laisse pas aisément prendre ses petits. Si on l'inquiéte, elle les prend dans sa gueule et les transporte ailleurs. Les Chats cessent de produire à neuf ans. On dit qu'à Londres on a vu un animal qui tenait du Chat et du Rat, fruit de l'accouplement des deux espèces antipathiques. Le Chat, en tombant des toits, fait méchaniquement un mouvement qui le fait toujours tomber sur ses pattes. Quoiqu'il ait la vie dure, il ne passe guères douze à quinze ans. Les Egyptiens respectaient le Chat comme un dieu, punissaient sévèrement les auteurs de sa mort, prenaient le deuil, se rasaient les sourcils, l'embaumaient et lui rendaient tous les honneurs de l'apothéose. On voit luire le dos d'un Chat, lorsqu'on le frotte à contre-poil, surtout dans le tems de la gelée. Ce phénomène tient à ceux de l'électricité. La fourrure du Chat est la seule dépouille utile qu'on en tire. Le menu peuple mange quelquefois sa chair en civet, et lui trouve le goût du gibier; mais on lui ôte la tête, parce qu'on prétend que la cervelle est un poison. On a vu des personnes pousser la folie, jusqu'à faire graver et poser des épitaphes sur la tombe de leurs Chats. Henri III, roi de France, ne pouvait en voir un sans tomber en faiblesse. A la Chine l'animal appellé *Sumxu*, est une espèce de Chat à oreilles pendantes. Les Chinois mettent à ces animaux domestiques, des coliers d'argent au col et les rendent extrêmement familiers. Comme ils ne sont pas communs on les achete fort cher, tant à cause de leur beauté que parce qu'ils font aux Rats la plus cruelle guerre. A

Madagascar les Chats sauvages se nomment *Saca*; ils s'accouplent avec les Chats domestiques du pays.

Chat de rocher. Ce poisson est une espèce de *Roussette*. Voyez ce mot.

Chat-huant. Ces oiseaux de nuit du genre des Chouettes, se trouvent dans l'un et l'autre continent, sont assez communs en Bourgogne, se retirent dans les bois, habitent le creux des arbres, se nourrissent de Souris, de Mulots, ronflent en dormant, volent de côté ou en culbutant, prennent les petits oiseaux endormis, font des gestes bouffons et ridicules pendant le jour en présence des hommes et des animaux; leur cri (*hoho*) attire les petits oiseaux.

Chat marin. C'est le même animal que *l'Ours marin*. Voyez ce mot.

Chat-pard. Voyez *Serval.*

Chat-poisson. Voyez *Roussette.*

Chat-tigre. C'est un nom que l'on donne souvent au *Jaguar*, au *Serval*, au *Margay*. Voyez ces mots.

Chat-volant. Voyez *Taguan.*

Chataigne *d'eau.* Voyez *Tribule aquatique.*

Chataigne de mer. Voyez *Oursin.*

Chataignier. Cet arbre, très-beau et très-utile, croît dans les climats tempérés de l'Europe occidentale. Les fleurs mâles sont des chatons. Elles croissent séparément des femelles, mais sur le même individu. Le Châtaignier sauvage donne des fruits plus ou moins beaux, selon le terrain dans lequel il croît. Cultivé, il donne des fruits beaucoup plus gros. On les nomme alors *Marrons*. On voit beaucoup de

Châtaigniers dans le Limousin, le Vivarais, la Touraine, le Dauphiné, d'où on les apporte à Lyon. On les vend sous le nom de *Marrons de Lyon*. L'on fait du pain avec les Châtaignes. On s'en nourrit dans quelques provinces. Ce pain est lourd, indigeste. On prétend que par sa mauvaise digestion, il occasionne un teint jaune à ceux qui en mangent. On fait, dans le Limousin, avec les Châtaignes et du lait, une espèce de bouillie qu'on nomme *Chatigna* ou *Bursada*. Les montagnards les font sécher sur des claies, après leur avoir laissé prendre un commencement de germination. Elles ont alors un goût très-agréable. Peut-être les Châtaignes pourraient-elles être employées aussi pour faire de la bierre. Le Châtaignier croît très-bien dans les terres sableuses, limoneuses. Il redoute les terres dures et marécageuses. Le bois de cet arbre, devenu rare, est très-bon pour la charpente. Il tient la seconde place après le chêne. Cependant il croît du double plus vîte. Son bois est solide, presque incorruptible, pétille au feu, rend peu de chaleur. On s'en sert en menuiserie et pour la sculpture. On en fait aussi d'excellens cerceaux. Les cendres de Châtaigniers, employées dans la lessive, tachent le linge.

CHAUSSE-TRAPE. Nom donné par quelques conchyliologistes à une espèce de Rouleau, qu'on nomme aussi *Cheval de frise*, et par d'autres à l'espèce de Murex à dents de Chien. Il y a une plante de ce nom. Voyez *Tribule*.

CHAUVE-SOURIS. Cet animal fait la nuance entre les quadrupèdes et les oiseaux. Son organisation intérieure est semblable à celle des premiers

premiers. Il est vivipare, couvert de poils. Il vole comme les oiseaux. Les os de ses pattes sont extrêmement longs, et soutiennent la membrane qui leur sert d'aîles. La Chauve-Souris fuit la lumière, cherche les lieux ténébreux, n'en sort que la nuit, y rentre au point du jour pour demeurer collée contre les murs. Elle s'élève de terre avec peine, ne vole jamais à une grande hauteur; son vol n'est ni rapide ni direct. C'est un voltigement incertain, brusque dans une direction oblique et tortueuse. Elle chasse la nuit aux moucherons, aux cousins, sur-tout aux phalènes qu'elle avale tout entiers. Ce qu'il est aisé de reconnaître à ses excrémens qu'on trouve souvent en très-grande quantité dans les lieux sombres où elle fait sa retraite. Lorsqu'elle peut entrer dans un office, elle s'attache aux quartiers de lard qui y sont suspendus, mange la viande cuite ou crûe, fraîche ou gâtée. Cet animal peut passer plusieurs jours sans manger. On dit que la femelle ne met bas que deux petits, qu'elle allaite et transporte même en volant. Les Chauve-Souris restent engourdies pendant l'hiver sans bouger, sans manger; les unes se recouvrent de leurs aîles comme d'un manteau, et se suspendent à la voûte de leur souterrain par les pieds de derrière, d'autres restent collées contre les murs, d'autres se cachent dans des trous. Il y a un un assez grand nombre de diverses espèces de Chauve-Souris; les plus grandes différences sont dans les oreilles et le nez. De ce nombre sont l'*Oreillard*, reconnaissable par ses oreilles, d'une grandeur démesurée, la *Sérotine*, la *Pipistrelle*, la *Barbastrelle*, le *Fer à Cheval*

qui est très-commun en France, et reconnaissable par la difformité frappante de sa face : il habite les murs, les caveaux, les vieux châteaux abandonnés : la *Noctule* commune en France. Sa voix est aigre, perçante, assez semblable au son d'un timbre de fer. On la trouve sous les toîts, les gouttières de plomb, des châteaux et des églises, et dans les vieux arbres creux : le *Fer de Lance* d'Amérique, reconnaissable par l'excroissance en forme de lance qu'il porte sur le nez ; et enfin la *Feuille* du Sénégal, qui ne diffère de la précédente que par la forme d'excroissance qui ressemble à une feuille. A l'isle Bourbon on distingue deux espèces de Chauve-Souris, connues sous le nom de *Rougettes* et de *Roussettes*. Celles-ci ne vivent guère en société ; si elles se trouvent réunies sur les arbres de futaie, c'est pour y chercher leur nourriture. La femelle est vivipare, ne met au jour qu'un petit par an. Les Rougettes vivent en société, dans les creux d'arbres, pourris au nombre de plus de 400, ne sortent que le soir à la brune, et rentrent avant l'aube du jour ; les Roussettes, au contraire, sortent en plein jour ; ces animaux assez laids, ne sont ni malpropres, ni méchans, mais ils mordent cruellement lorsqu'on veut les prendre ; ils ne sont que frugivores. Les bananes, les pêches, les goyaves, les baies de guy, et autres fruits, voilà leur nourriture ; ils sont friands de fruits, de certaines fleurs à ombellel, telles que celles des bois puants dont ils sucent le nectaréum. Aussi trouve-t-on au pied des arbres la terre couverte d'étamines. Ils ont beaucoup de peine à marcher et autant à s'élever de terre. Lors-

qu'ils veulent prendre leur volée, ils grimpent le long des murs, aux arbres, aux hommes même qui se trouvent sur leur chemin, battent l'air de leurs aîles à plusieurs reprises avant de détacher les griffes de leurs pattes de l'endroit où ils se sont accrochées; et il leur faut toujours un endroit commode pour le jeu de leurs aîles. C'est avec les griffes de leurs pattes de derrière qu'elles se perchent sur les arbres, s'y tiennent tranquilles, la tête en bas, les aîles pliées. Un arbre chargé de cent à deux cents de ces animaux est un spectacle curieux; on les chasse au fusil et aux filets. C'est une nourriture saine; il n'y a de bon que leur graisse, dont ils sont abondamment pourvus depuis la fin du printems jusqu'au commencement de l'hiver. Les vieux sont durs; les mâles, en vieillissant, acquièrent un fumet déplaisant et fort. Les jeunes se reconnaissent à la beauté de la fourure. La *Chauve-Souris Céphalotte*, ainsi nommée à cause de sa grosse tête; se trouve aux Isles Moluques. La femelle ne produit qu'un petit. La *Chauve-Souris Musaraigne*, commune aux isles, à Surinam, et autres régions chaudes de l'Amérique, est remarquable par la longueur et la structure de sa langue. En Amérique, celles connues sous le nom de *Vampires* s'attachent aux hommes et animaux endormis, leur sucent le sang jusqu'au point de leur donner la mort. Elles ont, vers la rivière des Amazones, détruit tout le gros bétail qu'on y avait transporté et qui commençait à s'y multiplier. Peut-être est-ce d'après ces animaux, que l'imagination des anciens a donné l'idée des Harpies. Ce n'est point en mordant qu'elles atta-

quent. Leur blessure réveillerait. Elles appliquent doucement sur la peau leur langue hérissée de papilles dures, très-fines, disposées en trident. Ces pointes s'insinuent dans les pores de la peau, les élargissent et pénètrent assez avant pour que le sang obéisse à la succion continuelle de la langue.

Chauve-Souris de mer. Ce poisson vorace, de la famille des Diables de mer, se trouve dans la partie méridionale de l'Amérique. Il se tient en embuscade dans les plantes marines, et guette les poissons, les insectes et les vers, qui passent auprès de lui. La chair fort maigre n'en vaut rien.

CHÉLIDOINE, ou *Éclaire.* On distingue deux espèces de cette plante; la grande à fleurs en croix contient un suc jaune, âcre et caustique. On ne doit en faire usage qu'avec beaucoup de précaution. On la prétend bonne contre la morsure des Vipères et animaux enragés. Mais en trop grande quantité, elle occasionne les symptômes les plus cruels. La petite Chélidoine à fleurs rosacées est de peu d'usage. Son suc, mêlé avec du vin ou du beurre, est regardé comme anti-hémorroïdal. Aussi porte-t-elle le nom d'*herbe aux hémorroïdes.*

Chélidoine. Voyez *Pierre de Sassenage.*

CHÊNE. Cet arbre, commun à l'ancien et au nouveau continent, ne se plaît que sous les climats tempérés. Il porte sur le même pied des fleurs mâles et femelles, mais séparément. Comme le Chêne se multiplie très-bien de graines, il présente beaucoup de variétés. On en compte plus de quarante espèces. C'est surtout au Levant et en Amérique, que l'on voit

les plus grandes variétés dans ce genre. En Virginie, on en voit une espèce curieuse à veines rouges. Pour que le gland puisse lever aisément, il faut lui ménager de l'abri, soit en semant de l'avoine, ou le recouvrant de mousse. Lorsqu'on élève des chênes pour les replanter en avenues, on fait germer le gland dans le sable. Lorsqu'on le met ensuite en terre, on coupe la radicule. Le jeune plan pousse alors des racines latérales, ne pivote point. On peut le transplanter très-facilement. La durée de sa vie et la dureté de son bois sont proportionnées à la lenteur de son accroissement. Il croît plus vîte dans les terrains humides. Son bois est alors plus tendre. On a vu un de ces arbres croître jusqu'au point de porter des branches horizontales de 54 pieds de longueur, sous lesquelles 304 cavaliers, ou 4374 piétons pouvaient se tenir à l'ombre. On en a vu d'autres de 35 pieds de diamètre et de 99 pieds de hauteur. Le Chêne est la patrie d'une multitude d'insectes. Chacun y trouve sa nourriture. Il nourrit aussi des plantes parasites, telles que le *Gui*, la *Mousse*, les *Agarics*. La qualité de ce bois est si excellente, qu'il sert pour la construction des vaisseaux, pour la charpente et autres ouvrages. Ce bois, coupé dans une saison favorable, bien sec, à couvert des injures de l'air, peut se conserver pendant 5 ou 600 ans. Lorsqu'on est obligé de l'employer verd, il faut le laisser tremper dans l'eau. La terre s'y dissout; il acquiert alors les qualités d'exellent bois, et n'est plus sujet à être piqué des vers. L'aubier, toujours plus tendre dans tous les bois, n'est pas d'un bon usage. Il est défendu aux pu-

vriers, par leurs statuts, d'en laisser dans leurs ouvrages. On peut cependant lui procurer de la dureté. Il ne s'agit que d'enlever, dans le tems de la sève, l'écorce des Chênes, lorsqu'ils sont encore sur pied, de les laisser ainsi pendant un an avant que de les abattre. L'écorce de Chêne s'emploie à faire du tan pour préparer les cuirs. Ce tan sert ensuite pour faire des couches dans les serres chaudes. La fleur du Chêne étant délicate, la glandée manque fréquemment; mais dans les années favorables, les glands fournissent, aux Cochons, une nourriture qui leur procure un excellent lard. En 1709, de pauvres gens firent, avec le gland de Chêne, un pain nourrissant, mais d'une saveur désagréable.

Chêne verd. Cette espèce d'arbre, qui ressemble au Chêne pour la fleur et le fruit, en diffère parce qu'il conserve ses feuilles tout l'hiver. Quelques-uns deviennent de gros arbres. On emploie leur bois dur à faire des essieux, des poulies dans les vaisseaux. On le préfère pour les manches de mail, parce qu'il a beaucoup de ressort. Il croît naturellement en Provence, en Languedoc, en Portugal, en Espagne; une petite espèce de Chêne verd sur lequel, à l'exclusion de tout autre, s'attache l'espèce de Gallinsecte nommée *Kermès*; voyez ce mot. Cet arbrisseau s'élève dans nos bosquets. Reste à éprouver si l'insecte pourrait réussir sous notre climat. Il y a de petites espèces de Chênes verds qui donnent des glands doux ayant le goût de noisettes. En Espagne on vend ces fruits au marché.

CHENILLES. La classe de ces insectes est des

plus nombreuses. On en compte plus de 150 espèces. Elles ont, pour la plupart, des caractères, des mœurs, des manières de vivre qui leur sont communs. Il y en a quelques-unes qui ont un talent, une industrie particulière, digne d'arrêter l'attention d'un observateur. Tout est mesuré relativement à leur durée et à leurs besoins. La plus intéressante, à cause de son utilité, est celle que l'on connaît sous le nom de *ver à soie*; voyez ce mot. Les Chenilles, que bien des personnes ne voient qu'avec effroi, n'ont rien de venimeux. Celles qui sont recouvertes de poils, peuvent occasionner quelques petites démangeaisons. Il ne s'agit que de les manier avec précaution. Ces insectes, après avoir rampé sur la terre, quelques-unes sous une forme assez hideuse, sont appellées à un autre genre de vie. Les unes se suspendent par les pattes la tête en bas, se lient avec un fil de soie par le milieu du corps, et attendent, sous la forme de chrysalide, le moment d'une nouvelle métamorphose, ou plutôt de leur entier développement. Les autres se pratiquent un tombeau de soie ou de terre, s'y changent en *chrysalides*, y restent pendant plusieurs mois, et quelques-unes plusieurs années, dans une inertie presque semblable à la mort. Les unes et les autres sortent de cet état et passent à celui d'insectes aîlés; voyez *Papillons*. Ceux-ci le front brillant, couronné d'étincelles, les aîles revêtues des plus riches couleurs, voltigent de fleurs en fleurs pour en sucer le miel, se poursuivent amoureusement, et animent les jardins et les prairies. On distingue les Chenilles des fausses Chenilles, par le nombre des

pattes. Toutes celles qui ont seize jambes ou moins jusqu'à huit, sont de vraies Chenilles qui se changent en Papillons ; celles qui ont plus de seize jambes sont de fausses Chenilles, et se changent en Mouches à scie. Le caractère des Chenilles varie suivant les espèces. Les unes se plaisent à vivre en société. Ce sont les espèces qui nous font le plus de dégât. Heureusement on n'en compte pas un grand nombre de familles. Les autres vivent solitaires. D'autres, sensibles aux impressions de l'air, ou pour se mettre à couvert de la voracité de leurs ennemis, se fabriquent des fourreaux ou tuyaux qui leur servent de logement pendant qu'elles sont dans l'état de vers; ce sont les *teignes ;* voyez ce mot.

Chenilles à aigrettes, à brosses. On trouve plusieurs espèces de Chenilles, dont les unes sont ornées d'aigrettes en forme de plumes, d'autres d'aigrettes et petites brosses de diverses couleurs. Celle du châtaignier a un bouquet de poil couleur de rose; ce n'est, dans quelques-unes, qu'à la troisième ou dernière mue, qu'elles sont parées de ces ornemens. Ces belles Chenilles ne se changent pas toujours en beaux papillons. L'un de ces papillons porte le nom de *Patte étendue.* C'est une Phalène.

Chenilles arpenteuses. La classe de ces Chenilles est très-nombreuse. Elles diffèrent par leurs couleurs, le nombre de leurs jambes et la singularité de leurs attitudes : on les nomme *arpenteuses*, parce que leur marche est telle, qu'elles paraissent arpenter la longueur du terrain avec leur corps, ramenant toujours, avant que de s'allonger, les pattes postérieures

à la place où étaient celles de devant. Il y en a qui, lorsqu'elles sont en repos, se tiennent droites et roides sur les deux jambes de derrière ; ce qui les a fait nommer *arpenteuses en bâton*. Lorsqu'on ne les voit point marcher, on ne soupçonne pas que ce saient des animaux vivans. L'arpenteuse ne fait pas un pas sans filer. Ce cordon de soie lui sauve souvent la vie. Quelque choc, quelque danger la menace-t-elle, elle se laisse glisser le long de son fil comme l'araignée ; lorsque le danger est passé, elle remonte. Arrivée dans un lieu sûr, elle se débarrasse, en coupant le paquet de fil qu'elle avait pelotée dans ses jambes en montant. Cette espèce de Chenilles tombe quelquefois des arbres sur le visage des dames ou autres parties découvertes du corps. On s'effraie. Mais l'attouchement de sa peau lisse n'est nullement dangereuse. Si on l'écrase, elle peut causer quelques petites démangeaisons. Les arpenteuses ne font ordinairement leurs dégâts que sur les arbres des forêts. Cependant en 1735 elles dévorèrent les légumes des environs de Paris. Presque toutes se changent en phalènes.

Chenilles du Chêne. Cet arbre, la patrie d'une multitude d'insectes, nourrit plusieurs espèces de Chenilles. Les plus remarquables sont la *Cassini*. On lui a donné le nom d'un illustre astronome, qui ne vivait que pour contempler les astres. En effet, cette Chenille se tient toujours la tête renversée sur le dos, dans l'attitude d'un observateur. Au tems de la métamorphose, la Chenille contemplative descend de son observatoire et va se filer une coque en terre, où elle se change en papillon. Une autre Chenille

qu'on trouve sur le chêne dès le mois de mai, d'un verd un peu jaunâtre, avant que de se changer en chrysalide, se file avec une adresse singulière une coque d'une belle soie en forme de bateau renversé. Une autre forme, sur les jeunes branches avec l'épiderme qu'elle coupe par lanières et qu'elle entrelasse de fils de soie en forme de triangle rectangle, une coque en forme de hotte. Elle ferme l'ouverture de la partie supérieure, et la tapisse dans l'intérieur avec de la soie. A moins que d'observer d'un œil très-attentif, on ne prendra ces coques faites avec tant d'art, que pour de petites bosses qui croissent sur l'écorce des arbres.

Chenille du Chou. Elle se retire pendant le jour dans le centre du chou, et n'en sort que pendant la nuit pour aller dévorer les feuilles. Ce n'est que la nuit, la lanterne à la main, qu'on peut les surprendre. On les prend facilement, on les jette à la volaille, et l'on sauve les choux de leur pillage. C'est de ces Chenilles que sortent ces papillons blancs qu'on voit voler dans les jardins de fleurs en fleurs, et sur les feuilles de chou. Qu'on observe l'endroit de la feuille où ils se sont posés, on y verra, au tems de la ponte, un petit œuf jaune planté tout debout. Les femelles les déposent ainsi épars ça et là. Dans certaines années les feuilles de chou en sont presque toutes couvertes.

Chenilles Cloportes. Ainsi nommées de leur forme. Elles se trouvent sur le chêne, sur l'orme, le baguenaudier et plantes légumineuses, sur le bouleau, s'attachent souvent aux murs pour se changer en chrysalides, et se suspendent par un lien de soie. De ces Che-

nilles proviennent les papillons nommés *Argus* et *Petits Porte-queues.*

Chenille commune. Cette espèce, très-redoutable dans les vergers, multiplie prodigieusement. On en voit pendant l'année deux générations. Une seule Chenille changée en papillon, pond trois ou quatre cents œufs. Dès la seconde génération, elle peut être mère d'un million d'enfans. Le tempérament de ces Chenilles est si robuste, qu'exposées à nud à un froid plus rigoureux que celui de 1709, elles y ont résisté. Tous les autres insectes y périssaient. Ces jeunes Chenilles se réunissent, filent ensemble une tente de soie, y forment plusieurs petites cellules où elles habitent cinq ou six ensemble, ménagent à chacune une issue sur les routes communes qui conduisent au dehors. C'est là qu'elles se retirent, se mettent à l'abri des injures de l'air, et vont ravager les bourgeons et les feuilles naissantes. Ces petits paquets, que l'on voit sur les arbres pendant l'hiver, sont les tentes qu'habitent ces insectes destructeurs. On doit avoir grand soin de les détruire l'hiver. Ces nids sont composés d'une soie assez forte pour en tirer quelque usage en la cardant. M. Guettard est parvenu, dit on, à en faire un papier d'assez bonne qualité. On pourrait peut-être lui donner la blancheur qui lui manquait.

Chenille à double queue du Saule. Elle est très-rare, très-grosse, remarquable par son attitude de sphinx, et présente des particularités piquantes. A sa queue sont deux petits tuyaux dont elle fait sortir des filets couleur de pourpre, qu'elle allonge à volonté. C'est pour elle

une espèce de fouet qui lui sert à chasser les mouches, assez hardies pour venir sur elle déposer leurs œufs. Lorsqu'on veut voir sortir ces fouets, il faut picoter légèrement la Chenille avec une épingle. Auprès de la tête de cette Chenille est une fente transversale, d'où elle fait sortir lorsqu'on la touche quatre mâmelons charnus. Ce sont les petits réservoirs d'une liqueur acide. Cet acide est tellement développé, qu'il laisse sur la langue l'impression du vinaigre, rougit le papier bleu, coagule le sang et l'esprit-de-vin. La Chenille emploie dans la construction de sa coque des copeaux de bois. Veut-elle en sortir dans l'état de papillon, quelques gouttes de cet acide corrode les murs de la prison. Il en sort une phalène nommée, par Geoffroy, *Queue fourchue*. Nous avons de M. Lyonnet un Traité in-4°. d'Observations anatomiques sur cette Chenille.

Chenilles épineuses. Elles sont recouvertes de piquans durs, simples dans certaines espèces, branchues dans d'autres. Ces piquans n'occasionnent point de démangeaisons, comme les poils des Chenilles velues. Les Chenilles épineuses vivent en société sur l'ortie. Pour se changer en chrysalide, elles filent, sur la surface de quelques corps, une petite boule de soie frisée, s'y suspendent par les deux pattes de derrière, enflent leur corps, font crever leur peau, et au lieu d'une Chenille, on apperçoit une belle chrysalide couleur d'or. De ces chrysalides sortent de beaux Papillons connus sous les noms de *Papillons-Paons*, de *Vulcain*, de *petite Tortue*. Les prétendues pluies de sang qui ont jeté l'effroi en 1608 à Aix en Provence,

ont été occasionnées par ces Papillons. En sortant de l'état de chrysalide, ils se vident d'une liqueur rougeâtre. Ces taches, que l'on voyait de toutes parts sur les murs, furent prises, par des imaginations effrayées, pour des gouttes de sang, et pour le présage des plus tristes malheurs. Un observateur de la nature (M. de Peirère), désabusa le peuple allarmé.

Chenilles (fausses). Elles sont reconnaissables par le nombre de leurs pattes; elles en ont toujours plurs de 16, en quoi elles diffèrent des Chenilles, qui en ont au plus 16 et jamais moins de 8. Il y a un très-grand nombre d'espèces de fausses Chenilles; elles se changent toutes en *Mouches à scie*. Voyez ce mot. Pour subir leur métamorphose, elles se cachent dans la terre, se font, avec leur filière, une coque tapissée intérieurement d'un duvet très-fin, se ménagent à travers des mailles l'humidité de la terre, dont elles ont besoin dans l'état de nymphe. Dans un terrain trop sec ou trop humide, l'insecte périt, de manière qu'il est très-difficile d'en élever.

Chenille du Fenouil. On la rencontre sur le fenouil, la carotte, la cigüe. Elle se remarque par sa couleur d'un beau verd coupé par des anneaux d'un rouge orangé. Elle fait sortir de dessus sa tête, à volonté, deux espèces de cornes charnues, rougeâtres, d'une odeur de casse, disposées en Y. On en ignore l'usage. Ces Chenilles, au défaut de feuilles, se dévorent les unes les autres. Les Papillons qui en naissent sont très-beaux. On les range dans la famille des *grands Porte-queües*.

Chenilles des haies. Elles vivent en société sur

les haies, sont d'un bleu foncé, à tubercules garnis de poils, se forment une tente d'une belle soie satinée, construisent leurs coques chacune de leur côté contre des branches, font entrer dans sa construction de la soie, du poil et une espèce de cire. Sous cette coque, qui devient très-dure, elles peuvent attendre, sans danger, le développement des organes du Papillon. Elles ne pourraient y respirer, ni même en sortir, sans la prévoyance qu'elles ont d'y ménager deux petits trous pour la circulation de l'air; et un petit couvercle qui n'est collé qu'avec un peu de gomme. Le Papillon est-il formé, il donne un coup de tête et s'échappe de sa prison.

Chenille des grains. Cet insecte, si petit en apparence, a cependant mérité l'attention particulière du gouvernement, à cause des ravages qu'il occasionnait depuis 30 ans dans l'Angoumois. D'habiles naturalistes ont étudié son histoire. En parcourant les greniers de cette province, ils ont apperçu le papillon auquel on attribuait tout le dégât. Par l'examen qu'ils en ont fait, ils ne lui ont pas trouvé d'arme nuisible. Ce Papillon, du genre des Phalènes, s'accouple la nuit et dans l'obscurité. La femelle fécondée se délivre de ses œufs par paquets de 4, 5 et 30, qu'elle jette çà et là sur des tas de bled. Une seule femelle fournit jusqu'à 90 œufs, mais si petits, qu'ils passeraient par le trou fait sur le papier avec l'aiguille la plus fine. Au bout de 4, 6 ou 8 jours, la Chenille éclose perce le grain, s'y enferme, y trouve sa nourriture, s'y fait une coque, passe à l'état de chrysalide, après avoir auparavant pratiqué dans le son une

porte de sortie pour le Papillon futur. La coque n'habite que la moitié du grain. Le reste est occupé par les excrémens de la Chenille. Le Papillon en état de prendre son essor, lève la trape qui lui a été ménagée, sort et va travailler à la propagation de l'espèce. Une génération s'accomplit en 28 ou 29 jours. Si la température de l'air n'est pas rigoureuse, il s'en fait 5 dans une année. La première génération du printems, guidée par son instinct, cherche à sortir des greniers, se répand dans les plaines, dépose ses œufs sur les épis encore verds, où la Chenille prend naissance, se transforme et pullule à son tour. On a remarqué que les terrains voisins des greniers étaient les plus ravagés. Après la récolte des grains, les Papillons ne sortent plus des greniers. Ils passent le jour en repos. Chaque Papillon vit un mois. En certains tems, ils viennent en grand nombre à la surface du blé, et le thermomètre, alors placé dans l'intérieur du tas, monte à 25, 30, 50 degrés, tandis que la température extérieure est de 13 ou 14 degrés. On appelle *volée* ces espèces d'essaims de Papillons. Il y en a ordinairement trois, savoir, une au printems, une au mois d'août, l'autre dans un des mois subséquens. La possession d'un grain est un sujet de guerre entre les Chenilles. Plusieurs périssent, ou dans le combat, ou par la difficulté de percer le grain qui doit lui servir tout à la fois de logement et de nourriture. Les observateurs envoyés par le ministre pour remédier aux ravages que faisait la Chenille, ont éprouvé qu'une chaleur de 33 degrés, continuée pendant deux jours, suffisait pour la faire périr. A une chaleur de 60 degrés, la Chenille et le

Papillon se dessèchent en 11 heures de tems au point de devenir friables. Le blé, à ce degré, ne perd pas la faculté de germer. On pourrait donc faire passer le blé par tas dans un four, en observant les degrés de chaleur. C'est un des moyens indiqués dans l'ouvrage de MM. Tillet et Duhamel, pour la destruction totale de cet insecte dans l'Angoumois.

Chenille, surnommée *la Livrée*. Elle tire son nom des bandes blanches, bleues et rouges dont elle est parée. Ces Chenilles vivent en société, s'accommodent de toutes sortes d'arbres et font de très-grands dégâts. Elles filent toutes de concert une tente, sous laquelle elles vivent amicalement, vont manger bourgeons, feuilles qui sont autour d'elles. Lorsque tout est dévasté, elles se transportent plus loin, se construisent une nouvelle habitation, d'où elles sortent pour faire les mêmes dégats. Lorsqu'on voit un de ces logemens vides, il faut chercher plus loin, et l'on est sûr d'en trouver les architectes. Elles ont un mouvement singulier dont la raison est inconnue. Lorsqu'elles ont bien mangé, on les voit toutes ensemble, et presque de concert, donner en l'air des coups de tête brusques, assez forts pour faire raisonner une cloche de verre sous laquelle on les tiendrait enfermées. Elles se filent des coques qui paraissent d'une belle couleur jaune. Cette couleur ne dépend que d'une poussière jaune que la Chenille fait entrer dans la composition de sa coque. » Les dames, dit finement M. de » Réaumur, qui cherchent avec des soins pour » lesquels nous manquons souvent de recon- » naissance, à ajouter aux agrémens qu'elles » tiennent

» tiennent de la nature, ont imaginé de se » servir d'une poudre couleur de rose : si la » poudre jaune citron des coques de nos Livrées » pouvait heureusement leur paraître propre » à donner une agréable couleur à leurs che- » veux, ces coques seraient bientôt tirées de » l'obscurité où elles sont. » Si M. de Réaumur vivait, il verrait avec plaisir une partie de ses vœux remplis ; nos dames prennent aujourd'hui du goût pour la poudre rousse. Quoi qu'il en soit, les Phalènes de ces Chenilles déposent leurs œufs avec un art singulier, les arrangent en forme d'anneaux autour d'une branche, les y fixent avec une espèce de mastic. Ces œufs ainsi pondus pendant l'automne, exposés à toutes les injures de l'air, résistent aux froids les plus rigoureux de l'hiver. Il est important de les détruire dès qu'on les apperçoit.

Chenille maçonne. Elle fait entrer dans la construction de sa coque de petits grains de sable, qu'elle détache des murs assez tendres pour céder à ses efforts.

Chenille à manteau royal. Cette Chenille est l'emblême des grandeurs passagères. On voit son corps brun recouvert, pendant quelques jours de sa jeunesse, de taches roûgeâtres assez semblables à des fleurs de Lys. En cinq ou six jours cet éclat naît et disparaît ; c'est la fortune du roi Théodore. D'agréable et presque lisse qu'était cette Chenille, elle se couvre de longs poils qui, lorsqu'on la touche sans précautions, occasionnent des démangeaisons.

Chenille Marte, ou Hérisonne. Elle est hideuse par sa forme et son poil roux, marche assez vîte, va sur les Ormes, descend au mois

d'août sur les gramens, se file un tissu soyeux et lâche, dont elle garnit les mailles avec son poil, se change en chrysalide, puis en phalène. Il faut toucher à cette Chenille avec précaution.

Chenille de la mousse des pierres. Cette Chenille rase de moyenne grandeur, travaille avec tant d'adresse, qu'à peine peut-on appercevoir le lieu de son habitation. Elle arrache de petites mottes de mousses sur les pierres, les dispose en voûte avec des fils de soie, et se forme, avec la plus grande propreté, une jolie coque de gazon, que l'on ne peut reconnaître que par un peu plus d'élévation.

Chenille mineuse de feuilles de vigne. Elle habite dans l'épiderme des feuilles, y forme une galerie, se nourrit de la substance intérieure. Lorsqu'elle est prête à se métamorphoser, elle coupe deux portions d'épiderme, s'en forme un habit. Pour se transporter d'une place à une autre, elle s'allonge dehors, file une petite monticule de soie, et à l'aide du fil qu'elle y attache, elle attire sa petite coque et réitère toujours cette manœuvre. Sa marche est marquée de petites monticules de soie à une demi-ligne de distance les unes des autres. Cette Chenille se change en un joli petit papillon à aîles noires, dont la tête, le corps et les pattes sont argentés.

Chenilles à oreilles. On les nomme ainsi, parce qu'on remarque sur les deux côtés de leur tête des panaches de poils noirs. Elles ravagent les Pommiers, les Chênes, et font beaucoup de tort dans certaines années dès le mois d'avril. Dans le mois d'août on peut remarquer sur les

trones des arbres quelques plaques de soie d'un gris blanc. Ce sont autant de nids qui renferment les œufs de cette Chenille. Il est important de les détruire. Dès le printems, les Chenilles écloses se dispersent et vont ravager les vergers chacune de leur côté. La Phalène qui porte le nom de *Zigzag*, provient d'une Chenille à oreille.

Chenilles du Pin. C'est aux environs des forges, dans le pays de Gex, entre le Mont-Jura et la Suisse, qu'on a observé ces Chenilles velues de couleur rousse. Elles vivent en société. Leur domicile unique est le Pin. Elles y filent ensemble des cocons d'une soie belle, argentine, de la grosseur d'un melon. Elles travaillent à cet ouvrage depuis le commencement du printems jusqu'à l'entrée de l'hiver. On a fait avec cette soie des essais qui ont très-bien réussi. Sans avoir été décreusée ni dévidée, mais simplement arrachée à la main et filée, on en a fait d'excellens bas de soie. Cette Chenille, multipliée dans les pays plantés de Pins, mais surtout dans la partie méridionale du royaume, pourrait donner de très-belles récoltes de soie. Le Pin a l'avantage de croître fort-bien dans les terrains les plus stériles, et d'être toujours verd. L'insecte qui trouverait une nourriture facile et abondante, pourrait travailler presque toute l'année.

Chenilles processionnaires. Elles vivent en société sur les Chênes; se construisent une tente de soie, d'où elles sortent à l'approche de la nuit pour manger les feuilles des environs. Leur marche est toujours réglée. Les troupes les mieux disciplinées ne s'avancent pas en meil-

ordre. Les rangs sont serrés. On en voit une en tête qui est comme le général de la troupe. Elle est suivie de deux autres de front, celles-ci le sont de trois, qui le sont de quatre, ces dernières de cinq; tout le reste de la troupe suit ainsi cinq de front. Leur arrangement pour le nombre varie cependant quelquefois dans leur marche. On les voit descendre à la file les unes des autres le long du tronc d'un arbre, passer sur les feuilles, et saccager tout sans interrompre l'ordre de leurs évolutions. Le pillage est-il fait, elles se retirent en bon ordre dans leur nid pour recommencer de nouveau sur le même arbre, ou sur un arbre voisin. Au tems de leur métamorphose elles doublent leur tente, y construisent chacune leurs coques, dont l'assemblage forme une espèce de gâteau. Cette tente, qui est quelquefois longue d'un pied et demi, ressemble, au premier coup d'œil, à une vieille toile d'araignée, ou à une de ces bosses qu'on voit sur les arbres. Si on détruit ces nids imprudemment, sur-tout lorsqu'ils sont anciens, il voltige une poussière fine formée des poils que ces Chenilles font entrer dans leurs coques. Cette poussière occasionne, pendant plusieurs jours, sur la peau les démangeaisons les plus vives et les plus cuisantes. Si elle s'attache aux paupières ou autres parties délicates, il y survient des inflammations qui durent quatre ou cinq jours. L'huile, le persil, frottés sur la peau, appaisent la démangeaison.

Chenille du Saule. Voyez *Cossus*.

Chenille du Seigle. Cette Chenille à seize pattes, funeste à nos moissons, monte le long de la tige du seigle, et se place dans la gaîne

de la feuille supérieure, entre cette feuille et la tige, près de son dernier nœud, et là elle arrête les sucs destinés à l'épi, qu'elle fait ainsi mourir. Son papillon est une Phalène.

Chenille Sphinx. Voyez *Sphinx*.

Chenille du Thitymale. On la trouve en mai et juin sur le Thitymale à feuille de Cyprès. Cette plante âcre, laiteuse et très-caustique, est pour elle une nourriture délicate et savoureuse. Elle fait sa coque en terre, se change en chrysalide, d'où sort un très-beau papillon de la famille des Sphinx éperviers; voyez *Sphinx*. Son vol est droit et roide. Il pond ses œufs qui, la même année, donnent des Chenilles et des Papillons. A défaut de Thitymale, on peut nourrir la Chenille avec l'Epurge.

Chenille à Tubercules. Cette Chenille très-grosse est ornée de tuberbules d'un bleu de Turquoise. On les prendrait pour autant de pierreries. Quelques espèces ont des tubercules jaune ou couleur de rose. La belle Chenille à tubercules bleues, se construit une coque de soie grise, où toute la finesse de l'art est mise en usage. L'industrie que nous employons pour construire nos nasses à prendre le poisson, est celle de cette Chenille, pour défendre l'entrée de sa coque à ses ennemis, et pour pouvoir en sortir facilement sous la forme du Papillon. La construction de cette coque lui a fait donner le nom de *coque en nasse*. Dès que le Papillon veut sortir, un léger effort écarte les fils qui, étant souples, prêtent comme des ressorts. De ces Chenilles proviennent les grands, moyens et petits Paons de nuit.

Chenille-Plante. Le fruit de cette plante,

roulé sur lui-même, de couleur verte, imite assez bien une Chenille. Ce fruit, mis sur les salades, prête au badinage, et inspire un petit effroi à ceux qui redoutent ces insectes.

CHERSÉA. Cette vipère se trouve en Suède, en Smolande, en Prusse, habite les broussailles, et sa morsure est très-vénimeuse; les maux de tête, les tranchées, la lassitude, l'oppression, paraissent être les symptômes des ravages que fait son poison actif; et le suc des feuilles de Frêne, mêlé dans du vin, et pris intérieurement de demi-heure en demi-heure, a été employé avec succès comme remède.

CHERVIS. Les racines de cette plante sont un fort bon mets. M. de Margraff, en les coupant et les faisant infuser dans l'esprit-de-vin, en a retiré un sel essentiel semblable au sucre, qu'il est aisé d'extraire. Huit onces de suc de Chervis, donnent une once et demie de sucre.

CHEVAL. Cet animal, en sortant des mains de la nature, est jaloux de sa liberté, fier de son indépendance, pétulant, mais sociable. Les Chevaux sauvages vivent en troupes. Il règne entre eux de l'union, de l'amitié. Leurs mœurs sont simples, leur tempérament frugal. A l'aspect d'un homme, ils s'arrêtent, le regardent d'un œil curieux, mais sans effroi. L'un d'eux s'avance, le fixe d'un regard orgueilleux, souffle des nazeaux, prend la fuite et la troupe le suit d'un pas léger. L'homme, toujours industrieux, a soumis à son empire cet animal indocile. Le Cheval, pris dans des lacs de corde et dompté par le besoin, est devenu susceptible d'éducation. En perdant sa liberté, loin d'avoir perdu sa noblesse et sa force, il a acquis les grâces

et le sentiment. On le dresse pour la pompe et pour le manége. Il est souple et attentif aux mouvemens qu'exige de lui la main qui le guide. Les Perses avaient appris à leurs chevaux à s'accroupir pour recevoir leurs cavaliers. Le mors et l'éperon fléchissent la résistance de cet animal. Dans les combats, il est courageux et plein de feu. Le bruit des armes et de l'artillerie le font frémir, et l'animent. Il court à la victoire. Il n'est pas moins ardent à la chasse. Dans les travaux domestiques, infatigable, il partage avec son maître l'ardeur du soleil, la rigueur des froids, les fatigues du voyage et d'un exercice violent. On connaît l'ardeur des Chevaux anglais pour la course. Sensible aux soins de son bienfaiteur, le Cheval connaît sa voix, lui obéit, devient familier. En Arabie, les Chevaux couchent dans la tente de leurs maîtres, souffrent le badinage, n'osent remuer la nuit, crainte de les blesser, passent le jour dehors sellés et bridés. A l'instant où l'Arabe monte et presse légérement son Cheval, celui-ci part comme un éclair, et franchit les fossés et les haies qui s'opposent à son passage. Les Numides couraient debout, assis, couchés sur leurs Chevaux qui, sans mors et sans brides, précipitaient leurs pas, le rallentissaient, détournaient, s'arrêtaient au simple commandement. Les qualités sociales du Cheval tiennent à la bonté de son caractère. On est quelquefois touché de l'affection qu'ils se portent entre eux par l'habitude de vivre ensemble. On se rappelle, avec plaisir, ce trait des Chevaux de cavalerie, qui broyaient sous leurs dents la paille et l'avoine, et la jetaient ensuite devant un vieux Cheval, qui ne l sub-

sistait que par leurs soins généreux. Le pas, le trot, le galop sont les allures naturelles et régulières du Cheval ; l'amble, l'aubin, l'entre-pas, des allures vicieuses. Il hennit, montre les dents pour exprimer sa faim, sa joie, ses desirs, ses amours et les autres mouvemens de son ame. Ses oreilles basses annoncent sa fatigue. L'une en avant, l'autre en arrière, désignent son naturel colère. Droites, elles se dirigent du côté du bruit et du mouvement. La bouche fraîche, écumeuse sous la bride, est le signe d'un bon tempérament. Les yeux enfoncés ou de grandeur inégale, font reconnaître sa vue courte, mauvaise et délicate. Ses dents, jusqu'à huit ans, marquent son âge. Parmi les différentes races de Chevaux, la première et la plus estimée est celle des Arabes. Les autres races ne sont que des variétés occasionnées par le croisement nécessaire des races. Les beaux Chevaux de selle et de chasse nous viennent de Barbarie, de l'Angleterre et du Limousin; ceux de cavalerie, d'Espagne, de Hongrie, de Danemarck et de Normandie; ceux de trait et d'attelage, de Naples, de Danemarck, d'Espagne, de Hollande, de Normandie, de Bretagne, du Poitou, de Gascogne, du Boulonnais et de la Franche-Comté. L'on a grand soin, dans les harras, de se procureur de belles races, par le choix d'un bon étalon qui joigne aux qualités extérieures les avantages d'un caractère docile et courageux. La jument est en état d'engendrer à deux ans, est stérile à dix-huit ou vingt ans. Le Cheval peut produire à deux ans et demi, mais il n'en résulte que des Poulains faibles ou mal faits; il faut qu'il ait quatre ans et même

six pour les Chevaux fins. A vingt-cinq ou trente ans, il ne produit plus. Le printems est la saison des armours. L'étalon va travailler à la reproduction de l'espèce. On rassemble plusieurs jumens dans un même lieu. On introduit d'abord un Cheval entier, qui reçoit toutes les ruades de celles qui ne sont pas en chaleur. Heureusement elles sont déferrées. La jument amoureuse se laisse approcher. Notre mâle vigoureux, plus ardent par la résistance qu'il a éprouvée, se dispose à lui faire fête, et déjà il triomphe; mais on le retire malgré lui, et on lui substitue le véritable étalon. Il est conduit avec des longes en grande cérémonie par deux pourvoyeurs. En entrant dans l'arêne, son ardeur s'éveille. Le hennissement, le souffle des nazeaux sont le langage de ses desirs. Deux autres pourvoyeurs tiennent la jument, l'un par le licol, l'autre lui lève la queue. Ce bon office se fait avec beaucoup de précaution, dans la crainte qu'un seul crin ne blesse l'étalon. Cet exercice dure pendant trois mois tous les deux jours. On lui fait couvrir différentes jumens en chaleur. Au bout de onze mois, celle-ci accouche debout. Les Poulains tettent jusqu'à sept mois au plus. Sevrés avec du son, du foin, et par l'absence de leur mère, lorsqu'ils ne marquent plus d'inquiétude, on les mène au pâturage. Ils y passent l'été jour et nuit, pour les accoutumer à la fatigue. A dix-huit mois ou deux et trois ans dans quelques haras, le moment de la castration est arrivé. L'opération se fait dans le printems et dans l'automne. On lie les jambes du Poulain. On ouvre les bourses. On coupe et l'on enlève les testicules, et le Poulain hongre est

mis en liberté. La plaie se referme. Il faut l'étuver tous les jours avec de l'eau fraîche. A quatre ans il est bon pour la monture. En Arabie, les chevaux destinés à la chasse sont ordinairement nourris de dattes et de lait de Chameau, ce qui les rend maigres, mais nerveux et légers. En Perse, on les tient à l'air jour et nuit dans la campagne, bien couverts contre les injures du tems, attachés les uns à côté des autres à une longue corde, sans autre litière que du sable ou de la terre en poussière bien sèche, ou même leur fiente réduite en poudre; on leur met de l'orge et de la paille hachée qu'on attache à leur tête, et on leur donne seulement de l'herbe ou de l'orge en verd. Au printems trop de nourriture leur ferait gonfler les jambes et les mettrait hors de service. Ils sont si sensibles, que quelques petits coups de bandes de parchemin nouées et cordelées suffisent pour les faire partir et les entretenir dans le plus grand mouvement. Ceux qu'on destine pour des voyages de fatigue, ont été dressés à marcher l'amble, en leur attachant par une corde le pied de devant à celui de derrière, du même côté. L'humidité est pernicieuse aux chevaux; l'excès du chaud et du froid nuit à leur taille. Au Japon, les chevaux sont généralement petits. En Islande ils sont petits, mais vigoureux, en très grand nombre, et ne coûtent rien à nourrir; on ne leur donne souvent que du poisson desséché, et l'on mène ceux dont on n'a pas besoin dans les montagnes, où on les laisse plus ou moins de tems, après les avoir marqués. Lorsqu'on veut les reprendre, on les fait chasser pour les rassembler en troupe, et on leur tend

des cordes pour les saisir. Si les jumens donnent des poulains dans ces montagnes, les propriétaires les marquent comme les autres, et les laissent là trois ans. Les chevaux de Norvège, petits, bien faits, jaunes pour la plupart, avec une raie noire le long du dos, ont le pied très-sûr, marchent avec précaution dans les sentiers des montagnes escarpées, se laissent glisser en mettant sous le ventre les pieds de derrière lorsqu'ils descendent un terrain roide et uni; se défendent contre l'ours, et le font périr sous leurs coups en l'attaquant avec les pieds de devant. Malheur au cheval qui se défendrait par des ruades, l'ours lui sauterait sur le dos, l'étoufferait, et le dévorerait. En Ukraine et chez les Cosaques, les Chevaux vivent errans dans les campagnes, par troupes de trois, quatre à cinq cents, sans abri, sous l'inspection de deux ou trois hommes à Cheval, et réduits à chercher avec leurs pieds de devant l'herbe cachée sous la neige pour se nourrir. On a observé que ces chevaux, abandonnés, pour ainsi dire, à eux-mêmes, s'entendent parfaitement entre eux. Chaque troupe a un Cheval-chef qui la commande, la guide, la tourne et la range quand il faut marcher ou s'arrêter; il en règle les mouvemens, lorsque la troupe est attaquée par les voleurs ou par les loups. Ce chef vigilant, alerte, fait souvent le tour de la troupe, frappe d'un coup d'épaule celui qui sort du rang ou reste en arrière; ces animaux marchent à-peu-près en ordre de cavalerie, paissent en file et par brigade, sans se séparer ni se mêler. Au bout de cinq ans, lorsque le cheval est devenu moins fort, moins actif, un autre Cheval ambitieux

et qui se sent la force de commander, attaque le vieux-chef, qui, s'il est vainqueur, continue de commander, et s'il est vaincu, rentre honteusement au milieu de la troupe, sous la loi du vainqueur. En Finlande, au mois de mai, les chevaux petits, bons, vifs et généralement assez dociles, partent de chez leurs maîtres, et s'en vont dans de certains cantons des forêts où il semblent s'être donné rendez-vous; là ils forment des troupes différentes qui ne se mêlent et ne se séparent jamais. Chaque troupe prend un canton pour sa pâture; et lorsqu'elle vient à y manquer, elle va s'établir dans un autre pâturage. Leurs maîtres savent toujours où les trouver lorsqu'ils ont besoin d'eux, et ces animaux, après avoir fait leur service, retournent d'eux-mêmes avec leurs compagnons dans les bois. Au mois de septembre, lorsque la saison devient mauvaise, ils quittent les forêts, s'en reviennent par troupes, et se rendent chacun à leur écurie. On trouve des chevaux sauvages dans l'isle de Saint-Hélène, à Saint-Domingue, dans la Virginie, au Chili, à Congo, aux environs du cap de Bonne-Espérance. Dans la Tartarie, on leur fait la chasse avec des oiseaux de proie; qui les prennent par la tête et par le col. L'état de domesticité du Cheval, et les travaux dont il est excédé, l'ont rendu sujet à plusieurs maladies, qui font l'étude de l'Ecole Royale Vétérinaire. Cet animal vit vingt-cinq à trente ans, à raison de la durée de son accroissement. Après sa mort, l'homme met à profit sa dépouille. Les tamis, les archets d'instrumens, les fauteuils, les coussins prouvent l'utilité de son crin. Les selliers, les bourreliers font grand usage de son

cuir tanné. On fait des cuirasses, des peignes avec sa corne.

Cheval marin. Ce poisson fort commun sur les ports de mer, n'est que de curiosité. Il a sur les cils deux arrêtes qui paraissent comme des cheveux. Dans la mer, le devant de la tête et le dessus de son col, sont couverts, dans les mâles seulement, de filets qui disparaissent quand l'animal est mort. Ce poisson vit de petits insectes aquatiques. Quand il est en vie, il a une direction droite comme les autres poissons; mais à l'instant qu'il meurt, sa tête s'incline, sa queue se roule et on lui fait aisément prendre cette forme d'une S qu'on lui remarque dans les cabinets. En Dalmatie, on le regarde comme remède; en Norvège, comme poison. Pallas et Bloch ne lui ont trouvé que des œufs, jamais de laites.

Cheval de rivière. Voyez *Hippopotame.*

Chevalier. On distingue plusieurs variétés de cet oiseau aquatique. C'est une espèce de Pluvier. Il habite les prés, les étangs, les rivières, les bords de la mer, court fort vîte, entre dans l'eau jusqu'aux cuisses, se nourrit de petits poissons et d'insectes aquatiques. Il est commun dans la basse Normandie. On en distingue plusieurs espèces. Sa chair est délicate et d'une odeur agréable.

Chevêche. Voyez *Chouette.*

Chevelure *de Bérénice.* (Astronom.) Constellation de l'hémisphère septentrional, composé de trois étoiles selon Ptolomée, de treize suivant Tycho-Brahé, et de quarante suivant le Catalogue Britannique. Elle est située près la queue du Lion. Dans quelques cartes célestes;

elle est figurée comme une feuille de lierre, dont la pointe est tournée vers le Nord. C'est la gerbe de blé de Bayer. Voyez sa figure et sa position, *planches* 3 *et* 4.

CHÈVRE. Cet animal domestique a du sentiment, de l'agilité, quelquefois du caprice, s'accoutume difficilement au froid, s'expose plus volontiers à l'ardeur brûlante du soleil. Son tempérament robuste s'accommode de toutes les plantes. Les Tithymales sur-tout sont fort de son goût. La Chèvre rumine comme la Vache. En état d'engendrer à sept mois, elle entre en chaleur en automne, met bas au bout de cinq mois un ou deux Chevreaux, très-rarement trois et quatre, et cesse d'engendrer à sept ans. Le Chevreau tette un mois ou cinq semaines. Le lait de la Chèvre est doux, léger et retient quelque chose de la qualité des plantes astringentes ou purgatives que l'animal a digérées. Aussi apporte-t-on une attention particulière pour la nourriture des Chèvres, dont le lait est destiné à rétablir des estomacs délicats. On a vu quelquefois la Chèvre compatissante attirée par les cris d'un enfant abandonné, venir à son secours et lui servir de mère et de nourrice. De nos jours, en France, des dames ont osé confier à cet animal bon et familier la nourriture de leurs enfans. Cette éducation a souvent eu beaucoup de succès. On fait avec le lait de Chèvre de très-bons fromages. Les *Chèvres d'Angora et d'Héraclée* ont le poil très-blanc et très-soyeux. Leur chair ne sent pas la sauvagine. Les plus fins camelots sont faits de la dépouille de ces animaux. Le poil des Chèvres des Indes, de l'Asie mineure et de la Barbarie est fort connu

dans le commerce. Cette marchandise, recherchée pour la fabrique des étoffes, est quelquefois altérée par le mêlange de la laine. La *Chèvre Mambrine ou Chèvre du Levant à très-longues oreilles* n'est qu'une variété de la Chèvre d'Angora, elle habite l'Égypte, les Indes orientales et la Syrie, et donne beaucoup de lait que les orientaux préfèrent à celui de la Vache et du Buffle. Les Chèvres et les Cabris transportés à l'isle de l'Ascension, y ont beaucoup multiplié, mais ils sont fort maigres, sur-tout dans la saison sèche. Toute l'isle est battue de sentiers qu'ils ont faits. Ils se retirent la nuit dans les excavations des montagnes; ils ne sont pas tout-à-fait si grands que les Chèvres et les Cabris ordinaires; ils sont si peu vigoureux qu'on les prend quelquefois à la course. Archelaüs dit que les Chèvres ne sont jamais sans fièvre, et qu'elles respirent par les oreilles et non par les narines.

Chèvre des Alpes. Voyez *Chamois.*

Chèvre à musc. Voyez *Gazelle.*

CHÈVRE-*feuille.* Cette arbrisseau docile prend toutes les formes que l'on desire. On en fait des berceaux, des arcades. Il réjouit la vue par le coloris de ses tiges, la belle verdure de ses feuilles, l'élégance de ses fleurs. Leur odeur est un parfum gracieux. Le Chèvre-feuille se multiplie facilement de bouture et de marcottes. Il a l'avantage de pouvoir croître à l'ombre, et d'entrelasser agréablement le tronc des arbres dans les allées de promenade. On peut se procurer, depuis le commencement du printems jusqu'à la fin de l'automne, le plaisir de ses fleurs, par la réunion de diverses espèces. Le précoce fleurit dès la fin d'avril, le romain au mois de

mai, le Chèvre-feuille blanc et rouge d'Angleterre à la mi-mai; celui d'Allemagne, qui croît naturellement dans nos bois, donne des fleurs vers la mi-juin : le Chèvre-feuille toujours verd garde ses feuilles toute l'année, et ses fleurs depuis juin jusqu'en octobre. Originaire d'Amérique, il est un peu délicat. On le conserve aisément, en le couvrant de paille l'hiver. Le Chèvre-feuille de la Virginie fleurit dès le mois de mai jusqu'en automne. Il ne manque que l'odeur à la belle couleur écarlate de ses fleurs. L'eau distillée des fleurs de Chèvre-feuille est très-bonne pour l'inflammation des yeux. Le suc de cette plante est vulnéraire; mêlé avec du vin vieux, les Romains en faisaient usage dans les rétentions d'urine.

CHEVRETTE, *Salicoque*, *Crevette*. Cette espèce de crustacé se trouve sur les côtes de Saintonge et en plusieurs autres endroits. On en pêche beaucoup dans la Garonne. On trouve quelquefois des œufs de Soles adhérens entre leurs premières paires de pattes; voyez *Sole*. Un fait singulier, c'est que les Chevrettes de la Garonne plus près de la mer, rougissent étant cuites, les autres blanchissent. Elles paraissent de même espèce. Cet effet dépend, sans doute, de la nourriture du crustacé, ou peut-être de la qualité de l'eau dans laquelle on le fait cuire. La Chevrette des ruisseaux se repose ou nage toujours sur ses côtés applatis. Les mouvemens vifs et rapprochés de sa tête et de sa queue, joints à l'agitation de ses pattes, l'aident dans sa démarche assez agile.

CHEVREUIL. Cet habitant des forêts est d'une figure agréable, gai, vif, léger, preste, rusé,

en

en état d'engendrer à dix-huit mois. Constant dans ses amours, il suit fidèlement la *Chevrette*, sa compagne. Celle-ci, en état de produire à deux ans, porte cinq mois et demi, met bas au commencement du printems, un, deux et quelquefois trois Faons, les élève avec les soins les plus tendres. Ces jeunes animaux, par la douce habitude de vivre ensemble, se lient d'amitié, ne se quittent jamais. Lorsque le père rentre en chaleur, ce qui arrive vers la fin d'octobre, voulant jouir des plaisirs en secret, il chasse ses enfans. Le rut ne dure que quinze jours. Au bout de ce tems, ces jeunes animaux reviennent trouver leur mère. Elle les reçoit avec affection. La troupe s'accroît, et ils vivent ainsi fraternellement en petite famille pendant l'hiver. Lorsque la saison des amours réveille les jeunes Faons, le frère et la sœur se retirent dans quelqu'autre partie de la forêt, deviennent à leur tour, les chefs d'une nouvelle famille. Le Chevreuil met bas son bois à la fin de l'automne et le refait pendant l'hiver. Le Cerf ne refait le sien qu'au printems. Cette différence vient de ce que le Chevreuil ne jouit qu'avec modération, au lieu que le Cerf s'épuise. Les Chevreuils vivent douze à quinze ans. La chasse du Chevreuil se fait avec de petites meutes. C'est toujours dans les terrains les plus élevés qu'il habite ; l'hiver, dans les taillis fourés, il vit de genet, de ronce, de bruyère, de chatons de coudrier, de marsault ; au printems il gagne les taillis clairs, broute les boutons et feuilles naissantes des arbres ; mais cette nourriture enivre les Chevreuils, alors ils ne sçavent pas fuir, sortent souvent du bois, se mêlent avec les bestiaux et sont aisés à sur-

prendre. L'été ils préfèrent les taillis élevés, et n'en sortent que pour aller boire. Le loup est leur cruel ennemi. Lorsque le Chevreuil est lancé, il exhale de son corps des émanations plus vives que celles du Cerf. Aussi les Chiens le suivent-ils avec plus d'ardeur et de véhémence. Lorsqu'il se trouve poursuivi de trop près, il a recours à la finesse, va, vient, revient, retourne plusieurs fois sur ses pas, confond toutes les émanations, d'un bond se sépare de la terre, se jette à côté ventre à terre, et laisse toute la troupe de ses ennemis ameutés errer autour de lui sans pouvoir le trouver. L'amour paternel fait oublier tout péril à cet animal si rusé. Le chasseur le fait venir sous son fusil, en imitant le cri plaintif *mi mi* des petits Faons. Le Chevreuil peut s'apprivoiser. Son naturel indépendant ne se captive cependant pas entièrement. Il n'est jamais bien familier. On doit s'en défier. Il conserve toujours le desir de la liberté. On ne peut en élever que dans des parcs qui aient au moins cent arpens. Il s'épouvante aisément et se précipite contre les murailles, avec tant de force, qu'il se casse les jambes. Les mâles, sur-tout, sont sujets à des caprices. Ils prennent quelquefois certaines personnes en aversion, s'élancent sur elles, leur donnent des coups de tête, les foulent aux pieds. On en élevait un dans un parc. On le chérissait. Dans la saison des amours il devint dangéreux pour les dames. On se procura la tranquillité qu'on desirait, par une opération castrative. Comme on la fit dans le tems où le Chevreuil poussait son premier bois, la croissance en fut arrêtée. Il se forma, au bout de

ses cornes, une excroissance membraneuse, velue et bouclée comme une perruque bien peignée. Cette belle coëffure le rendait très-curieux. Lorsque l'animal, en se frottant, faisait tomber quelqu'une de ses boucles, il la mangeait avidement. Elles étaient remplacées par d'autres qui croissaient au printems. Quel rapport singulier entre la croissance des bois et les parties de la génération. Le poil du Chevreuil est toujours propre, net, lustré. La chair d'un Faon trop jeune est molasse; elle est parfaite à un an et dix-huit mois. La Chevrette a la chair assez tendre et assez délicate; celle du Chevreuil est excellente lorsqu'il habite sans trop d'inquiétude les pays secs et élevés. Il paraît constant que l'*Apara du Brésil* est le même que notre Chevreuil. On a vu des Chevreuils blancs; à la Louisiane, les Chevreuils du double plus gros que ceux de France, s'apprivoisent aisément: M. Kalm cite un Chevreuil qui allait pendant le jour prendre sa nourriture dans les bois et revenait le soir à la maison.

CHEVREUIL *musqué*. Voyez *Gazelle*.

CHEVROTAIN, ou *petit Cerf*. Cet animal si mignon est de la plus grande délicatesse. Sa taille est fine, svelte. Il est susceptible d'affection, devient privé, caressant, ne marche que par sauts, par bonds, escalade des murailles de plus de douze pieds de hauteur, se lasse facilement. Les Nègres l'attrapent à la course. La corpulence des plus grands est au plus comme celle du Lièvre. Le tempérament de ce joli animal est si délicat, qu'il ne peut supporter le passage des mers et vivre ailleurs que sous les climats les plus chauds. On le voit à Java, à Ceylan,

au Sénégal, à Gongo, aux Indes. Celui des Indes est sans cornes, ainsi que le *Memina* ou *Chevrotain de Ceylan.* Au Sénégal il porte le nom de *Guevey*; il n'y a que le Guevey mâle qui porte des cornes. Les Indiens font des présens de ses pieds mignons enchassés dans de l'or ou garnis de petits fers d'or. La chair du Chevrotain est excellente à manger.

Chien. Cet animal, livré à lui-même et dans son état de première nature, vit en société. On les voit en troupes dans les pays sauvages. Actifs, courageux, pressés par le besoin, ils font la chasse aux lions et bêtes féroces. C'est un des premiers animaux que l'homme a su mettre dans ses intérêts, lorsqu'il a voulu étendre son domaine sur le règne animal. Il lui en a peu coûté pour apprivoiser et fixer son naturel errant et vagabond. M. de Buffon pense que le Chien de berger est le vrai Chien de la nature, la souche et le modèle de l'espèce, ou du moins celui qui en approche le plus. Ce Chien, malgré sa laideur et son air triste et sauvage, montre une intelligence supérieure, un caractère décidé, des talens qu'il ne tient pas de l'éducation. L'influence du climat a agi sur cette espèce, ainsi que sur tous les êtres de la nature. Un Chien transporté loin de son climat natal, est sensible au changement. Sa postérité dégénère, s'écarte de la forme extérieure primitive. Cette même postérité transplantée, souffre une nouvelle altération. Du croisement des races naissent ces variétés à l'infini qu'on remarque dans les Chiens, tels que le Dogue, le Danois, le Lévrier, le Braque, le Limier, le Basset, le Bichon, l'Epa-

gneul, le Chien Loup, etc. Dans quelques climats, l'effet du changement est singulier. Le petit Danois, transporté dans les pays excessivement chauds, perd, au bout de quatre ans, la voix et le poil. Son aspect et son hurlement sont tristes. Il s'est multiplié en Turquie et n'est plus d'aucun usage. Au Pérou, le Chien, en perdant la voix et ses talens, devient bon à manger, et du même prix que le gibier. En Sibérie les Chiens tirent des traînaux et des charrettes; ceux qu'on a vus à Paris en 1759, étaient caressans à en être incommodes, d'une voracité à ne pouvoir les rassasier, et d'une malpropreté insupportable. Au Groënland, les Chiens blancs, pour la plupart, tirent les traînaux, sont stupides, heurlent et grognent plus qu'ils n'aboient et ne sont propres à aucune sorte de chasse. On en mange la chair et on s'habille avec la peau; les Chiens du Kamts-Chatka, grossiers, rudes et demi-sauvages, sont plus agiles et plus vifs que nos Chiens. On leur donne toute liberté pendant l'été; on ne les rassemble qu'au mois d'octobre pour les atteler aux traînaux. On les nourrit avec une pâte faite de poisson fermenté, et qu'on fait presque cuire. Au Cap de Bonne-Espérance, les Chiens sauvages courent d'une grande vîtesse et ne se fixent nulle part. Réunis en troupes, ils détruisent une grande quantité de bêtes fauves; on en tue rarement; ils se prennent difficilement aux pièges; ils n'approchent pas aisément des choses que l'homme a touchées. On a tenté de rendre familiers et domestiques des petits trouvés dans les bois, mais ils sont si méchans étant grands, qu'on y a renoncé. Les Nègres et les Sauvages

du Canada ont beaucoup de goût pour un Chien rôti. En France, sa peau est la seule dépouille dont on profite. On en fait des manchons et des gans de femme. M. de Buffon croît qu'un Chien dans l'état de liberté et de célibat, et qui aurait perdu toute odeur de domesticité, pourrait s'unir au Loup et au Renard ; l'amour qui sait rapprocher le sceptre et la houlette aurait-il donc aussi le pouvoir de réunir les espèces antipatiques : quoiqu'il en soit dans l'état de domesticité, le Chien ne s'accouple pas avec la Loutre, la Civette, la Louve, les Renards et les Blaireaux, qui ont du rapport avec lui pour la forme. C'est ce qui résulte de l'expérience. Les Chiens s'accouplent en tout tems. Les femelles sont en chaleur deux fois par an, pendant une quinzaine de jours. La copulation se fait aisément, mais l'acte de la génération consommé, ils se séparent difficilement, par l'effet du gonflement des parties. Une séparation forcée pourrait les blesser, et sur-tout la femelle. La Chienne met bas au bout de deux mois cinq ou six petits, qu'elle allaite et lèche autant par caresse que par propreté. C'est aussi par un excès de propreté qu'elle avale leur urine et mange leurs excrémens. Sa tendresse pour ses petits éclate lorsqu'on les lui enlève. Elle suit d'un air inquiet, les réclame avec instance et menace. Si on les met à terre, elle les porte avec sa gueule l'un après l'autre dans sa cabanne. Le petit Chien n'a les yeux ouverts qu'au bout de dix ou onze jours ; à neuf ou dix mois il est en état d'engendrer, et cesse de produire à quinze ans. M. de Buffon, dans son supplément à l'Histoire des Quadrupèdes, parle d'une Chienne qui sans jamais avoir été cou-

verte, sans accouplement, sans prégnation, avait tous les symptômes d'une Chienne qui a mis bas, et nourrissait de son lait les petits qu'on lui donnait. Le Chien domestique ne se nourrit point de végétaux. S'il mange du gramen, c'est pour se purger. Sa nourriture ordinaire est le reste de la table de son maître. Ses excrémens blanchâtres entrent dans la composition des drogues, sous le nom d'*Album græcum*. Resserré par tempéramment, il ne les rend qu'avec effort. Leur causticité ne souffre aucun insecte et brûle les plantes. Le Chien avant de se reposer, tourne plusieurs fois sur lui-même. Il rêve en dormant, remue les pattes et aboie sourdement. Un Chien n'en rencontre pas un autre, qu'il ne lui flaire au derrière. Est-ce par goût? Est-ce par politesse? Les dents cariées, les poils blancs annoncent la caducité du Chien. Après avoir vécu près de quinze ans, il subit, comme tous les êtres crées, la loi de la nature. Les Mahométans ont des hôpitaux pour les Chiens infirmes. Les pensions qui leur sont léguées par le testateur, leur assurent une douce retraite, juste récompense de leurs services. C'est l'animal domestique le plus docile et le plus utile à l'homme. Il est susceptible d'éducation. Tantôt c'est un Chien fidèle qui garde les troupeaux, les rassemble dans un pâturage limité, court, va et vient, toujours prêt à exécuter les ordres du berger, garantit le Mouton timide de la gueule du Loup ravisseur, rappelle la Brébis errante et le Bœuf récalcitrant. Tantôt emporté par l'ardeur de la chasse, c'est un Limier, un Lévrier qui lance et poursuit, sous les yeux de son maître, le Sanglier féroce et le Daim

léger : c'est un Epagneul, un Braque intelligent qui, par la finesse de son odorat, connaît l'espèce de gibier, l'indique au chasseur par différens signes : c'est un Basset, un Chien courant qui poursuit le Lièvre et le Lapin, et avertit le chasseur en donnant de la voix. D'autres fois c'est un fier et léger Danois qui précède l'équipage d'un maître opulent, et annonce le passage d'un puissant Seigneur. En un mot, c'est un domestique sûr et vigilant, toujours prêt à défendre, au péril de ses jours, la vie et les intérêts de son maître. Il le suit par-tout, lui fait compagnie, le flatte, le caresse. Sans aucune volonté, il obéit sans résistance. S'il fait une faute, il vient avec docilité en recevoir le châtiment, et lèche la main qui le punit. Rien ne peut corrompre sa fidélité. Toujours il retourne à son maître. Insensible aux appas d'une condition meilleure, il reste attaché au maître le plus pauvre, le plus indigent, le plus misérable. Ses différentes manières d'aboyer, son maintien, son geste modifié, ses yeux, le mouvement de sa queue sont le langage le plus expressif des sentimens de son ame. L'affection, la reconnaissance, les regrets de l'absence, la joie du retour, les desirs se manifestent au-dehors avec le plus grand éclat. Il n'a de colère que contre ses ennemis ou ceux de son bienfaiteur; ce qu'il exprime en hérissant son poil, en grondant et en montrant les dents. Tout le monde sait l'histoire du Chien délateur de l'assassin de son maître et du lieu de l'assassinat. Le Chien est sujet à plusieurs maladies, telles que la grippe, la pierre, la colique, la galle, etc. Mais il n'en est pas de plus triste pour lui, et

de plus funeste à l'humanité, que la rage. Le défaut de nourriture et sur-tout la disette d'eau, en sont regardés comme la cause. Une fureur aveugle et meurtrière, une horreur pour les liquides en sont les effets. Dans cet état il ne connaît personne. Sa morsure empoisonnée communique la contagion aux animaux qu'il rencontre. Les hommes devenus enragés par cette morsure, éprouvent les mêmes symptômes, les mêmes accès. Les efforts qu'ils font pour avaler des liqueurs fluides, sont vaincus par un obstacle inconnu qui leur monte à la gorge. Les bains froids, l'immersion dans la mer, les calmans, la pommade mercurielle, ont été employés comme des remèdes salutaires. Bien souvent on a été obligé d'étouffer le malade. Lorsqu'on a été mordu par un Chien, on peut s'assurer s'il est enragé, en lui présentant de l'eau. Si on le tue sans faire cette épreuve, il n'en reste d'autre que d'offrir à un Chien vivant un morceau de viande frotté contre la gueule non ensanglantée, les dents et les gencives du Chien mort. Le refus de cette viande avec hurlement est une preuve de la maladie.

Chien Crabier. Voyez *Koupara*, *Crabier*.

Chien de mer. M. de Buffon pense que ce nom doit se rapporter aux *Phocas* ou *Phoques*. Le Chien de mer des Provençaux est l'*Aiguillat*, poisson vorace comme le Requin; il habite en société les fonds bourbeux. On se sert de sa peau couverte de grains très-durs, pour polir plusieurs petits ouvrages. Le *Chien de mer bleu* ou *Cagnot bleu*, peu commun dans la mer Baltique et dans la mer Méditerranée, se trouve en quantité dans la mer du Nord, en Angle-

terre, sur les côtes de France. C'est une espèce de Requin, dont le foie est très-délicat, mais dont la chair est dure, ferme et de mauvais goût.

Chien, grand. (Astron.) Constellation de l'hémisphère méridional, placée sous les pieds d'Orion un peu vers l'occident. Elle est composée de 18 étoiles suivant Ptolomée, de 13 suivant Ticho, et de 32 suivant le Catalogue Anglais. La plus remarquable est *Sirius*, qui est une étoile de la première grandeur, la plus belle étoile du ciel par ses scintillations et son éclat. On lui donne encore le nom de *Canicule* et d'*Etoile du Chien*, et l'on appelle *jours caniculaires* un certain nombre de jours qui précèdent et qui suivent celui où la Canicule se lève le matin avec le soleil. Sirius est placé sur la lèvre supérieure du grand Chien. Les trois étoiles du baudrier d'Orion indiquent par leur direction, d'un côté Sirius, et de l'autre les Pleyades. Quelques Sauvages de l'Amérique, et notamment ceux de Cayenne, règlent leur année sur le cours de Sirius. Plusieurs auteurs ont prétendu que cette étoile était autrefois très-rouge. Cette constellation passe au méridien, à 10 heures du soir, vers la fin de janvier.

Chien, petit. (Astron.) Constellation de l'hémisphère septentrional, entre l'Hydre et Orion. Au milieu de cette constellation est une étoile fort brillante (*r*), nommée *Procyon* ou *avant-Chien*; c'est une étoile de la première grandeur, située au nord de Sirius, et plus orientale qu'Orion. Elle fait avec Sirius et le baudrier d'Orion un triangle presque équilatéral; cela

suffit pour la distinguer. On la trouve encore plus aisément en imaginant une ligne droite par (*b*) d'Orion et par la plus méridionale des trois étoiles de la lame de son épée. Procyon passe au méridien à 10 heures du soir, au commencement de février. Sirius est de toutes les étoiles celle qui nous paraît la plus grosse. En supposant sa parallaxe d'une seconde, sa distance de la terre serait 206,265 fois plus grande que celle du soleil, et par conséquent, de 7,086,740,000,000 lieues, son diamètre serait de 34 millions de lieues, ou égal à la distance du soleil à la terre. A quelle distance seront donc les étoiles de dixième grandeur, et celles qui sont encore plus éloignées, et qu'on appercevrait si les télescopes avaient plus de force? Voyez les fig. de la constellation du grand Chien, *planch.* 1 et 3, et celle du petit Chien, *planch.* 1 et 2.

Chien volant. Voyez *Rougette*, *Roussette*, *Vampire.*

CHIMÈRE, *Singe de mer*, *Chat de mer*, *Rat de mer.* On donne ces noms à une espèce de poisson de la mer du Nord, fort remarquable par sa queue terminée en un fil mince. Sa forme singulière semble être composée des parties de différens animaux. Les mâles ont sur la tête un petit filament auquel pend une houppe. La Chimère vit de Têtes-de-Méduse, d'Ecrevisses et autres coquillages. On la prend dans les filets en pêchant le Dorse. Sa chair est dure. Les Norvégiens font des gâteaux avec ses œufs, et des cures-pipes avec la partie postérieure de sa queue desséchée.

CHINCHE. Cet animal, du genre des Mouffetes,

appartient aux climats les plus chauds de l'Amérique méridionale. On le trouve fréquemment au Brésil. Il se fait un terrier comme les Lapins, mais moins profond, et est friand d'oiseaux et de volaille. Il n'a d'autre défense que de répandre son urine infecte sur sa queue, et de s'en servir comme d'un goupillon. Il urine aussi à l'entrée de son terrier pour en écarter ses ennemis.

CHIPAU ou *Ridenne*. Ce Canard qui paraît sur les côtes de Picardie par les vents de Nord-Est, et repart aux premiers vents du Sud, est celui qui conserve le plus long-tems son beau plumage. Mais après la saison des amours, il prend comme les autres une robe grise. Sa voix ressemble à celle du Canard sauvage. Il est aussi habile à plonger qu'à nager; il évite le coup de fusil en s'enfonçant dans l'eau. Il paraît craintif, vole peu durant le jour, se tient tapis dans les joncs, ne cherche sa nourriture que de grand matin ou le soir, et même fort avant dans la nuit. On l'entend alors voler dans la compagnie des Siffleurs, et se prend comme eux à l'appel des Canards privés.

CHIQUES, *Poux de Pharaon*. Ces insectes des isles Antilles s'attachent à la peau, pénétrent dans les chairs, sous les ongles, au point de ne pouvoir les en arracher, y croissent jusqu'à la grosseur d'un pois, causent des démangeaisons cruelles, s'y multiplient, occasionnent des ulcères, si on n'y apporte remède. La pommade mercurielle pourrait être d'un bon usage. Pour se garantir de leur attaque, il faut se frotter la peau avec des feuilles de tabac broyées. Ces

insectes s'attachent aussi aux Singes, Chiens, Chats et autres animaux. Voyez *Tiques*.

CHIRURGIEN. Ce poisson, du genre des Bandoulières, est ainsi nommé à cause de l'espèce de lancette qu'il porte vers la queue. Il vit dans la mer des Antilles, se tient dans les endroits pierreux et aux embouchures des rivières, et se nourrit de petits poissons. Il ne faut pas le confondre avec celui dont nous avons parlé au mot *Lancette*.

CHOQUART, ou *Choucas des Alpes*. Cet oiseau habite les plus hautes montagnes, et sur-tout celle des Alpes. Sa voix est plus aigue, plus plaintive que celle des Choucas, et très-peu agréable; comme il se nourrit de grains, il fait beaucoup de tort aux récoltes. Sa chair n'est pas trop bonne à manger. Les habitans des montagnes disent que si son vol est élevé, il annonce le froid, et que s'il est bas il promet un tems plus doux.

CHOU. Il y en a un grand nombre d'espèces. Les Anciens leur attribuaient les plus grandes propriétés. Les *Choux-fleurs* sont fort délicats. On fait passer quelquefois les petits rejetons qui croissent sur les Choux-fleurs, après qu'on leur a coupé la tête, pour des *Broccolis*, espèce de petits choux très-délicats, d'un goût exquis, que l'on cultive beaucoup en Angleterre et en Italie. Le *Chou frisé* est très-joli par ses petites feuilles frisées. Le *Chou rouge* est estimé comme propre pour l'expectoration. Sa décoction avec du raisin sec, est employée par les musiciens et prédicateurs, pour se guérir de l'enrouement. Le *Chou-crout*, mets si usité chez les Allemands, n'est que du Chou préparé auquel on

a donné, par la fermentation, un goût acéteux.

CHOUAN. L'origine de cette petite graine n'est pas encore connue. On l'apporte du Levant. Elle entre dans la composition du carmin.

CHOUCAS, *Choucette.* On donne ce nom à une petite espèce qui se rapproche infiniment de celle des Corneilles. On distingue trois sortes de Choucas, le *Choucas noir*, le *Choucas cendré* et le *Choucas Chauve*; ce dernier ne se trouve qu'en Amérique. Les deux premiers sont connus en Europe; ce sont des oiseaux de passage qui voyagent en grandes bandes, passent l'été en Allemagne et l'hiver en France. Il en reste cependant un assez bon nombre ici toute l'année; les tours de Vincennes en sont peuplées en tous tems, ainsi que les vieux édifices. On croit que la femelle fait deux couvées par an. Elle fait son nid dans les creux des arbres et dans les trous des murs, pond 5 ou 6 œufs tachetés, se nourrit de grains. Le nom de cet oiseau exprime assez son cri; on assure cependant l'avoir entendu quelquefois crier, *tian, tian, tian.* On l'apprivoise aisément. Son instinct est de cacher ce qui tombe sous sa patte. Si elle trouve du grain, des pièces de monnaie, etc. elle les dérobe comme un filou, les met en terre; d'où est venu le proverbe de *fripon comme une Chouette*, diminutif de *Choucette.* Le *Choucas noir* et le *Choucas cendré*, autrement appelé *Chouc*, ne diffèrent entre eux que par la grosseur et le plumage; le *Choucas Chauve* se trouve dans l'isle de Cayenne. On rapporte au genre des *Choucas*, le *Choucas Moustaché* du Cap de bonne Espérance, le *Choucas* et le *Choucasi* de la nouvelle Guinée, le *Colnud* de Cayenne et le *Bali-*

casse des Philippines. Nous avons parlé au mot *Choquart* du *Choucas des Alpes*.

Choucas rouge, ou *Corbeau rouge*. Voyez *Coracias*.

Chouette. Ce nom est commun à une classe d'oiseaux nocturnes, qui diffère des ducs ou hiboux par le défaut d'aigrettes latérales, et par une tête plus arrondie. On donne plus particulièrement le nom de Chouette à un oiseau de cette classe, aussi appelé *Chevêche*. On en distingue deux espèces, la grande et la petite; la grande Chevêche, ou Chouette proprement dite, est assez commune; on l'entend crier jour et nuit, *gout*, et lorsqu'il doit pleuvoir, elle semble dire *goyon*. Lorsque le voile de la nuit commence à se répandre, cet oiseau sort comme un brigand de son habitation: c'est un creux d'arbre ou un trou de muraille, une fente de rocher, une bouche de carrière. Il jette quelques cris, rode ensuite en silence pour chercher sa proie, saisit les oiseaux, Levreaux, Lapins endormis, Lézards, Grenouilles et autres animaux, les dévore, mange leurs œufs. Dès que la pointe du jour peut le trahir, il se retire. S'il lui arrive de paraître dans le jour, tous les oiseaux reconnaissent leur ennemi; ils sonnent l'allarme, se réunissent pour fondre sur lui. Aussi se sert-on du cri de cet oiseau pour les faire venir à la pipée. Lorsque l'oiseau se voit assailli, il se jette sur le dos, présente son bec crochu, ses griffes aigues, et se prépare à faire une vigoureuse défense; les oiseaux, plus courageux que bien armés, peuvent rarement le mettre à mort. La race des brigands se protège. On prétend que la Chouette vole au secours

d'un oiseau de proie, lorsqu'elle le voit attaqué par un grand nombre d'oiseaux. On peut la dresser à la chasse, et s'en servir comme d'un Chat pour prendre les Souris; elle ne fait point de nids, pond à crud 3 œufs blancs et ronds. La *Chevêche* ou *petite Chouette* proprement dite, habite les masures, les carrières; ne se retire point dans les creux d'arbres; vit d'oiseaux, mulots, souris, qu'elle plume, dépouille, déchire; soutient la lumière du jour, chasse aux hirondelles, mais presque toujours sans succès; dépose dans des trous de rocher 5 œufs jaunes. Cet oiseau a deux cris différens; celui du vol est *pou pou;* lorsqu'elle est posée, elle prononce distinctement, avec une voix presque humaine, et plusieurs fois de suite, *heme*, *heme*, *heme*.

CHRYSALIDE, *Fève*, *Aurélie*, *Nymphe*. Noms sous lesquels on désigne la forme des insectes, à l'instant qu'ils passent de l'état de vers à celui d'insectes aîlés. Toutes les Chenilles et la plupart des vers subissent cette métamorphose. Leur différence consiste dans leur forme, dans la transparence du voile qui les couvre ou son opacité, dans leur inaction ou leur mouvement. Il y en a qui ne cessent pas de marcher et de prendre de la nourriture. Celles qui n'ont point de mouvement progressif sont, ou renfermées dans une coque soyeuse, ou nues, mais cachées sous des feuilles, dans des creux d'arbre ou dans des trous en terre. Parmi celles-ci quelques-unes ressemblent à de petits lingots d'or, effet produit par la réflexion de la lumière sur le fond lisse et poli de la Chrysalide. La plupart des Chrysalides résistent aux vapeurs

les

les plus pernicieuses. La privation de l'air par le moyen de la machine pneumatique, semblerait indiquer qu'elles n'ont pas besoin de respirer; mais si on les plonge dans l'huile d'Olive, elles périssent. Il ne faut même, à l'égard de quelques-unes, que plonger leur partie postérieure, signe certain du besoin de l'air. Toutes les Chrysalides ne donnent pas de Papillons. On en voit sortir des Mouches à deux et à quatre aîles, et des coléoptères ou insectes à étuis. Une Chrysalide singulière pour la forme est celle d'une espèce de *Casside*. Voyez ce mot. Celles des *Cousins*, des *Tipules* méritent également d'être observées. Il est bien étonnant que les insectes, dont les parties organiques sont si fines, si délicates, éprouvent un développement si laborieux. La pellicule membraneuse qui couvre la Chrysalide, est une toile derrière laquelle l'insecte rampant change d'habit. La toile se brise. L'acteur paraît avec un appareil éclatant, et vient jouer un nouveau rôle sur le théâtre de l'univers.

CHRYSITES. Voyez *Pierre de touche*.

CHRYSOBATE, ou *Buisson d'or*. Cette espèce de Dendrite artificielle est une végétation d'or renfermée entre deux crystaux soudés avec art au feu. On en fait des bagues; on en orne des tabatières.

CHRYSOCOLLE. On donne ce nom à deux mines de chaux, de cuivre terreuses : l'une bleue ; c'est le *Bleu de montagne* : l'autre verte; c'est le *verdet natif* ou *Verd de montagne*; Voyez ces mots. On désigne quelquefois le Borax sous ce nom.

CHRYSOLITE. Cette pierre précieuse, d'une

couleur jaunâtre tirant sur le verd, à un peu plus de dûreté que l'Aigue-marine. On la taille assez volontiers en cabochon plutôt qu'à facettes. Sa crystallisation est en forme de prisme hexaèdre, terminé par des pyramides hexaèdres. Il se trouve des Chrysolites aux Indes orientales, au Brésil, en Espagne, en Saxe, en Bohême, etc. La Chrysolite des volcans est l'*Olivin*. Voyez ce mot.

CHRYSOBÉRIL, ou *Béril jaune*. C'est le nom donné à la *Topase de Saxe*; voyez *Topase*. Le Chrysobéril exposé au feu, blanchit au lieu de rougir; un feu violent lui fait perdre sa dureté sans le vitrifier.

CHRYSOMÈLE. On compte plusieurs espèces de ces insectes. Ils varient par leur grandeur, leurs couleurs et les lieux qu'ils habitent. On les trouve presque partout; leur marche est lente; quelques-uns, lorsqu'on les saisit, rejettent une liqueur huileuse d'une odeur désagréable. Les plus beaux de ce genre sont la *Chrysomèle à galons* et l'*Arlequin doré*, qui sont des plus richement habillés. Il y en a une espèce dont les fourreaux sont d'une seule pièce, et qui n'a point d'aîles.

CHRYSOPRASE. Cette pierre demi-transparente d'un verd de porreau; se trouve à Kosemits, en Silésie, dans des couches horizontales ou inclinées avec l'opale, la Calcédoine et une terre verte colorée par le nickel. Elle est presque diaphane, mais un peu nébuleuse. Exposée subitement au feu elle éclate et saute en morceaux irréguliers, perd sa couleur, devient d'un gris opaque, fond difficilement avec le

borax, est indestructible à l'air, prend un poli éclatant, et fait feu avec l'acier.

Chungar. Cet oiseau, qui tient de la nature du Butor et du Héron, a été présenté en hommage à la Porte Ottomane. Les Russiens et les Tartares de Crimée, pour suivre les lois d'un traité, portent tous les ans cet oiseau orne de diamants, au Grand-Seigneur.

Cicindèles. Ce genre d'insectes coléoptères est très-commun. Il y en a plusieurs espèces. Quelques-unes habitent sur les fleurs. Les Cicindèles sont légères à la course. On les regarde comme carnassières; au moins y en a-t-il qui dévorent d'autres insectes, et même leurs semblables. La Larve à six pattes écailleuses se tient en terre. On appelle *Cicindèles à cocardes* celles qui portent de chaque côté de petites vésicules rouges, que l'insecte a la faculté d'enfler et de désenfler. Les expériences faites sur ces petits corps charnus, n'en ont pas encore indiqué l'usage: et la Cicindèle n'en est pas moins agile par la privation de ces petites bourses. On lui donne aussi le nom de *Cicindèle Bedeau*.

Ciel, *firmament*. Depuis long-tems il n'est plus question de ces Cieux de crystal; visions chimériques des anciens. A l'instant ou la saine philosophie commença à répandre et propager la lumière, le crystal des Cieux fut bientôt mis en poudre par les astronomes modernes. Le Ciel n'est plus aujourd'hui qu'une région éthérée; le vaste élément des mondes; le théâtre immense des étoiles, des planètes, des comètes et des météores. Le Ciel paraît bleu parce que l'air et l'eau, ont la propriété de laisser passer à

une grande profondeur les rayons bleus en plus grande quantité que les autres. Le Ciel étoilé paraît être une grande république universelle, divisée par les constellations en autant de départemens, dont le mouvement uniforme, paisible et harmonique élève l'ame du spectateur, et la pénètre de respect et d'admiration pour l'Etre-Suprême. Voyez *Constellations*. Si l'on entend par le mot *Ciel*, l'espace qui est entre la terre et la région des étoiles les plus éloignées; il faut diviser cet espace en deux parties fort inégales selon la matière qui le remplit; savoir l'atmosphère et le Ciel aérien. Voyez *Air*, *Atmosphère*. Les globes célestes, les planetaires, les planisphères, les cartes célestes sont d'un grand secours pour l'étude du Ciel et des constellations. Un des plus beaux ouvrages en ce genre est l'*Atlas cœlistis*, gravé à Londres en 1729, en vingt-huit feuilles; d'après le grand catalogue Britannique de Flamstéed; il n'y manque que les constellations australes de M. de la Caille, par lui publiées en 1752. On peut consulter encore l'Uranométrie de Bayer; les Planisphères de Senex et de Vaugondy; les cartes d'Helvelius; le zodiaque de Senex, et le zodiaque français de Lemonnier. C'est avec précaution qu'il faut en faire usage. Les anciens représentaient le Ciel comme on le voit par dehors sur la convexité des globes. Quelques modernes l'ont représenté tel qu'il est aux yeux des spectateurs, placés au-dedans de la sphère. C'est pourquoi l'on doit s'abstenir de se servir des mots de droite et de gauche, pour désigner des étoiles ou constella-

tions; il est préférable de se servir des mots *oriental* et *occidental.*

CIERGE *épineux ou du Pérou.* Cet arbre, sous nos climats, ne peut fleurir que dans les serres chaudes. Celui que l'on voit à Paris au jardin du roi a été planté au commencement du siècle, sous la surintendance de M. Fagon. Il n'a commencé à donner des fleurs qu'à sa douzième année. Il en donne encore pendant l'été. Son fruit n'y vient point à maturité; mais dans son pays natal et aux Barbades, il porte des fruits de la forme d'une poire de Bergamotte; de l'odeur et du goût le plus agréable. Les habitans en cultivent autour de leurs habitations. Chaque année de la crue de cet arbre se distingue par des étranglemens. On le multiplie de bouture aussi facilement que l'*Opuntia*. On coupe une tige; on la laisse sécher pendant quinze jours ou trois semaines. On la pique en terre; elle prend racine. Il y a plusieurs autres espèces de Cierge, entre autres le *Cierge serpentin*, nommé vulgairement *queue de Souris.* Ses rameaux dociles et flexibles s'étendent en espaliers, et font ornement dans les serres chaudes.

CIGALE. Ces insectes se trouvent dans nos provinces méridionales, telles que la Provence, le Languedoc. Le mâle et la femelle ont au lieu de bouche, une trompe repliée sous la poitrine; elle leur sert à pomper le suc contenu dans les feuilles et les branches. C'est leur nourriture, et non la rosée. Le mâle est le seul qui chante; ce chant ne part pas du gosier; l'organe en est sous le ventre. On remarque derrière les pattes du mâle deux petites calottes. En les soulevant,

on voit plusieurs cavités séparées par diverses membranes. Dans le milieu est un triangle écailleux. Deux muscles vigoureux font mouvoir une autre membrane, qui devient alternativement concave et convexe. L'air agité par cette membrane, se modifie dans les autres cavités. C'est à l'aide de ces petites timbales qu'il appelle amoureusement sa femelle. En tiraillant ces muscles, on fait chanter une Cigale nouvellement morte ; un petit papier roulé, frotté sur la membrane, la fait raisonner. La Cigale chante dès le matin et pendant la grande ardeur du soleil. Son chant vif et animé est, pour les paysans, le présage d'un bel été, d'une abondante récolte et du retour certain du printems. Au dernier anneau et sous le ventre de la femelle, est une scie repliée comme un couteau; elle l'ouvre à volonté. La méchanique en est merveilleuse ; simple au premier coup d'œil, en l'observant on voit qu'elle est composée de trois pièces. Celle du milieu est en fer de lance. Chacune peut jouer séparément. C'est l'instrument dont la Cigale se sert pour faire une incision dans des branches d'arbres mortes, jusqu'à la moëlle ; elle y dépose huit ou dix œufs, recommence une nouvelle incision sur la même branche, un peu plus haut ou un peu plus bas, y dépose de nouveaux œufs. Elle en pond ainsi jusqu'à quatre-cents. Ces œufs, que les soins maternels ont tâché, par les travaux les plus pénibles de mettre à l'abri de tout danger, sont quelquefois mangés par des vers carnaciers. Une Mouche Ichneumon pourvue aussi d'un aiguillon, va déposer quelquefois ses œufs au milieu de ceux de la Cigale. Ont-ils échappé

au danger, ils éclosent; il en sort des vers qui descendent à terre, vont pomper le suc des racines. Ils n'ont ni organe du chant, ni tarière. Leurs pattes de devant sont d'une forme qui leur donne la facilité de piocher, ils creusent la terre jusqu'à deux ou trois pieds de profondeur, s'y mettent à l'abri des froids de l'hiver; passent à l'état de *nymphe*. Ces nymphes marchent, portent une trompe, sucent le suc des racines. Au moment de leur métamorphose elles montent sur les arbres, s'y changent en Cigales, font raisonner les airs de leurs chants d'allégresse. L'amour les anime et l'espèce se multiplie. Les anciens regardaient les nymphes de Cigales comme un mets excellent. Avant l'accouplement, on faisait plus de cas des mâles. Au moment de la ponte on trouvait les femelles plus délicates. Les *Martinets*, les *Guépiers* sont fort friands de Cigales. C'est un appas pour attraper ces oiseaux. On passe un petit hameçon dans le corps d'une Cigale. Elle vole attachée à un fil; l'oiseau fond dessus et se prend au piège. Les Cigales que l'on trouve autour de Paris ont quelques légères différences, qui leur ont fait donner le nom de *Pro-Cigales*. L'espèce la plus singulière est la *Cigale bedeaude*, dont la larve se couvre au printems d'une espèce d'écume, qui transpire de son anus et de son corps; c'est pour elle un abri contre les rayons du soleil, et la poursuite des Araignées et autres ses ennemis, à l'exception de l'Ichneumon qui va la chercher jusque sous son écume. Cette larve se loge ordinairement dans l'angle des feuilles; on en trouve fréquemment sur les gramens et autres plantes à tige basses;

ce sont les plus petites. On en trouve de plus grandes sur le saule, également plongées dans leur écume. Ceux qui ne connaissent point l'instinct de ces insectes, croient appercevoir sur les plantes une salive mousseuse. Mais le naturaliste détruit le logement humide, et découvre l'insecte, dont il observe l'industrie et la promptitude à se faire une nouvelle retraite. Nos Cigales ne restent pas oisives et sans mouvement pendant leur métamorphose. La nymphe marche, court, saute et mange comme après le développement de ses aîles. Leur beauté, leur singularité nous font regretter qu'elles ne soient pas plus grandes. Celles qu'on nomme le *grand diable*, le *petit diable*, le *demi-diable* sont des plus remarquables. Les pays étrangers nous en fournissent d'une figure bien plus extraordinaire, tels que le *Porte-lanterne*. Voyez ce mot.

Cigogne. Le genre de la Cigogne n'est composé que de deux espèces ; la Cigogne blanche et la Cigogne noire. Les *Cigognes blanches* arrivent, en Alsace et dans la Lorraine, au mois de mars et même dès la fin de février, reviennent constamment aux mêmes lieux. Si leur ancien nid est détruit, elles le reconstruisent avec des brins de bois et d'herbes des marais, qu'elles entassent en grande quantité. C'est ordinairement sur les créneaux des tours, sur les combles élevés, et quelquefois sur de grands arbres, au bord des eaux ou à la pointe d'un rocher escarpé qu'elles le posent. La femelle ne pond pas au-delà de quatre œufs, et souvent pas plus de deux, d'un blanc sale et jaunâtre, un peu moins gros mais plus allongés

que ceux de l'oie. Le mâle les couve dans le tems que la femelle va chercher sa pâture. Les œufs éclosent au bout d'un mois. La fin du mois d'août est la saison du départ. Ces oiseaux nous quittent pour se setirer dans les climats plus chauds de l'Afrique, tels que l'Egypte, où l'on assure qu'ils font une seconde ponte. Ils se rassemblent en troupes pour voyager. Leur vol est ferme et soutenu ; ils se nourrissent de grenouilles, de lézards, de couleuvres et de petits poissons. Lorsqu'ils s'irritent ou s'inquiètent, ils font claqueter leur bec. On ne leur connoît aucune voix, aucun sifflement, aucun cri. Leur langue est courte et cachée au fond du gosier. Ils ont l'air triste, la contenance morne, le naturel doux et facile à apprivoiser; on les voit quand ils sont excités se mêler au jeu des enfans. Les jeunes Cigogneaux éclos ne quittent point leurs père et mère. C'est l'affection la plus tendre. Dans leurs vieux jours ils vont aux champs pour eux, les nourrissent. Ces bonnes qualités ont échauffé l'imagination de ceux qui ont parlé de ces oiseaux. On a vanté leur chasteté, leur reconnaissance envers leurs hôtes. Les Cigognes sont respectées. On serait mal venu en Thessalie, en Hollande, en Turquie et ailleurs, à tuer quelqu'un de ces animaux. En Alsace on place des roues, et en Hollande des caisses carrées, au faîte des édifices, pour les engager à y faire leurs nids. En général ils sont très-propres, et font leurs ordures dans des endroits retirés. On en a gardé qui ont vécu vingt et vingt-deux ans dans l'état de domesticité. La *Cigogne noire* cherche les lieux déserts, se perche dans les bois, fréquente les

marécages, et niche dans l'épaisseur des forêts, sur des vieux arbres, notamment sur les sapins. Elle est commune dans les Alpes, en Suisse. On la voit au bord des lacs, guêtant sa proie, volant sur les eaux, et quelquefois s'y plongeant rapidement pour saisir un poisson ; elle vit aussi de sauterelles, de scarabées. On ignore le tems de ses migrations. L'on parvient à l'apprivoiser jusqu'à un certain point. En général la chair des Cigognes ne vaut rien à manger. Suivant M. de Buffon, le *Muguari*, le *Couricaca*, le *Jabiru* et le *Nandapoa*, sont des oiseaux de l'Amérique qui ont beaucoup de rapport avec les Cigognes.

Cigue. La nature du sol, la différence du climat influent sur les corps qui y sont soumis. On voit avec étonnement que la Ciguë, poison si connu dans l'Aréopage d'Athènes, n'était pas regardée comme dangereuse à Rome. On prétend qu'en Lombardie les paysans en mangeaient sur la salade. Quoi qu'il en soit, on doit toujours se méfier de cette plante. M. Parmentier, apothicaire, dit avoir été une fois enivré et assoupi en préparant de l'extrait de Ciguë, et guéri par la vapeur du vinaigre. On en distingue deux espèces, la grande et la petite. Cette dernière se nomme aussi le *Persil des fous*. Elle a été fatale à ceux qui en ont mangé. L'antidote le meilleur est le vinaigre pris avec de l'oximel en grande quantité, afin d'exciter le vomissement. Ce poison dangereux est cependant devenu un remède puissant entre les mains de M. Storck, pour guérir les maladies les plus rébelles. De tels remèdes ne peuvent être maniés que par des mains habiles. La Ciguë

employée extérieurement est résolutive, adoucissante. Mêlée avec des limaçons pilés et les farines résolutives, elle est très-propre dans les accès de goutte et de sciatique. On ne peut voir la Ciguë sans se rappeller ce trait de Socrate qui, sans murmurer contre l'injustice de ses juges, eut la fermeté philosophique d'avaler le poison qui lui fut envoyé par l'Aréopage. Lorsqu'on vint dans sa prison lui annoncer qu'il avait été condamné à mort par les Athéniens, *et eux*, dit-il, *par la nature.*

Ciguë aquatique. On doit se méfier d'autant plus de cette plante, qu'elle a une odeur aromatique qui peut la faire confondre avec des plantes salutaires, telles que le *Calamus aromaticus.* Son poison est des plus corrosifs. Il déchire et perce les membranes de l'estomac. Les remèdes les plus efficaces sont d'abord les vomitifs, ensuite les huileux et adoucissans.

Cimolée. Voyez *Terre Cimolée.*

Cinabre. A juger des opérations de la nature par celles de l'art, c'est une combinaison de soufre et de mercure qui se fait dans l'intérieur de la terre. Les feux souterrains le subliment aux voûtes des mines. Il varie pour la couleur. On en trouve en Bohême, en Hongrie, en Esclavonie, au Pérou. La mine la plus riche est à Almaden en Espagne. Il y en a de pulvérulent (c'est le *Vermillon natif*) de strié ou en aiguilles, de feuilleté, de grenu, de lamelleux argilleux, et de crystallisé. Le Cinabre tache les doigts, se volatilise au feu, et est inattaquable aux acides. Au chalumeau, sur le charbon, il coule, donne une flamme bleue, fume et disparaît. Le Cinabre réduit en poudre

est le vermillon. On l'emploie dans la peinture? Les Triomphateurs s'en barbouillaient le visage et le corps pour avoir un air plus terrible, et dans les grandes fêtes on en frottait la statue de Jupiter. On reconnaît facilement lorsqu'un morceau de ce minéral contient du soufre ou du mercure. On le fait rougir au feu. S'il donne une petite lueur bleuâtre, on le met sous une cloche de verre. Il s'élève des vapeurs condensées. Elles paraissent en gouttes de mercure et découle le long des parois. Le Cinabre naturel, mis sur les charbons ardens, se reconnaît à sa flamme bleuâtre. Si elle est rouge, on peut juger que le Cinabre a été falsifié par le minium. Le Cinabre des Chinois, appellé *Tchucha*, est beau, pur et très-cher. Il ne s'altère pas sensiblement à l'air.

Cincle. C'est le plus petit des oiseaux de rivage; il a les couleurs, le mouvement de queue, les habitudes et les mœurs de l'Alouette de mer. On le trouve fréquemment avec elle, et ces oiseaux passent de compagnie.

Cingle. Ce poisson qu'on pêche dans le Danube et dans différens lacs et rivières de la Bavière et de l'Autriche, est du nombre des poissons voraces. Le Brochet est le seul qui ôse l'attaquer. Il se plaît dans les eaux claires; fraie en mars et en avril; dépose ses œufs dans des endroits pierreux, et se retire après l'accouplement dans les fonds. On le prend à l'hameçon et à la nasse, sur-tout dans le tems du frai. Il a la vie dure, et peut aisément au printems être transporté dans d'autres eaux. Sa chair blanche, ferme et facile à digérer est estimée.

CINI, *Serin vert de Provence.* Cet oiseau agreste que M. de Buffon regarde comme l'une des tiges primitives des variétes du Serin de Canaries, se trouve encore en Dauphiné, dans le Lyonnais, en Bugey, à Genève, en Suisse, en Allemagne, en Italie, en Espagne. En Bourgogne, connu sous le nom de *Serin*, il fait son nid sur les osiers plantés le long des rivières; ce nid est composé de poil et de crin à l'intérieur, et de mousse au-dehors. Le mâle est remarquable par ses belles couleurs, par la force de son chant agréable et varié. Il se plaît à côté du Chardonneret, paraît l'écouter et en emprunter les accens. La femelle semble ne répondre que par monosyllables. Ces oiseaux vivent des plus petites graines qu'ils trouvent à la campagne; ils vivent long-tems en cage. De tous les Serins, le Cini est celui qui a la voix la plus forte, et qui paraît être le plus vigourenx, le plus ardent pour la propagation. Il peut suffire à trois femelles canaries. Il leur porte à manger sur leurs nids ainsi qu'à leurs petits.

CINIPS. Ce genre d'insectes est un des plus intéressans par sa forme et par son instinct. Ce petit animal, pourvu des organes nécessaires à sa subsistance, à ses besoins, à ses plaisirs et à la multiplication de son espèce, emploie beaucoup d'adresse et de précaution pour mettre en sûreté sa progéniture. Son ventre est armé d'un aiguillon dont le jeu admirable s'exécute par une espèce de ressort caché dans l'intérieur du ventre. C'est avec cet instrument que le Cinips perce l'épiderme de la feuille, ou pénètre dans le corps des Chenilles pour y dépo-

ser ses œufs. La nature, qui veille à la reproduction des êtres, n'abandonne pas cette postérité future qui semble avoir été jetée au hasard. L'œuf déposé dans la nervure de la feuille occasionne une extravasion des sucs végétaux. Delà naissent ces petites pommes et autres excroissances de différentes formes, dans lesquelles le ver éclos trouve la nourriture et le logement. Roulé en boule dans son appartement étroit, obscur, mais propre, commode et à l'abri de l'intempérie de l'air et de tous les dangers, il n'a de mouvement progressif qu'à la faveur de mamelons dont il est pourvu sur le dos, et qu'il fait sortir ou rentrer à sa volonté. Parvenu à son dernier accroissement, il se change en chrysalide, s'ouvre une porte, déploie ses ailes et prend son essor. Le Cinips du Saule, par un instinct particulier, quitte son logement avant que de se changer en chrysalide, se cache dans la terre et s'y file une coque, dans laquelle il subit sa métamorphose. Les Chenilles, les Pucerons sont choisis quelquefois par le Cinips pour être dépositaires de ses œufs. Ce dépôt leur est fatal. Le ver, en sortant de l'œuf, vit comme l'Ichneumon, aux dépens de son hôte; voyez *Ichneumon.* Il arrive souvent quelque chose de plus extraordinaire encore. Le ver de l'Ichneumon qui dévore la Chenille, est, à son tour, dévoré par le ver du Cinips. De ces sortes de Cinips, les uns se changent en insectes ailés sous la peau de la Chenille ou du Puceron, et n'en sortent que pour voler. D'autres quittent leur logement cadavereux, et se cachent sous des feuilles pour subir leur métamorphose. Il y a des Cinips qui, dans l'é-

tat de ver, ne se donnent aucun logement. Mais aussi leur chrysalide cachée sous les feuilles est couverte d'une peau plus dure qui la défend de l'insulte. Devenus habitans de l'air, les Cinips ne vivent plus que pour s'accoupler et satisfaire au vœu de la nature. La femelle fécondée va déposer ses œufs aux endroits que son instinct lui indique.

Cire. Voyez *Gateaux de cire*.

Ciron. Il y a un grand nombre d'espèces de ces petits insectes. Les uns s'attachent aux hommes, aux animaux; les autres vivent sur les végétaux. Les Cirons pénètrent dans la peau, y causent de vives démangeaisons, s'y creusent des sillons comme les Taupes dans la terre, se glissent dans les pieds, les mains. On les trouve dans les pustules de la gale, dans les dents cariées. On peut les en retirer avec une pointe d'aiguille. Ils restent immobiles. En les réchauffant avec l'haleine, ils reprennent leur activité et courent très-vîte. Ils se logent aussi dans les vêtemens des galeux, dont on doit s'interdire toute communication. Les odeurs fortes et pénétrantes font périr ces espèces de Tiques. Voyez *Tiques*.

Cirquinson. Nom du Tatou à dix-huit bandes. Voyez *Tatou*.

Ciste. Il y a plusieurs espèces de ces arbrisseaux. Ils croissent naturellement en Espagne, en Italie, dans les isles de l'Archipel. On peut en élever quelques espèces dans les bosquets printaniers. Ils y font un joli effet par leurs fleurs. L'espèce qui croît en Candie fournit le *Labdanum*; voyez ce mot. C'est sur le Ciste

que croît la plante parasite nommée *Hyppociste*; voyez ce mot.

CISTELE. Cet insecte retire sa tête sous le corselet comme la Vrillette.

CITRONNELLE. Voyez *Mélisse*.

CITRONNIER. Cet arbre originaire de Médie et d'Assyrie, réussit très-bien dans les climats chauds. tels que l'Italie, le Portugal, la Provence, le Languedoc. On le cultive à Gênes avec les plus grands soins. On y compte un très-grand nombre d'espèces de ces arbres. Celle qui donne les Citrons les plus exquis croît dans une plaine entre Pise et Livourne. Transplantée dans tout autre endroit, les Citrons n'ont plus leur parfum si délicieux. On vend les Citrons de Florence jusqu'à 50 sols. On envoie les plus beaux en presens dans les Cours de l'Europe. Ces fruits offrent plusieurs jeux singuliers de la nature. On en voit de contenus l'un dans l'autre. On prétend qu'il y en a qui sont partie Citron, partie Orange. Ceux qu'on nomme à la Chine *main de Dieu*, ont la forme d'une main qui se ferme. On les estime singulièrement pour leur beauté et pour leur odeur. Le suc de Citron est rafraîchissant; il entre dans la limonade. C'est un excellent anti-scorbutique. On fait, avec les zestes, l'eau de Citronnelle. L'huile essentielle de Citron, dissoute dans de l'esprit-de-vin au point d'un aromate agréable, est l'*Eau sans pareille*. Un Citron lardé de clous de Girofle et presenté fréquemment à l'odorat, garantit de l'air contagieux. Le Cédrat est une espèce de Citron. A Rome, on faisait, avec le bois de

de Citronnier bien ondé et garni de nœuds, des meubles fort chers.

CITRON *de terre*. Voyez *Karatas*.

CITROUILLE, ou *Pasteque*. Cette plante potagère ne vient dans sa parfaite maturité que dans les pays chauds, tels que l'Egypte. On la sert dans le potage. Fricassée, c'est un mets tempérant. On en fait aussi du pain. On retire de ses semences une huile propre à corriger les vices de la peau.

CIVETTE. Cet animal, originaire des pays chauds de l'Afrique et de l'Asie, saute avec la légéreté du Chat, court comme le Chien; son cri ressemble à celui d'un Chien en colère. Il vit de chasse, de pêche, de rapine, saisit les petits animaux par surprise, se nourrit de graines, de fruit à défaut de proie, habite les montagnes arides, les sables brulans. Ses yeux brillent dans l'obscurité comme ceux du Chat. Il est d'un caractère un peu féroce. On peut cependant l'apprivoiser au point de pouvoir le manier sans danger. Ses dents sont fortes, tranchantes; ses ongles faibles et peu aigus. On ne peut distinguer le mâle de la femelle; l'organe de la génération du mâle est caché en dedans : la poche ou fente située sous l'anus, qu'on avait prise pour les parties de la femelle, est commune à l'un et l'autre sexe; c'est dans cette poche que s'amasse le parfum onctueux connu sous le nom de *Civette*. On ignore l'usage dont il est pour ces animaux. Lorsqu'il acquiert trop d'acrimonie par le long séjour, il les incommode. Ces animaux s'en débarrassent par l'action de deux muscles situés aux côtés de cette poche. Il paraît que cette liqueur

est exprimée du sang par le moyen des glandes ; car on ne voit aboutir à ces réservoirs que des extrémités de rameaux de veines et d'artères hypogastriques : c'est ainsi que les mamelles s'imbibent de la matière qu'elles trouvent dans le sang, propre à se convertir en lait. Ce parfum est assez agréable, même en sortant de ces animaux ; celui du mâle est plus aromatique. Il en vient des Indes, de Guinée. Les Nègres sont sujets à falsifier ce dernier avec le Storax, le Labdanum ou autres substances aromatiques. La Civette peut vivre sous un climat tempéré ; mais elle n'y engendre point. Il faut la tenir chaudement l'hiver ; exposée au froid elle paraît en souffrir et devient moins méchante. On en élève en Hollande pour en recueillir un parfum. Cet animal est d'autant plus abondant et plus exquis qu'il est mieux nourri, et qu'on excite davantage son appétit par la variété des mets. On lui donne de petits animaux, de la chair cuite et crue, de la soupe, du lait, de la volaille, du riz, des oeufs hachés, du poisson. On l'élève en cage, on la saisit par la queue. On met un bâton en travers. Avec une cuillère on enlève deux ou trois fois par semaine la liqueur odorante. On la met dans des vases. Elle est plus estimée que les précédentes, parce qu'elle n'est point falsifiée. L'odeur de ce parfum est si exaltée, que la peau de l'animal en est pénétrée. Si on irrite la Civette, qu'on la fasse suer, sa sueur recueillie est odorante. Les confiseurs, les parfumeurs emploient la Civette dans les aromates qu'ils préparent. Son odeur, quoique plus agréable que le musc, a passé de mode ainsi que l'ambre gris, qui les

avait fait oublier. Le Zibet a plusieurs caractères communs avec la Civette.

CLAIRON. C'est un genre d'insectes dont il y a peu d'espèces. La plus remarquable est celle dont la larve s'introduit dans le nid des Abeilles maçonnes, perce leurs cellules, mange les petits vers et les chrysalides qui y sont renfermés, se métamorphose, en sort avec des étuis d'une riche couleur et d'un beau dessin; leur solidité lui sert de bouclier contre l'aiguillon vengeur des Abeilles. Il passe le reste de sa vie à voltiger sur les fleurs. On trouve d'autres espèces de Clairons sur le Réséda et autres plantes.

CLAVES, Clefs. Le soin du ménage a été de tout tems l'apanage des femmes. Chez les Romains, le mari remettait les Clefs entre les mains de la femme, le premier jour des noces; c'était tout à la fois une marque de confiance et l'emblême de l'autorité partagée. S'il survenait un divorce, la femme renvoyait les Clefs au mari. On voit encore dans nôtre ancienne jurisprudence, quelques traces de ces usages empruntés des Romains. Les femmes jettaient les Clefs sur la tombe de leurs maris, en signe de renonciation à la communauté.

CLÉMATITE, ou *herbe aux gueux.* Les feuilles de cette plante, lorsqu'elles sont anciennes, contiennent un suc âcre et mordant. Les pauvres, pour exciter la compassion, s'en frottent les jambes; elles paraissent rouges, enflammées, comme ulcérées. Un peu d'eau fraîche ou une décoction de poirée dissipe, lorsqu'ils le veulent, ce mal plus effrayant à la vue que dangereux. La Clématite croît fréquemment

dans les haies. Sa fleur est odorante. Les houppes de graines sur ces arbustes dépouillés de feuilles, se prennent de loin sur la fin de l'Automne, pour des fleurs. On emploie les tiges sarmenteuses de la Clématite à faire des paniers et des ruches pour les Abeilles. Il y en a une espèce à fleurs bleues doubles, charmante par la quantité de fleurs dont elle se couvre dès le mois de juin. Elles se renouvellent pendant l'espace de deux mois. On peut en former de jolis berceaux et portiques; cet arbuste se multiplie de bouture. Il serait à souhaiter que l'espèce à fleurs rouges et doubles qu'on élève en Angleterre, fût plus commune. Elle réunit les mêmes avantages. La Clématite d'Espagne porte un feuillage d'un vert tendre. Elle se conserve difficilement. On mange les jeunes pousses de la Clématite comme des asperges.

Clonisse, ou *Coutoir*. Ce coquillage, de la famille des Cames, se tient enfoncé dans le sable; les femmes le pêchent avec une bèche recourbée. Il s'en fait une grande consommation pendant le carême, à Bordeaux et dans les campagnes voisines. On en envoie dans des barils jusqu'à Toulouse et en Languedoc; la chair en est bonne, saine et délicate; elle se conserve trois semaines pendant l'hiver. Les Nègres du Sénégal la mangent cuite sous la cendre.

Cloporte. Cet animal, habillé pour ainsi dire par bandes à la manière des Tatous, n'a pas un extérieur bien séduisant; la grandeur, la couleur, le lieu de l'habitation établissent quelque différence entre les individus de ce

genre : les uns habitent sous les toîts, dans les crevasses des vieux murs, sous les pierres, dans les caves, dans les celliers, sous des vaisseaux pleins d'eau, dans les fumiers, dans les couches des jardins, dans les serres. En général ils recherchent les lieux frais, humides et remplis de salpêtre : aussi la pharmacie s'en empare-t-elle, à cause du sel nitreux dont ils sont imprégnés. D'autres se tiennent dans les blés, dans les bois, dans les fentes et sous l'écorce des vieux arbres; d'autres dans les eaux salées, voyez *Oscabrion*; d'autres dans les eaux douces : voyez *Aselle*. Le Cloporte des bois se roule en boule dès qu'on le touche. On le nomme *Cloporte Armadille*. D'après les observations, on peut présumer qu'il y a des Cloportes ovipares et de vivipares. On en a vu au microscope sortir, d'un Cloporte mort, un très-grand nombre à la file les uns des autres. Un autre observateur a vu sortir d'une mère un filet blanc; à chaque côté étaient attachés comme par un fil de petits œufs. Le filet commun se desséchait; les jeunes Cloportes se développaient. Ainsi fixés sur leur mère, elle les porte pendant quelque tems sur son dos; le filet étant entièrement desséché, ils se détachent, descendent et vont chercher leur nourriture. On observe quelquefois dans les fourmillières de jeunes Cloportes tout blancs, qui y ont passé l'hiver dans des pelotes de fourmis entassées. On a douté que les Cloportes changeassent de peau; cependant on voit souvent de leurs dépouilles. Rien de plus sensible que cet animal. Lorsqu'il a peur, ou qu'on le touche même très-légèrement, il retire

promptement ses pattes et ses antennes, et reste immobile et caché sous son enveloppe comme la Tortue. Les froids, les chaleurs, la sécheresse lui sont fort contraires.

Clous *de Girofle*. Voyez *Girofle*.

Co *de la Chine*. Cette espèce de lierre, roui et dégagé de sa première peau, fournit par la seconde un chanvre qu'il n'est besoin de battre, ni de filer. On en fait, en le divisant à la main, une toile fine et fraîche connue sous le nom de *Coupon*.

Coaita. Grande espèce de Sapajou dont le corps est effilé, vélu et mal proportionné dans ses membres. On en voit de noirs et de blancs, les uns barbus, d'autres sans barbe. Ils sont assez communs dans la Guyane, au Pérou, à Panama; ces animaux vivent en société, ont un certain degré d'intelligence, beaucoup d'adresse, se nourrissent de poissons, de vers, d'insectes, et sur-tout de fruits. Les huîtres sont fort de leur goût; lorsque la marée s'est retirée, ils viennent sur le rivage, prennent une huître, la posent sur un rocher, la frappent à coup de pierres, brisent l'écaille et mangent le coquillage. Ces Sapajous ne font pas un accueil honnête au voyageur qui traverse les bois; les uns font mille contorsions, mille postures grotesques; d'autres grincent des dents, font des grimaces de possédés, sautent de branches en branches, et tâchent de pisser sur le nez du voyageur: leur queue susceptible de contraction à son extrémité, est pour eux une cinquième main très-adroite; ils s'en servent pour pêcher, attirer les corps environnans, se suspendre aux branches. Ces Sapa-

jous à queue prenante ont recours à une industrie singulière pour traverser une rivière. Ils se tiennent tous par la queue, forment une chaîne, se balancent, dans le plus fort mouvement de l'oscillation, le dernier de la chaîne saisit une branche d'arbre de l'autre côté de la rive, et attire à lui toute la troupe; les derniers en sont quittes pour être un peu mouillés. Les femelles ne sont point sujettes à l'écoulement périodique. Elles ne produisent ordinairement qu'un ou deux petits, les portent toujours sur le dos, ce qui n'ôte rien à leur agilité. Le Coaita devient familier, caressant; son naturel est doux et docile. Il ne soutient point le froid de nos climats. On trouve dans ses entrailles nombre de vers qui ont jusqu'à huit pouces de long. Sa chair cependant est exquise, surtout lorsqu'il a mangé beaucoup de fruits mûrs.

COASE. Cet animal, du genre des *Mouffetès*, se trouve au climat tempéré de la nouvelle Espagne, de la Caroline, des Illinois et de la Louisiane; il habite dans des trous, des fentes de rochers, où il élève ses petits; vit de scarabés, de vermisseaux, de petits oiseaux. S'il peut entrer dans une basse-cour, il étrangle la volaille, n'en mange que la cervelle. Lorsqu'on le poursuit, il jette une odeur exécrable. Son urine tache et infecte d'une manière indélébile. On en élève et on en apprivoise à Surinam. Il n'aime ni la chair ni le pain, mais les panais, les chevrettes crues, les Chenilles, les Araignées. On a remarqué qu'il ne rendait d'odeur empestée que lorsqu'il était irrité. Les Sauvages les tuent et leur coupent la vessie,

afin que la chair qu'ils trouvent bonne, ne contracte pas l'odeur de l'urine ; ils font des bourses avec la peau du Coase.

COATI. Cet animal habite les climats méridionaux de l'Amérique. Il se tient aisément debout sur ses pattes de derrière, peut mouvoir son museau en tout sens, est fort rusé, vit de petits animaux, les attrape avec l'adresse de la Fouine et du Renard, mange les œufs des oiseaux, se défend vigoureusement contre les Chiens, les tue. Les habitans de la Guyane font cas de sa chair. Cet animal a une particularité qui lui est commune avec les Singes, les Makis ; il s'amuse à ronger l'extrémité de sa queue : ces parties éloignées dans ces animaux du centre de la circulation, ne sont donc plus douées de sentiment ; sans cela, le plaisir qu'ils ont à ronger serait suspendu par la douleur.

COBALT, ou *Cobolt*. Ce demi-métal, fragile, cassant, grenu dans sa cassure, est minéralisé par diverses matières, telles que le bismuth, l'argent, le souffre et l'arsenic. On donne le nom de *Cobalt tricotté* à la mine de Cobalt natif, mêlée d'argent natif, crystallisée en feuilles de fougère ou en dendrites, sous forme de peigne. Elle se trouve à Joachimstadt, en Bohême, à Annaberg et Scheneeberg en Saxe. Au feu, le Cobalt ne se fond que lorsqu'il est bien rouge. Si on le fond avec le contact de l'air, il se calcine et donne une chaux terne qui passe au noir. Lorsqu'étant fondu on le laisse refroidir avec précaution, il crystallise en faisceau d'aiguilles. La chaux de Cobalt traitée avec le Borax, donne un verre bleu ;

ce qui aide à reconnaître la présence de ce demi-métal dans une mine, et sur-tout à distinguer le Cobalt de la mine d'arsenic, qui donne un verre noir. On donne dans le commerce le nom de *Safre* à la chaux grise et sombre du Cobalt : voyez *Safre* ; et celui de *Smalt*, au verre d'un bleu obscur que donne cette même chaux, mêlée avec trois fois son poids de cailloux pulvérisés, et exposée à un très-grand feu. Il s'allie difficilement avec le Zinc, et ne s'amalgame pas avec le Mercure. On donne le nom de *Speiss* au régule de Cobalt allié avec du Bismuth et du Nickel. On emploie le bleu de Cobolt pour peindre les émaux, les porcelaines. La couleur en est belle, fixe, inaltérable ; les mines de Cobolt sont assez rares. Jusqu'à présent il paraît qu'on n'en a trouvé qu'en Saxe et dans les Pyrénées ; les Chinois en ont chez eux, à en juger par les beaux bleus de leur porcelaine ; cependant, soit ralentissement dans le soin des fabriques ; soit que les veines de Cobolt actuel ne soient plus si belles, le bleu de leur nouvelle porcelaine est bien inférieur à l'ancien. Il faut que l'acide vitriolique soit bouillant et concentré pour dissoudre le Cobolt. Sa dissolution est de couleur rose, ainsi que celle par l'acide nitreux. Ces dissolutions, sans en excepter celle par l'eau régale, forment par l'intermède de l'acide muriatique, une encre de sympathie très-curieuse. L'écriture n'est pas visible. Pour la lire, il ne faut qu'approcher la lettre auprès du feu, l'écriture paraît alors en caractère d'un beau vert. En refroidissant, les caractères disparaissent. On les fait reparaître en les présen-

tant au feu toutes les fois qu'on le désire. Si on échauffe trop la lettre, les parties colorantes se dissipent ou s'altèrent, et les traits disparaissent pour toujours. On pourrait faire des écrans dont l'esquisse ne présenterait que des arbres dépouillés, tableau du triste hiver. En les mettant devant soi pour se garantir, on voit les arbres s'orner de feuilles, et les tapis de gazon se couvrir de la verdure du printems.

COBRA *de Capello*. C'est le nom portugais du serpent à lunettes. Voyez *Pierre de Cobra*.

COCA, ou *Cuca*. Les habitans de l'Amérique méridionale mêlent les feuilles de cet arbrisseau avec des écailles d'huîtres calcinées. Ils en font des pastilles, qu'ils mâchent pour se rendre agréables, comme les Orientaux font avec le *Bétel*; voyez ce mot.

COCAGNE. Nom que l'on donne aux pains de pastel qu'on emploie en teinture. Voy. *Pastel*.

COCCINELLE. Petit scarabé hémisphérique, fort connu des enfans sous le nom de *Bête à Dieu*, *Vache à Dieu*: ses étuits tantôt rouges ou blancs, avec des points noirs, tantôt noirs avec des points rouges, tantôt bruns, tantôt violets et de différentes nuances, ont l'éclat et le brillant de l'écaille. Les femelles fécondées par les mâles, déposent leurs œufs, qui donnent naissance à de petits vers lents dans leur marche, ennemis des pucerons. On trouve ces vers fréquemment sur les feuilles d'arbres chargées de pucerons. Ces vers prêts à se métamorphoser, se fixent sur une feuille par la partie postérieure de leur corps, se courbent, se gonflent, forment une espèce de crosse. Leur peau s'étend, se durcit, au bout de quinze jours la

chrysalide se fend sur le dos. L'insecte parfait reçoit les impressions de l'air, qui donne plus de consistance à ses étuis. Il vole rarement, et ne se soutient pas long-tems en l'air. Des différentes larves de Coccinelle, la plus curieuse est le *Herisson blanc*; voyez ce mot.

COCCUS-CHARACIAS. C'est le nom donné par M. l'abbé Dorthès, à un insecte trouvé dans les environs de Nîmes sur des Euphorbes. Il paraît être du genre de la Cochenille et du Kermès. Le mâle est aîlé. La femelle est sujette à une espèce de mue, qui la dépouille des lames friables dont son corps est couvert. Vers le tems de la ponte, il se forme à sa partie postérieure un prolongement en forme de sac, c'est le berceau où les œufs viennent éclore, et où les petits au nombre de cent environ, se tiennent jusqu'à ce qu'ils puissent chercher eux-mêmes leur nourriture.

COCHÊNE. Voyez *Cormier*.

COCHENILLE. Ce genre d'insectes diffère du Kermès, en ce que la femelle conserve la forme animale lorsqu'elle est dessechée. La plupart des Cochenilles qui se trouvent dans les serres, ont été apportées avec les plantes étrangères. Cette espèce de gallinsecte est d'usage en teinture. Lorsqu'on laisse tremper la Cochenille dans de l'eau ou du vinaigre, les parties se gonflent. On apperçoit les anneaux du corps de l'insecte, les attaches des jambes, quelquefois des jambes entières. Au Mexique on élève soigneusement la Cochenille. Elle s'attache naturellement aux feuilles de diverses espèces de plantes. Les Indiens les ramassent, en mettent dix ou douze dans de petits nids faits de mousse ou de bourre

de coco, les suspendent aux épines de la plante connue sous les divers noms de *Raquette*, *Cardasse*, *Figuier* d'*Inde*, *Opuntia*, *Nopal*. Ils élèvent une grande quantité de cette plante autour de leurs habitations. Les Gallinsectes donnent naissance à des milliers de petits. Ils se dispersent, se nourrissent du suc de la plante, y reproduisent une nouvelle génération. On en fait trois récoltes pendant l'année. La première se fait en enlevant les nids apportés et placés sur la plante. La seconde en détachant la Cochenille de dessus les feuilles avec des pinceaux; et la troisième, à l'approche de l'hiver, en coupant les feuilles qui sont encore chargées de ces insectes. Ces plantes qui se conservent long-tems vertes, leur fournissent de la nourriture. Arrivés à leur grosseur, on les enlève en raclant la feuille. Cette Cochenille n'est pas d'une aussi belle qualité, parce qu'il s'y mêle un peu de l'épiderme de la feuille. Les Espagnols la nomment *Granilla*. Aussi-tôt qu'on a ramassé ces insectes, on les fait périr. La manière dont on s'y prend, influe beaucoup sur sa couleur. Elle porte alors divers noms. Celle qu'on fait périr à la chaleur douce des fours, est d'un gris cendré ou jaspé. On la nomme *Jaspedda*. Si on la fait périr en la plongeant avec des corbeilles dans de l'eau chaude, elle s'appelle *Renegrida*. Celle-là n'est pas recouverte d'une poudre blanche. Enfin elle porte le nom de *Negra*, si on la fait périr sur les plaques chaudes qui ont servi à faire cuire le Maïs. Par ce procédé elle prend quelquefois trop de chaleur et devient noirâtre. Trois livres de Cochenilles fraîches ne pèsent plus qu'une

livre étant desséchées. La Cochenille ainsi élevée sur des plantes cultivées, donne une plus belle couleur et en plus grande quantité que la Cochenille Silvestre. La Cochenille desséchée peut conserver sa partie colorante pendant des siècles. Aucun autre insecte ne s'y attache, et jamais elle ne se corrompt. On l'emploie en teinture; elle donne une couleur rouge d'un excellent teint. On en varie les nuances. On en fait l'écarlate, le cramoisi. Les Anglais la mêlent avec la gomme laque, pour teindre leurs draps. Cette teinture est plus prompte, aussi bonne et à meilleur marché. La Cochenille fournit aux peintres les couleurs les plus vives et les nuances les plus belles. Cette substance, broyée et préparée, donne le carmin qui, disposé avec art sur les joues des dames, devient rival de la nature. On vend à Constantinople du crépon ou linon très-fin teint avec de la Cochenille. On l'imite à Strasbourg. Ce linon trempé dans de l'eau, peut s'employer, ainsi que la laine nacarat du Portugal, au même usage que la Cochenille. On s'en sert pour colorer les liqueurs. On estime qu'il entre en Europe tous les ans dans le commerce, huit cents quatre-vingt mille livres de Cochenille. On devrait tenter d'en élever dans nos isles de l'Amérique, où le climat paraît favorable pour ces insectes. Peut-être pourrions-nous tirer parti de notre Cochenille européenne. Elle ressemble beaucoup à la Cochenille d'Amérique.

Cochenille de Pologne, ou *Kermès du Nord*. On trouve cette gallinsecte en Pologne, sur les racines d'une plante appellée *Knawel*, vers la fin de juin. Les paysans vont à sa récolte, une

bêche à la main, enlèvent la plante, secouent la racine dans un panier, la remettent dans le même trou, afin de ne point la détruire, séparent la Cochenille de la terre à travers d'un crible, la font périr dans du vinaigre et l'exposent au soleil. La dessiccation précipitée en altère la couleur. Cette Cochenille donne un beau rouge. Les Turcs et les Arméniens s'en servent à teindre la soie, le cuir, le maroquin, la laine et la queue de leurs chevaux. La dissolution de ces gallinsectes dans du jus de citron, est employée par les Dames turques, pour se peindre en rouge l'extrémité des pieds et des mains. Mêlés avec de la craie et un peu de gomme arabique, on en fait pour les peintres une laque aussi belle que celle de Florence. On dit que les Hollandais mêlaient cette teinture avec la Cochenille pour obtenir l'écarlate; mais, soit que la Cochenille venue de Dantzic, ait été éventée, soit qu'on en ait fait trop d'éloge, M. Hellot n'a pu en retirer que des lilas, des couleurs de chair, des cramoisis plus ou moins fins. On ne l'emploie point dans les manufactures d'Europe.

Cochenille de Provence. Voyez *Kermès.*

Cocher (Astron.). Constellation de l'hémisphère septentrional, qu'on appelle aussi le *Chartier*, composée de 14 étoiles selon Ptolémée, de 23 selon Tycho, de 40 selon Hévelius, et de 68 selon le Catalogue Anglais. C'est un grand pentagone irrégulier, dont la partie la plus septentrionale a une étoile de la première grandeur, appellée la *Chevre* marquée (*a*) située dans l'épaule gauche ou l'épaule de devant du Cocher. On la rencontre en tirant une ligne sur les deux étoiles

les plus boréales du carré de la grande ourse. Il y a des astronomes qui font de la chèvre une constellation particulière, composée de trois étoiles, dont l'étoile (*a*) se nomme *Alathold*. La tête du Cocher est marquée (*b*), et est séparée de la giraffe par la tête du lynx. Le Cocher passe au méridien vers les dix heures du soir, à la fin de décembre, à-peu-près en même tems mais plus près du zénith que le taureau. *Voyez-en la figure et la position*, *planches* 1, *et* 2.

COCHEVIS, ou *grosse Alouette huppée*. Cet oiseau se tient dans les champs et les prairies, sur les revers des fossés, sur la crête des sillons, au bord des eaux, sur les grands chemins, où il cherche sa nourriture dans le crotin de cheval, sur-tout pendant l'hiver; quelquefois à l'entrée des bois, perché sur un arbre, mais rarement et singulièrement dans l'automne, où devenu plus gros il est recherché par les oiseleurs. Son vol est court et peu élevé. La femelle fait son nid à terre comme l'Alouette, dans le voisinage des grands chemins, pond quatre ou cinq œufs qu'elle couve assez négligemment, et élève sa petite famille avec tendresse et affection. Le Cochevis est peu farouche, se réjouit à la vue de l'homme, se met à chanter lorsqu'il le voit approcher. C'est lui qui annonce chaque année le retour du printems, chaque jour le lever de l'aurore. Son ramage est charmant, mais le tems pluvieux le rend triste et silentieux. Il supporte difficilement la captivité, et même lorsqu'il a été pris jeune on ne peut guère, dit-on, le conserver une année en cage; ce qui est d'autant plus fâcheux, qu'il a des dispositions naturelles à

apprendre plusieurs airs, et à les répéter sans les brouiller, sans les mêler avec son ramage.

COCHLEARIA. Parmi les monumens échappés à l'injure des tems, on a trouvé plusieurs espèces de cuillers. Les unes servaient dans les festins, dans les cuisines, leurs formes étaient appropriées à cet usage. Quelques-unes étaient gravées dans leurs concavités, et représentaient des figures symboliques. Les autres plus petites servaient à mettre l'encens dans l'encensoir ou l'acerra.

Cochlearia. Plante qui tire son nom de la ressemblance de ses feuilles avec une cuiller. Elles sont remplies d'un sel volatil qui affermit les gencives, chasse le scorbut et résiste à toutes sortes de pourritures. Il se perd par la dessiccation des feuilles. Cette plante corrosive a ses Pucerons.

COCHLITES. Non des Limaçons fossiles.

COCHON. Voyez *Porc.*

Cochon Chinois. Voyez *Cocho . Siam.*

Cochon d'eau. Voyez *Cabiai.*

Cochon d'Inde. Ce petit animal est originaire des pays chauds. Il peut cependant vivre dans les climats tempérés et même froids, s'y multiplier si on l'abrite de l'intempérie des saisons. Il est fort gai, ne fait que jouer, se divertir, manger, dormir; se nourrit d'herbes, de fruits, de pain, de son, de farine; préfère le persil; ne boit jamais; urine à tout moment; s'assied sur le derrière comme les Lapins; se frotte la tête avec les pattes de devant. Un petit cri est chez lui le signe de la douleur, un petit gazouillement celui du plaisir. Point susceptible d'affection, cependant doux, il s'apprivoise aisément, guette les Souris,

Souris, les attrape. L'amour est la seule passion de ces animaux. Ils deviennent alors colères, se battent cruellement pour jouir d'une femelle; souvent un des rivaux reste sur la place. Ils sont d'un tempérament si ardent, qu'on les voit se rechercher et s'accoupler cinq ou six semaines après leur naissance. Les organes de la génération dans ces animaux n'ont cependant acquis toute leur énergie qu'au bout de cinq ou six mois. On a vu quelquefois des femelles de deux mois avoir des petits. Leur fécondité est prodigieuse. La femelle produit huit fois par an, porte trois semaines; la première fois quatre ou cinq petits, la seconde cinq ou six, et les autres depuis sept, huit jusqu'à onze petits. Elle ne les allaite que quinze jours. Une seule couple dans une année peut être la souche d'un millier. Leur destruction est en proportion de leur multiplication. Le moindre froid, la moindre humidité les fait périr. Ils se laissent aussi manger, eux et leurs petits, par les chats sans se défendre. Les Cochons d'Inde vivent naturellement six ou sept ans.

Cochon maron. On donne ce nom, en Amérique, aux Cochons de divers pays qui y ont été transportés. Rentrés dans les forêts, ils sont devenus sauvages, s'y sont multipliés. Originaires de plusieurs climats, ils diffèrent entre eux. On en distingue de trois espèces. C'est l'ennemi redoutable du Boiciningua. Aussi, lorsqu'on veut cultiver un champ occupé par ces serpens à sonnettes, commence-t-on par y renfermer des Cochons marons.

Cochon de Siam. Cette espèce que l'on voit en France depuis quelques années, réussit très-

bien, multiplie beaucoup, est facile à nourrir. La chair des jeunes est très-bonne. On le trouve aussi dans l'Inde et à la Chine.

Coco, ou *Coquo*. Les Palmiers qui donnent ces fruits, sont des plus précieux. Ils fournissent seuls à un petit ménage l'aliment, la boisson, les meubles, la toile et un grand nombre d'ustensiles. Ils croissent en Asie, en Afrique et en Amérique. Les feuilles grandes et larges, servent de papier pour écrire, de tuiles pour couvrir les maisons. On en retire des fils propres à faire des voiles de navire. On monte le long des jeunes arbres avec des échelles de jonc. On y fait des incisions. On en recueille un suc vineux; c'est une boisson agréable. Ce suc distillé fournit une bonne eau-de-vie. Le suc des secondes incisions donne du sucre par l'évaporation. La noix de Coco, coupée avant sa maturité, fournit une boisson aigrelette, très-odorante. Un peu plus mûre, la moëlle renfermée dans l'écorce, prend de la consistance, est bonne à manger. L'amande du Coco donne, par trituration, un lait doux à boire. On en retire une huile pour faire cuire le riz. On s'en sert aussi pour s'éclairer. La coquille est dure, ligneuse. On en fait des vases, des mesures. A Dieppe on en fabrique des gobelets et autres petits ouvrages, nuancés de diverses couleurs et du plus beau poli. Les Indiens font, avec la bourre rougeâtre qui entoure ce fruit, des toiles, des cables, des cordages.

Coco des Maldives, Coco de mer, Coco de Salomon. Ce sont des fruits qu'on trouve sur les rivages des isles Maldives, où ils sont jetés par les flots. Ils sont très-recherchés des Indiens,

qui les regardent comme un remède universel et les paient au poids de l'or. C'est ce qui en fait ici la rareté et le prix. M. Sonnerat dit que ce fruit appelé dans le pays *Travascorné*, c'est-à dire *Trésor*, provient d'un Palmier qui croît le long de la mer, ce qui fait que son fruit tombe fréquemment dans les eaux. Il se soutient sur les flots, d'où les vents, les courans les portent en divers lieux. C'est à l'isle Praslin que l'on a trouvé cet arbre, que M. Sonnerat dit être une espèce de Latanier, ou de Loutard des Indes.

Cocon. Voyez au mot *Ver à soie* l'art merveilleux de ce tissu.

Codago-*Pale*. Cet arbrisseau croît à Ceylan, au Malabar. On emploie son fruit comme le Quinquina contre les fièvres. Son écorce y ressemble beaucoup.

Coeciles. Voyez *Serpent aveugle*.

Coendou. Cet animal se trouve au Brésil, à la Louisiane, en Guyane et dans la partie méridionale du Canada. Il a quelque rapport extérieur avec le Porc-épic, dont il diffère par la nature de ses piquans, beaucoup plus courts et plus menus. Ses moeurs sont différentes. Il est carnivore; saisit les petits animaux; les dévore; dort le jour; ne marche que la nuit; se suspend sur les branches d'arbre avec sa queue; est susceptible de se familiariser. On prétend que les Coendous du Canada sont lourds. Ce n'est qu'en grimpant et se retranchant à l'extrémité des branches, qu'ils échappent aux ours, Pekans et Carcajoux, leurs ennemis. On dit que les sauvages du Canada font de jolis ouvrages en broderie, avec les piquans teints de cet

animal et peints en rouge, en noir, en jaune. On voit dans les cabinets, des ceintures de cuir, et des bracelets ainsi brodés pour les femmes. Il y a, dit-on, en Guyane deux espèces de Coendous qui ne se mêlent pas. Ces animaux ont une odeur forte, qui se sent de loin; mordent quand on s'y expose, sans cependant serrer beaucoup; font leurs petits dans des trous d'arbres, au nombre de deux, et ne se réunissent que dans le tems des amours; jamais on ne les trouve à terre pendant le jour. Leur chair est de bon goût.

Coescoes, *Cuscus*, *Cusos*. Ce petit animal des Philippines et de quelques autres endroits des Indes orientales, paraît avoir beaucoup de rapport avec les *Sarigues*.

Cœur, *artères*, *veines*. Quel spectacle plus admirable que cette distribution des artères qui partent du Cœur, pour porter le sang jusqu'aux extrêmités du corps! Quelle multitude infinie de divisions, de ramifications, auxquelles se trouvent abouchées autant de veines qui rapportent le sang au Cœur. Ce muscle, par sa contraction et sa dilatation alternative, est le moteur de la circulation du sang et le principe de la vie. Quelle machine merveilleuse! Que de valvules, dont l'usage est d'empêcher le sang de rentrer dans les cavités d'où il sort; elles lui donnent la facilité de monter et de se distribuer dans toute l'économie animale! Le Cœur est divisé en deux cavités séparées par une cloison charnue. On les nomme ventricules; chaque ventricule est garni de son oreillette, auquel elle communique par des valvules ou soupapes. Les parois du ventricule gauche sont

beaucoup plus forts que ceux du ventricule droit, parce que sa fonction est de pousser avec force le sang dans toutes les parties du corps; le ventricule droit ne le pousse que dans les poumons. Dans le mouvement de dilatation appellé *diastole*, les cavités du Cœur s'ouvrent et se dilatent, pour recevoir le sang que les veines y apportent; et dans la contraction ou le *Sistole*, les cavités se resserrent, se contractent et poussent le sang dans les artères. Le sang qui a circulé dans tout notre corps passe par les poumons, s'y rafraîchit; est reporté ensuite au Cœur pour y circuler de nouveau, entre dans la grande artère appellée *aorte*; c'est le tronc duquel sortent les autres artères comme de leur source, et le grand conduit ou canal par où le sang est porté dans la partie supérieure du corps par l'aorte ascendante, et dans la partie inférieure par l'aorte descendante. Quelle force prodigieuse dans le Cœur! à chaque battement elle équivaut au poids de plusieurs milliers de livres. Ce battement se fait environ deux mille fois par heure, sans jamais cesser, soit que nous veillons, soit que nous dormions. Toute la masse du sang, à peu près du poids de vingt-quatre livres, passe dans le Cœur vingt-quatre fois par heure, c'est-à-dire, cinq cent soixante-seize fois pendant vingt-quatre heures. Tous les autres muscles s'affaiblissent par un long exercice; celui-ci, infatigable, continue ce mouvement merveilleux pendant toute notre vie. L'art est parvenu à injecter les différentes parties du corps, jusque dans les ramifications les plus fines et les tégu-

mens les plus délicats. Voyez *Pièces d'anatomie injectées.*

Cœur de Bœuf, ou *petit Corossol*. Ce fruit croît sur une espèce de Cachimentier. Il est commun à Cayenne. Encore verd, il a le goût du cul d'Artichaut. Arrivé à sa maturité, sa chair est blanche, a un goût de crême. Ses pepins se mangent comme des légumes. Ce fruit est rafraîchissant, excite l'appétit, guérit les dyssenteries. Trop mûr, il perd ses bonnes qualités. On le jette aux pourceaux; il les engraisse. La racine de cet arbre pulvérisée, peut servir de tabac. Prise intérieurement, on l'emploie, avec succès, dans l'épilepsie.

Cœurs. Nom donné à une famille de coquilles bivalves qui, regardées sur leur plan latéral, présentent plus ou moins la forme d'un Cœur. Celles dont les sommets sont rapprochés, sont les vrais Cœurs. On a donné le nom d'*Arches* à celles dont les sommets sont séparés et éloignés. Il y en a qui n'ont l'aspect cordiforme que d'un côté; telles que les *Conques de Vénus*, autrement dites *Cames tronquées*. Les plus belles coquilles de cette famille sont la *Corbeille*, *le Cœur de Vénus*, *la Conque exotique*, *la Tuilée ou Faitière*, *la Fraise*, *le Coqueluchon de Moine*, *la Conque de Vénus*, *la Gourgandine*, *la Levantine de la grande espèce*, *la feuille de Chou*, etc. L'animal du Cœur aspire l'eau par deux trachées, qui s'arrondissent à cet effet. Lorsqu'il est pressé de rentrer par quelque danger, il la rejette à plus d'un pied par une de ces trachées. Quand il veut marcher, il avance une jambe longue et mince, qui

comme celle du Limaçon, se colle à l'objet sur lequel elle se pose; c'est un point d'appui qui lui sert à attirer et à traîner sa personne et sa maison.

Coffre. Voyez *Poisson-coffre.*

Coignassier, ou *Coignier.* Il y a plusieurs espèces de ces arbres, qui diffèrent par la forme et la grosseur de leur fruit. Des diverses manières de le multiplier, la meilleure et la plus prompte est la bouture. Le Coignassier se plaît mieux dans les terres un peu sèches et sableuses que dans les argilleuses, il redoute un terrain trop ingrat. Comme il pousse peu en bois, on l'emploie à greffer les poiriers. On ne mange guères son fruit crud; cuit il est stomachique. On en fait des gelées, du cotignac, des liqueurs et une espèce de vin. Toutes ces préparations sont astringentes.

Colchique. Cette plante a des particularités singulières. Ses fleurs paraissent au milieu des prairies basses dans l'automne. Les feuilles ne se montrent qu'au printems suivant. Ses racines sont deux tubercules blancs, dont l'un est charnu, l'autre barbu; ils sont remplis d'un suc laiteux, âcre. La bulle est sillonnée lorsque la plante fleurit, dans d'autres tems sans sillons. Ces racines, prises intérieurement, sont un poison; elles se gonflent comme une éponge, corrodent l'estomac, occasionnent des démangeaisons par tout le corps. Les remèdes sont d'abord les vomitifs, ensuite les émolliens, les adoucissans. Les poisons les plus dangereux sont devenus, sous la main de M. Storck, Médecin à Vienne, des remèdes très-puissans. L'essai qu'il en a fait sur lui-même, lui a fait

connaître que, réduit en oximel avec du vinaigre, c'est un puissant diurétique ; il l'a employé pour guérir des hydropisies désespérées. Un tel remède demande à être manié par des mains aussi expérimentées que la sienne. Quant à la vertu des racines de Colchique portées en amulette pour garantir de la peste, on doit sentir leur peu de réalité.

COLCOTAR *fossile*, ou *Calchite*, ou *Oxyde de fer rouge*. C'est une substance ferrugineuse, dépouillée de son acide sulfurique par la calcination. Ce Colcotar naturel, ressemble au *Sulfate de fer* calciné par l'art. On le trouve dans des terres alumineuses en Espagne, à S. Lo en Normandie, en Suède, en Allemagne. Il est rare. On l'estime comme astringent. Il entre dans la Thériaque d'Andromaque.

COLIBRI. Cet oiseau du nouveau continent, paraît se plaire sur-tout à vingt et vingt-un degrés de température ; on les trouve en grand nombre dans les jardins de Quito. C'est-là, dit M. de Buffon, que dans une suite non interrompue de jouissances et de délices, ils volent de la fleur épanouie à la fleur naissante ; et que l'année composée d'un cercle entier de beaux jours, ne fait pour eux qu'une seule saison constante d'amour et de fécondité. Le bec est ce qui distingue le Colibri de l'oiseau mouche ; celui-ci a le bec droit ; le Colibri a le bec courbé dans toute sa longueur. Il y a dix-neuf espèces de Colibris, plus brillantes les unes que les autres ; elles diffèrent entre elles par la grandeur et les couleurs. Tout se réunit pour en faire des oiseaux charmans ; taille svelte, élégance, richesses de couleurs, éclat, légèreté,

vivacité, naturel doux et facile à apprivoiser, manière de vivre, tout en est intéressant. On les entend voler plutôt qu'on ne les voit. On dirait d'un petit tourbillon qui passe. Ils se nourrissent du suc des fleurs, (ce qui les a fait nommer aussi *Oiseaux-Abeilles*) le pompent avec leur langue même sans se poser, se soutiennent en l'air en battant des aîles. Leur chant est une espèce de petit bourdonnement clair. Les mâles sont, dit-on, huppés. Ces oiseaux posent rarement à terre. Ils aiment sur-tout le voisinage du Citronnier et de l'Oranger. C'est sur leurs branches que la femelle fait son petit nid avec du coton. La construction en est des plus jolies. La femelle pond deux œufs de la grosseur de petits pois. Le père et la mère couvent l'un après l'autre. Les petits nouvellement éclos sont gros comme des mouches. Le courage et la hardiesse des Colibris sont au-dessus de leur force. L'oiseau qu'on nomme *Gros-bec* est friand de leurs œufs. Lorsqu'il approche du nid, le père et la mère s'élancent sur lui, le poursuivent; l'oiseau quoique fort, et armé d'un bec vigoureux, fuit, jette les hauts cris. Il sent à quels ennemis il a affaire. Si les Colibris peuvent le joindre, ils s'attachent sur son aîle, le percent de leur bec fin et affilé comme une aiguille, et le poignardent jusqu'à ce qu'il périsse. La tendresse pour leurs petits, leur fait affronter toutes sortes de périls. Si l'on en prend de jeunes, le père et la mère viennent les nourrir. On leur présente une pâte faite de biscuit et de vin d'Espagne; ils la sucent avec leur langue, et s'apprivoisent aisément. C'est un charme de voir voler ces petits oiseaux. Ce

sont autant d'arcs-en-ciel nuancés des plus riches couleurs. Ils se jouent sur la main, béquetent la bouche. Fixé à son climat natal, il nous est impossible de jouir de ce charmant oiseau. Un peu de sable jeté sur eux est une grêle qui les fait tomber. On les prend en les touchant avec de petits bâtons légèrement englués. Pour les conserver, on leur arrache les intestins. On les fait sécher, enveloppés de papier, à une chaleur douce. L'éclat de leurs couleurs ne se ternit point. Les dames Indiennes les suspendent à leurs oreilles comme des diamants. On fait, avec leurs plumes, des tapisseries et des tableaux.

COLIN. Cet oiseau fort commun au Mexique, et dans la nouvelle Espagne, paraît avoir du rapport avec la Caille et la Perdrix. Il se nourrit de grains. On le tient communément en cage. Sa chair est bonne, saine, même pour les malades, lorsqu'elle est gardée quelques jours. Dans le genre des Colins on distingue le *Zonécolin*, le *grand Colin*, le *Cacolin*, le *Coyolcos*, le *Colenicui*, et l'*Ococolin*.

Colin, ou *Morue noir*. Ce poisson se trouve en très-grande quantité, vers la partie Septentrionale de l'Angleterre, et les isles Orcades, où il se tient dans les fonds et sur les côtes de rochers. Il est vorace, poursuit le Sprat, fraye en janvier et en février. Les petits paraissent en grandes troupes sur les côtes d'Angleterre, au commencement de juillet; en août on les prend à la ligne, ou avec un filet fin lorsqu'ils viennent à la surface de l'eau. A un an, leur chair est dure et coriace; on la prépare comme la morue; mais elle n'est pas d'un si bon goût.

Colibou. Cet oiseau qui tient du genre des Veuves par sa longue queue, se trouve dans les contrées les plus chaudes de l'Asie et de l'Afrique; jamais on n'en trouve en Europe et en Amérique. Il y en a plusieurs variétés.

Colle *de poisson*. C'est proprement une gelée de poisson préparée par les Hollandais. On fait bouillir dans de l'eau toutes les parties nerveuses, cartilagineuses du grand Esturgeon ou Icthyocolle. On les réduit en une espèce de mucilage, qu'on étend en petits feuillets. Ils se sèchent. On les roule en petits cordons. C'est la colle de poisson. Elle est d'autant meilleure qu'elle est transparente, sans odeur, ni saveur. Elle sert à divers usages. On l'emploie à donner du lustre et de la consistance aux rubans de soie, à contrefaire les perles fines. Dissoute dans de l'eau, on l'emploie à éclaircir le vin, le café. C'est un filtre qui descend dans la liqueur, entraîne avec lui toutes les parties grossières. Lorsqu'on s'en sert pour coller, elle devient plus ténace, si on la bat à coups de marteau, et qu'on la fasse digérer ensuite sur un feu doux dans de l'eau-de-vie. On l'emploie en médecine comme anodine, incarnative.

Collier. Poisson des Indes orientales, du genre des Bandoulières.

Colocasie. Cette plante, originaire d'Egypte, de Syrie, de Candie, ne s'élève qu'avec peine dans les serres chaudes; rarement y fleurit-elle. C'est une espèce d'Arum. Sa racine fraîche est un peu âcre. Cuite, elle s'adoucit, a un goût de Noisette. On en fait du pain.

Colombe. On désigne sous ce nom la femelle du Pigeon. Dautres prétendent que c'est une es-

pèce particulière. On lui donne le nom d'*Oiseau de Cythère*, parce qu'elle ne respire que pour le plaisir. C'est l'attribut de la Déesse des graces et de la beauté. C'est aussi le symbole de la douceur.

COLOPHANE, ou *Arcanson*. La vraie Colophane, la seule efficace et la seule admissible en pharmacie ne contient aucune impureté. Elle est d'un blanc ambré, entièrement soluble dans les huiles. Elle est le produit ou le résidu d'une bonne térébenthine cuite ou distillée avec de l'eau, jusqu'à ce qu'elle devienne cassante par le refroidissement. Cette matière luisante, noirâtre, impure, privée par un trop grand feu de ses principes actifs, et si connue des musiciens sous le nom de *Colophane*, n'est propre qu'à dégraisser les archets d'instrumens à cordes.

COLOQUINTE. Cette plante croît dans les deux Indes. Lorsque le fruit est mûr, les Indiens en retirent une pulpe spongieuse, légère, âcre et amère. C'est un purgatif plus puissant que l'Agaric et le Turbit. Il est si violent, qu'on n'en fait guères usage.

COLSA. On distingue trois espèces de ces Choux, l'une à fleurs blanches, deux à fleurs jaunes. Ces dernières espèces croissent plus facilement, exigent moins d'engrais. On sème le Colsa; on le repique comme les Choux. Vers la fin de juin, lorsqu'il est mûr, on le coupe. On le laisse fermenter un peu en tas. On porte la graine au moulin. On en retire une huile aussi bonne que celle de Navette. Elle sert à brûler, à fouler les étoffes de laine, à préparer les cuirs, à faire du savon noir. Le résidu des graines se met en gâteaux ou pains. C'est une bonne nourriture

pour les bœufs. Mêlée avec du son, elle procure aux Vaches un lait abondant. Emiettée, on s'en sert comme d'un excellent engrais pour les terrains où l'on plante de Colsa. La houppe des pieds, la menue paille est un bon aliment pour les bestiaux. Les racines servent à chauffer le four. Le Colsa, dans les terrains trop fumés et les vallées basses, est sujet à la nielle.

COLUBRINE. Espèce de pierre ollaire grise et sans tache. On ne peut la polir. Elle a plus ou moins de dureté. On la travaille facilement au tour. La plus blanche est aussi la plus tendre. On s'en sert quelquefois pour tracer des dessins sur des murailles.

COMBATTANS. C'est le nom que M. de Buffon donne aux *Paons de mer*. Voyez ce mot.

COMBBIRD, ou *Peigne*. Cet oiseau du Sénégal a de la noblesse, de la gravité dans sa marche. Il vole peu, fait la roue avec sa queue, ainsi que le Coq d'Inde. Les plumes de sa queue servent d'éventail.

COMÈTES. Ce sont des corps célestes du même genre que les planètes. Leur révolution se fait autour du soleil dans des ellipses fort allongées. Elles se distinguent des étoiles par une traînée de lumière, qui tantôt suit la Comète, tantôt la précède, et tantôt l'entoure, ce qui lui fait successivement donner le nom de *Comète à queue*, de *Comète barbue* et de *Comète chevelue*. Cette traînée de lumière est un brouillard transparent, une vapeur subtile que l'ardeur du soleil fait sortir du corps et de l'atmosphère de la Comète. Celle de 1680, dont on croit la période de 575 ans, a approché du soleil de la sixième partie du diamètre solaire. Il y a des

Pérou. On en trouve aussi sur les bords du Maragnon; il ne quitte guères les montagnes que par des tems froids et pluvieux, descend dans les prairies, les savanes. Sa taille est monstrueuse, sa vue perçante, son regard assuré et cruel; ses aîles ont jusqu'à dix-huit pieds d'envergeure; son vol effroyable saisit d'horreur le voyageur près duquel il s'abbat. Aussi fort que courageux, il attaque le bœuf, le taureau, enlève la biche, la chèvre, arrête au passage un troupeau de moutons, s'élance, à la vue même des chiens et du berger, sur la proie que son œil avide a choisie, l'emporte dans ses serres et la déchire avec son bec aussi tranchant que vigoureux. On l'a vu quelquefois fondre sur des enfans de dix ou douze ans. Les Indiens, pour se saisir de ce redoutable ennemi, font, avec une argille très-visqueuse, une figure d'enfant, le ravisseur se précipite dessus, ses pattes s'y engagent, il ne peut se sauver, on le tue. Sa chair est coriace et sent la charogne.

Condous. M. de Buffon croit que c'est le même animal que l'*Empakasse*. Voyez ce mot.

Conepate. Cet animal, du genre des Mouffettes, habite le climat tempéré de la nouvelle Espagne, de la Caroline, des Illinois et de la Louisiane. On le trouve aussi dans la nouvelle Yorck. Il fait ses petits dans des creux d'arbre et dans des terriers, monte sur les arbres, est ennemi des oiseaux, brise leurs œufs, mange leurs petits, fait grand ravage dans les poulaillers, court et grimpe aux arbres pour échapper aux poursuites des chiens et des chasseurs. Lorsqu'il se sent serré de trop près, il lance une liqueur d'une odeur suffocante et très-difficile à passer.

Aussi

Aussi l'a-t-on nommé *Putois puant* ou *Putois rayé d'Amérique*. Cette liqueur ne paraît pas être de son urine, étant contenue dans une vessie séparée.

CONFERVA. Cette substance verte que l'on voit sur la surface des eaux, a été regardée, jusqu'à présent, comme un *Bissus*, espèce de plante aquatique. M. Desmars pense que ce pourrait bien être des espèces de polypiers. Il a observé, à la loupe, dans le *Conferva reticulata*, des rézeaux en hexagones réguliers, creux, et de petits insectes qui y logeaient. En cassant les fibres du Conferva, on les voit se raccourcir et se contourner comme les vrilles des plantes légumineuses. Quoi qu'il en soit, on a attribué les sécheresses et maux de gorge, qui dégénéraient en esquinancie à Paris en 1731, au Conferva et à l'Hippuris, en si grand quantité dans la Seine, qu'ils avaient communiqué à l'eau une certaine âcreté, l'origine de ces maladies. Les eaux, examinées au microscope, contenaient une multitude d'insectes. On n'en voyait point dans les eaux de fontaine. Le Conferva pressé dans la main, y laisse une ardeur semblable à celle de l'eau chaude.

CONGIUS, *Conge*. Les Romains avaient pour mesurer les liqueurs des vases de différentes formes et de différentes grandeurs. Le Conge était la mesure ordinaire à laquelle les autres mesures se rapportaient. L'*Amphora* tenait huit Conges, et le Conge six septiers.

CONGRE. On trouve ce poisson dans la mer méditerranée, aux Antilles, dans la mer du Nord, et sur-tout vers les côtes d'Angleterre. Quand il est jeune, il diffère peu de l'anguille;

il devient quelquefois d'une grosseur et d'une longueur monstrueuse. Il vit ordinairement dans l'eau salée, passe un tems très-court dans l'eau douce, se cache l'hiver dans la vase, n'en sort qu'au printems, est extrêmement vorace, se nourrit de polypes, de poissons, de charogne et de crabes quand ils se sont défaits de leur dure écaille. On ne sait s'il est ovipare ou vivipare. Il a pour ennemi la Murêne. En Angleterre, on le prend dans des anguillères. Aux Antilles, on fait un trou, on y place des hameçons, et pour appât du sang, des morceaux de polypes et de crabes. Si le Congre peut s'attacher avec sa queue à quelque corps, il se laisse plutôt arracher la mâchoire que de céder. Sur les côtes de Bretagne, on enfile ce poisson dans des bâtons. On y fait des incisions, afin qu'il sèche plus aisément. Bien desséché, il se conserve. On en vend à la foire de Bordeaux. On en faisait autrefois un grand commerce. On en débite tous les ans plus de mille quintaux pesant. Les Espagnols font grand cas de ce poisson.

Conisè, ou *herbe aux Moucherons*. L'odeur forte de cette plante chasse les Moucherons et les Puces.

Conque *anatifère*. Fausse dénomination donnée aux Glands de mer et aux Poussepieds. Voyez *Eider*.

Conque sphérique. Voyez *Tonnes*.

Conque de Vénus. Cette coquille, du genre des Cœurs, est quelquefois garnie d'épines. Lorsqu'elle est sans epines, on lui donne le nom de *Gourgandine*.

Consoude. Cette plante, dont ily a plusieurs espèces, croît dans les prairies humides. Prise

intérieurement ; c'est un excellent vulnéraire. On l'emploie aussi extérieurement dans la luxation et fracture des os. On prétend que quelques filles ont fait usage de cette plante pour réparer les ravages d'un amour entreprenant ; mais faible ressource ! la fleur de la virginité se flétrit pour toujours sous la main qui la cueille.

CONSTELLATIONS. Nom que l'on donne à ces différens amas d'un certain nombre d'étoiles qui paraissent représenter ensemble quelque figure particulière, et que les astronomes ont distinguées par différens noms. Voyez *Etoiles*, *Ciel.* Cette classification des étoiles réunies ensemble dans un espace plus ou moins étendu, forme, pour ainsi dire, autant de familles distinctes et particulières, qui restant immuablement fixes dans leur position respective, toujours à la même distance les unes des autres, se partagent entre elles le domaine aérien de l'univers. Indépendamment des douze signes du Zodiaque, qui sont :

Le Belier,	La Balance,
Le Taureau,	Le Scorpion,
Les Gémeaux,	Le Sagittaire,
Le Cancer,	Le Capricorne,
Le Lion,	Le Verseau,
La Vierge,	Les Poissons.

On compte dans l'Hémisphère septentrional trente-quatre autres Constellations,

L'Aigle,	Céphée,
Andromède,	Cheval (le petit)
Antinoüs,	La Chevelure de Bérénice.
Le Bouvier,	Le Cocher,
Cassiopée,	La Couronne Boréale,

Le Cygne,
Le Dauphin,
Le Dragon,
La Flèche,
La Giraffe,
Hercule,
Les Levriers,
Le Lézard,
Lion (le petit),
Le Lynx,
La Lyre,
Le Mont-Ménale,
La Mouche Boréale,
Ourse (la grande),
Ourse (la petite),
Pégase,
Persée,
Les Pleyades,
Le Renard,
Le Renne,
Le Serpentaire,
Le Sextant,
Triangle (le grand),
Triangle (le petit).

Dans l'Hémisphère méridional, on en compte quarante-huit, y comprises les nouvelles Constellations de M. de la Caille, marquées d'une *;

L'*Attelier du Sculpteur**,
L'*Autel*,
La Baleine,
La *Boussole**,
Le *Burin**.
Le *Caméléon*,
Canopus,
Le *Centaure*,
Le *Chevalet**,
Chien (le grand),
La Colombe,
Le *Compas**,
Le Corbeau,
La Coupe,
La *Couronne Australe*,
La *Croix ou Croizade*,
La *Dorade ou Xiphias*,
L'Ecu de Sobieski,
L'*Equerre**,
Eridan,
Le *Fourneau chimique**,
La *Grue*,
L'*Horloge**,
L'Hydre femelle,
L'*Hydre mâle*,
L'*Indien*,
La Licorne,
Le Lièvre,
Le *Loup*,
La *Machine pneumatique**,
Le *Microscope**,
La *Montagne de la Table**,
La *Mouche Australe*,
Le *Navire Argo*,
Nuage (le grand),
Nuage (le petit),
L'*Octans**,
L'*Oiseau de Paradis*;
Orion,
Le *Paon*,
Le *Phénix*,
Le *Poisson Austral*,
Le *Poisson volant*,
Procyon,

Le *Réticule Rhomboïde* *, Le *Toucan*,
Le *Télescope* *, Le *Triangle Austral*.

Les lettres italiques indiquent celles qui ne sont pas visibles dans nos contrées septentrionales.

CONTRA-YERVA, ou *racine de Drack*. Ainsi nommé de l'Anglais Drack, qui fit le tour du monde, et le rapporta de ses voyages. Elle nous vient du Pérou. On l'estime comme un puissant contre-poison.

COPAL. Voyez *Résine Copal*.

COPALME. Voyez *Liquidambar*.

COQ. Sa contenance est fière, sa démarche grave, son naturel hardi, courageux, son tempérament chaud, vigoureux. Son chant est l'horloge de la campagne jour et nuit. Sa voix se tire du bas de la trachée artère. La poule est la femelle. Au milieu de son sérail, tantôt en amant doux, complaisant, attentif, il est aux petits soins, avertit les Poules du danger, les appelle pour partager avec lui sa bonne fortune, pousse même la galanterie jusqu'à la leur abandonner toute entière; tantôt c'est un souverain jaloux qui ne souffre pas la présence d'un rival. Si l'on contrefait le chant du Coq, il est inquiet, en allarmes, rassemble ses Poules, veille sur elles avec assiduité. Le Coq est un oiseau très-lubrique, et coche la Poule en plein air et jusqu'à cinquante fois dans un jour. Le combat des Coqs est le spectacle chéri des Chinois et des Indiens. En Angleterre, ces sortes de combats occasionnent un grand concours de spectateurs. Il s'y fait de fortes gageures. On a vu de ces Coqs combattre courageusement jusqu'à la mort,

plutôt que de survivre à une honteuse défaite. Les Anglais ont une espèce de Coqs appellés *de Vendhover*, qu'ils dressent à la chasse comme des oiseaux de proie. On voit quelquefois dans les cabinets des Coqs monstrueux par leur forme singulière. La corne qu'on remarque sur la tête de quelques-uns, n'est pas toujours naturelle. C'est le produit d'un artifice, qui consiste à couper la crête du jeune Coq à un travers de doigt des os du crâne et d'insérer dans cette ouverture un petit ergot de Poulet. Cette espèce de greffe réussit à merveille en peu de tems.

Coq de Hambourg. Cet oiseau aussi nommé *culotte de velours*, est une très-belle espèce.

Coq de bois ou de bruyère c'est un animal très-paisible. Il ne vit que de fruits et œufs de Fourmis. Libre, indépendant, il aime les lieux écartés un peu marécageux, affectionne spécialement un Pin ou un Chêne qu'il ne quitte guères. Il y trouve sa retraite et sa nourriture. Cet oiseau porte quatre pieds d'Envergeure. Le mois d'avril est à-peu-près le tems de ses amours. Au lever de l'aurore et vers le coucher du soleil, plus ardent, il étale sa queue, fait mille postures. Sa tête s'enfle. De son gosier tendu sort un cri amoureux qui commence par une forte explosion, suivie d'un petit siflement semblable au bruit d'une pierre à aiguiser, et terminée par une autre explosion pareille à la première. Les Poules lui répondent, viennent se ranger sous l'arbre. Il prend ses ébats et les féconde. Quoiqu'il ait l'ouie très-subtil, cependant lorsqu'il chante amoureusement, il n'entend, ni le mouvement du chasseur, ni le coup

de fusil qui le menace de la mort. La chair du Coq de Bruyère est très-délicate, mais elle contracte un mauvais goût lorsque l'oiseau se nourrit de baies de genièvre; il y a une autre espèce de Coq de Bruyère, mais plus petite, qui se trouve dans les montagnes du Nord, fréquente quelquefois les lieux fourrés ou marécageux, se perche sur les arbres, mue en été, reste engourdie l'hiver, se plaît à voler et à se rassembler en troupes; le tems des amours est un tems de guerre, de combats, on les voit alors réunis jusqu'à cent cinquante, se disputer la conquête des femelles; les vaincus se sauvent, et les vainqueurs jouissent de leur victoire. C'est alors qu'il est très-facile de les tirer au fusil, et même de les prendre, soit à la main, soit dans des filets; ils s'apprivoisent aisément. En Courlande on se sert de ces oiseaux apprivoisés pour la chasse. Leur présence attire les Coqs de Bruyère sauvages; le chasseur, en embuscade dans une petite hutte, parvient à en tuer une très-grande quantité. Voyez aussi *Poule de Bruyère*. Le Coq de Bruyère à fraise du Canada, exprime son amour au printems et en automne, tous les jours à des heures reglées, savoir, à neuf heures du matin et sur les quatre heures du soir. Il se place sur un tronc sec, bat des aîles, dont le mouvement s'accélère par degrés avec tant de rapidité, qu'elles ne font plus qu'un bruit continu, semblable à celui d'un tambour; c'est une invitation d'amour qu'il fait à ses femelles; on les voit accourir; le chasseur profite de ce moment pour s'en approcher et le tirer; mais s'il est apperçu, le mouvement cesse, et l'oiseau s'envole.

Coq de Bantam. Ce Coq a beaucoup de rapport avec le Coq patu de France. C'est un animal plein de courage. Il est si brave, qu'il se bat contre les chiens et les chats. On les élève pour la joute : il faut y rapporter sans doute la Poule de Java, qu'on dit être un mets exquis pour les insulaires.

Coq d'Inde. Voyez *Dindon.*

Coq de marais. Voyez *Francolin.*

Coq de mer. Nom donné à un poisson de la mer du Sud, du genre des *Dorées.* Voyez ce mot.

Coq de roche. Cet oiseau, l'un des plus beaux de l'Amérique méridionale, se trouve en assez grande quantité dans la montague Luca et la montagne Courouage. Il habite les fentes profondes des rochers et les grandes cavernes obscures, où l'on ne peut entrer qu'avec des flambeaux ; on en trouve aussi pendant le jour en assez grand nombre aux environs de ces mêmes cavernes ; ils vivent de petits fruits sauvages, grattent la terre, battent des aîles, et se seconent comme les poules. Leur cri n'est autre chose que la syllabe *ké*, prononcée d'un ton aigu, et traînant. Ils sont vifs et farouches. S'ils apperçoivent quelqu'un, ils fuient d'un vol rapide, mais court et peu élevé. La femelle construit grossièrement son nid dans un trou de rocher avec des petits morceaux de bois sec, et pond communément deux œufs sphériques et blancs, de la grosseur de l'œuf des plus gros pigeons. Ces oiseaux, recherchés à cause de leur beau plumage, sont fort rares et très-chers, parce que les Sauvages et les Nègres ont la superstition ou la timidité de ne point entrer

dans les cavernes qui leur servent de retraite. Dans le poste Hollandais du fleuve Maroni, on avait apprivoisé un Coq de roche qu'on laissait en liberté vivre et courir avec les Poules : le Coq de roche du Pérou est une variété de cet oiseau.

COQUALLIN. Ce petit animal se trouve dans la partie méridionale de l'Amérique. Il a quelque ressemblance avec l'Ecureuil, mais en diffère par le caractère, les mœurs et quelques traits dans la figure. Toujours farouche, méfiant, il ne s'apprivoise point comme l'Ecureuil, ne grimpe point sur les arbres, fait son habitation en terre sous des racines, y dépose ses petits, y tient son magasin de graines et de fruits pour l'hiver, se met, comme l'Ecureuil, à l'abri du soleil sous le panache de sa queue.

COQUE. Ce sont des enveloppes de différentes matières, telles que soie, poils, poussière, glu, épiderme de plantes, de feuilles, terre, bois, etc. que certains insectes construisent avec un art singulier, soit pour s'y métamorphoser, soit pour y déposer leurs œufs.

COQUELOURDE, *Pulsatile*, *Passe-fleur*, *herbe du vent*, *fleur de Pâques*. Cette plante croît dans les lieux montagneux, pierreux. On la cultive aussi dans les jardins. L'exposition fait varier la nuance de cette fleur. A l'ombre, elle prend une petite teinte de pourpre. Au soleil, elle s'orne d'une belle couleur violette. Les feuilles de cette plante fraîche, mises dans le nez, font éternuer. Pilées, appliquées au poignet ou à la plante des pieds, elles font l'effet d'un petit vésicatoire qui guérit souvent les fièvres. Elle est

employée par les maréchaux pour déterger et cicatriser les vieux ulcères.

COQUERET, *Alkekenge*. Le vin de Coqueret est un spécifique dans les rétentions d'urine et dans la colique néphrétique. Quatre ou cinq grains dans une émulsion, appaisent les douleurs cruelles de la néphrétique.

COQUES *du Levant*. On ne connaît point encore l'arbre sur lequel croissent ces baies. On nous les apporte des Indes orientales. Les graines de ces baies, réduites en poudre, font mourir les Poux. Mêlées avec du pain et réduites en poudre, elles enivrent le poisson qui en mange. Il vient flotter sur l'eau, se laisse prendre à la main. On a reconnu que la chair du poisson en contractait des qualités pernicieuses. On a décerné des peines rigoureuses contre ceux qui useraient de cet artifice.

COQUETTE *des isles d'Amérique*. Ce joli poisson, du genre des Bandoulières, très-petit, très-mince, habite les mers de la Jamaïque. On donne aussi le nom de *veuve Coquette* à l'*Acarauna*. Voyez ce mot.

COQUILLAGES. Les animaux testacés, suivant les observations de M. de Réaumur, ont le corps infiniment poreux. La transpiration s'y fait en grande abondance. Cette matière de la transpiration est composée de parties visqueuses et calcaires qui se rassemblent sur la surface du corps de l'animal, s'y étend successivement, s'y épaissit et s'y fige pour ainsi dire ; ce qui forme une petite croûte solide qui est la première couche : à cette couche s'en applique intérieurement une deuxième et troisième, et ainsi de suite. Quant à la crue de la coquille, elle

se fait en ajoutant insensiblement par l'animal la transpiration de son collier, à l'ouverture que l'on nomme *bouche*, laquelle augmente à mesure que l'animal prend sa croissance. A l'égard des couleurs dont les Coquilles sont ornées, M. de Réaumur observe que le collier des testacés est assez ordinairement composé de différens pores ou cribles particuliers, par lesquels la matière de la transpiration se filtre sous différentes nuances, et l'ordre dans lequel sont disposés ces cribles ou pores, détermine celui des couleurs; ces Coquilles sont ou d'une seule pièce ou de deux ou de plusieurs. Les Conchyliologistes les rangent en trois classes: *Univalves*, *Bivalves*, *Multivalves*. Ce n'est que dans la mer que se trouvent ces trois genres. Les Coquilles fluviatiles ne sont qu'univalves ou bivalves, et les terrestres ne sont qu'univalves. Dans les Coquilles de deux ou de plusieurs pièces, l'animal les fait jouer suivant l'occasion ou ses besoins. Il les ouvre, il les ferme plus ou moins à sa volonté. Dans les Coquilles d'une seule pièce, l'animal rentre et sort par l'ouverture qu'on nomme *Bouche*, et traîne toujours sa maison avec lui. C'est l'asile dans lequel il rentre et s'enferme à l'aide de ses ligamens, lorsqu'il est menacé de quelque danger. Pour trouver les petits Coquillages d'eau vive, de lacs, de fossés ou de rivière, il faut chercher le ver de la Frigane. Voyez *Frigane*. S'il y a quelque petit Coquillage dans l'eau où l'on trouve ces vers, il est ordinairement adhérent aux matières qui leur servent de fourreau.

CORACIAS, ou *Crave*. Cet oiseau, confondu

par les auteurs avec le *Choquart*, habite les Alpes, les montagnes de Suisse, celles d'Auvergne. On en voit régulièrement dans certains tems de l'année dans la basse Egypte. Il ne se plaît pas également sur les sommets de tout rocher et de toute montagne. On ne le voit point sur les montagnes du Bugey. Il préfère les rochers de la côte occidentale d'Angleterre à ceux des côtes orientales et méridionales; quoique celles-ci présentent à-peu-près les mêmes sites et les mêmes expositions. Rarement il descend dans la plaine. Le Coracias est d'une taille élégante. Son naturel est vif, inquiet, turbulent; son cri aigre, sonore, semblable à celui de la Pie de mer. Sa nourriture consiste en insectes et en grains nouvellement semés et ramollis par l'humidité de la terre. La femelle fait son nid au haut des vieilles tours abandonnées et des rochers escarpés. Elle pond quatre ou cinq œufs blancs tachetés de jaune sale. Le beau plumage de ces oiseaux les fait rechercher; on prétend qu'ils apprennent à parler. On parvient à les apprivoiser en les nourrissant d'abord avec une pâtée faite avec du lait, du pain, des grains, etc. Ils s'accoutument aisément aux mets de nos tables. Ils ont comme les Pies, les Corneilles, les Choucas, la manie de s'attacher aux pièces de métal et à tout ce qui brille. Aldrovande en a vu un à Bologne qui avait la singulière habitude de casser les carreaux de vître pour entrer dans les maisons. Ce dangereux oiseau, joint la qualité d'incendiaire à celle de voleur; on l'a vu enlever du foyer de la cheminée, des morceaux de bois allumés et mettre le feu à la maison. Il ne serait

pas difficile de le prendre au miroir comme les alouettes. Il paraît se familiariser et vivre en bonne intelligence avec les pigeons de volière.

Coracias huppé ou *Sonneur*. On trouve ces oiseaux sur les Alpes, les hautes montagnes d'Italie, de Stirie, de Suisse, de Bavière et dans les gorges des rochers qui bordent le Danube, aux environs de Passau. Ils arrivent dans le pays de Zurich, au commencement d'Avril, et s'en vont au mois de juin. Leur vol est très-élevé. Ils vont presque toujours par troupes. Leur cri ressemble à celui des clochettes qu'on attache au col du bétail, ce qui les fait nommer *Sonneurs*. Ils se nourrissent de vers, d'insectes, de larves d'hanetons, de courtillières. La femelle pond deux ou trois œufs, au haut des vieilles tours abandonnées, ou dans des fentes de rochers escarpés et inaccessibles; ce qui n'empêche pas cependant que des hommes téméraires n'exposent leur vie pour aller prendre ces petits, qu'on regarde comme un mets délicat. Ils se laissent couler le long d'une corde jusqu'à l'endroit où sont les nids. Ils ont cependant soin de laisser un jeune oiseau dans chaque nid pour s'assurer de leur retour. Les jeunes n'ont pas de huppe. Les vieux la perdent dans leur vieillesse, et restent tête chauve.

CORAIL. La nature de cette substance marine, si variée dans sa forme, a été long-tems inconnue. On l'a prise pour des précipités de sels, des pierres végétantes, des plantes marines. M. Peyssonel a enfin reconnu que c'était l'habitation d'une multitude de petits polypes de mer. Ils sont les architectes de ces ouvrages si délicats, dont la substance est dure, com-

pacte, intérieurement massive, pleine et solide, sans aucun trou, ni porosités apparentes, quoiqu'elle soit revêtue d'une écorce tartareuse, garnie de tubules et de petits trous. On enlève aisément cette écorce dans l'instant que le Corail sort de l'eau; mais après qu'il a été exposé à l'air un certain tems, on ne peut la détacher sans la réduire en poudre. C'est dans les tubules qui la composent que logent les animaux du Corail. S'il s'est attaché quelque corps au Corail comme une coquille, les tubes passent par-dessus et le recouvrent. Il en arrive de même, lorsqu'une branche cassée reste sur la tige. Il y a lieu de penser que le Corail se forme à la manière des coquilles. La matière transpire du corps des polypes et forment les tubes. A mesure que les polypes en forment de nouveaux sur la surface, ils quittent les anciens. Ceux-ci s'aglutinent, se serrent les uns contre les autres. Le Corail se durcit dans l'intérieur. C'est toujours dans la partie extérieure que résident les polypes. Ils étendent une multitude de petits bras en rayons, pour saisir les insectes dont ils se nourrissent. Les polypes, dans cet état, ont été pris, par Marsigli, pour les fleurs du Corail, qu'il croyait une plante marine. On remarque au Jardin du Roi un morceau de Corail des plus intéressans. On y voit le polype dans cet état de développement. Pour obtenir ces morceaux curieux, il faut plonger rapidement dans du vinaigre un morceau de Corail, garni de polypes, dès l'instant où on retire le Corail de l'eau de mer; autrement les polypes se contractent, on ne les apperçoit plus. Ces animaux se multiplient

d'œufs qui se détachent de l'individu, s'attachent par leur mollesse à toutes sortes de corps. Les jeunes polypes forment leurs cellules. L'habitation croît, augmente, se ramifie. Le Corail se trouve dans les mers, attaché aux rochers, les sommités en bas. On en voit sur des bouteilles, sur des crânes. Sa forme est celle d'un arbrisseau dépouillé de ses feuilles. La grosseur de sa tige n'excède guères un pouce, et sa plus grande hauteur est d'un pied ou un peu plus. Les polypes qui se trouvent dans le Corail paraissent ressembler beaucoup aux *polypes d'eau douce*; voyez *Polypes*. La pêche du Corail se fait avec des bâtons en croix entortillés de Chanvre, chargés de plomb pour les faire aller au fond, et de filets en dessous. Attachés à deux cordes, dont l'une tient à la pouppe, l'autre à la proue, on les fait glisser en tâtonnant au fond de l'eau. Lorsqu'ils s'arrêtent, on tire avec force. On détache le Corail. Cette substance est susceptible de prendre un très-beau poli, avec le blanc d'œuf et l'émeril. On en fait des pommes de canne, des cuillers, des bracelets. On aime beaucoup aux Indes, en Asie, en Arabie, les ornemens de Corail. On n'enterre point un Mahométan de l'Arabie-Heureuse sans lui mettre un chapelet de Corail au col. Le Corail, réduit en poudre, est absorbant. Il entre dans les poudres dentrifiques. Il y a du Corail blanc, du rouge de différentes nuances, du panaché. Après avoir enlevé l'écorce du Kératophyte, on trouve une substance qui a rapport à celle de la corne. Lorsqu'elle est bien polie et d'un beau noir, on lui donne improprement le nom de *Corail noir*.

Voyez *Kératophyte*. Le *faux Corail* est articulé, d'une substance alternativement dure et flexible, plus cassante que le vrai Corail. On en voit de rouge, de blanc, de noueux ou de géniculé. Plus le morceau est grand, plus il est cher. Il diffère des Madrépores, Millepores, etc. en ce qu'on n'y voit, ni pores, ni étoiles.

Corail de jardin. Voyez *Poivre.*

Coral. Voyez *Devin.*

Coralline. On distingue deux espèces de ces substances marines. Toutes les deux ressemblent beaucoup à des mousses ou petites plantes. Les unes sont réellement des plantes. Les autres en beaucoup plus grand nombre, sont des habitations formées par de petits *Polypes*; voyez ce mot. La sage nature pourvoit à tout. Les Polypes d'eau douce, vivants dans des eaux tranquilles, sont nuds et sans défenses. Les Polypes de mer, exposés à mille accidens, à l'agitation continuelle des flots, et à un peuple d'ennemis, sont fixés par leur base à des corps solides, recouverts d'une envéloppe de nature de corne. Ces architectes travaillent avec une élégance admirable. On voit des Corallines de toutes les formes, d'une finesse et d'une délicatesse étonnante. Il y en a de tubuleuses, de vésiculeuses, d'articulées, de celluleuses. Les *tubuleuses* sont les plus simples. Ce sont des tubes de corne élastique. A leur sommet sont des Polypes, qui, dans quelques espèces, sont d'un rouge cramoisi le plus éclatant. L'organisation de celles-ci sert à tracer la marche de toutes les autres espèces plus compliquées et plus parfaites. On observe sur les Corallines *vésiculeuses*,

vésiculeuses, nombre de vessies. On avait cru qu'elles servaient à soutenir les Corallines dans les eaux de mer. L'observation a appris que ce sont les berceaux des jeunes Polypes qui sortent du corps de leur mère. La forme de ces vésicules varie suivant les espèces. Dans quelques-unes il y a un petit couvercle élastique. L'insecte s'étend pour développer ses bras, attraper sa proie. Lorsqu'il se retire, le couvercle se referme. Sa première enfance est mise ainsi à l'abri de tout danger. Quand ces Polypes ont acquis plus de force, les vésicules se détachent comme les pétales des fleurs. Les Corallines *articulées* ont les formes et les couleurs les plus variées. Leur souplesse les met en état de braver le mouvement des flots de la mer irritée. Elles cèdent et ne rompent point. Exposées à l'air et au soleil, elles prennent une couleur blanche. Les Corallines *celluleuses* sont remplies d'un très-grand nombre de cellules. Dans quelques espèces, il y en a qui se métamorphosent en espèces de testacés de la forme des nérites. Un ligament ombilical les attache à leurs cellules, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. Les rochers, les bancs d'huître qui ont été long-tems négligés, sont les lieux où l'on trouve beaucoup de Corallines de toute espèce. Pour se les procurer avec leurs Polypes développés, il faut les mettre dans de l'eau de mer. Au bout de quelques heures, ils s'y épanouissent. On verse sur les bords du vase, autant d'eau bouillante, qu'il y en avait de froide. On enlève promptement les Corallines avec des pinces. On les met dans de l'es-

prit-de-vin affaibli avec de l'eau. Les Polypes n'ont pas le tems de se contracter. Ils périssent dans un état de développement.

CORALLITE. C'est le Corail fossile. Il est rare.

CORALLOÏDES. Nom donné aux Polypiers fossiles.

CORBEAU. Cet oiseau hardi, fin, doux, d'un odorat exquis, se nourrit d'insectes, de vers, de charogne, de grains, fait la guerre au gibier, chasse les corneilles et autres oiseaux carnassiers du canton qu'il habite. Son port est ignoble, son regard farouche, son vol très-élevé. On l'a vu dans les tems de nuées et d'orage traverser les airs, ayant le bec chargé de feu. Ce petit phénomène est dû sans doute à la présence de la matière électrique. Lorsqu'il se pose à terre, il marche et ne saute pas. Son croassement lugubre a, dit-on, jusqu'à soixante-quatre inflexions distinctes relatives à ses affections intérieures. Il a le talent d'imiter le cri des autres animaux et même la parole de l'homme, lorsqu'on lui a coupé le filet. Le mot *Colas* est celui qu'il prononce le plus aisément. Il devient familier dans la maison, s'apprivoise quoique vieux, et paraît même capable d'attachement. Jeune, on peut le dresser à la chasse du vol comme le Faucon. Les Corbeaux attachés aux rochers qui les ont vu naître, ne descendent dans la plaine que pour chercher leur subsistance. La nuit ils se retirent dans leurs montagnes, à l'abri du nord, sous des voûtes de rochers, dorment perchés sous les arbrisseaux qui y croissent. Ce n'est que dans les endroits les plus retirés et les plus sauvages qu'ils s'accouplent ; les crévasses de rochers, les trous de murailles, le haut des

vieilles tours abandonnées, et quelquefois les hautes branches des grands arbres isolés, sont les endroits qu'ils choisissent pour mettre leurs nids en sûreté. Vers le mois de mars, la femelle pond cinq ou six œufs d'un verd pâle, tirant sur le bleu, tachetés de raies noirâtres. Le mâle fidèle apporte à manger à sa femelle pendant les vingt jours de l'incubation. Les petits sont plutôt blancs que noirs. La mère les nourrit tandis que le père veille à les défendre contre les oiseaux de proie. Ils sont en état de quitter le nid dès le mois de mai. L'espèce se multiplie beaucoup. En Angleterre, en Suède, aux Indes, on les respecte. Ils dévorent les charognes terrestres et des rivages qui pourraient empoisonner l'air. En Islande, ils multiplient si prodigieusement, qu'ils font des ravages étonnans, se jettent sur les jeunes agneaux, leur crèvent les yeux, les dévorent. Leur tête est à prix. A certain jour indiqué, chaque habitant est obligé d'apporter, à la chambre de justice, un nombre de becs de ces oiseaux. Celui qui n'en apporte pas est mis à l'amende. De ces becs amoncelés on fait un feu de joie. En France, les gardes-chasse avaient grand soin de couper les pattes des Corbeaux qu'ils tuaient, pour les présenter aux seigneurs qui leur donnaient quelque salaire. Les Corbeaux vivent entre eux d'une grande intelligence. S'ils voient tomber un de leurs camarades, ils volent autour de lui, en croassant, reviennent vers le chasseur, presque sur son fusil, semblent le menacer, et ne respirent que vengeance. Un Corbeau vit, dit-on, plus de cent ans, et devient jaune en vieillissant. On le prend au filet, au lacet, à la pipée. La

poudre de noix vomique est pour lui un poison mortel. Lorsqu'il en a pris, il tombe bientôt d'ivresse; et si on ne le saisit dans ce moment, il reprend souvent assez de force pour aller mourir ou languir sur son rocher. La chair de cet oiseau a un goût de venaison qui n'est pas agréable; de tout tems elle a été regardée comme un objet de dégoût. La peau en est très-coriace. Un Corbeau nouvellement tué, laisse aux doigts une odeur aussi désagréable que celle du poisson. Ses plumes servent pour les clavecins et épinettes. On distingue plusieurs espèces de Corbeaux par leur couleur, et les lieux qu'ils habitent. Bontius a donné le nom de *Corbeau des Indes* à un oiseau des Isles Moluques, dont la chair a un fumet aromatique très-agréable, qu'elle doit aux muscades dont il fait sa principale nourriture.

Corbeau de Nuit. Voyez *Bihoreau*.

Corbeau de Mer. Voyez *Cormoran*. Voyez aussi *Galline*.

Corbeau (Astronom.) Constellation de l'hémisphère méridional, composée de 7 étoiles suivant Ptolémée et Tycho, et de 10 selon le Catalogue Anglais. Elle est placée non loin de la coupe, mais plus près de la queue de l'Hydre. Voyez *Hydre femelle*. D'abord après le passage de la queue du lion au méridien, à-peu-près à dix heures du soir, vers le 15 avril, on voit passer vers le sud cette constellation, qui comprend 4 étoiles de la troisième grandeur assez visibles, formant un trapèze. *Voy. planche* 3.

Corbine. Voyez *Corneille noire*.

Cordon *bleu*. Belle coquille de la famille des

Tonnes. Voyez *Tonnes*. C'est aussi le nom d'une espèce de *Bengali*. Voyez ce mot.

Cordon ombilical. C'est un paquet de vaisseaux entortillés, composé de deux artères et d'une veine umbilicale : ils prennent leur origine dans le *placenta*, masse vasculeuse qui absorbe le suc nourricier provenant de la matrice, de même que les intestins absorbent le chyle. Le suc nourricier est porté ensuite au fœtus par la veine ombilicale. La longueur de ce Cordon est assez ordinairement à-peu-près de 4 pieds. Cette longueur permet à l'enfant de se mouvoir, sans arracher le placenta. Il sert aussi à détacher facilement le placenta de la matrice après l'accouchement.

Cordyle, ou *Fouette-queue*. Ce grand lézard d'Amérique agite sa queue comme un fouet, d'où lui est venu ce nom. Il est amphibie, ovipare, d'un naturel colère; irrité ; son œil s'enflamme ; sa gorge s'enfle ; ses dents sont tranchantes. Il mord cruellement. Pour lui faire lâcher prise on lui pique les narines. Il coule quelques gouttes de sang. L'animal périt. Sa chair est fort bonne à manger.

Cori. Voyez *Aperea*.

Coriandre. Cetté plante, lorqu'elle est verte, a une odeur de punaise insupportable. Sa graine desséchée devient un aromate gracieux. On en cultive dans les champs à Aubervilliers près Paris. Les Arabes et les Grecs regardaient le suc des feuilles de Coriandre comme un poison aussi dangereux que celui de la ciguë. On est bien éloigné de ces idées à présent. Les Espagnols et les Hollandais font usage de cette graine dans leurs alimens, comme d'un excellent cordial.

Nous la faisons entrer dans le ratafia des sept graines, dans la bière, l'eau des carmes, etc. On en fait des dragées carminatives et d'un bon goût.

Corine. On donne ce nom à de petites gazelles du Sénégal, qui se rassemblent en troupes et vivent en société. Leur naturel doux les rend propres à la domesticité. Leur chair est bonne à manger.

Corise. Cet insecte aquatique diffère de la punaise à avirons, par le défaut d'écussons, le nombre des tarses et la forme des pattes antérieures figurées en pinces d'écrevisse. Du reste même agilité dans l'eau, mêmes habitudes, même port extérieur, même manière de nager sur le dos, mêmes armes pour piquer, et même puanteur.

Corlieu, ou *Courlis*. Cet oiseau tire son nom du cri qu'il fait en volant. On en distingue plusieurs espèces variées par les couleurs. Ces oiseaux vivent en société, volent par troupes, habitent les marais, s'y nourrissent de vers; leur bec long, affilé et arqué, est approprié pour cet usage. Leur marche est rapide. La femelle pond quatre œufs en avril. La chair de ces oiseaux est d'assez bon goût, mais un peu sauvagine. Le beau *Courlis rouge* de la Guyane, joint à l'éclat de son plumage, un naturel doux, sociable, familier, et disposé à vivre dans les basse-cours. M. de la Borde en a élevé un qu'il nourrissait de viande cuite, crue ou salée, de poissons, etc. Cet oiseau venait manger jusques dans sa main, chassait les chats à grands coups de bec, vivait en assez bonne intelligence avec les poules, cependant leur disputait le

juchoir, et s'amusait souvent pendant la nuit à les inquiéter. On a donné le nom de *Courlis de terre* au grand Pluvier. Voyez *Pluvier*.

CORMIER, *Sorbier*, *Cochêne*. Cet arbre se plaît dans nos forêts, croît très-lentement, ne commence à porter des fruits qu'à trente ans. Comme il est le plus lent à croître de tous nos bois, il est aussi le plus dur. D'un tempérament robuste, il a résisté aux froids rigoureux de 1709. On l'élève de semences. Il y en a plusieurs variétés : quelques-unes, par leurs bouquets de fleurs, font un joli effet dans les bosquets printaniers. Le Cormier supporte facilement la transplantation. Son fruit verd et astringent, mûrit sur la paille. Il est aussi bon que les Nefles. Les Grives en sont friandes. C'est un appas qui les attire. Les rameaux du Cormier donnent seuls une teinture noire du meilleur teint. On fait avec son écorce des sceaux pour recueillir la poix. Son bois dur est propre pour les moulins, les presses et toutes les machines exposées au plus grand frottement. Les bucherons, tonneliers, charpentiers, menuisiers, charrons, ébénistes, tourneurs, armuriers et graveurs, le recherchent pour sa dureté et son poli.

CORMORAN, *Corbeau de mer*. Cet oiseau habite le bord des étangs, des lacs, des mers. On distingue la grande et la petite espèce. Celle-ci se trouve en Prusse, en Hollande, et dans les contrées du Nord les plus reculées. Le Cormoran ne vit que de poissons. Aussi la nature l'a-t-elle organisé pour être un excellent pêcheur. Heureusement pour nos étangs, ce grand destructeur de poissons se tient presque

toujours sur les côtes de la mer, rarement le trouve-t-on dans l'intérieur des terres. Il ne reste pas constamment sur les flots; il prend fréquemment son essor, et se perche sur les arbres. Il plonge, vogue sous l'eau avec une vîtesse incroyable. Cet avantage lui vient de ce que ses quatre doigts sont unis par une membrane. L'ongle du second doigt est dentelé comme une scie. Le Cormoran en retient plus facilement le poisson, dont les écailles sont glissantes. Ses pattes sont tournées en dedans, au contraire des autres oiseaux qui nagent. Il tient sa proie dans une patte. L'autre, qu'il peut placer directement sous le ventre, fait l'effet d'un gouvernail. Elle seule le conduit à bord. Disposée autrement, l'oiseau ne ferait que tourner. Il saisit aussi le poisson avec son bec courbé et tranchant. S'il l'attrape par derrière ou sur les côtés, comme les nageoires et les crètes des écailles pourraient l'empêcher d'entrer dans son gosier, il jette le poisson en l'air, lui fait faire un demi-tour; le poisson retombe la tête la première, et l'oiseau le reçoit avec adresse dans son large gosier susceptible de dilatation. L'homme industrieux a su profiter des talens du Cormoran. On en a fait à la Chine d'excellens pourvoyeurs. On leur donne le nom de *Lowa*. On les dresse à la pêche comme nous dressons nos chiens à la chasse. Un seul conducteur commande à un cent de ces oiseaux. On les place sur les bords d'un bateau, on va au lieu de la pêche. Le signal donné, ces oiseaux partent, se dispersent, cherchent tantôt au fond des eaux, tantôt à la surface, voguent, plongent avec rapidité.

Chacun saisit sa proie, la rapporte à son maître. Ils se réunissent plusieurs, poursuivent un gros poisson, le prennent, et tous de concert, le ramènent à la barque. On leur présente des perches pour monter. Ils ne quittent point leur proie, qu'elle ne soit entre les mains du conducteur. Pour ne pas les laisser succomber à la tentation de manger le poisson de la pêche, on leur passe un anneau par le col. Autrement, étant rassasiés, ils n'auraient plus, ni ardeur, ni courage. C'est ainsi qu'on dresse quelquefois des *Loutres* pour la pêche. Quoique le Cormoran ne se nourrisse que de poisson, sa chair n'est pas bien bonne. Le petit Cormoran porte le nom de *Nigaud*, à cause de sa stupidité niaise et de son indolente paresse. On le trouve plus fréquemment vers les rochers et les mers du Nord. Ses œufs, aussi gros que ceux d'Oie, sont si puans, qu'à peine les Groënlandais peuvent-ils en manger. Cependant la chair de cet oiseau est assez estimée.

Cornaline, espèce d'agate presque transparente, d'une couleur rouge, plus pure et plus vive que celle de l'agate ordinaire, composée de plusieurs couches, quelquefois de couleur de chair, quelquefois nuancée de jaune. Les Cornalines les plus parfaites ressemblent au grenat, et le beau rouge y paraît dans toutes ses teintes. On en distingue cinq variétés : la *Cornaline pâle*, la *Cornaline ponctuée* ou *veinée*, la *Cornaline onix*, la *Cornaline herborisée* et la *Cornaline en stalactites*. Au feu les Cornalines perdent leur couleur et prennent de l'opacité. On les nomme aussi *pierres de Sarde*. On distingue les Cornalines en Orientales et Occidentales.

Les Orientales sont plus dures ; les plus parfaites approchent de la transparence et de la couleur du Grenat. Elles sont très-rares, et ne se trouvent qu'en Perse. Les Cornalines sont sujettes à toutes les variétés de l'Agathe. Voyez *Agathe*. C'est une matière silicée, colorée par des substances métalliques. La Cornaline herborisée, est plus estimée qu'une Agathe de même nature. Ces ramifications rouges se détachent admirablement sur ce fond blanc. On fait avec les Cornalines plusieurs petits bijoux. Les jeux de la nature leur donnent plus ou moins de prix.

• CORNE *d'Ammon*. On trouve de ces coquillages fossiles de toutes sortes de grandeurs, depuis une toise de diamètre, jusqu'à une petitesse si grande, qu'on ne peut les appercevoir dans le sable qu'avec un microscope. Ces fossiles sont très-communs. En Bretagne, en Bourgogne, à Caen, en Guienne, la terre en est jonchée; les chaussées, les grands chemins en sont construits en partie. On ne retrouve point dans les mers l'analogue vivant de ces coquilles, sur-tout des grandes espèces. Les Cornes d'Ammon, telles que nous les voyons, ne sont que les noyaux de la coquille. Il y en a qui sont brillantes comme de l'or. Elles sont recouvertes extérieurement de particules pyriteuses. La superstition a toujours régné chez l'espèce humaine ; les anciens avaient consacré cette coquille à *Jupiter Ammon*. Ils croyaient qu'elle avait la vertu d'expliquer les songes mystérieux. On dit que les Bramines conservent dans des boîtes précieuses le *Salagramen*, espèce de Corne d'Ammon qui se trouve dans

la rivière de Gandica ; ils lui font tous les jours des sacrifices.

Corne de Rhinocéros. Cette corne, très-dure et recourbée vers le dos, est plus longue et plus grosse dans la femelle que dans le mâle. Elle était d'un grand prix chez les Romains. On travaillait et on sculptait pour les bains des riches et des grands, des Cornes de Rhinocéros en forme de vase à bec, qu'on remplissait d'huile et d'essence, et que des femmes présentaient à ceux qui prenaient les bains. Dans l'Inde et à la Chine, on en fait des manches de couteau, des colliers. Les ornemens et les différentes figures d'hommes, d'oiseaux, de chèvres, dont les Cornes étaient embellies ; et qu'on avait la sottise de regarder comme naturelles, les faisaient rechercher pour la décoration. Les princes Chinois les portaient en baudriers, ou en paraient leurs trônes. Ces bijoux coûtaient d'autant plus cher que la superstition en rehaussait le prix. Les Orientaux croient de bonne foi que la Corne sue à l'approche du venin et des poisons, de manière que le possesseur d'une Corne ou d'un morceau de Corne de Rhinocéros, est assuré de n'être jamais empoisonné. Ces fables n'ont pas de crédit en Europe, et l'on ne regarde aujourd'hui les Cornes de Rhinocéros que d'un œil de curiosité.

Corneilles. On en distingue trois espèces, la *Corneille noire* ou *Corbine*, le *Freux* ou la *Frayonne*, et la *Corneille mantelée*. Voyez ces mots. En général ces oiseaux sont plus petits que le Corbeau, se nourrissent de vers, d'insectes, de charogne, de petit gibier, de se-

mences, enlèvent le grain nouvellement ensemencé, se réunissent l'hiver, restent presque toujours à terre, errent pêle-mêle avec les troupeaux, voltigent sur les pas des laboureurs, sautent quelquefois sur le dos des cochons et des brebis, se retirent la nuit en troupes sur de grands arbres, apprennent aisément à parler, cassent les noix en les faisant tomber d'une certaine hauteur, visitent les lacets et les piéges, pour faire leur profit des oiseaux qui y sont engagés. Leur vol n'est ni léger ni rapide; lorsqu'elles sont en l'air, à une très-grande hauteur, elles s'y soutiennent long-tems et tournent beaucoup. On reproche aux Corneilles un instinct naturel pour dérober. Ce sont des troupes de brigands qui multiplient prodigieusement. On les détruit de diverses manières. On jette sur terre des fèves de marais, dans lesquelles on a passé une aiguille lorsqu'elles étaient vertes. L'oiseau qui en est friand, les avale; l'aiguille reste dans ses intestins, l'animal languit et périt bientôt après. On mêle de la poudre de noix vomique avec des morceaux de basse boucherie. On en répand dans les terres. Toutes les Corneilles qui en mangent, périssent. On fait dans le tems des neiges, une chasse à la Corneille très-plaisante. On met un morceau de viande dans le fond d'un cornet, et de la glu à l'entrée. On distribue ces cornets dans la neige. Ces oiseaux apperçoivent la viande, plongent la tête dans le cornet. A l'instant ils sont capuchonnés, se mettent à voler, ne voient plus, s'élèvent en ligne droite à perte de vue, et tombent à terre excédés de fatigue. Il en arrive

autant au Corbeau qui donne dans le piége. Nous avons décrit encore dans notre Dictionnaire de l'Industrie, au mot *Geai*, une chasse assez plaisante, et qui réussit également pour prendre les Corbeaux et les Corneilles. Elle consiste à avoir une Corneille vivante. On l'attache solidement contre terre, les pieds en haut, par le moyen de deux crochets qui saisissent de chaque côté l'origine des aîles. Dans cette situation pénible, elle ne cesse de s'agiter et de crier. Les autres Corneilles ne manquent pas d'accourir de toutes parts à sa voix, comme pour lui donner du secours ; mais la prisonnière cherchant à s'accrocher à tout pour se tirer d'embarras, saisit avec le bec et les griffes toutes celles qui s'approchent, et les livrent ainsi à l'oiseleur. Parmi les espèces étrangères, on distingue la Corneille du Sénégal et celle de la Jamaïque.

Corneille noire. En faisant l'histoire générale des Corneilles, nous avons fait connaître à peu près les mœurs de la Corneille noire, qui a tant de rapports avec le grand Corbeau, qu'on lui a donné le nom de *Corbine*. Cette espèce passe l'été dans les grandes forêts, et l'hiver fait société avec les Mantelées et les Frayonnes. La Corbine est très-friande d'œufs de perdrix. Elle a l'adresse de les percer et de les porter sur la pointe du bec à ses petits. La fin de l'hiver est le tems des amours. Le mâle et la femelle restent constamment appariés toute leur vie. Chaque couple se partage, pour ainsi dire, le terrain ; en sorte qu'on n'en trouve pas deux paires dans un espace de la forêt d'un quart de lieue de diamètre. La femelle

fait son nid de branches et d'épines grossièrement entrelacées, mastiquées avec de la terre et du crotin de cheval, le garnit en dedans avec du chevelu de racines, pond 5 ou 6 œufs, couve pendant trois semaines. Le père et la mère se réunissent contre les Buses, les Cresserelles, et les Pie-grièches, pour la défense de leurs petits. Celles-ci, quoique plus petites, ont quelquefois l'avantage et enlèvent la couvée. Il y a des Corbines blanches et des Corbines variées de noir et de blanc. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit au mot *Corneilles*, sur la chasse de ces oiseaux.

Corneille mantelée. Cet oiseau, ainsi nommé à cause du manteau blanc qui semble s'étendre par-devant et par-derrière, depuis les épaules jusqu'à l'extrémité du corps, est regardé par M. de Buffon comme une race métisse, produite par le mélange de la Corbine et de la Frayonne. Il a les mœurs de l'une et de l'autre.

Cornets, ou *Volutes*. Cette famille de coquilles se distingue de celle des Rouleaux, par leur tête applatie, peu élevée, et par son corps en pyramide, plus ou moins conique. *L'Extr'Amiral*, *le Grand-Amiral*, *le Vice-Amiral*, *l'Amiral d'Orange*, *la Couronne Impériale*, *les Spectres*, *le Léopard jaune*, *l'Espladion*, *l'Aile de Papillon*, toutes ces coquilles sont d'un grand prix pour les curieux. On en trouve de fossiles qu'on nomme *Volutites*.

Cornichons. Voyez *Concombre*.

Cornouiller, ou *Cornier*. Cet arbre est ro-

haute, croît très-lentement. Aussi son bois est-il très-dur, d'un excellent usage. On le multiplie de semences, de rejetons. Il peut servir à garnir les palissades ombragées, croît à l'ombre des autres arbres, souffre la taille même sans risque pour sa fleur. On peut, dit-on, confire les Cornouilles comme les olives. On fait de ce fruit mûr des confitures aigrelettes comme celles de l'Epine-vinette. On distingue plusieurs espèces de Cornouillers par la couleur, la forme de leurs fruits ou de leurs fleurs.

COROSSOL. Voyez *Cœur de Bœuf*.

CORINDON. C'est le Spath Adamantin de la Chine. Voyez *Spath*.

CORPS RETICULAIRE. Voyez *Tégument*.

COS. Voyez *Pierre à éguiser*.

COSSAC. Voyez *Isatis*.

COSSON. Espèce de Charanson, qui attaque les pois, les fèves, même le blé. Voyez *Charanson*.

COSSUS. Nom donné à une espèce de Phalène, dont la Chenille, plus connue sous le nom de *Chenille du Saule*, a été décrite et anatomisée par le célèbre Lyonnet. Cette Chenille est un cruel ennemi de l'orme. Elle se trouve communément dans les parties basses du tronc, et souvent à l'endroit où commencent les racines qu'elle n'attaque jamais. Il paraît que la peau de cette Chenille est trop délicate pour rester nue, exposée à l'air. Si on la tire de l'intérieur de l'arbre, elle se file aussi-tôt une toile dont elle s'enveloppe, et sur laquelle elle s'appuie pour percer l'arbre, afin de s'y renfoncer. Implantée entre le bois et son écorce, elle ronge l'un et l'autre, forme des entailles profondes,

perfore l'épaisseur du bois et s'introduit jusqu'au cœur. Cette Chenille qui a jusqu'à trois pouces de longueur, rend par la bouche une liqueur grasse, huileuse, pénétrante et d'une odeur forte et fétide. C'est sans doute à l'aide de cette liqueur qu'elle amollit le bois et le réduit en forme de sciure, dont elle expulse une partie hors de sa demeure. On est certain de trouver l'animal partout où ces déjections paraissent. La pluie ou tout autre circonstance enlève quelquefois cette espèce de sciure; mais elle reparaît bientôt. La Chenille du Cossus reste quelquefois plusieurs années dans l'état de Chenille, et elle travaille sans cesse. Malheur à l'arbre qui nourrit plusieurs familles de Cossus. C'est un arbre mort dans l'année. Le Cossus dépose ses œufs entre l'écorce et le bois sec à moitié pourri.

COSTUS. On a désigné sous ce nom les racines de plusieurs espèces de plantes différentes. Le Costus des anciens était très-odorant. On le brûlait comme encens. On nous envoie un Costus qui croît à Malabar, au Brésil, à Surinam, dans l'Arabie heureuse. Il a une odeur de violette très-agréable, un goût âcre de Gingembre mêlé d'un peu d'amertume. On l'emploie en Pharmacie. La racine d'Aunée, séchée et gardée pendant long-tems, perd son odeur forte naturelle, et se rapproche alors beaucoup de celle du Costus.

COTINGA. Cet oiseau se trouve au Brésil, au Mexique, à Maynas, à Surinam; sa voix, en décembre et en janvier, imite le son d'une petite clochette: il y en a plusieurs variétés ornées des plus riches couleurs. Les sauvages du Brésil

Brésil font de très-jolies parures avec les plumes bleues du *Quereiva* ou Cotinga de Cayenne; les voyages périodiques de ces oiseaux ne sont pas de long cours; ils reparaissent deux fois l'année auprès des habitations, et quoiqu'ils arrivent tous à-peu-près dans le même tems, on ne les voit jamais en troupes. Ils fréquentent les lieux marécageux, se nourrissent de graines, de riz et sur-tout d'une espèce d'insecte appellée *Karias*, qu'ils trouvent en abondance sur les Paletuviers. Le *Cordon bleu* est une des belles espèces de cette famille.

COTONNIER. Cet arbre croît dans l'un et l'autre Inde. On en distingue de plusieurs espèces, les unes en arbre, d'autres herbacées et annuelles. Les Cotonniers ne demandent presque pas de culture. Leurs gousses rondes contiennent des semences enveloppées par des aigrettes de coton. Le *Coton de pierre* est celui où les graines, au lieu d'être éparses dans la gousse, sont ramassées en tas dans le centre, serrées et enveloppées du duvet. C'est la plus belle espèce. On en élève beaucoup à la Martinique et dans plusieurs de nos autres isles Françaises. Le Cotonier commence à se naturaliser en France; on en a cultivé avec succès à Tarascon. Il paraît qu'il réussirait également sur le territoire d'Hières et sur la côte, depuis Nice jusqu'à Antibes. On cultive aux Antilles le *Cotonnier de Siam*. Le coton en est d'un beau jaune, d'une très-grande finesse. Les ouvrages faits de ce coton sont très-estimés à cause de leur belle couleur naturelle. A la Chine, on sème, après la récolte, le *Cotonnier herbacé*. Peu de tems après, on en retire le Coton. Dans les Isles, on ne laisse monter les

Cotonniers qu'à la hauteur de huit ou dix pieds. Tous les trois ans, on les coupe rase terre. Ils poussent de nouveaux jets. La récolte en est plus belle, plus facile. Elle se fait en été et en hiver. La première est plus abondante. On ramasse toutes les gousses, lorsqu'elles sont mûres; on les met dans un panier. On les expose au soleil, pour qu'elles s'ouvrent. On les porte au moulin qui sépare la graine du Coton. On en fait des balles de 200 jusqu'à 300 livres. Quelle industrie singulière dans la manière de le préparer ! Quelle différence de la toile, de la futaine, du basin, du velours de coton, de la tapisserie, à ces mousselines fines, le chef-d'œuvre de l'art. On est parvenu à Paris à tirer d'une livre de coton 200 mille aunes de fil. Le choix des Cotons, l'industrie, nous procurent ces riches variétés. On en a fait des bas du poids de 2 onces, si beaux, qu'on les a vendus jusqu'à 60 à 80 liv. On retire aussi du Coton des arbres nommés *Fromager* et *Mahot*; voyez ces mots. Notre Apocin est une espèce de Cotonnier. Voyez *Apocin*.

Coucou. Cet oiseau prend son nom de son cri. On en distingue plusieurs espèces. Elles diffèrent pour la grandeur et la couleur. On ne commence à entendre chanter le Coucou qu'au commencement de mai jusqu'à la fin de juillet. Le reste de l'année, on ne le voit plus, soit qu'il passe sous d'autres climats, soit qu'il se cache ou qu'il reste engourdi dans quelques arbres creux. Il est carnacier, se nourrit d'insectes, mange les petits oiseaux, dévore leurs œufs. Un trait singulier et presqu'unique, c'est que la femelle ne construit pas de nid, et qu'elle va pondre son œuf dans celui d'un autre oiseau, tels que Linotte, Roitelet, Mésange, Alouette,

Pinson, Bergeronnette, Fauvette brune, Rouge-gorge et autres. L'instinct puissant des animaux est toujours fondé sur des raisons solides. Elles nous échappent quelquefois. D'où vient cette indifférence apparente du Coucou, tandis que tous les oiseaux montrent les soins les plus assidus pour leur progéniture? Un observateur qui avait remarqué un nid de Fauvette, dans lequel il y avait quatre œufs en apperçut un jour un cinquième différent des autres. La Fauvette couveuse en prit le même soin que des siens. Il en sortit un oiseau beaucoup plus gros que les autres. C'était un Coucou toujours affamé que la Fauvette ne pouvait parvenir à rassasier, il manifestait sa voracité par un bec toujours ouvert. Au bout de quelques jours, l'observateur vit à terre les quatre petites Fauvettes ensanglantées, déchirées, et le petit Coucou, seul en possession du nid. Il fut prouvé que la mère du Coucou avait long-tems voltigé autour du nid; d'où l'on conjectura qu'elle avait commis ce meurtre, afin que son petit profitât seul du soin de la Fauvette, qui peut-être en serait devenue la victime si on ne lui eût ôté son élève; il faut lire dans l'Histoire Naturelle des oiseaux du Cabinet du Roi, ce que pense M. Guéneau de Montbeillard à ce sujet et les faits qu'il rapporte. Quoique rusés, quoique solitaires, les Coucous peuvent être apprivoisés, ils sont même capables d'un très-grand attachement et d'une certaine éducation. On les nourrit avec de la viande hachée, cuite ou crue, des insectes, des œufs, du pain mouillé, des fruits, etc. On compte en Asie et en Afrique, vingt-trois espèces de Coucou, dont une des

plus remarquables est le *Moroc* ou *Coucou indicateur*, parce qu'il indique les nids des Abeilles sauvages ; matin et soir il fait entendre un cri fort aigu, *chirs chirs*, pour appeller ceux qui cherchent le miel dans les déserts du pays des Hottentots. Lorsqu'ils tardent trop à venir, ce petit espion redouble ses cris, vient au-devant d'eux, les conduit à l'arbre dépositaire du miel, et se tient perché sur un buisson voisin en attendant sa part du butin qu'on a soin de lui laisser, mais point assez considérable pour le rassasier, de peur d'affoiblir et d'éteindre son instinct pour cette sorte de chasse. Les sauvages d'Afrique le respectent comme la divinité. Il leur indique involontairement les magasins où l'on trouve le miel et la cire. Suivant M. Levaillant, ce n'est point un Coucou, ce serait plutôt un Barbu. Sa peau est épaisse ; le tissu en est si serré, que lorsqu'elle est encore fraîche, on peut à peine la percer avec une épingle, sage précaution de la nature, qui, par cet habit invulnérable, l'a mis à l'abri de la piqûre d'insectes chez lesquels il est obligé d'aller chercher sa nourriture. Il fait son nid dans les creux d'arbres, y grimpe comme les pies, et couve ses œufs lui-même. Le Coucou d'Afrique, que Levaillant nomme *Coucou criard*, a un cri perçant ou plutôt un chant diversement accentué qui le fait entendre à une grande distance, et qui ne ressemble pas à celui du Coucou d'Europe. Il passe des heures entières à chanter sans interruption. Le *Coucou vert doré du Cap*, de Buffon, est nommé, par M. Levaillant, *Didric*. Le blanc, le vert et l'or enrichissent son plumage. Perché sur l'extrémité des grands arbres, il chante con-

tinuellement et dans une modulation variée, ces syllables *di di dric* très-distinctement. Des dix espèces de Coucous, connues au nouveau monde, on distingue le *vieillard* ainsi nommé, à cause de l'espèce de barbe blanche qu'il a sous la gorge; il habite toute l'année les bois de la Jamaïque, et les fait retentir de ses cris toutes les fois qu'il doit pleuvoir, aussi le nomme-t-on *oiseau de pluie*. On donne aussi, par la même raison, le même nom au *Tacco*. Pour rendre bien son cri, il faut articuler durement la première syllabe de son nom et descendre d'une octave pleine sur la seconde. Cet oiseau, dont le vol n'est pas élevé, file et plane plutôt qu'il ne vole, va de buisson en buisson, passe d'une branche à une autre, marche à terre, en sautillant comme la pie, vit de chenilles, de vers, de ravets, de poux de bois et autres insectes, trop communs aux Antilles, donne aussi la chasse aux anolis, aux grenouilles, aux jeunes rats, avale une petite couleuvre par la tête, et à mesure que la partie avalée se digère, il aspire la partie qui reste pendante au-dehors. Le Tacco est si peu défiant, que les petits Nègres le prennent à la main, sans qu'il songe à se défendre. Au tems de la ponte, il se retire dans la profondeur des forêts. La plupart des Coucous d'Amérique font un nid et couvent eux-mêmes leurs œufs.

Coudous. M. de Buffon pense que c'est le grand buffle de Bengale, le buffle roux, le bœuf gris du Mogol. M. Levaillant dit que c'est un quadrupède d'Afrique.

Coudrier, ou *Noisetier*. Cet arbre croît naturellement dans nos forêts; mais par la cul-

ture, on obtient de plus belles Noisettes. On fait de leurs amandes une huile douce très-bonne. On les confit avec du sucre. Le bois de Noisetier est propre à faire d'excellens cerceaux. On dit qu'il se conserve infiniment mieux et dure beaucoup plus long-tems si on le coupe à la chûte des feuilles que dans tout autre tems. C'est avec les branches de Noisetiers que l'on fait des *baguettes divinatoires*, à l'aide desquelles on prétend découvrir les trésors cachés, les sources, etc.

Couguar. Cet animal féroce habite en Amérique. On le nomme à la Guyane, *Tigre rouge.* Il est léger, agile, grimpe sur les arbres, s'élance sur sa proie. Lorsqu'il est repu, il est timide, fuit au premier danger. Dans l'établissement de la colonie de Cayenne, il venait par mer des troupes de ces brigands qui dévastaient la campagne, égorgeaient les troupeaux. On en a détruit beaucoup. Des bûchers allumés pendant la nuit, leur inspiraient la terreur et les faisaient fuir. On fait, avec la peau de ces animaux, des housses pour les Chevaux. Le Couguar, réduit en captivité, est presque aussi doux que les autres animaux.

Cou *jaune*. Ce petit oiseau de St. Domingue, plus intéressant encore par la mélodie de son chant que par la beauté de son plumage, vit de papillons, de mouches, de chenilles, entame dans la saison les fruits du Sucrin, du Goyavier. Ce qu'il a de bien particulier, c'est l'adresse avec laquelle il construit son nid pour mettre sa postérité à l'abri des rats, des oiseaux de proie, des couleuvres; il le suspend à des Lianes pendantes, sur-tout à celles qui

tombent des branches avancées sur les rivières et les ravines profondes. Ce nid est composé de brins d'herbe sèche, de fribrilles, de feuilles, de racines minces, chevelues et tissues avec le plus grand art; c'est un petit matelas roulé en boule, attaché au bout du cordon flottant de la Liane, et bercé au gré des vents. L'ouverture du nid est en bas; l'oiseau y entre en montant le long d'une espèce de petite cloison qui sépare le domicile de la nichée. Après toutes ces précautions, les petits, lorsqu'ils commencent à voler, ont à craindre les chats marrons, les fresaies, les rats qui leur declarent une guerre cruelle. Aussi, quoique la femelle ponde trois ou quatre œufs, et qu'elle fasse plusieurs pontes par an, l'espèce reste toujours peu nombreuse.

Couleuvre. Cette espèce de serpent est très-variée. Il y en a dans presque tous les pays. Notre Couleuvre verte et jaune, longue de trois ou quatre pieds, commune sur-tout dans nos provinces méridionales, habite les bois, les lieux humides, se nourrit de Crapauds, de Lézards, de Grenouilles, de Souris. Son œsophage est susceptible d'une si grande dilatation, qu'elle avale ces animaux en entier. La Couleuvre change de peau tous les ans dans l'été. Friande de lait, on l'a vu s'introduire dans les étables, s'entortiller aux jambes des Vaches et leur sucer le lait. Ce reptile ovipare lance avec rapidité une langue fourchue, effrayante, mais trop molle pour faire aucun mal. Sa morsure n'est point dangereuse. On prétend cependant que lorsque l'animal est irrité, elle peut occasionner un peu d'inflammation. L'eau de Luce

et les alkalis volatils en sont des remèdes assurés. Une dame avait élevé une de nos Couleuvres ordinaires. Sensible à sa voix, le reptile obéissait à ses ordres, lui témoignait de l'affection, s'entortillait autour de ses bras, se reposait sur son sein, se cachait sous ses vêtemens. Lorsque cette dame allait en bateau, l'animal la suivait à la nage. Le caractère distinctif des Couleuvres, est d'avoir de grandes plaques d'écailles sous le corps, et deux rangées de petites plaques sous la queue; ces écailles se relèvent contre le terrain, lorsque l'animal veut aller en arrière. La *Couleuvre striée de la Caroline*, joint à la hardiesse l'agilité du mouvement, se tient souvent dans l'eau, fait la guerre aux poissons et aux oiseaux, s'introduit dans les basse-cours, mange les jeunes volailles et suce les œufs. Il y a encore à la Coraline une autre *Couleuvre verdâtre* fort commune dans les lieux plantés d'arbres et de buissons, agile, deliée, parcourant les rameaux les plus légers des arbres élevés, vivant de mouches et insectes, familière et si peu dangereuse, que les habitans la mettent dans leur sein. En Suisse on trouve une Couleuvre assez commune, qui se plaît dans le voisinage des eaux et l'épaisseur des feuillages. En été, la femelle dépose quarante œufs et plus, enveloppés ensemble d'une membrane papiracée, dans des endroits chauds, et sur-tout dans du fumier où elle les abandonne. Le peuple la regarde comme venimeuse, quoique dépourvue de crochets mobiles.

Couleuvre à collier, *Couleuvre d'eau*, ou *Serpent d'eau*. V. *Charbonnier*.

Couleuvre de S. Domingue. On dit qu'elle

s'entortille autour des Poules et volailles, les serre avec tant de force, qu'elle les fait périr.

Couleuvre du Malabar. Elles ne sont nullement dangereuses. Les Indiens les mettent quelquefois dans leurs chemises pour se rafraîchir. Ils les élèvent dans des tonneaux, leur font un lit. A la voix de leur maître, elles en sortent, s'élancent sur lui, le caressent, s'entrelacent autour de son col. On leur donne à manger, et elles rentrent dans leur retraite. M. Daubenton lui a donné le nom de *Serpent des dames.*

Couleuvre des Moluques. Il y en a qui ont jusqu'à 32 pieds de longueur. Elles sont dangereuses, avides de chair humaine, friandes de poissons. Leur manière de pêcher est singulière. On prétend qu'elles mâchent de l'herbe, se placent sur un arbre au bord d'un vivier, dégorgent l'herbe dans l'eau. Le poisson vient pour la manger. Elles s'élancent dessus, le saisissent, le dévorent. Lorsqu'elles ont manqué leur proie, elles l'attendent avec patience. Le poisson enivré vient bientôt flotter sur les bords.

COULEUVRÉE, ou *Vigne blanche.* V. *Bryonne.*

COULILAWAN. Cette écorce, que l'on tire d'un arbre qui croît aux Moluques, tient de la nature du Girofle et de la Cannelle. C'est une nouvelle épicerie dont les Hollandais font usage. Ils en retirent, par la distillation, une huile qui passe pour de l'huile de Girofle. Elle est puissamment incisive. Appliquée extérieurement, elle est très-propre pour les fluxions, douleurs de rhumatisme. Les Indiens s'en oignent le corps pour se parfumer et dissiper les douleurs qu'ils contractent en couchant la nuit en plein air. Cette écorce est gommo-ré-

sineuse, dissoluble partie dans l'esprit-de-vin, partie dans l'eau. Une demi-livre d'écorce ne fournit que demi-gros d'huile à la distillation. Les racines de l'arbre ont l'odeur et les qualités du Sassafras.

Coulon-chaud. On trouve cet oiseau sur les bords de la mer ; il fait son nid sur le sable, vole vîte, se soutient toujours en l'air. S'il apperçoit un poisson, il se plonge dans l'eau et s'envole après avoir saisi sa proie.

Coupaia. Cet arbre croît à Cayenne. C'est un faux Simarouba. Il n'en a pas les qualités. Voyez *Simarouba*.

Coupe (Astronom.) Constellation de l'hémisphère méridional, composée de sept étoiles selon Ptolomée, de 8 selon Ticho, et de onze suivant le Catalogue Anglais. Elle est placée entre le Corbeau et l'Hydre. Voyez *Hydre femelle*. On trouvera la figure et la position de la Coupe dans la planche 3.

Coupe-Bourgeon. Nom donné à plusieurs insectes coléoptères qui nuisent aux arbres, en faisant périr les bourgeons sur lesquels ils se nourrissent, tels que le *petit Hanneton à corcelet vert* et autres ; mais plus particulièrement au *Gribouri de la vigne*. Voyez ce mot.

Couperose. Voyez *Vitriol*.

Coupeur *d'eau*. Voyez *Bec en ciseau*.

Coupy. Cet arbre est ainsi nommé à Cayenne à cause de sa pesanteur. Il est bon pour la bâtisse. Son bois tortueux présente des courbes toutes faites pour la construction. On emploie les éclats de ce bois pour précipiter les fécules de Rocou et d'Indigo.

Gouratary. Espèce de Liane qui croît à

Cayenne. L'écorce en serait propre à faire du tan. Le bois fendu fait d'excellens cerceaux. Les feuilles, rudes comme de petites limes, servent à polir.

COURBARIL. Arbre des plus hauts et des plus gros de l'Amérique. Son bois sert à faire de très-beaux meubles et des rouleaux pour les moulins à sucre. Les Nègres font d'assez beau et mauvais pain avec son fruit, du goût et de la couleur de pain d'épice. L'arbre donne, dans sa vieillesse, une gomme ou résine dure et transparente qui rend, au feu, une odeur fort agréable.

COURESSE. Couleuvre de la Martinique, si timide qu'elle s'enfuit avec précipitation lorsqu'elle apperçoit quelqu'un; elle n'est pas venimeuse.

COUREUR. Cet oiseau tient son nom de la célérité avec laquelle on le voit courir en Italie, sur les rivages.

COURGE, ou *Calebasse*. On distingue plusieurs espèces de ces plantes, dont les fruits diffèrent un peu dans la forme. La pulpe de ce fruit est fade, mais rafraîchissante. On ordonne l'eau de Courge comme l'eau de Poulet ou de Veau.

COURICACA. Voyez *Cigogne*.

COURLIS. Voyez *Corlieu*.

COURONNE *australe* (Astronom.) Voyez *Couronne Boréale*.

Couronne Boréale (Astronom.) Petite constellation de l'hémisphère septentrional, composée de huit étoiles suivant Ptolomée et Tycho-Brahé, et de 21 selon le Catalogue Anglais. Elle est située près d'Arcturus sur la ligne

menée d'Arcturus à la Lyre. On la reconnaît facilement par les sept étoiles en forme de demi-cercle dont elle est composée. Il y en a une marquée (*a*) de la deuxième grandeur. On l'appelle la *Luisante* de la *Couronne*; ou *Alpheeca.* Les deux étoiles (*b*) et (*f*) de la grande Ourse, forment une direction qui va rencontrer la Luisante de la Couronne. Il existe encore une autre constellation connue sous le nom de *Couronne Australe*, composée de treize étoiles, située entre la queue du Scorpion et le Sagittaire, plus près de ce dernier dans l'hémisphère méridional. La Couronne Boréale passe au méridien sur les dix heures du soir, vers le 15 juin; elle est alors fort élevée sur l'horizon dans ce climat. On distingue alors facilement onze étoiles, qui forment une espèce de 6 de chiffre, dont le ventre a plus de largeur que de hauteur. Voyez en la figure et la position, *planches 5 et 6.*

Couronne Impériale. Les fleurs de cette plante ont quelque chose de majestueux. On la cultive pour l'ornement. On prétend que toute la plante est dangereuse, et que la racine est un poison aussi funeste que celui de la Ciguë.

Courouca. Cet arbre croît en Amérique. Les Perroquets sont très-friands de son fruit moitié rouge et moitié noir, de la grosseur d'une Aveline.

Couroucou. Cet oiseau du Brésil, ainsi nommé à cause de son cri, vit solitaire dans l'épaisseur des forêts humides, où il se nourrit d'insectes, se tient caché et si tranquille presque toute la journée dans les rameaux les plus touffus, qu'on ne penserait pas à lui; s'il ne faisait pas entendre son sifflement grave et monotone.

En avril, ces oiseaux font leurs nids dans des trous d'arbres. La femelle dépose trois ou quatre œufs sur la poussière de bois vermoulu. Pendant quelle couve, le mâle lui apporte à manger, et ne cesse de faire entendre son accent triste, langoureux et mélancolique. La femelle fait une seconde ponte aux mois d'août et septembre. Les rats, les couleuvres, les oiseaux de proie de jour et de nuit en détruisent un grand nombre. M. le chevalier des Haies a inutilement tenté d'apprivoiser de ces oiseaux pris à la chasse; ils ont constamment refusé toute espèce de nourriture. Comme leurs plumes tombent au moindre frottement, il est assez difficile de préparer leurs peaux pour les conserver dans les cabinets.

Courtilliere. Voyez *Taupe-Grillon.*

Cousin. Ces insectes, trop connues par les piqûres et les démangeaisons cruelles qu'ils nous occasionnent, présentent l'histoire la plus intéressante. Avant de devenir insectes volans, ils ont été en quelque sorte poissons, sous deux formes différentes. On peut observer, dans des eaux stagnantes, depuis le commencement de mai jusqu'à l'hiver, de petit vers la tête en bas, la partie postérieure à la surface de l'eau. De cette partie sort de côté une espèce d'évent ou petit tuyau évasé en entonnoir. C'est l'organe de la respiration. La tête est armée de crochets qui servent à saisir les insectes et les brins d'herbe dont il se nourrit. Aux côtés sont quatre petites nageoires, à l'aide desquelles l'insecte va, vient, se précipite au fond des eaux. Ces vers restent sous cette forme pendant quinze jours ou trois semaines. Au bout

de ce têms, ils se changent en nymphes. Toutes les parties de l'insecte aîlé se distinguent facilement à travers le voile qui les couvre. Ces nymphes sont roulées en spirale. L'organe de la respiration a changé de place et de forme. Ce sont deux tuyaux près de la tête qui occupent la place des stigmates, par lesquels l'insecte aîlé doit respirer un jour. Est-il un spectacle plus agréable que d'observer dans un baquet tous les mouvemens de ces insectes? Ces nymphes, toujours à la surface de l'eau pour respirer, ne mangent plus alors; mais au moindre mouvement, on les voit se dérouler et se plonger au fond des eaux à l'aide de petites rames placées à leur partie postérieure. Au bout de trois ou quatre jours d'un jeûne rigoureux, elles passent à l'état de Cousin. Un moment avant, l'eau était son élément; mais devenu insecte aërien, il ne peut plus y vivre. Il enfle sa tête, fait crever son enveloppe. Ce qui lui servait de robe il n'y a qu'un moment, se change en un navire dont l'insecte est le voile et le mât. Si, dans le moment que le Cousin développe ses aîles, il survient un peu de vent, c'est un ouragan terrible. L'eau entre dans le vaisseau. L'insecte qui n'en est pas encore détaché, coule à fond, périt. Mais par un tems de calme, le Cousin abandonne sa dépouille, se sèche, vole dans les airs, cherche à pomper le suc des feuilles, ou le sang de l'homme et des animaux. On ne peut voir, sans admiration, l'étonnante structure de son aiguillon. On se laisse faire, avec plaisir, une piqûre, pour pouvoir observer le jeu de cette machine. L'aiguillon que notre œil apperçoit, n'est qu'un

tuyau. Il contient cinq ou six petites lames d'une finesse extrême, les unes dentées à leur extrémité comme un fer de flèche, les autres tranchantes comme un rasoir. Ces lames, introduites dans les veines, y font l'effet de pompes aspirantes. Le sang y monte à raison de la petitesse des tubes capillaires. L'insecte fait couler dans la plaie un peu de liqueur. Le sang devient plus fluide. On le voit à la loupe passer à travers ces lames. L'animal s'enfle, devient rouge, et ne quitte que lorsqu'il est rassasié. La liqueur qu'il a injectée occasionne, par la fermentation, les démangeaisons désagréables, que nous éprouvons. On les dissipe avec l'alkali volatil, ou bien en se grattant dans le moment où l'on est piqué et se lavant avec de l'eau fraîche; plus tard le venin fermente, et l'on ne fait qu'augmenter l'enflure et la démangeaison. En se frottant le soir avec de la terre détrempée, l'enflure et la douleur diminuent. L'accouplement des Cousins se fait dans les airs. La femelle dépose ses œufs sur l'eau; à l'aide de sa partie postérieure mobile et de ses pattes, elle les dispose les uns à côté des autres en forme de petit bateau. La barque composé de deux ou trois cents œufs, flotte sur l'eau pendant deux ou trois jours, au bout desquels ils éclosent. S'il s'élève des tempêtes, les petites barques coulent à fond. Il se fait, tous les mois, une génération nouvelle de ces insectes. Si les oiseaux, les Hirondelles et plusieurs insectes carnaciers ne les dévoraient, l'air en serait obscurci. Les Cousins de ce pays-ci, quelque incommodes qu'ils soient, ne se

font pas sentir autant que les *Maringoins;* voyez ce mot.

Cousse-*couche*, ou *Couche-couche*. Cette racine, d'une plante potagère qui croît aux Antilles, se mange avec le poisson et la viande cuite. Elle ressemble à des Châtaignes bouillies. Les dames créolles l'aiment beaucoup.

Coutelier, *manche de couteau.* Ce coquillage est ainsi nommé de sa forme. On le nomme aussi *Canal gouttière*, *Seringue.* Il y en a de plusieurs espèces, qui diffèrent par la couleur. Ce coquillage vit dans le sable. Ses mouvemens consistent à s'y enfoncer et à s'en élever dans une position verticale, pour venir prendre sa nourriture. Lorsque la mer se retire, les trous que l'on voit indiquent la demeure des Couteliers. Elle a quelquefois deux pieds de profondeur. Pour les faire sortir, on jette une petite pincée de sel. Ils paraissent à l'entrée du trou, on les saisit. Si on les manque, ils ne se laissent plus reprendre. Il faut les enlever de force avec des fers pointus nommés *Dardillons.* Jetés sur sable, ils tâchent d'y rentrer. On observe facilement leur manœuvre.

Coutoir. Voyez *Clonisse.*

Crabe. On distingue deux espèces de ces crustacés, les Crabes de mer et ceux d'eau douce. Les Crabes sont amphibies, changent tous les ans de coquilles; dans le tems de la mue, se cachent dans le sable pour se mettre à l'abri du choc des corps étrangers. On les appelle alors *Crabes boursiers.* Ils se nourrissent de toutes sortes d'insectes et de petits animaux, pincent quelquefois cruellement les pêcheurs, jusqu'à leur couper le doigt. Lorsqu'on les porte

au

au marché dans des sacs, on a soin de leur attacher les pinces, autrement ils se tueraient. Ces animaux marchent en avant, en arrière, de côté. Leur bouche est d'une structure singulière. Ils font sortir et rentrer leurs yeux dans leurs orbites. On les voit marcher par bandes. L'amour les rend furieux. Ils se battent, se heurtent tête contre tête comme des Beliers, frappent leurs pinces l'une contre l'autre, et se disputent la possession d'une femelle. Le vainqueur s'en empare, la renverse sur le dos. Le plaisir les lie étroitement ensemble. On voit ensuite le mâle aider la femelle à se remettre sur ses pattes. On assure que les parties de la géuération sont doubles dans l'un et l'autre sexe. La femelle porte ses œufs sous sa queue comme l'Écrevisse. La chair du Crabe n'est pas trop bonne. Ses œufs sont plus délicats. Sous l'écaille du dos se trouve une substance verdâtre et grenue appelée *Taumalin*. On la fait entrer dans la sauce pour l'employer. Il faut bien se garder de la manger si elle est noire : c'est une preuve que la chair du crustacé est empoisonnée ; il a mangé des pommes de Mancenillier.

Crabes d'Amérique. Il y en a de monstrueux. L'isle des Cancres en est remplie. Ils pincent cruellement. Le fameux Drack, navigateur anglais, en fut assailli ; et, quoique bien armé, il périt sous leurs pinces meurtrières.

Crabe honteux. On le trouve au Brésil, aux Antilles. Son nom lui vient de la manière dont il place ses pinces sous son corps.

Crabe des Moluques. Les Chinois le regardent comme un mets exquis.

Crabe de vase, ou des Paletuviers. On le trouve aux Antilles, à Cayenne. Il aime beaucoup les Huîtres et autres coquillages bivalves. On prétend qu'il se met aux aguets, tenant une pierre dans sa pince. Aussi-tôt que l'Huître s'entrouve, il la glisse entre les deux battans. L'animal ne peut refermer sa coquille; il est dévoré par cet adroit chasseur.

CRABIER. On a donné ce nom à une famille d'oiseaux du genre des Hérons. Ils se nourrissent de Crabes, d'Écrevisses et de petits poissons qu'ils pêchent sur les bords des eaux douces. Cette famille, répandue dans les deux mondes, est une des plus nombreuses et des plus variées, soit à raison de la grandeur, soit par rapport à la couleur des plumes. L'oiseau connu en Suisse sous le nom de *Blongios* est de cette famille.

Crabier, ou *Chien Crabier*. Ce Quadrupède fort commun à Cayenne, a de loin quelque ressemblance avec le Chien Basset; mais il a plus de rapport avec les Sarigues. On en distingue deux espèces assez différentes; ils tiennent leur nom du goût qu'ils ont pour les Crabes, dont ils font leur principale nourriture. Le Crabier monte lestement aux arbres, sur lesquels il se tient plus souvent qu'à terre, sur-tout pendant le jour. La femelle produit quatre ou cinq petits, qu'elle dépose dans de vieux arbres creux. Elle n'a point comme la Sarigue de poche sous le ventre. Ces animaux se défendent contre les Chiens. Quand ils ne peuvent tirer les Crabes de leurs trous avec la patte, ils y introduisent la queue, dont ils se servent comme d'un crochet; le Crabe en la serrant les fait crier; le cri

ressemble assez à celui d'un homme, et s'entend de fort loin. Leur voix ordinaire est le grognement du petit Cochon. Ils se familiarisent aisément. On les nourrit à la maison comme les Chiens et les Chats, avec toute sorte d'alimens. Ils sont naturellement assez gras. Les gens du pays les mangent. Leur chair tient de celle du Lièvre. Ce n'est pas, dit-on, le même animal que le *Koupara*. Voyez ce mot.

CRAIE. Cette substance minérale paraît sous diverses formes et couleurs. Le sentiment le plus vraisemblable est qu'elle doit son origine à un détriment de coquilles. On la trouve par masses considérables, traversées par des bancs horizontaux de pierre à fusil. On en voit à Meudon, en Bourgogne, en Champagne. Cette substance, chariée par les eaux, paraît sous diverses formes, telles que l'*Ostéocolle*, l'*Agaric minéral*, le *guhr de Craie* ou la *Craie coulante*, la *Craie en poussière*, la *Craie rouge*. On emploie la Craie blanche et tendre, à faire des crayons, à blanchir les plafonds, les couvertures de laine, les gros draps. Celle qui est un peu plus dure, s'emploie dans les bâtimens, ainsi qu'on le voit à Rheims. La Craie blanche de Bath en Angleterre, fait effervescence, et a la propriété d'échauffer l'eau au point d'y faire cuire un œuf. La Craie en poussière s'appelle *Farine fossile* : la Craie spongieuse s'appelle *Moële de pierre*.

Craie de Briançon. Elle serait mieux nommé *Stéatite de Briançon*. C'est une Stéatite pulvérulente, composée de molécules fines et en apparence talqueuses; elle est douce et onctueuse au toucher, qualité qu'elle perd à un feu vif-

lent. Sa couleur verdâtre devient alors jaunâtre, et ses taches accidentelles noirâtres, deviennent noires par la calcination du fer.

CRAMPE, ou *Tremble*. Voyez *Torpille*.

CRAN. Voyez *Falun*.

CRAPAUD. L'histoire de cet animal, tout hideux qu'il paraît, présente un intérêt singulier. Les uns vivent sur terre, les autres dans l'eau. Il y en a d'aussi gros que la tête d'un homme. En général les mâles sont plus petits que les femelles. On en a trouvé qui renfermés depuis plusieurs années, dans des pierres ou de la maçonnerie, sans aucune communication d'air extérieur, et sans aucune nourriture, étaient encore vivans. Les expériences faites par M. Hérissant, en 1771, et mises sous les yeux de l'Académie des Sciences, tendent à prouver la vérité de ce fait. Le Crapaud ne fait presque que se traîner à terre. Il se met en colère lorsqu'on le touche, s'enfle, ne lâche point prise lorsqu'il saisit quelque chose, à moins qu'on ne l'expose au soleil, qu'il redoute. Il lance, par sa partie postérieure, une liqueur contenue dans une bourse particulière différente de la vessie. On la prétend vénimeuse. Dans nos climats, ce poison n'a pas grande force. La fin de l'hiver est le tems des amours. Le mâle dans l'accouplement, embrasse tendrement sa femelle, reste couché sur son dos fort longtems. Celle-ci ne peut parvenir facilement à déposer ses œufs. Aussitôt qu'elle a fait sortir le premier, le mâle, à l'aide de ses pattes postérieures, tire le chapelet d'œufs avec une adresse singulière; il ne quitte point l'ouvrage, que l'accouchement ne soit entièrement fini. Sans

ce bon office, la femelle périrait en travail. Cette observation a été faite sur une petite espèce de Crapaud de terre.

Crapaud de mer. Ce poisson de la famille des diables de mer, se trouve au Brésil et à la Chine, se tient en embuscade au fond de l'eau, dans les plantes marines, ou derrière des pierres, et vit de proie. C'est le *Lophius histrio.*

Crapaud terrestre puant. Ainsi nommé parce qu'il répand une odeur très-fétide, lorsqu'on le met un peu en action; il habite la terre toute l'année, et cherche au printems, saison de ses amours, les eaux des viviers, des petits étangs, des marais et des fosses; c'est-là que se fait l'accouplement, plus ou moins long à raison de la température de l'air. Suivant les observations de Spalanzani, le travail de la fécondation est à-peu-près le même que dans les grenouilles. Cet habile observateur pense, que ce qu'on appelle œufs dans les Crapauds, sont les têtards eux-mêmes en miniature, que ces œufs ne se crêvent pas, et ne s'ouvrent pas comme les autres pour donner naissance à l'animal qu'ils renferment, qu'ils croissent seulement en masse et en volume, s'effilant dans une extrémité qui forme la queue du têtard, s'arrondissant dans l'autre qui se montre comme une tête, par les yeux, la bouche, et les nageoires, s'animant, sortant de l'Amnios et nageant dans les eaux; le tout dans l'espace de trois jours, pour les Crapauds terrestres puants, et dans un plus long espace de tems pour les autres Crapauds, qui naissent dans une saison plus froide. A Surinam, il y a un Crapaud dont

les petits éclosent et sortent du dos de la femelle. Voyez *Pipal.*

Crapaud volant. Voyez *Engoulevent.*

CRAPAUDINE. Cette substance fossile diffère un peu dans sa forme et dans ses couleurs. On a cru autrefois qu'elle tirait son origine du Crapaud. Des observations plus exactes ont fait reconnaître que c'étaient des dents molaires de *Dorade*, ou de *Loup marin*, ou d'un poisson du Brésil nommé le *Grondeur*. La diversité de formes des Crapaudines, dépend de l'espèce des dents, et la diversité des couleurs de celles des substances métalliques.

Crapaudine. Cette plante croît dans les forêts, les lieux sableux. C'est un excellent vulnéraire. Mise dans l'eau des bains, elle ouvre les pores de la peau. L'eau s'y insinue davantage. En sortant du bain, on la voit trouble, gélatineuse, preuve qu'elle s'est chargée de toute la matière qui formait obstacle à la transpiration. Les bouchers prétendent que les moutons qui mangent de cette plante, sont sujets à des vers qui leur attaquent le foie, et que ces vers ressemblent à la feuille de Crapaudine.

CRAVANT. Cette espèce d'Oie fréquente les côtes des pays tempérés, lorsque les vents du Nord soufflent constamment pendant quinze jours; il en arrive sur les côtes de Picardie. Ils ne se laissent plus approcher, depuis que les habitans leur ont fait la guerre, à cause du dégât qu'ils causaient dans les blés. Leur cri est une sorte d'aboiement sourd, rauque et creux; *ouan, ouan.* Dans la frayeur ou la colère, ils sifflent comme les Oies. M. de Buffon en a nourri un plusieurs mois, avec du grain, du

son, ou du pain détrempé. Renfermé dans un jardin avec des Canards, on le voyait timide, sauvage, craintif, sans familiarité, toujours éloigné. Une Sarcelle avec laquelle il avait vécu, le mettait en fuite, il mangeait autant et peut-être plus la nuit que le jour, aimait à se baigner et secouait ses aîles en sortant de l'eau.

CRAVE. Voyez *Coracias*.

CRAYON *noir*, ou *mine de plomb des peintres*. Pierre schisteuse dont les charpentiers font usage pour tracer des traits. Cette pierre sulfureuse, molle et décomposée est un bon engrais pour les vignes. Elle fait mourir les vers qui en attaquent les racines.

Crayon rouge, ou *Sanguine*, ou *terre rubrique*. On soupçonne que c'est une Argille colorée par un ochre de fer. Calciné au feu, elle se durcit au point de donner des étincelles avec le briquet. On en trouve en France, en Angleterre. La meilleure nous venait autrefois de la Grèce. Les Anglais pulvérisent cette terre rouge, l'incorporent avec une gomme et en font des Crayons.

CRÊME *de Tartre*. C'est le Tartre purifié et cristallisé. Voyez *Tartre*.

CRÉPITUS, *Dieu Pet*. Chez les anciens, les dieux se sont multipliés à l'infini par le caprice de leurs adorateurs. Ils avaient des dieux criminels et débauchés, des dieux injustes et violens, des dieux avares et voleurs, des dieux ivrognes, des dieux impudiques, des dieux cruels et sanguinaires. Ce qui fait honte à l'humanité, tout a été déifié, sans en excepter les choses les plus viles. L'homme s'est dégradé jusqu'à dresser des autels à un Dieu *Sternulus*,

à une déesse *Caca*, et enfin au Dieu *Crépitus*. A Rome on honorait l'image de ce Dieu, dont la divinité était sans doute reconnue. Chez les Egyptiens, chez lesquels se trouvent des figures, qui ne peuvent représenter que ce sale Dieu, il est quelquefois représenté sans aucun genre de vêtement, à tête rase, demi accroupi, et dans la situation la plus convenable à ses fonctions, et la plus propre à le caractériser.

Cresserelle. On trouve cet oiseau de proie dans l'un et l'autre continent, particulièrement en Suède, en Italie, en Bourgogne. Il est vif, hardi, avale tout vivans les Rats, Mulots, Souris, en rejette la peau par le bec après la digestion, poursuit les petits oiseaux jusque dans l'intérieur des maisons, fait la chasse aux Pigeons, aux perdrix, les enlève, leur coupe le cou, les plume adroitement et les mange. La femelle s'empare quelquefois des nids abandonnés des Corneilles, ou s'en construit un dans les trous des vieux bâtimens, et quelquefois sur les arbres élevés des forêts. Ce nid est brut, négligé, composé de buchettes, de racines. Elle y pond jusqu'à sept œufs, tachetés de couleur rougeâtre aux extrémités; nourrit ses petits, d'abord avec des insectes. Ces mêmes petits pris jeunes, sont faciles à nourrir et à élever; au bout de quinze jours ils mangent de la viande crue. Leur naturel docile et peu farouche, s'adoucit aisément, et est susceptible d'attachement. Le besoin les ramène quelquefois à la volière, lorsqu'ils s'en sont échappés. M. de Buffon pense que ces oiseaux quittent notre climat à l'approche de l'hiver. Le mâle est, dit-on, si tendrement attaché à sa femelle,

qu'il fait des plaintes et cris continuels, lorsqu'il s'absente, ou qu'elle a le malheur de la perdre.

CRESSON *de fontaine*. Cette plante est très-propre à purifier le sang. Elle contient de l'alkali volatil. C'est un excellent anti-scorbutique. On ne doit l'employer qu'en infusion, sans quoi les substances volatiles se dissiperaient.

CREVETTE. Voyez *Chevrette*.

CRIK. On donne ce nom à une famille de Perroquets du nouveau continent, qui ne diffèrent des Amazones, qu'en ce que le rouge est placé sur l'aîle, et non sur le fouet de l'aîle. Du reste mêmes mœurs, mêmes habitudes, même façon de vivre. Les Sauvages pour varier leurs plumages, prennent un jeune Crik au nid, lui arrachent quelques unes des plumes scapulaires, et quelques autres plumes du dos, les frottent du sang d'une des Grenouilles de leur pays : les plumes renaissent avec des couleurs différentes, c'est ce qu'on appelle *Perroquets tapirés*.

CRIN *de mer, soie de mer, Gordius*. Il paraît qu'on a désigné sous ces différens noms le même individu ou des espèces analogues, dont les unes vivent dans les eaux douces, les autres dans les eaux salées. On dit qu'il se multiplie comme les polypes, en le coupant. Il occasionne des inflammations à la gorge des animaux qui l'avalent. On distingue dans ce genre, la *Chanterelle* ou *veau marin*, qui se gîte dans les ruisseaux et les lits de glaise molle qu'il perce ; ce qui quelquefois détourne et donne un autre écoulement aux eaux : sa morsure cause des panaris. Le *Gordius parasite*, se loge

à la surface des coquillages. Le *Gordius du foie*, se loge dans le foie des poissons d'eau douce, et notamment du Brochet. Le *Gordius à boule*, s'attache à la membrane extérieure du ventricule de l'Epinoche, et est logé dans une petite sphère membraneuse, dont il ne fait sortir qu'une partie de son corps.

CRINONS, ou *Dragonneaux*. Ces espèces de petits vers, de la finesse d'un crin, éclosent et vivent entre cuir et chair dans plusieurs endroits du corps. Ils attaquent sur-tout les muscles du bras et les jambes. C'est une maladie bien connue dans les pays chauds. Les enfans y sont fort sujets. Les Crinons occasionnent les démangeaisons les plus vives. Lorsqu'on les observe au microscope, on voit qu'ils ont deux cornes, les yeux ronds, une queue fourchue et relevée. On soupçonne que ces insectes peuvent être de la nature des polypes. Coupés, ils subsistent encore. La matière de la transpiration arrêtée, échauffée, fait éclore les œufs de ces insectes. Les bains, avec des infusions de plantes amères et tous les vermifuges, les font périr. Les Harengs et les Eperlans de mer, sont sujets à être tourmentés par une espèce de Dragonneaux, qui pénètrent et se logent sous leur peau; tantôt on les voit sortir à moitié, tantôt ils y sont tout-à-fait ensevelis; ils y vivent même plusieurs jours après la mort du poisson.

CRIOCÈRE. Cet insecte, dans l'état de vers, est mol, couvert d'une peau fine, vit aux dépens des fleurs et des plantes, s'enfonce dans la terre au pied des végétaux qu'il a dévorés, s'y change en chrysalide, puis reparaît avec un nouvel habit plus propre et plus solide que

le premier ; car il est à remarquer que plusieurs insectes de ce genre, dans l'état de vers, se couvrent de leurs excrémens, pour se mettre à l'abri de la pluie et du soleil, tels que le Criocère du Lis, celui de l'orge et de l'avoine, celui des chardons, etc. Voyez *Ver Hottentot*. Parvenus à leur état de perfection, ces insectes font entendre, sur-tout quand on les enferme dans la main, un petit cri produit par le frottement des derniers anneaux du ventre contre les étuis. Pour s'accoupler, le mâle monte sur la femelle, y reste au moins une heure. Celle-ci fécondée, dépose sur les feuilles ses œufs, qui y adhèrent par la gomme dont ils sont enduits. Au bout de vingt jours, la petite famille grouillante se disperse et cherche sa nourriture. Il faut avoir soin de les détruire, pour conserver les fleurs et les plantes.

Criquet. Ce genre d'insecte saute avec beaucoup d'agilité. Ses jambes postérieures, plus longues et mises en mouvement par des muscles vigoureux, le dérobent à la poursuite de ses ennemis. Il marche lourdement et assez mal. Mais plusieurs volent très-bien. Quelques-uns même déploient des aîles d'une grandeur prodigieuse, et d'une richesse qui égale celle des beaux papillons. La métamorphose de ces insectes ne doit guères être pénible. Il y a peu de différence de son état de ver à celui d'insecte parfait ; sous toutes les formes, ils font un grand dégât dans les herbes et sur les feuilles. Les œufs éclosent en terre. La femelle n'a pas de tarrière à l'extrémité du ventre pour les y déposer ; mais il paraît qu'elle y supplée par quatre pièces écailleuses, mobiles, allongées, insérées

près de l'anus. La même partie est munie, dans le mâle, de crochets écailleux pour retenir la femelle. Cet insecte rend le même son que le Grillon et par le même moyen. Les pieds antérieurs, le nombre des articles des tarses et le défaut de tarrière dans la femelle, sont des caractères suffisans pour la distinguer de la sauterelle, avec laquelle on serait tenté de la confondre. On en voit quelquefois des nuées parcourant une partie de l'Europe de l'Est à l'Ouest, et dévastant les campagnes. Le *Criquet de Numidie* a les ailes extrêmement courtes ; la femelle, en juillet ou en août, s'enfonce dans le sable à reculons jusqu'au corcelet, dépose ses œufs unis par une glue noirâtre en une masse cylindrique, reste plus de huit jours dans cette attitude, et périt ainsi sur sa progéniture.

Cristal, ou *Cristal de roche*. C'est une pierre dure, transparente, non colorée, se rapprochant plus que toute autre de la nature du diamant, faisant feu avec l'acier, d'une cristallisation régulière à six pans. Il y a lieu de penser qu'elle se fait, ainsi que dans nos cristallisations, par une aggrégation lente de parties homogènes qui ont été dans un état de fluidité. Le Cristal est quelquefois coloré par des substances métalliques. On le nomme alors *Fluors*. Comme il approche beaucoup du Diamant, s'il est coloré en rouge, en bleu, on le nomme *faux Rubis*, *faux Saphir*, *etc.* Le Cristal de roche se trouve dans toutes les parties du monde, dans des grottes ou cavernes abreuvées d'eau, attaché aux voûtes supérieures qu'il tapisse. Les indices de cavernes qui le contiennent, sont des eaux pures, limpides, coulantes à travers des rochers, des cris-

tallisations imparfaites, des bancs de quartz, qui toujours est la matrice du Cristal. Quand les rochers rendent un son creux, et que les masses sont solides et continues, il n'y a point de Cristal. L'ouverture faite, un homme suspendu dans la mine avec une corde, choisit, à l'œil et à la forme, les morceaux les plus beaux, les plus transparens, les plus durs, les détache facilement. Les morceaux de Cristal sont d'autant plus précieux, que les aiguilles en sont plus longues, plus transparentes, la cristallisation hexagone bien décidée. Leur prix augmente, lorsqu'ils contiennent des corps étrangers de diverses natures, tels que bois, mousses, insectes, etc. qui s'y sont trouvés enfermés dans le tems que la substance était molle. Le naturaliste entrevoit dans ces morceaux les secrets de la nature. On a découvert, en Suisse, des morceaux de cristaux du poids de huit cents livres. Ils ont été estimés plus de 9000 liv. Dans la mine de Fischbach en Vallais, on vient de découvrir une quille qui a sept pieds de tour, deux pieds et demi de hauteur, et du poids de douze quintaux. On fait avec le Cristal de roche, des lustres, des des vases, des bijoux très-estimés. On les contrefait avec les verres de Bohême; mais la dureté de ceux-ci est toujours bien inférieure. Le Cristal de roche, exposé par M. d'Arcet à un degré de feu violent, a éclaté très-facilement, s'est un peu terni à la surface, mais n'a point perdu sa transparence; fondu avec un alkali et du plomb, coloré par des substances métalliques, il s'emploie pour imiter les pierres précieuses. Cet art est devenu presque rival de la nature; même couleur, même nuance. Il n'y

manque que la même dureté. Suivant l'expérience de M. Hellot, un morceau de Cristal, engagé dans une mine de Cobolt, et mis au feu sous la moufle, a pris les couleurs des pierres précieuses ; ce qui semble confirmer l'opinion que les pierres précieuses ne doivent leur couleur qu'aux vapeurs minérales auxquelles elles se trouvent exposées.

Cristal d'Islande. On le nomme ainsi de l'isle où on le trouve. C'est proprement un Spath *dissoluble* dans les acides. Calciné au feu, il s'y divise en rhomboïdes, répand une odeur urineuse, et acquiert la propriété de luire dans les ténèbres. Le caractère le plus distinctif de ce Cristal est de faire voir double l'objet qu'on regarde à travers. Ce phénomène s'apperçoit en voulant lire l'étiquette du morceau de Cristal qui est dans le cabinet du Jardin des Plantes. Cet effet est produit par une double réfraction que subissent les rayons de lumière dans ce Cristal, composé transversalement et horisontalement de diverses surfaces qui se touchent différemment. Dans les expériences faites au feu par M. d'Arcet, le Cristal d'Islande s'est fondu en une masse d'autant moins brune, qu'elle tendait davantage à l'état complet de fusion. La croute qui paraissait à la surface de cette masse, était inattaquable aux acides. Nous avons dans nos Pyrénées, près de Bagnères, un Cristal assez semblable à celui d'Islande. Il faut lire dans la Collection Académique, tome 2, page 294, un Mémoire sur la nature, les effets et les propriétés de ce Cristal.

Cristal de Madagascar. Quelques-uns le regardent comme un quartz transparent. Il résiste

au feu du miroir ardent. On en fait des urnes et des vases.

CRISTE *marine*. Voyez *Passe-Pierre*.

CRIT. C'est l'arme favorite des habitans de Malaca. Cette espèce de poignard, dont la lame est large et ondée par les bords, est d'un acier fin, tranchant et pénétré, lorsqu'on le fabrique, d'un poison si subtil et si actif, sur-tout en été, que la moindre égratignure qu'il fait est mortelle. On le nomme aussi Kangiar.

CROCODILE. Cet animal amphibie, de la famille des Lézards, se trouve en Asie, en Afrique, en Amérique, où il porte le nom de *Cayman*. Il y en a de monstrueux. Tout annonce chez lui la force, la rapacité. Ses dents sont tranchantes, la mâchoire inférieure est immobile. Articulée à la nuque du col, il n'y a que la supérieure en état de se mouvoir. De cette construction il résulte une force singulière dans la mâchoire. Le Crocodile va toujours en regardant en avant; ses yeux sont fixes, étincelans, ses pattes armées de griffes redoutables. D'un coup de queue il peut assommer un homme. Il est friand de chair humaine, se nourrit de poissons, se tient à l'affût pour surprendre et dévorer le bétail qui vient boire. Plus terrible dans l'eau, il se meut avec agilité sur terre, mais il ne se retourne point facilement. Il court cependant très-bien sur un terrain uni. Le Crocodile renverse sa femelle pour s'accoupler avec elle ventre contre ventre. Il l'aide ensuite à se relever. La femelle pond cinquante ou soixante œufs, les dépose dans le sable, et laisse à la chaleur du soleil le soin de les faire éclore. On prétend qu'il craint la vue et l'odeur du Safran.

On voit au Sénégal des Crocodiles qui ont vingt ou trente pieds de longueur. M. Adanson y en a vu de noirs. Le Crocodile à mâchoires allongées, du Gange, se nomme *Gavial*. M. de Livry dit avoir vu, à la Louisiane, des Crocodiles *herbus*, si vieux qu'il leur croît des rameaux sur le dos, ensorte qu'on voit quelquefois avec étonnement, quand on en ignore la cause, des rameaux verds se promener debout sur l'eau. Le roi de Saba, sur la Côte des Esclaves, met sa magnificence à avoir deux étangs remplis de Crocodiles de la grande espèce; ils portent le nom d'*Alligators*. Ces animaux féroces par besoin, se laissent apprivoiser, quand on prend soin de les nourrir. Ils ont une forte odeur de musc qui se fait sentir à une grande distance, et provenant de deux glandes à la mâchoire inférieure, et de deux autres près de l'anus. Les Crocodiles ont pour ennemis les Tigres, les Hippopotames, les Couguars : le Mangouste, les Singes, le Sagouin, les Sapajous, et plusieurs espèces d'oiseaux, se nourrissent de leurs œufs. On ne sait pas quelle est la durée de la vie du Crocodile. Les nègres vont attaquer hardiment cet ennemi dangereux : lorsqu'ils le voient nager en pleine eau, ils vont sur lui le bras gauche armé de cuir, le lui plongent dans la gueule, la tiennent ouverte, le noient. Si l'animal ne périt promptement, ils lui portent un coup de baïonnette sous le ventre. Tout le reste du corps est trop bien cuirassé pour pouvoir être percé à coups de flêches ou même d'arquebuse. En Amérique, c'est une viande de carême. Ses entrailles ont une odeur de musc. Par-tout on rencontre le tableau de la superstition humaine. On a adoré les

les Crocodiles dans la ville d'Arsinoé. On la nommait autrefois la *ville des Crocodiles*. Il y en avait, dans le lac Mœris, une prodigieuse quantité. On les redoutait. On les adorait comme des Dieux. On prenait un Crocodile, on l'attachait par les pattes. On lui suspendait à la tête des pierres précieuses. On le nourrissait avec des viandes consacrées. Après sa mort on l'embaumait. On le brûlait. On mettait sa cendre dans une urne. On la portait avec celle des rois.

CROCUTA. Ce quadrupède, connu des Hottentots sous le nom de *Tigre-Loup*, et que Sparmann appelle *Hyène tachetée*, ne va presque jamais seul, ne sort que la nuit ou du moins le soir pour chercher sa nourriture; se jette sur les animaux qu'il peut rencontrer; s'approche des fermes, dévore les harnais et lanières s'il peut en trouver; fait entendre de loin ces cris *aauac*, *ooao*, *ooao*, qui décèlent sa marche; contrefait quelquefois la voix des veaux, des poulains, des agneaux; s'introduit jusques dans la ville du Cap, pour se nourrir des lambeaux de peaux, des os, des tendons, des cartillages, etc. jetés au-devant des boucheries. C'est un service que ces animaux rendent à la ville, en la débarrassant de ces ordures.

CROISETTE. M. d'Ambournay a reconnu par l'expérience et publié que la Croisette de Portugal donne une teinture aussi belle et aussi solide que la Garance. Elle a l'avantage de croître dans les terres les plus mauvaises, et de réussir parfaitement sans presqu'aucuns soins de culture.

CROIX *de Chevalier*. Voyez *Tribule*.

CROIX *de Malte*, *de Jérusalem*, ou *Fleur*

de Constantinople. On cultive cette plante dans les jardins à cause de sa fleur qui est très-belle, sur-tout lorsqu'elle est double. Il y en a de blanches, d'incarnat, d'une odeur agréable. Ce sont des espèces de Lichnis.

Cropal. Voyez *Codagopale.*

Cropiot. Les Indiens mettent ce petit fruit avec leur tabac pour fumer. Ils en font usage de cette manière, pour les maux de tête.

Crustacés. On donne ce nom à un genre d'animaux recouverts d'une espèce de croûte dure et solide, qui garantit leur corps et leurs membres du choc et du frottement; c'est pour ainsi dire une armure défensive dont la matière crétacée paraît être de la nature des os. Les Crustacés sortent de leur œuf entièrement recouverts d'une peau qui se durcit en prenant un certain accroissement. Leur forme est déjà parfaite, c'est-à-dire qu'étant petits, ils ont la même forme qu'ils conserveront quand ils auront acquis un volume beaucoup plus considérable; ce qui n'arrive pas toujours dans les testacés. Lorsque les petits Crustacés sont parvenus à un certain volume, et que leur peau à acquis une consistance et une dureté trop considérable, alors ils sont dans l'état où sont les vers à soie à l'instant de la mue. Avant qu'ils se dépouillent de leur première peau durcie, une nouvelle s'est formée sous la première; bientôt l'animal rompt l'ancienne enveloppe et s'en dégage, mais par un procédé si surprenant, que la dépouille reste entière avec toutes ses pattes, même avec la forme des yeux, de façon qu'on prend souvent la dépouille de l'animal pour l'animal-même. C'est un fait

singulier, mais constant et connu de tout le monde. On voit de ces dépouilles de Crabes dans tous les Cabinets. Ce dépouillement se fait plusieurs fois, jusqu'à ce qu'enfin l'animal soit parvenu à son dernier accroissement. De ces animaux, les uns sont de forme allongée, tels que les *Ecrevisses*, les *Grevettes* ou *Squilles*, les *Langoustes*, les *Homars* ; d'autres ont le corps large et évasé, ce sont les *Crabes*. D'autres ont le corps arrondi, ce sont les *Cancres* ; voyez ces mots. On donne le nom de *Crustacites* aux Crustacés fossiles.

CUBEBES, ou *Poivre à queue*. Ces petites baies sont aromatiques. Mâchées, elles corrigent la mauvaise odeur de la bouche. Mêlées avec du mastic et mises dans la bouche, ou infusées dans du vin, elles excitent au plaisir. Les Indiens l'emploient à cet usage.

CUCUJU. Voyez *Porte-lanterne*.

CUCULE. Ce genre d'insectes, singulier par son coqueluchon, est rare, et se trouve sur les plantes ombellifères.

CUCURURU. La morsure de ce serpent, qui se trouve au Brésil, est des plus dangereuses. On est attaqué de vertiges, de fièvres. Le sang bouillonne et s'élance de diverses parties du corps. On mange ce serpent après lui avoir coupé la tête.

CUJELIER, ou *Alouette des bois*. Cet oiseau diffère de l'Alouette ordinaire, en ce qu'il se plaît dans les terres incultes voisines des taillis, perche sur les arbres, chante la nuit comme le jour. Du reste il a les mœurs et les habitudes de l'Alouette, s'élève très-haut en chantant, se soutient en l'air, vole par troupes pendant

les froids ; fait son nid à terre, le cache sous une motte de gazon, pond de très-bonne heure quatre ou cinq œufs, se nourrit de scarabées, de chenilles, de graines ; et vit huit à dix ans.

Cuir *fossile.* On donne ce nom à une espèce d'Amiante à filets entrelacés, sous la forme d'un tissu.

Cuivre. C'est le premier des métaux imparfaits. Sa couleur naturelle est rouge et brillante. Il est dur, malléable, ductile et sonore. Par la trempe, on peut lui donner les qualités de l'acier. Avant que le fer fût connu, le cuivre servait aux mêmes usages. Tous les dissolvans agissent sur lui. Il les teint en verd. L'alkali volatil change cette couleur en bleu. Ainsi voilà un procédé certain pour s'assurer de la présence du Cuivre par-tout où on en soupçonne. Ce métal se trouve dans la terre sous un nombre infini de formes, de couleurs et de combinaisons. La collection de ces mines présente le spectacle le plus brillant et le plus varié. Celles qui sont d'un jaune d'or, contiennent plus de soufre, de fer et d'arsenic, que de Cuivre. C'est ce qui donne cette grande quantité de belles Pyrites, que l'on admire dans les Cabinets. Après le fer, c'est le métal le plus difficile à séparer des matières avec lesquelles il est minéralisé. Lorsqu'il est bien pur, on l'appelle *Cuivre de rosette.* Le Cuivre *natif* est celui que l'on trouve, ou en paillettes, ou en feuilles minces. Il est assez rare, et toujours moins pur que le Cuivre de rosette. Dans les mines de Sibérie, le Cuivre natif se trouve sous forme de cristaux réunis, qui présentent de belles ramifications semblables à des feuilles de fougère. Le cuivre se trouve

aussi dans le sein de la terre, sous forme de chaux rouge, bleue ou verte. Quand elle est bleue on lui donne le nom d'*azur* ou de *bleu de montagne*, suivant les nuances. Il y a encore des *mines de Cuivre jaune*, des *mines de Cuivre grises*, des *mines de Cuivre inflammables*, des *mines de Cuivre noires* ou *couleur de poix*. Toutes ces variétés dépendent des principes minéralisateurs et de leur combinaison. La mine de Cuivre *verte de la Chine*, si recherchée des curieux, *le Verd de montagne* ou *Chrysocolle verte*, ne sont autre chose qu'un mêlange fait dans l'intérieur de la terre d'une dissolution de Cuivre avec des pierres. La plus belle de ce genre est le *Cuivre soyeux*. Si la précipitation a été opérée par l'alkali volatil, elle prend une couleur bleue et le nom de *Chrysocolle bleue*. On trouve ces Chrysocolles en globules, en cristallisations, en bouquets, ou en houpes soyeuses. A la longue le cuivre se couvre d'une rouille verte, que les Antiquaires appellent *Pâtine*, espèce de Malachite produite par l'acide aërien, qui corrode le Cuivre et se combine avec lui. Au feu le Cuivre s'échauffe, rougit, colore la flamme d'un bleu verdâtre, se calcine en écailles à sa surface, se fond, bouillonne et se volatilise. La chaux de Cuivre, poussée à un feu violent, se convertit en un verd d'un brun marron. On donne le nom de *Verdet* aux cristaux verds, opaques et plus ou moins réguliers, produits par la dissolution du Cuivre dans l'acide du vinaigre. Sa dissolution, par l'acide nitreux, donne des cristaux bleus presque transparens. Celle par l'acide muriatique bouillant, d'abord brune, ensuite d'un verd très-

foncé, forme des cristaux d'un verd de pré très-agréable. La dissolution par l'eau régale d'un verd obscur d'abord, donne des cristaux opaques, irréguliers et un peu blanchâtres. La dissolution par l'acide vitriolique, forme par évaporation le vitriol bleu. Enfin les huiles, les liqueurs animales, les eaux chargées de matières grasses, huileuses ou salines, donnent des dissolutions vertes. Le Cuivre dissous et combiné avec d'autres corps, est d'une utilité étonnante dans presque tous les arts. Les artificiers en colorent leurs feux ; les peintres, les teinturiers, les pelletiers se servent du verd-de-gris, qui est un de ses produits. Sa chaux, que l'on nomme *Safran de Vénus* ou *Ecailles de Cuivre*, sert à colorer les émaux, à peindre les porcelaines et les faïances. On a donné le nom d'*Æs veneris*, à la combinaison du Cuivre et du soufre. Par la fusion on l'employe dans la teinture et la peinture. On compose avec le Cuivre la plupart des instrumens qui demandent une grande justesse, tels que les instrumens de mathématiques. Mêlé avec le Zinc, il donne le *Tombac*, le *Pinchebec*, le *Similor*, le *Métal de Prince* ; avec la pierre calaminaire, il fournit le *Laiton*. Un mélange d'orpiment de Cuivre et d'Etain, donne une matière propre à faire des miroirs métalliques. Le cuivre *blanc* est le résultat de l'Arsenic et du Cuivre ; et si au lieu de l'Arsenic, on met de l'Etain, on aura le *Bronze*. Si dans une dissolution de Cuivre, par l'acide vitriolique, on met du Fer, l'acide quitte le Cuivre pour s'attacher au Fer qu'il colore ; ce qui a donné à quelques charlatans, l'occasion de faire accroire qu'ils avaient le

talent, tant et si inutilement cherché, de transmuter les métaux. Pour rendre l'Or et l'Argent d'un travail plus aisé, on y mêle du Cuivre. Enfin, la grande habitude où l'on est de l'employer par-tout, fait que l'on oublie trop souvent dans les cuisines le danger de son usage.

Cul-blanc, *Motteux*, *Vitrec*, *Tourne-motte*. Noms donnés à cet oiseau commun dans nos campagnes, qui se tient habituellement sur les mottes, dans les terres fraîchement labourées, pour y chercher les vermisseaux dont il fait sa nourriture. Son vol est court et très-bas. Arrivé dans le printems, il s'en retourne en août et septembre. Il est si jaloux de sa liberté, qu'on ne peut l'élever ni en cage, ni en volière. Il y périt de tristesse et de regret. Jamais il ne se perche plus haut que les haies basses. Posé, il balance sa queue, fait entendre un son assez sourd, *titreû, titreû*. En s'envolant son cri est *farfar, farfar*, qu'il répète précipitamment. Il découvre en fuyant la partie blanche du derrière de son corps, ce qui le fait distinguer de tous les autres oiseaux, et lui a fait donner par les chasseurs le nom vulgaire de *Cul-blanc*. Il niche sous les gazons et les mottes, sous les pierres, dans les friches, auprès des carrières, ou bien à l'entrée des terriers quittés par les lapins. Son nid, composé en dehors de mousse ou d'herbe fine, et en dedans de plumes ou de laine, est remarquable par une espèce d'abri placé au-dessus du nid, et collé contre la pierre ou la motte sous laquelle tout l'ouvrage est construit. On y trouve communément cinq ou six œufs, d'un

blanc bleuâtre, clair. Le mâle se tient aux environs du nid. Lorsqu'il apperçoit un passant il vole au-devant de lui, fait de petites poses comme pour l'attirer, et quand il est assez éloigné il prend sa volée en cercle et regagne le nid. On en voit des petits vers la fin de mars. Les gelées qui surviennent en font périr un grand nombre. Il y en a plusieurs variétés.

Cul-blanc des Rivages. Voyez *Bécasseau.*

Cul-d'Ane. Voyez *Ortie de Mer.*

Cumin, ou *Anil âcre.* La graine en est carminative. Les Hollandais la réduisent en poudre, en mettent dans leur fromage, et les Allemands la mêlent avec du sel en assaisonnement sur leur pain, ce qui les excite à boire. Les pigeons en sont friands. Pour les attirer dans les colombiers, on y met des gâteaux de terre pétrie avec du Cumin, et arrosée d'huile d'Aspic.

Cuntur. Voyez *Condor.*

Curbma. Espèce d'Oestre qui s'attache aux Rennes. Voyez *Oestre.*

Curcuma, *Terra merita*, *Safran* ou *Souchet des Indes*. On distingue deux espèces de ces racines. La ronde plus rare, a moins de vertus que la longue. Les Indiens cultivent soigneusement cette dernière plante, dont les fleurs odorantes entrent dans l'assaisonnement de leur riz et autres alimens qui prennent une teinture jaune. Ils en composent aussi des pommades, dont ils se frottent le corps. On regarde le Curcuma comme un remède contre la jaunisse et contre la morsure des serpens. Cependant cette racine donne une couleur jaune qui devient pourpre, par le moyen des liqueurs dans lesquelles on l'infuse. Les teinturiers, par-

Fumeurs et autres artisans qui en font usage, trouvent sa couleur moins durable que celle de la Gaude. Mais elle relève singulièrement l'écarlate. On a trouvé le secret de donner avec cette racine une couleur d'or aux métaux, sur-tout au cuivre. On en jaunit aussi les boutons qu'on veut couvrir de fils ou traits d'or.

Curupa. On attribue à cette plante des propriétés bien merveilleuses. Les Omaguas de l'Amérique la réduisent en poudre. Leur pipe est un roseau terminé en fourche. Chaque branche entre dans le nez. On respire ainsi la fumée. Elle leur procure une espèce d'ivresse qui dure 24 heures. Pendant ce tems ils ont les visions les plus agréables.

Cururu. Voyez *Pipal*.

Cuscute. Cette plante qui n'est qu'une espèce de filet, sort de terre, s'attache ensuite aux premières plantes qu'elle rencontre. Le filet qui lui sert de racine en terre, se dessèche. Il sort de sa tige de petits suçoirs qui s'introduisent dans les vaisseaux de la plante sur laquelle elle s'attache. Elle devient alors entièrement parasite, fleurit, porte des fruits. Ses propriétés tiennent de celles de la plante qui la nourrit, d'où leur viennent les noms *d'Epithyme*, *d'Angoure de Lin*, *d'Epi-lavande*, *d'Epi-marrube*, etc.

Cyanite, *pierre bleue*. On la trouve dans le Tyrol, en Ecosse, etc. On lui a donné le nom de *Schorl bleu*. Mais d'autres la mettent dans la classe des pierres magnésiennes. Elle ne fond au feu qu'avec la plus grande difficulté.

Cyclamen. Voyez *Pain de Pourceau*.

Cycloptère *Barbue*. Ce poisson, de la classe

des lièvres de mer, remarquable par ses nageoires, qui forment une espèce de barbe, est commun dans les mers du Nord. On le trouve aussi dans les rivières en Hollande, ordinairement long de 5 à 6 pouces; il en a 18 à Kamschatka. Il vit d'insectes, de jeunes escargots, de petits poissons, et fraie en février. Ses œufs sont de la grosseur d'un pois; sa chair, grasse et visqueuse, fond aisément au soleil. Elle est si mauvaise que les Chiens même n'en veulent pas manger.

CYGNE. « Les graces de la figure, dit M. de » Buffon, la beauté de la forme répondent » dans le Cygne à la douceur du naturel. Il » plaît à tous les yeux; il décore, embellit » tous les lieux qu'il fréquente. On l'aime, » on l'applaudit, on l'admire. Nulle espèce ne » le mérite mieux. La nature en effet n'a ré» pandu sur aucune autant de ces graces nobles » et douces qui nous rappellent l'idée de ses » plus charmans ouvrages. Coupe de corps élé» gante, formes arrondies, gracieux contours, » blancheur éclatante et pure, mouvemens » flexibles et ressentis, attitudes tantôt ani» mées, tantôt laissées dans un mol abandon, » tout dans le Cygne respire la volupté. L'en» chantement que nous font éprouver les graces » et la beauté, tout nous l'annonce, tout le » peint comme l'oiseau de l'amour; tout jus» tifie la spirituelle et riante mythologie d'a» voir donné ce charmant oiseau pour père à » la plus belle des mortelles ». Ce bel oiseau fait en effet l'ornement des plus belles pièces d'eau, et consent à s'y établir comme un hôte libre et volontaire, et non comme un esclave :

c'est le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour la construction des navires. Les contrées septentrionales de l'un et l'autre continent semblent être la vraie patrie du Cygne, son domicile de choix; cependant il se porte jusques dans les régions du midi. En Suisse, on s'attend à un rude et long hiver, quand on voit arriver beaucoup de Cygnes sur les lacs: c'est dans cette saison rigoureuse qu'ils paraissent en France, en Angleterre. Ils ont le vol très-haut, très-puissant, s'établissent de préférence sur les rivières d'un cours sinueux et tranquille, dont les rives sont fournies d'herbages. Ils en font leur principale nourriture; cependant ils vivent aussi de poissons, et mettent beaucoup de ruse et d'adresse pour s'en saisir. Ce roi des oiseaux d'eau, fier de sa noblesse et de ses avantages, attend l'aigle sans le provoquer, sans le craindre, et repousse ses assauts en opposant à ses armes la résistance de ses plumes et les coups précipités d'une aîle vigoureuse qui lui sert d'égide. Un vieux Cygne ne craint point dans l'eau le Chien le plus fort. Son coup d'aîle pourrait casser la jambe d'un homme, tant il est prompt et violent. Avec autant de courage que d'adresse et de force, il ne redoute aucune embûche, aucun ennemi. Quand il nage avec vitesse, un homme marchant rapidement sur le rivage, a grande peine à le suivre. Naturellement doux, social, en paix avec toute la nature, il oublie sa douceur dans le tems des amours, devient féroce, se bat avec acharnement contre son rival. Souvent un jour entier ne suffit pas pour

terminer leur duel opiniâtre. Le combat commence à grands coups d'aîles, continue corps à corps, et finit ordinairement par la mort d'un des deux. Ils cherchent réciproquement à s'étouffer en se serrant le cou, et se tenant par force la tête plongée dans l'eau. Le mâle victorieux vient jouir auprès de sa compagne des fruits de sa victoire. « Le couple amoureux » se prodigue les plus douces caresses, et semble » chercher dans le plaisir les nuances de la » volupté. Ils y préludent en entrelaçant leurs » cous, respirent ainsi l'ivresse d'un long em- » brassement, se communiquent le feu qui les » embrâse, et lorsqu'enfin le mâle s'est pleine- » ment satisfait, la femelle brûle encore; elle » le suit, l'excite, l'enflamme de nouveau, et » finit par le quitter à regret pour aller éteindre » le reste de ses feux en se lavant dans l'eau ». Elle place son nid, tantôt sur un lit d'herbes sèches au rivage, tantôt sur un tas de roseaux abattus, entassés, et même flottans sur l'eau; y dépose au mois de février 5 à 8 œufs blancs, oblongs et très-gros, à un jour d'intervalle l'un de l'autre. L'incubation dure six semaines au moins : les petits naissent fort laids; il leur faut 18 mois et même deux ans d'âge pour prendre leur belle robe. Ils suivent leur mère pendant le premier été; mais au mois de novembre les mâles les chassent pour être plus libres auprès de leurs femelles. « Aussi » propres que voluptueux, ces oiseaux font » toilette assidue chaque jour. On les voit ar- » ranger leur plumage, le lustrer et prendre » de l'eau dans leur bec pour la répandre sur

» le dos, sur les aîles, avec un soin qui suppose le desir de plaire, et ne peut être payé » que par le desir d'être aimé. Le seul tems » où la femelle néglige sa toilette, est celui » de la couvée ». On a beaucoup vanté la voix du Cygne mourant; il faut regarder comme une fable ce qu'en ont dit les anciens. La conformation de la trachée artère, réfléchie en forme de trompe, ne peut que donner à leur voix, ce retentissement bruyant et rauque, ces sons de trompette ou de clairon qu'ils font entendre du haut des airs et sur les eaux; cependant la voix habituelle du Cygne privé est plutôt sourde qu'éclatante. *Couq, couq*, est le son unique qu'ils rendent. Ils élèvent et baissent à volonté la voix, en faisant entendre les quatre notes *mi fa, re mi;* les deux premières sont du mâle, les deux autres de la femelle; ce qui forme quelquefois des accords assez agréables. Ils chantent plus volontiers quand ils ont quelque sujet de joie. La chair du Cygne est noire et dure. Le duvet bien fourni qui garantit le corps de l'oiseau des impressions de l'eau, est d'une grande finesse, d'une mollesse extrême, et d'une blancheur parfaite. On en fait de beaux manchons et des fourrures aussi délicates que chaudes.

Cygne. (Astron.) Constellation de l'hémisphère septentrional, près de la Lyre, de Céphée et de Pégase. Cette constellation fort remarquable, est composée de 5 principales étoiles (*a b d c* et *f*), a la forme d'une grande croix, s'étend dans la direction de la voie lactée. Il y a près de la queue une étoile fort brillante (*a*).

nommée *Aldegige*; celle du bec (*b*), se nomme *Albisco*. Une ligne tirée des Gémeaux à l'étoile polaire, va rencontrer le Cygne de l'autre côté du pôle, à la même distance de l'étoile polaire. L'une des diagonales (*d b*) du carré de Pégase se dirige au Nord-Ouest vers la queue du Cygne. Cette dernière constellation a trois de ses étoiles sujettes à des diminutions et à des augmentations alternatives de lumière; c'est ce qu'on nomme *étoiles changeantes*.

Le Cygne passe au méridien vers les 10 heures du soir, au commencement de septembre. L'étoile (*a*) est de la deuxième grandeur, l'étoile (*b*) de la troisième, et les trois autres à la poitrine et aux deux aîles, sont de la quatrième. Voyez la figure et la position du Cygne, *planch.* 7 et 8.

Cyprès. Cet arbre toujours verd, est originaire des climats chauds, se plaît cependant très-bien dans celui-ci. Les fleurs mâles et femelles croissent séparément sur le même individu. Le Cyprès, dans sa jeunesse, est un peu délicat; mais il devient robuste. Son bois est odoriférant, très-bon à faire des échalas, des treillages. On peut l'employer dans les bâtimens comme le Cèdre, le Chêne. Il se conserve à l'air mieux que ce dernier. Dans les pays chauds, on retire de sa racine par incision, de la résine. Il découle du tronc dans ces pays une substance blanche comme la gomme Adragant; les Abeilles la font entrer dans leur propolis. Les Noix de Cyprès sont astringentes et fébrifuges. Les branches de cet arbre se disposent en pyramide; il serait propre à orner

des allées, si l'on ne s'était accoutumé à le regarder comme l'attribut des funérailles et la décoration des tombeaux.

CYTISE. Il y en a de plusieurs espèces. Les unes sont de jolis arbrisseaux qui font, par l'abondance et la couleur de leurs fleurs, l'ornement des bosquets. D'autres sont de très-grands arbres, tels que les Cytises des Alpes. Leur bois est d'une belle couleur verte. On les nomme *Ebénier des Alpes*, ou *faux Ebénier*. Il a assez de liant pour en faire des brancards de chaise. En vieillissant, le cœur de ce bois devient d'un beau noir. On en fait des manches de couteaux. Les fleurs de Cytise peuvent se confire comme les Capres. Columelle parle du Cytise avec les plus grands éloges, comme utile aux poules, aux abeilles, aux chèvres et aux bestiaux, parce qu'il les engraisse et qu'il augmente le lait, que c'est d'ailleurs un fourrage utile, tant sec que verd, et qu'il prend dans toutes sortes de terres. Il augmente aussi le lait des femmes, en faisant tremper dans l'eau, du Cytise sec, dont on leur fait boire l'expression mêlée avec du vin. Les feuilles de l'espèce de *Cytise indigo*, qui croît à la Louisiane, donnent une couleur bleue. On pourrait le cultiver avec succès dans nos provinces méridionales.

CZIGITHAI. Cet animal est le mulet fécond de Tartarie. On le trouve dans la Sibérie méridionale, au Thibet, dans la Daurie, dans le pays des Mongoux, des Kakas, des Tunguns; il se rapproche beaucoup du Zèbre et de l'Onagre. On ne peut l'accoutumer à porter des fardeaux. Chez les Tunguns on le chasse comme

d'autre gibier. Il court très-vite. On les voit quelquefois par troupes de 30, de 50, et de 100. On prétend que chaque troupe a son chef, et que cé chef tué la troupe se disperse, et faute de guide devient la proie des chasseurs.

Fin du Tome premier.



